FROM THE
LIBRARY OF
KENNETH CLARK
SALTWOOD

MÉMOIRES
DE
M. GOLDONI.

TOME PREMIER.

C.N. Cochin delin. 1787 Le Beau, Sculp.

MÉMOIRES

DE

M. GOLDONI,

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE SA VIE,

ET

A CELLE DE SON THÉATRE.

DÉDIÉS AU ROI.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AU ROI.

SIRE,

Comblé des graces & des bienfaits de VOTRE MAJESTÉ, *il me restoit à desirer pour mon honneur & celui de ma Nation, la permission de lui dédier un Ouvrage, qui doit être probablement le dernier de ma vie.*

Cette nouvelle faveur vient de m'être accordée ; je suis content ; je suis pénétré de respect, de reconnoissance.

Parvenu à l'âge de quatre-vingt ans, je n'écoute ni l'ambition de l'homme, ni les besoins de la vieillesse ; mais je crois avoir acquis depuis le tems que je suis en France, le droit de m'inté-

A.

AGAZZI, (M.) Secrétaire d'Ambaſſade de Veniſe, *pour ſix Exemplaires.*

AGAZZI. (M. Auguſtin).

AGAZZI. (Madame)

ALBERGATI, (M. le Marquis) Sénateur de Bologne.

ALPHAND. (Madame)

AMBASSADEUR (M. l') de Hollande, *pour deux Exemplaires.*

ANGEVILLER. (M. le Comte d')

ANSELIN, (M.) fils.

ANTOINE DE SAINT-HILAIRE. (M.)

ARBOUVILLE. (M. le Marquis d')

ARGENTAL. (M. le Comte d') Miniſtre Plénipotentiaire de la Cour de Parme.

AUBIN. (M.)

AUDRIETTE. (M.)

AUMONT. (M. le Marquis d')

B.

BACELLI. (Mademoiſelle)

BAGNEUX, (Madame de) Lectrice de Madame.

BAILLY. (M.) de l'Académie Françoiſe.

BALBI, (M.) Sénateur de Veniſe.

BALLETTI. (M.)

BARDE & Compagnie, (MM.) Libraires à Geneve, *pour douze Exemplaires.*

BARIS GALITZIN. (M. le Prince)

BARREAU. (M.)

BARTOLI, (M.) de l'Académie des Belles-Lettres.

BAUVE. (M. de)

BAZIN. (M.)

BEAUDET, (M. l'Abbé) *pour deux Exemplaires.*

BEAUMONT, (Mademoiſelle de) Lectrice de Madame Victoire.

BEAUVEAU. (Madame de)

BELLANGERIE. (Madame de la)

BELLECOURT, (Madame) Penſionnaire du Roi.

BELLETRUX. (M.)

BELZUNCE. (M. le Comte de)

BERGERET, (M.) Libraire à Bordeaux, *pour quatre Exemplaires.*

BESENVAL. (M. le Baron de)

BESSIERE, (M.) Commiſſaire Ordonnateur des Guerres.

BESON. (M. le Chevalier de)

BIBLIOTHEQUE de la Comédie Françoiſe, *pour un Exemplaire.*

BIBLIOTHEQUE (la) Royale de la Cour de Parme.

BIDAULT. (M.)

Biencourt. (M. le Marquis de)
Bievre. (M. le Marquis de)
Bitaubé, (M.) de l'Académie des Belles-Lettres.
Bizette, (M.) Libraire à Vannes, *pour douze Exemplaires.*
Blanchet. (M.)
Blois. (M. le Baron de)
Blondés. (Madame)
Boccage. (Madame du)
Bonnet. (M. le Marquis)
Bonnet. (Madame)
Bonneval. (Madame de)
Bordic, (Madame la Baronne de) à Nantes.
Bouchard. (Madame)
Boucher. (M.)
Brequigny, (M.) de l'Académie Françoiſe.
Bourgogne. (Madame de)
Breteuil. (M. le Baron de)
Broval. (M. de)
Bulkeley. (M. le Comte de)

C.

Cacciapiatti. (M. le Marquis de)
Caille, (M.) Libraire, à la Comédie Françoiſe.
Calonne. (M. l'Abbé de)
Campan. (Madame)

CAMPO, (M. le Marquis del) Miniſtre d'Eſpagne, à Londres.

CAMPI. (M.)

CAPPELLO, (S. E. M. le Chevalier) Ambaſſadeur de Veniſe, *pour vingt-quatre Exemplaires.*

CARLIN BERTINAZZI. (Madame)

CATHERINE II, (S. M. I.) Impératrice de toutes les Ruſſies, *pour deux Exemplaires.*

CERAT. (M.)

CHABANON, (M. de) de l'Académie Françoiſe.

CHACHY, (M.) Médecin ordinaire du Roi.

CHAMPIN. (M.)

CHAMPSENET. (M. le Marquis de)

CHANGUYON, (M.) Libraire à Amſterdam, *pour ſix Exemplaires.*

CHAPPUIS, (MM.) Libraires à Bordeaux, *pour trois Exemplaires.*

CHARDON, (M.) Maître des Requêtes.

CHARRIN, (M. de) Commiſſaire Ordonnateur des Guerres.

CHATELLUS. (M le Marquis de)

CHAUDRI. (M.)

CHAUVELIN. (Madame la Marquiſe de)

CHAUVELIN D'IMECOURT. (Madame de)

CHERUBINI. (M.)

CHIARURZI, (M. Jean) à Veniſe.

Choiseuil. (M. le Comte de d'Aillacour)
Chotinsky. (M.)
Ciolli. (Madame de)
Claiton Brocone. (M. de)
Clément de Ris. (M.)
Cochin. (M.)
Comédiens Italiens ordinaires du Roi, (MM. les) *pour trente-deux Exemplaires.*
Connio, (M. Auguſtin) à Naples.
Connio. (M.) en Hollande.
Contant de d'Orville. (M.)
Contat, (Mademoiſelle) Penſionnaire du Roi.
Corazza. (M.)
Cornet, (M. Gabriel) à Veniſe.
Cornet, (M.) Conſul de Veniſe.
Créquy. (M. le Marquis de)
Cuillié. (M.)
Cuttoli. (M. de)

D.

Daché. (M.)
Dangeville (Mademoiſelle)
Dazincourt (M.) Penſionnaire du Roi.
Delachaume, (M.)
Delaistre, (M.) Libraire à Reims, *pour deux Exemplaires.*
Deltuf. (M.)

DEMETRIUS DE COMMENENE. (M. le Comte)

DESENNE, (M.) Libraire à Paris, *pour douze Exemplaires.*

DESESSARTS (M.) Penſionnaire du Roi.

DESMAZEAUX, (M.) Libraire à Liége, *pour trois Exemplaires.*

DESTOUCHERETS. (M.)

DEVILLY, (M.) Libraire à Metz, *pour quatre Exemplaires.*

DIETRICK. (Madame la Baronne de)

DOLIGNY, (Mademoiſelle) Penſionnaire du Roi.

DUBLESEL. (M. le Marquis)

DUCIS, (M.) de l'Académie Françoiſe.

DUCLOS DU FRESNOIS, (M.) Notaire à Paris.

DUCOT, (M.) Libraire à Bordeaux, *pour douze Exemplaires.*

DUFART, (M.) Libraire à Geneve, *pour trois Exemplaires.*

DUFOUR, (M.) Libraire à Maſtrick, *pour douze Exemplaires.*

DUGAZON, (M.) Penſionnaire du Roi.

DUGAZON, (Mademoiſelle) Penſionnaire du Roi.

DUHAUTOIR. (Madame)

DUJARDIN, (M.) Libraire à Bruxelles *pour douze Exemplaires.*

DUMETZ. (Madame la Baronne)

DUMORTIER, (M.) Libraire à Lille, *pour deux Exemplaires.*

DURANÇI. (M.)

DURFORT. (M. le Comte Alphonſe)

DUTHEIL. (M. le Chevalier)

E.

ELECTEUR DE SAXE. (S. A. R. l')

ESCHEVIN. (M. l')

ESPAGNAC, (Madame la Comteſſe d') *pour deux Exemplaires.*

F.

FAGNAN. (Madame)

FAGONDE. (M.)

FERES. (M.).

FERRIERES. (M. le Marquis de)

FIREAUX (Madame) de Saint-Quentin.

FIREAUX (M.) de Valenciennes.

FLEURI, (M.) Penſionnaire du Roi.

FLORENCE, (M.) Penſionnaire du Roi.

FLORIAN. (M. le Chevalier de)

FONTAINE, (M.) à Manheim, *pour douze Exemplaires.*

FORTAIR. (M. de)

FORTIN, (M.) fils.

G.

GAILLANDE. (M.)

GAY, (MM. les freres) Libraires à Straſbourg, *pour douze Exemplaires.*

GARNIER, (M.) Procureur au Châtelet.

GASTELIER, (M.) Libraire.

GERBIER, (M.) Avocat au Parlement.

GEORGES. (M. de)

GIAMBONI. (M.)

GIGOUGEUX, (M.) Libraire à Nantes, *pour deux Exemplaires.*

GLANDS. (Mademoiſelle des)

GLORATSCHKOFF. (M. de)

GLOUTIER. (M. l'Abbé)

GOTTENSKY, (M.) Chevalier de l'Ordre de l'Impératrice de Ruſſie.

GREUSE. (M.)

GRIMME, (M. le Baron de) Miniſtre Plénipotentiaire du Duc de Saxe-Gotha, *pour deux Exemplaires.*

GUERIN, (M.) Libraire à Amſterdam, *pour deux Exemplaires.*

GUIDETTI. (M.)

GUILBERT DE PREVAL, (M.) Docteur en Médecine, *pour quatre Exemplaires.*

GUY. (M.)

H.

Harmeville. (M. d')

Hay, (M.) pour M. Duplanil, Maître Relieur.

Helie de Chatellu. (M.)

Henin, (M.) premier Commis des Affaires Etrangeres.

Henry de Prusse. (Monſeigneur le Prince)

Henry. (Madame)

Heurtier. (M.)

Hillerin. (M. de)

Himbert de Forceville. (M.)

His. (Madame)

Hookham, (M.) Libraire à Londres, *pour vingt-quatre Exemplaires.*

Homberg. (M. G.....)

Huet. (M.)

Hion. (M.)

J.

Jaillier de Savault. (M.)

Jaquez, (M.) Libraire à Lille, *pour deux Exemplaires.*

Jaquenot, (les freres) à Lyon, *pour deux Exemplaires.*

Iberti, (M.) Médecin du Roi d'Eſpagne.

JEANNET DE LONGROIS, (M.) Médecin de la Faculté de Paris.

INFANT D'ESPAGNE. (S. A. R. l')

INFANTE D'ESPAGNE, (l'Archiducheſſe Marie-Amelie)

K.

KERALIO. (M. de)

KLOPFER, (M.) Libraire à Verſailles.

L.

LA BERGERIE. (M. de)

LA BORDE, (M. de) *pour quatre Exemplaires.*

LABOTTIERE, (MM.) Libraires à Bordeaux, *pour dix-huit Exemplaires.*

LA CHABAUSSIERE. (M. de)

LAMA. (M. de)

LA MARCHE. (Madame de) *pour deux Exemplaires.*

LA MEROTERIE. (M. de)

LAMOIGNON D'AURIAC. (M. de)

LA RIVE, (M.) Penſionnaire du Roi.

LA ROCHELAMBERT. (Madame la Marquiſe de)

LA TOURETTE. (M. le Chevalier Auguſte de)

LAUNAY, (M. de) Garde des Archives du Contrôle Général.

LE BEL. (Madame)

LE BEL, (M.) Libraire à Verſailles, *pour quatre Exemplaires.*

LE BRUN, (Madame) de l'Académie de Peinture.

LE GAY, (Madame) Libraire à Verſailles, *pour deux Exemplaires.*

LE JAY, (M.) Lib. *pour trois Exemplaires.*

LE KAIN. (M.)

LE NOIR DE VILLEMILAN, (M.) Conſeiller au Parlement.

LE MAIRE, (M.) Libraire à Bruxelles, *pour trois Exemplaires.*

LE PAN. (M.)

LE ROI, (M.) Lieutenant des Chaſſes à Verſailles.

LE ROI, (M.) de l'Académie des Sciences.

LE ROUX, (M.) Libraire à Mayence, *pour deux Exemplaires.*

LE SANQUER, (M.) Commiſſaire Ordonnateur des Guerres.

LIBRAIRIE Académique de Straſbourg, *pour un Exemplaire.*

LILLE. (M. de)

LOCATELLY, (M.) Sculpteur.

LONGUY. (M. de)

LOOSR, (M.) Ecuyer de M. l'Ambaſſadeur d'Hollande.

LORMEAU, (M.) Notaire à Paris, *pour trois Exemplaires.*

LOSTANGES. (Madame la Marquiſe de)

LOUIS D'ARAMBERG. (M. le Prince)

LOUSTENAU. (M.)

LUCCHESI, (M. le Comte) Miniſtre de Naples, à Londres.

LUIGNY, (M. de) *pour deux Exemplaires.*

LUSI, (M. le Comte) Miniſtre de Pruſſe, à Londres.

M.

MECCI, (M.) à Londres.

MACSHECHY, (M.) Médecin ordinaire du Roi.

MALORTIE DE FONDAT. (M.)

MANARA (M. le Marquis de) premier Miniſtre de l'Infant, Duc de Parme.

MANOURY aîné, (M.) Libraire à Caen, *pour ſix Exemplaires.*

MARTINY. (M.)

MASCHKOFF. (M.)

MATHIEU. (M.)

MELIN, (M.) Commiſſaire Ordonnateur des Guerres.

MIGNOT DU VIVIER. (M.)

MINEL. (M.)

MIOT, fils. (M.)

MIROMENIL. (M. le Comte de)
MOET. (M.)
MOLÉ, (M.) Penſionnaire du Roi.
MONTBAZON, (M. le Prince de)
MONTCAREL. (M. de)
MONTCHEVREUIL. (Madame de)
MONTESQUIOU. (M. de)
MONTFAUCON. (M. de)
MONTUCLA. (M. de)
MOSCHETTY. (M.)
MOSSY, (M.) Libraire à Marſeille, *pour quatre Exemplaires.*
MOURET, cadet, (M.) Libraire à Lauſanne, *pour ſix Exemplaires.*

N.

NARBONNE. (Madame la Ducheſſe de)
NEGRE DE SANCY. (M.)
NAUDET, (M.) Penſionnaire du Roi.

O.

OBRESCOEF. (M. d')
ONFROY, (M.) Libraire à Paris, *pour ſix Exemplaires.*
ORNANO. (Madame la Comteſſe d')

P.

PARADISI, (M.) à Londres.
PAVIE, (M.) Libraire à Angers, *pour deux Exemplaires.*
PAVIE, (M.) Libraire à la Rochelle.
PAULMY, (M. le Marquis de)
PEINIER. (M. le Préſident)
PERRINET DE LA SERRÉE. (M.)
PETIVAL. (M. du)
PEZZIS, (M.) Conſeiller de S. M. I. à Milan.
PICHARD, (M.) Libraire, Quai des Théatins, *pour ſix Exemplaires.*
PIERACCHI, (M. l'Abbé) Internonce du Pape.
PIOGER. (M.)
POIX. (M. le Prince de)
POLIGNAC, (Madame la Ducheſſe de) *pour deux Exemplaires.*
POLONI, (M. le Chevalier) Miniſtre de Sardaigne, à Londres.
PONCE, (M.) Graveur.
POTHOUIN. (Madame)
PRASLIN. (M. le Duc de)
PRINCESSE DE PIÉMONT. (S. A. R. Madame la)
PREDICANT. (M.)
PRÉVILLE, (M.) Penſionnaire du Roi.

R.

Raffet Coquet. (M.)
Rambaud, (M. de) Officier de Marine.
Rasteau l'aîné. (M.)
Rasteau le Cadet. (M.)
Raucourt, (Mademoiſelle) Penſionnaire du Roi.
Rieu, (M. de) Avocat au Parlement.
Riquet. (M. l'Abbé)
Rinaldi, (M.) Maître de Langue Italienne.
Rivière, (M.) Conſeiller de la Cour de Saxe, *pour trois Exemplaires.*
Robert, (M.) Médecin de la Faculté.
Robinet. (M.)
Rosieres. (M. le Chevalier des)
Rosiere. (Madame de)
Royer. (M. l'Abbé)

S.

Saint-Elix. (M. le Baron de)
Saint-Prix, (M.) Penſionnaire du Roi.
Saint-Simon. (M. le Comte Henry de)
Saudemont. (M. de)
Sauvage, (M.) Maître Relieur, *pour deux Exemplaires.*
Ségur. (Madame la Comteſſe de)

SERENE, (M. le Marquis de) *pour quatre Exemplaires.*

SESMAISONS. (M. le Comte de)

SEVEN, (M.) Commiſſaire Ordonnateur des Guerres.

SILVESTRE. (M.)

SILVESTRE, (M.) premier Valet de Garde-Robe de Monſieur.

SILVESTRE, (Mademoiſelle) Lectrice de feue Madame la Dauphine.

SILVESTRE, (M.) Avocat au Conſeil.

SUGLIAGA, (M.) Secrétaire Royal & Impérial, à Milan.

SIMOLIN, (M. de) Miniſtre Plénipotentiaire de l'Impératrice de Ruſſie,

SODERINI, (M.) Miniſtre de la République de Veniſe, à Londres.

SOUPLEX, (M. de St.) Ecuyer du Roi.

SPINOLA, (M. le Marquis de) Miniſtre Plénipotentiaire de la République de Genes, *pour deux Exemplaires.*

SUIN, (Madame) Penſionnaire du Roi.

SUBE & la PORTE, (MM.) Libraires à Marſeille, *pour quatre Exemplaires.*

T.

TASCHER, (M. le Préſident) *pour trois Exemplaires.*

THENARD, (Mademoiſelle) Penſionnaire du Roi.

THIBAUT. (M.)

TILLARD & fils, (Madame) Libraires à Paris.

TITEUX. (Madame)

TREUTEL, (M.) Libraire à Straſbourg, *pour deux Exemptaires.*

TRUDAINE. (M.)

TRUDAINE DE LA SABLIERE, (M.) Conſeiller au Parlement.

TURCONI, (M. le Comte de) *pour deux Exemplaires.*

V.

VALLIERE. (Madame la Ducheſſe de la)

VANDERLIVEN. (M. de)

VATRY. (M.)

VAUCHELLES. (M. de)

VAUDREUIL. (M. le Comte de)

VERNAREL, (M.) à Bourg en Breſſe, *pour deux Exemplaires.*

VERNON. (M. le Marquis de)

VESTRIS, (Madame) Penſionnaire du Roi.

VIEVIGNE. (M. de).

VIAL. (M.)

VIGÉ. (M.)
VIGNEUX. (M.)
VILLEROY. (Madame la Ducheſſe de)
VILLEQUIER. (M. le Duc de)
VILLIERS DE TERRAGE. (M. de)
VIOTTI. (M.)

Y.

YAHKAMBOFF. (M. de)

Z.

ZANNUZZI, (M.) Penſionnaire du Roi.

Souſcriptions arrivées pendant le cours de l'Impreſſion.

DAVID ANDRÉ. (M.)
DESFAUCHERETS. (M.)
FOURNIER DE PELLET. (M.)
LA BAR. (M.).

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé: *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de la Vie & du Théâtre de M. Goldoni.* Je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'Impreſſion. A Paris, ce 20 Janvier 1787.

Signé, COQUELEY DE CHAUSSEPIERRE.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS par la Grace de Dieu, &c. Salut: Notre amé le Sieur GOLDONI nous a fait expoſer qu'il deſiroit de faire imprimer, & donner au Public, *ſes Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de ſa Vie & de ſon Théâtre.* S'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement l'Expoſant, Nous lui avons permis par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre & faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouiſſe de l'effet du préſent Privilége, pour lui & ſes hoirs à perpétuité, &c. &c. &c. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles, le vingt-huitieme jour de Mars, l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt-ſept, & de notre Regne le treizieme. Par le Roi, ſigné, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXIII de la Chambre Syndicale de Paris, No. 556, fol. 211, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilége, à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires preſcrits par l'Arrêt du 16 Avril 1785. A Paris, le 13 Avril 1787.

Signé, KNAPEN, Syndic.

PRÉFACE.

PRÉFACE.

IL n'eſt pas d'Auteur, bon ou mauvais, dont la vie ne ſoit ou à la tête de ſes Ouvrages, ou dans les Mémoires de ſon tems.

Il eſt vrai que la vie d'un homme ne devroit paroître qu'après ſa mort ; mais ces portraits faits après-coup, reſſemblent-ils aux originaux ? Si c'eſt un ami qui s'en charge, les éloges alterent la vérité ; ſi c'eſt un ennemi, on trouve la ſatyre à la place de la critique.

Ma vie n'eſt pas intéreſſante ; mais il peut arriver que, d'ici à quelque tems, on trouve dans un coin d'une ancienne Bibliotheque, une collection de mes Œuvres. On ſera curieux, peut-être, de ſavoir qui étoit cet homme ſingulier qui a viſé à la réforme du Théâtre de ſon pays, qui a mis ſur la ſcene & ſous la preſſe cent cinquante Comédies, ſoit en vers, ſoit en proſe, tant de caractere que d'intrigue, & qui a vu, de ſon

vivant, dix-huit éditions de ſon Théâtre. On dira ſans doute : *Cet homme devoit être bien riche ; pourquoi a-t-il quitté ſa patrie ?* Hélas ! il faut bien inſtruire la poſtérité que Goldoni n'a trouvé qu'en France ſon repos, ſa tranquillité, ſon bien-être, & qu'il a achevé ſa carriere par une Comédie Françoiſe, qui, ſur le Théâtre de cette Nation, a eu le bonheur de réuſſir.

J'ai imaginé que l'Auteur pouvoit lui ſeul tracer une idée ſûre & complette de ſon caractere, de ſes anecdotes & de ſes écrits ; & j'ai cru qu'en faiſant publier de ſon vivant les Mémoires de ſa vie, & n'étant pas démenti par ſes Contemporains, la poſtérité pourroit s'en rapporter à ſa bonne foi.

C'eſt d'après cette idée, qu'en 1760, voyant qu'après ma premiere édition de Florence, mon Théâtre étoit au pillage par-tout, & qu'on en avoit fait quinze éditions ſans mon aveu, ſans m'en faire part, & ce qui eſt encore pis, toutes très-mal imprimées, je conçus le projet

d'en donner une ſeconde à mes frais, & d'y placer dans chaque volume, au lieu de Préface, une partie de ma vie, imaginant alors qu'à la fin de l'Ouvrage l'hiſtoire de ma Perſonne, & celle de mon Théâtre, auroient pu être complettes.

Je me ſuis trompé ; quand je commençai à Veniſe cette édition de Paſquali, *in*-8° *avec figures*, je ne pouvois pas me douter que ma deſtinée étoit de traverſer les Alpes.

Appellé en France en 1761, je continuai à fournir les changemens & les corrections que je m'étois propoſés pour l'édition de Veniſe ; mais le tourbillon de Paris, mes nouvelles occupations & la diſtance des lieux, ont diminué l'activité de mon côté, & ont mis de la lenteur dans l'exécution de la preſſe, de maniere qu'un Ouvrage qui devoit être porté juſqu'à trente volumes, & qui devoit être achevé dans l'eſpace de huit années, n'eſt encore, au bout de vingt ans, qu'au tome XVII^{e}, & je ne vivrois pas aſſez pour voir cette édition terminée.

Ce qui m'inquiète & me presse pour le moment, c'est l'histoire de ma vie. Elle n'est pas intéressante, je le répete ; mais ce que j'en ai donné jusqu'à présent dans les dix-sept premiers volumes, a été si bien reçu, que le Public m'engage à le continuer, d'autant plus que ce que j'ai dit jusqu'ici ne regarde que ma Personne, & ce qui me reste à dire doit traiter de mon Théâtre en particulier, de celui des Italiens en général, & en partie de celui des François, que j'ai vu de près. Les mœurs des deux Nations, leurs goûts mis en comparaison, tout ce que j'ai vu & tout ce que j'ai observé, pourroit devenir agréable, & même instructif pour les Amateurs.

Je prends donc la tâche de travailler tant que je pourrai, & je le fais avec un plaisir inexprimable, pour arriver le plutôt possible à parler de mon cher Paris, qui m'a si bien reçu, qui m'a si bien amusé & si utilement occupé.

Je commence par fondre & mettre en François tout ce qu'il y a dans les Pré-

faces historiques des dix-sept volumes de Pasquali. C'est l'abrégé de ma vie, depuis ma naissance jusqu'au commencement de ce qu'on appelle en Italie la réforme du Théâtre Italien. On verra comment ce génie comique qui m'a toujours dominé, s'est annoncé, comment il s'est développé, les efforts inutiles que l'on a faits pour m'en dégoûter, & les sacrifices que j'ai fait à cette idole impérieuse qui m'a entraîné. Ceci formera la premiere Partie de mes Mémoires.

La seconde Partie doit comprendre l'historique de toutes mes Pieces, le secret des circonstances qui m'en ont fourni l'argument, la réussite, bonne ou mauvaise, de mes Comédies, la rivalité que mes succès m'ont excitées, les cabales que j'ai méprisées, les critiques que j'ai respectées, les satyres qu'en silence j'ai supportées, les tracasseries des Comédiens que j'ai surmontées. On verra que l'humanité est la même par-tout, que la jalousie se rencontre par-tout, & que par-tout l'homme tranquille & de

ſang-froid vient à bout de ſe faire aimer du Public, & de laſſer la perfidie de ſes ennemis.

La troiſieme Partie de ces Mémoires contiendra mon émigration en France. Je ſuis ſi enchanté de pouvoir en parler à mon aiſe, que j'ai été tenté de commencer par-là mon Ouvrage ; mais il faut de la méthode en tout. J'aurois été obligé, peut-être, de retoucher les deux Parties précédentes, & je n'aime pas à revenir ſur ce que j'ai fait.

Voilà tout ce que j'avois à dire à mes Lecteurs : je les prie de me lire, & de me faire la grace de me croire ; la vérité a toujours été ma vertu favorite, je me ſuis toujours bien trouvé avec elle ; elle m'a épargné la peine d'étudier le menſonge, & m'a évité le déſagrément de rougir.

MÉMOIRES DE M. GOLDONI,

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE SA VIE,

ET

A CELLE DE SON THÉATRE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Ma Naiſſance & mes Parens.

JE ſuis né à Veniſe, l'an 1707, dans une grande & belle maiſon, ſituée entre le pont de *Nomboli* & celui de *Donna-Oneſta*, au coin de la rue de *Cà cent'anni*, ſur la paroiſſe de S. Thomas.

Jules Goldoni, mon pere, étoit né dans la même ville; mais toute ſa famille étoit de Modene.

Charles Goldoni, mon grand pere, fit ſes études au fameux College de Parme. Il y connut deux nobles Vénitiens, & ſe lia avec eux de la plus intime amitié. Ceux-ci l'engagerent à les ſuivre à Veniſe. Son pere étoit mort; ſon oncle qui étoit Colonel & Gouverneur du Final, lui en accorda la permiſſion; il ſuivit ſes camarades dans leur patrie; il s'y établit, il fut pourvu d'une Commiſſion très-honorable & très-lucrative à la Chambre des *Cinq Sages du Commerce*, & il épouſa en premieres noces Mademoiſelle Barili, née à Modene, fille & ſœur de deux Conſeillers d'Etat du Duc de Parme. C'étoit ma grande-mere paternelle.

Celle-ci vint à mourir: mon grand-pere fit la connoiſſance d'une veuve reſpectable qui n'avoit que deux filles; il épouſa la mere, & fit épouſer la fille aînée à ſon fils. Elles étoient de la famille Salvioni; & ſans être riches, elles jouiſſoient d'une honnête aiſance. Ma mere étoit une jolie brune: elle boitoit un peu, mais elle étoit fort piquante; tout leur bien paſſa entre les mains de mon grand-pere.

C'étoit un brave homme, mais point économe. Il aimoit les plaiſirs, & s'accommodoit très-bien de la gaîté Vénitienne. Il avoit loué une belle maiſon de campagne appartenante au Duc de *Maſſa-Carrara*, ſur le Sil, dans la Marque-

Trevisanne, à six lieues de Venise; il y faisoit bombance; les Terriens de l'endroit ne pouvoient pas souffrir que Goldoni attirât les Villageois & les Etrangers chez lui; un de ses voisins fit des démarches pour lui ôter la maison; mon grand-pere alla à Carrare, il prit à ferme tous les biens que le Duc possédoit dans l'Etat de Venise. Il revint glorieux de sa victoire; il renchérit sur sa dépense. Il donnoit la Comédie, il donnoit l'Opéra chez lui; tous les meilleurs Acteurs, tous les Musiciens les plus célebres étoient à ses ordres; le monde arrivoit de tous les côtés. Je suis né dans ce fracas, dans cette abondance; pouvois-je mépriser les Spectacles? Pouvois-je ne pas aimer la gaîté?

Ma mere me mit au monde presque sans souffrir: elle m'en aima davantage; je ne m'annonçai point par des cris, en voyant le jour pour la premiere fois; cette douceur sembloit, dès-lors, manifester mon caractere pacifique, qui ne s'est jamais démenti depuis.

J'étois le bijou de la maison: ma bonne disoit que j'avois de l'esprit; ma mere prit le soin de mon éducation, mon pere celui de m'amuser. Il fit bâtir un Théâtre de Marionnettes: il les faisoit mouvoir lui-même, avec trois ou quatre de ses amis; & je trouvois, à l'âge de quatre ans, que c'étoit un amusement délicieux.

En 1712, mon grand-pere vint à mourir; une partie de plaiſir lui cauſa une fluxion de poitrine, qui, en ſix jours, le conduiſit au tombeau. Ma grande-mere le ſuivit de près. Voilà l'époque d'un changement terrible dans notre famille, qui tomba tout d'un coup de l'aiſance la plus heureuſe, dans la médiocrité la plus embarraſſante.

Mon pere n'avoit pas eu l'éducation qu'il auroit dû avoir; il ne manquoit pas d'eſprit, mais on avoit manqué de ſoin pour lui. Il ne pût conſerver l'emploi de ſon pere; un Grec adroit ſut le lui enlever.

Les biens libres de Modene étoient vendus, les biens ſubſtitués étoient hypothéqués.

Il ne reſtoit que les biens de Veniſe, qui étoient la dot de ma mere & l'apanage de ma tante.

Pour ſurcroît de malheur, ma mere mit au monde un ſecond enfant, Jean Goldoni, mon frere. Mon pere ſe trouva très-embarraſſé; mais comme il n'aimoit pas trop à s'appeſantir ſous le poids de réflexions triſtes, il prit le parti de faire un voyage à Rome pour ſe diſtraire. Je dirai dans le Chapitre ſuivant ce qu'il y fit, & ce qu'il eſt devenu. Revenons à moi, car je ſuis le héros de la piece.

Ma mere reſta ſeule à la tête de la maiſon, avec ſa ſœur & ſes deux enfans. Elle envoya

ſon cadet en penſion ; & s'occupant uniquement de moi, elle voulut m'élever ſous ſes yeux. J'étois doux, tranquille, obéiſſant ; à l'âge de quatre ans je liſois, j'écrivois, je ſavois mon catéchiſme par cœur, & on me donna un Précepteur.

J'aimois beaucoup les livres : j'apprenois avec facilité ma Grammaire, les principes de la Géographie & ceux de l'Arithmétique ; mais ma lecture favorite étoit celle des Auteurs comiques. Il n'y en avoit pas mal dans la petite Bibliotheque de mon pere ; j'en liſois toujours dans les momens que j'avois à moi, & j'en copiois même les morceaux qui me faiſoient le plus de plaiſir. Ma mere, pourvu que je ne m'occupaſſe pas à des joujous d'enfant, ne prenoit pas garde au choix de mes lectures.

Parmi les Auteurs comiques que je liſois & que je reliſois très-ſouvent, Ciccognini étoit celui que je préférois. Cet Auteur Florentin, très-peu connu dans la République des Lettres, avoit fait pluſieurs Comédies d'intrigue, mêlées de pathétique larmoyant & de comique trivial ; on y trouvoit cependant beaucoup d'intérêt, & il avoit l'art de ménager la ſuſpenſion, & de plaire par le dénouement. Je m'y attachai infiniment : je l'étudiai beaucoup ; & à l'âge de

huit ans, j'eus la témérité de crayonner une Comédie.

J'en fis la premiere confidence à ma bonne, qui la trouva charmante ; ma tante se moqua de moi ; ma mere me gronda & m'embrassa en même tems ; mon Précepteur soutint qu'il y avoit plus d'esprit & plus de sens commun que mon âge ne comportoit ; mais ce qu'il y eut de plus singulier, ce fut mon parrain, homme de robe, plus riche d'argent que de connoissances ; qui ne voulut jamais croire que ce fût mon Ouvrage. Il soutenoit que mon Précepteur l'avoit revue & corrigée : celui-ci trouva le jugement indécent. La dispute alloit s'échauffer : heureusement une troisieme personne arriva dans l'instant, & les appaisa.

C'étoit M. *Vallé*, depuis l'Abbé *Vallé*, de Bergame. Cet ami de la maison m'avoit vu travailler à cette piece : il avoit été témoin de mes enfantillages & de mes saillies. Je l'avois prié de n'en parler à personne : il m'avoit gardé le secret ; & dans cette occasion faisant taire l'incrédule, il rendit justice à mes bonnes dispositions.

Dans le premier volume de mon édition de Pasquali, j'avois cité, pour preuve de cette vérité, l'Abbé Vallé, qui vivoit encore en

1770, me doutant bien qu'il y auroit d'autres parrains qui ne me croiroient pas.

Si le Lecteur me demandoit quel étoit le titre de ma piece, je ne pourrois pas le ſatisfaire; car c'eſt une bagatelle à laquelle je n'avois pas penſé en la faiſant. Il ne tiendroit qu'à moi de lui en donner un aujourd'hui; mais j'aime à dire les choſes comme elles ſont, plutôt que de les embellir.

Enfin cette Comédie, ou pour mieux dire cette folie enfantine, a couru dans toutes les ſociétés de ma mere. On en envoya une copie à mon pere; voici l'inſtant de revenir à lui.

CHAPITRE II.

Mon premier Voyage. Mes Humanités.

MON pere ne devoit rester à Rome que quelques mois, il y resta quatre ans; il avoit dans cette grande capitale du monde chrétien, un ami intime, M. *Alexandre Bonicelli*, Vénitien, qui venoit d'épouser une Romaine très-riche & qui jouissoit d'un état très-brillant.

M. Bonicelli reçut avec sensibilité son ami Goldoni : il le logea chez lui, il le présenta à toutes ses sociétés, à toutes ses connoissances, & il le recommanda vivement à M. Lancisi, premier Médecin & Camérier secret de Clément XI. Ce célebre Docteur, qui a enrichi la République des Lettres & la Faculté d'excellens Ouvrages, s'attacha singulierement à mon pere, qui avoit de l'esprit & qui cherchoit de l'occupation.

Lancisi lui conseilla de s'appliquer à la Médecine : il lui promit sa faveur, son assistance, sa protection. Mon pere y consentit; il fit ses études au College de la *Sapience*, & fit son apprentissage dans l'hôpital du Saint-Esprit. Au bout de quatre ans il fut reçu Docteur, & son

Mécene l'envoya à Perouſe faire ſes premieres expériences.

Le début de mon pere fut très-heureux : il avoit l'adreſſe d'éviter les maladies qu'il ne connoiſſoit pas; il guériſſoit ſes malades, & le Docteur Vénitien étoit fort à la mode dans ce pays-là.

Mon pere qui étoit peut-être bon Médecin, étoit auſſi très-agréable dans la ſociété; il réuniſſoit à l'aménité naturelle de ſon pays, l'uſage de la bonne compagnie, où il avoit vécu. Il gagna l'eſtime & l'amitié des *Bailloni* & des *Antinori*, deux des plus nobles & des plus riches familles de la ville de Perouſe.

C'eſt dans ce pays & dans cette heureuſe poſition qu'il reçut le premier eſſai des bonnes diſpoſitions de ſon fils aîné. Cette Comédie, toute informe qu'elle devoit être, le flatta infiniment; car, calculant d'après les principes de l'Arithmétique, ſi neuf ans donnoient quatre carats d'eſprit, dix-huit pouvoient en donner douze; & par progreſſion ſucceſſive, on pouvoit arriver juſqu'au degré de la perfection.

Mon pere ſe décida à me vouloir auprès de lui : ce fut un coup de poignard pour ma mere; elle réſiſta d'abord, elle héſita enſuite, & finit par céder. Il ſe préſenta une occaſion la plus favorable du monde; notre maiſon étoit très-

liée avec celle du Comte *Rinalducci de Rimini*, qui, avec sa femme & sa fille, étoit alors à Venise. Le Pere Abbé Rinalducci, Bénédictin, & frere du Comte, devoit aller à Rome; il s'engagea de passer par Perouse, & de m'y conduire.

Les paquets sont faits, l'instant arrive, il faut partir. Je ne vous parlerai pas des pleurs de ma tendre mere; tous ceux qui ont eu des enfans connoissent ces cruels momens. J'étois très-attaché aussi à celle qui m'avoit porté dans son sein, qui m'avoit élevé, qui m'avoit caressé; mais l'idée d'un voyage est pour un jeune homme une distraction charmante.

Nous nous embarquâmes, le Pere Rinalducci & moi, au port de Venise, dans une espece de félouque, appellée *Peota-Zuecchina*, & nous fîmes voile pour Rimini. La mer ne me fit aucun mal; au contraire, j'avois un appétit excellent; nous mîmes pied à terre à l'embouchure de la *Marecchia*, où il y avoit des chevaux qui nous attendoient.

Quand on me proposa de monter à cheval, je me vis dans le plus grand embarras. A Venise, on ne voit point de chevaux dans les rues; il y a deux académies, mais j'étois trop jeune pour en profiter. J'avois vu, dans mon enfance, des chevaux à la campagne, je les craignois & je n'osois pas m'en approcher.

Les

Les chemins de l'Ombrie que nous devions traverſer, étoient montagneux ; le cheval étoit la voiture la plus commode pour les paſſagers : il fallut s'y ſoumettre. On me prend à travers le corps, on me flanque ſur la ſelle.... Miſéricorde ! des bottes, des étriers, une bride, un fouèt ! Que faire de tout cela ? J'étois balloté comme un ſac ; le Révérend Pere rioit de tout ſon cœur, les domeſtiques ſe moquoient de moi, j'en ris moi-même. Peu-à-peu je fis connoiſſance avec mon bidet : je le régalois de pain & de fruits ; il devint mon ami, & en ſix jours de tems nous arrivâmes à Perouſe.

Mon pere fut content de me voir, encore plus de me voir bien portant ; je lui dis d'un air d'importance que j'avois fait ma route à cheval : il m'applaudit en riant, & m'embraſſa tendrement.

Je trouvai notre logement fort triſte dans une rue eſcarpée & très-vilaine : je priai mon pere de déménager ; il ne le pouvoit pas, la maiſon étoit attenante à l'hôtel d'*Antinori* ; il ne payoit point de loyer, & il étoit tout près des Religieuſes de Sainte-Catherine, dont il étoit le Médecin.

Je vis la ville de Perouſe : mon pere me conduiſit lui-même par-tout ; il commença par la ſuperbe égliſe de Saint-Laurent, qui eſt la

Cathédrale du pays, où l'on conſerve & l'on expoſe l'*Anneau* avec lequel *Saint Joſeph épouſa la Vierge Marie*. C'eſt une pierre d'un tranſparent bleuâtre & d'un contour très-épais : voilà comme je l'ai vu ; mais on dit que cet anneau change miraculeuſement de couleur & de forme aux différens yeux qui l'approchent.

Mon pere me fit remarquer la citadelle que Paul III fit bâtir, du tems que Perouſe jouiſſoit de la liberté républicaine, ſous prétexte de régaler les Perouſins d'un hôpital pour les malades & les pélerins : il y fit introduire des canons dans des charretes chargées de paille ; enſuite on cria : qui vive ? Il fallut bien répondre : Paul III.

Je vis de beaux hôtels, de belles égliſes, de jolies promenades : je demandai s'il y avoit une ſalle de Spectacle, on me dit que non ; tant pis, répondis-je, je n'y reſterois pas pour tout l'or du monde.

Au bout de quelques jours, mon pere ſe détermina à me faire continuer mes études ; c'étoit juſte, je le voulois bien ; les Jéſuites étoient en vogue, il m'y propoſa : j'y fus reçu ſans difficulté.

Les claſſes des humanités en Italie ne ſont pas partagées comme en France ; il n'y en a que trois : *Grammaire inférieure*, *Grammaire ſupé-*

rieure, ou *humanité* proprement dite, & *Rhétorique*. Ceux qui profitent & emploient bien leur tems dans l'eſpace de trois ans, peuvent terminer leur cours.

J'avois fait à Veniſe ma premiere année de Grammaire inférieure : j'aurois pu entrer dans la ſupérieure ; mais le tems que j'avois perdu, la diſtraction du voyage, les nouveaux maîtres que j'allois avoir, tout engagea mon pere à me faire recommencer mes études, & il fit très-bien ; car vous allez voir, mon cher Lecteur, comme ce Grammairien Vénitien, qui ne manquoit pas de ſe vanter d'avoir composé une Piece, ſe trouva rapetiſſé en un inſtant.

L'année littéraire étoit avancée, on me reçut dans la claſſe inférieure comme un Ecolier très-fait, très-inſtruit pour la ſupérieure. On m'interrogea, je répondis mal ; on me fit traduire, je bégayois ; on me fit faire du latin, beaucoup de barbariſmes & de ſolléciſmes. On ſe moqua de moi : j'étois devenu le jouet de mes camarades ; ils ſe plaiſoient à me défier ; tous mes combats étoient des chûtes ; mon pere étoit au déſeſpoir ; j'étois étonné, mortifié ; je me crus enſorcelé.

Le tems des vacances s'approchoit : on devoit donner le devoir qu'on appelle en Italie *le Latin du paſſage* ; car ce petit travail doit décider du

mérite des Ecoliers pour les faire monter à une autre claſſe, ou pour les faire reſter dans la même ; c'étoit le ſort auquel, tout au plus, je devois m'attendre.

Le jour arrive : le Régent dicte ; les Ecoliers écrivent ; chacun fait de ſon mieux. Je raſſemble toutes mes forces, je me repréſente mon honneur, mon ambition, mon pere, ma mere ; je vois mes voiſins qui me regardent du coin de l'œil, & qui rient ; *facit indignatio verſum.* La rage, la honte m'enflamment ; je lis mon thême, je ſens ma tête fraîche, ma main légere, ma mémoire féconde ; je finis avant les autres, je cachete mon papier, je l'apporte au Régent, & je m'en vais content de moi.

Huit jours après, on appelle & on raſſemble les Ecoliers : on publie la déciſion du College. Premiere nomination, Goldoni en *ſupérieure* ; voilà un brouhaha général dans la claſſe ; on tient des propos indécens. On lit ma traduction à haute voix, pas une faute d'ortographe ; le Régent m'appelle à la chaire : je me leve pour y aller, je vois mon pere à la porte, je cours l'embraſſer.

CHAPITRE III.

Suite du Chapitre précédent. Nouvel amusement comique. Arrivée de ma Mere à Perouse.

LE Pere Régent voulut me parler en particulier : il me fit compliment ; il me dit que, malgré les fautes grossieres que je faisois de tems en tems dans mes leçons ordinaires, il avoit deviné que je devois avoir de l'esprit par des traits de justesse qu'il rencontroit par-ci, par-là, dans mes thêmes & dans mes versions. Il ajouta que ce dernier essai l'avoit convaincu que je m'étois caché par malice, & il badina sur la ruse des Vénitiens.

Vous me faites trop d'honneur, mon Révérend Pere, lui dis-je, j'ai trop souffert pendant trois mois pour m'amuser à mes dépens ; je ne faisois pas l'ignorant, je l'étois ; c'est un phénomene que je ne saurois expliquer.

Le Régent m'exhorta de continuer à m'appliquer ; & comme il devoit passer lui-même à la classe supérieure où j'allois entrer, il m'assura de sa bienveillance.

Mon pere, content de moi, tâcha de me

récompenſer & de m'amuſer pendant le tems des vacances. Il ſavoit que j'aimois les Spectacles, il les aimoit auſſi : il raſſembla une ſociété de jeunes gens; on lui prêta une ſalle dans l'hôtel d'Antinori, il y fit bâtir un petit Théâtre; il dreſſa lui-même les Acteurs, & nous y jouâmes la Comédie.

Dans les Etats du Pape (excepté les trois Légations), les femmes ne ſont pas tolérées ſur la ſcene. J'étois jeune, je n'étois pas laid, on me deſtina un rôle de femme, on me donna même le premier rôle, & on me chargea du Prologue.

Ce Prologue étoit une piece ſi ſinguliere, qu'il m'eſt reſté toujours dans la tête, & il faut que j'en régale mon Lecteur. Dans le ſiecle dernier, la Littérature Italienne étoit ſi gâtée, que proſe & poéſie, tout étoit ampoulé; les métaphores, les hyperboles & les antitheſes, tenoient la place du ſens commun. Ce goût dépravé n'étoit pas encore tout-à-fait extirpé en 1720 : mon pere y étoit accoutumé; voici le commencement du beau morceau qu'on me fit débiter.

Benigniſſimo Cielo ! (je parlois à mes Auditeurs), *ai rai del voſtro ſplendidiſſimo ſole, eccoci qual farfalle, che ſpiegando le deboli ali de' noſtri concetti, portiamo a ſi bel lume il*

volo, &c. Cela voudroit dire bêtement en françois : *Ciel très-benin, aux rayons de votre ſoleil très-éclatant, nous voilà comme des papillons qui, ſur les foibles ailes de nos expreſſions, prenons notre vol vers votre lumiere*, &c.

Ce charmant Prologue me valut un boiſſeau de dragées, dont le Théâtre fut inondé & moi preſqu'aveuglé. C'eſt l'applaudiſſement ordinaire dans les Etats du Pape.

La Piece dans laquelle j'avois joué étoit *la Sorellina di don Pilone :* je fus beaucoup applaudi ; car dans un pays où les Spectacles ſont rares, les ſpectateurs ne ſont pas difficiles.

Mon pere trouva que j'avois de l'intelligence, mais que je ne ſerois jamais bon Acteur ; il ne ſe trompa point.

Nos repréſentations durerent juſqu'à la fin des vacances. A l'ouverture des claſſes, je pris ma place ; à la fin de l'année je paſſai en Rhétorique, & j'achevai mes humanités, ayant gagné l'amitié & l'eſtime des Jéſuites, qui me firent l'honneur de m'offrir une place dans leur ſociété, que je n'acceptai pas.

Pendant ce tems-là, il arriva beaucoup de changemens dans notre famille ; ma mere ne pouvoit pas ſoutenir l'éloignement de ſon fils aîné, elle pria ſon époux de revenir à Veniſe, ou qu'il lui permît d'aller le rejoindre où il étoit.

Après beaucoup de lettres & beaucoup de débats, il fut décidé que Madame Goldoni viendroit avec sa sœur, & avec son cadet, se réunir au reste de sa famille ; tout cela fut exécuté.

Ma mere, dans Perouse, ne put jouir d'un seul jour de bonne santé, l'air du pays lui étoit fatal ; née & habituée dans le climat tempéré de Venise, elle ne pouvoit soutenir les frimats d'un pays montagneux.

Elle souffrit beaucoup ; elle fut réduite presque à la mort, & elle sut surmonter les peines & les dangers tant qu'elle crut ma demeure nécessaire dans cette ville, pour ne pas m'exposer à interrompre mes études qui étoient si bien avancées.

Mes humanités finies & ma Rhétorique achevée, elle engagea mon pere à la satisfaire, & il s'y prêta de bon cœur. La mort de son protecteur *Antinori* lui avoit causé des désagrémens, les Médecins de Perouse ne le regardoient pas de bon œil ; il prit le parti de quitter le Perousin, & de se rapprocher des marais de la mer Adriatique.

CHAPITRE IV.

Mon Voyage à Rimini. Ma Philosophie. Ma premiere connoissance avec les Comédiens.

Le projet fut exécuté en peu de jours ; on acheta un carrosse à quatre places, mon frere y étoit par-dessus le marché ; nous prîmes la route de Spoleti, qui étoit plus commode, & nous arrivâmes à Rimini, où toute la famille du Comte Rinalducci se trouvoit rassemblée, & où nous fûmes reçus avec des transports de joie.

Il étoit nécessaire pour moi que je ne misse pas une seconde fois des lacunes dans mes applications littéraires, mon pere me destinoit à la Médecine, & je devois étudier la Philosophie.

Les Dominicains de Rimini étoient en grande réputation pour la *Logique*, qui ouvre la carriere de toutes les sciences physiques & spéculatives, le Comte Rinalducci nous fit faire la connoissance du Professeur *Candini*, & je fus confié à ses soins.

M. le Comte ne pouvant pas me garder chez lui, on me mit en pension chez M. *Battaglini*, Négociant & Banquier, ami & compatriote de mon pere. Malgré les remontrances & les regrets

de ma mere, qui n'auroit jamais voulu ſe détacher de moi, toute ma famille prit la route de Veniſe, où je ne devois la rejoindre que lorſqu'ils auroient jugé à propos de me rappeller.

Ils s'embarquerent pour *Chiozza*, dans une barque de ce pays-là; le vent étoit favorable, ils arriverent en très-peu de tems; mais ma mere étoit fatiguée, & ils s'y arrêterent pour ſe repoſer.

Chiozza eſt une ville à huit lieues de Veniſe, bâtie ſur des pilotis comme la capitale; on y compte quarante mille ames, tout peuple; des pêcheurs & des matelots, des femmes qui travaillent en groſſe dentelle, dont on fait un commerce conſidérable, & il n'y a qu'un petit nombre de gens qui s'élevent au-deſſus du vulgaire. On range dans ce pays là tout le monde en deux claſſes, *riches* & *pauvres*; ceux qui portent une *perruque* & un *manteau* ſont les *riches*, ceux qui n'ont qu'un *bonnet* & une *capotte* ſont les *pauvres*; & ſouvent ces derniers ont quatre fois plus d'argent que les autres.

Ma mere ſe trouvoit très-bien dans ce pays-là, l'air de Chiozza étoit analogue à ſon air natal; ſon logement étoit beau, elle jouiſſoit d'une vue agréable & d'une liberté charmante; ſa ſœur étoit complaiſante, mon frere étoit encore un enfant qui ne diſoit rien, & mon pere qui avoit

des projets, fit part de ſes réflexions à ſa femme, qui les approuva.

Il falloit, diſoit-il, ne retourner à Veniſe que dans une poſition à n'être à charge à perſonne; il falloit, pour cet effet, qu'auparavant il allât lui-même à Modene pour y arranger les affaires de la famille; cela fut exécuté : voilà mon pere à Modene, ma mere à Chiozza & moi à Rimini.

Je tombai malade, la petite vérole ſe déclara : elle étoit bénigne; M. *Battaglini* n'en fit part à mes parens que quand il me vit hors de danger; il n'eſt pas poſſible d'être mieux ſoigné, mieux ſervi que je le fus dans cette occaſion.

A peine étois-je en état de ſortir, mon hôte, très-attentif & très-zélé pour mon bien, me preſſa d'aller revoir le Pere *Candini*.

J'y allois malgré moi : ce Profeſſeur, cet homme célebre m'ennuyoit à périr; il étoit doux, ſage, ſavant : il avoit beaucoup de mérite, mais il étoit Thomiſte dans l'ame, il ne pouvoit pas s'écarter de ſa méthode ordinaire; ſes détours ſcholaſtiques me paroiſſoient inutiles, ſes *barbara*, ſes *baraliptons* me paroiſſoient ridicules. J'allois écrire ſous ſa dictée; mais au lieu de repaſſer mes cahiers chez moi, je nourriſſois mon eſprit d'une philoſophie bien plus utile & plus agréable; je liſois Plaute, Térence, Ariſtophane, & les fragmens de Menandre.

Je ne brillois pas, il eſt vrai, dans les cercles qui ſe tenoient journellement : j'avois l'adreſſe cependant de faire comprendre à mes camarades que ce n'étoit ni la lourde pareſſe, ni la craſſe ignorance qui me rendoient indifférent aux leçons du maître, dont la longueur me fatiguoit & me révoltoit ; il y en avoit pluſieurs qui penſoient comme moi.

La Philoſophie moderne n'avoit pas encore fait les progrès conſidérables qu'elle a fait depuis, & il falloit ſe tenir (les Eccléſiaſtiques ſur-tout), à celle de Saint Thomas ou à celle de Scot, ou à la péripatéticienne, ou à la mixte, qui toutes enſemble ne font que s'écarter de la Philoſophie du bon ſens.

J'avois bon beſoin, pour ſoulager l'ennui qui m'accabloit, de me procurer quelque diſtraction agréable : j'en trouvai l'occaſion, j'en profitai; & l'on ne ſera pas fâché, peut-être, de paſſer avec moi des cercles de la Philoſophie à ceux d'une Troupe de Comédiens.

Il y en avoit une à Rimini qui me parut délicieuſe ; c'étoit pour la premiere fois que je voyois des femmes ſur le Théâtre, & je trouvai que cela décoroit la ſcene d'une maniere plus piquante. Rimini eſt dans la légation de Ravenne, les femmes ſont admiſes ſur le Théâtre, & on n'y voit point, comme on voit à Rome, des

hommes ſans barbe ou des barbes naiſſantes.

J'allois les premiers jours à la Comédie fort modeſtement au parterre, je voyois de jeunes gens comme moi dans les couliſſes : je tentai d'y parvenir, je n'y trouvai point de difficulté; je regardois du coin de l'œil ces demoiſelles, elles me fixoient hardiment. Peu à peu je m'apprivoiſai; de propos en propos, de queſtion en queſtion, elles apprirent que j'étois Vénitien. Elles étoient toutes mes compatriotes, elles me firent des careſſes & des politeſſes ſans fin ; le Directeur lui-même me combla d'honnêtetés : il me pria à dîner chez lui, j'y allai; je ne vis plus le Révérend Pere Candini.

Les Comédiens alloient finir leur engagement, & devoient partir ; leur départ me faiſoit vraiment de la peine. Un vendredi, jour de relâche pour toute l'Italie, hors l'Etat de Veniſe, nous fimes une partie de campagne; toute la compagnie y étoit, le Directeur annonça le départ pour la huitaine ; il avoit arrêté la barque qui devoit les conduire à Chiozza.... A Chiozza! dis-je, avec un cri de ſurpriſe! — Oui, Monſieur; nous devons aller à Veniſe, mais nous nous arrêterons quinze ou vingt jours à Chiozza pour y donner quelques repréſentations en paſſant. — Ah, mon Dieu ! ma mere eſt à Chiozza, & je la verrois avec bien du plaiſir.

— Venez avec nous ; — oui, oui, (tout le monde crie l'un après l'autre), avec nous, avec nous, dans notre barque ; vous y ſerez bien, il ne vous en coûtera rien ; on joue, on rit, on chante, on s'amuſe, &c. Comment réſiſter à tant d'agrément? pourquoi perdre une ſi belle occaſion ? J'accepte, je m'engage & je fais mes préparatifs.

Je commence par en parler à mon hôte, il s'y oppoſe très-vivement : j'inſiſte, il en fait part au Comte Rinalducci ; tout le monde étoit contre moi. Je fais ſemblant de céder, je me tiens tranquille ; le jour fixé pour partir, je mets deux chemiſes & un bonnet de nuit dans mes poches; je me rends au port, j'entre dans la barque le premier, je me cache bien ſous la proue ; j'avois mon écritoire de poche, j'écris à M. Battaglini, je lui fais mes excuſes; c'eſt l'envie de revoir ma mere qui m'entraîne, je le prie de faire préſent de mes hardes à la bonne qui m'avoit ſoigné dans ma maladie, & je lui déclare que je vais partir. C'eſt une faute que j'ai faite, je l'avoue ; j'en ai fait d'autres, je les avouerai de même.

Les Comédiens arrivent. — Où eſt M. Goldoni? Voilà Goldoni qui ſort de ſa cave ; tout le monde ſe met à rire ; on me fête, on me careſſe, on fait voile ; adieu Rimini.

CHAPITRE V.

La Barque des Comédiens. Surprise de ma Mere. Lettre intéressante de mon Pere.

MES Comédiens n'étoient pas ceux de Scaron ; cependant l'ensemble de cette Troupe embarquée présentoit un coup d'œil plaisant.

Douze personnes, tant Acteurs qu'Actrices, un Souffleur, un Machiniste, un Garde du magasin, huit domestiques, quatre femmes-de-chambre, deux nourrices, des enfans de tout âge, des chiens, des chats, des singes, des perroquets, des oiseaux, des pigeons, un agneau ; c'étoit l'arche de Noé.

La barque étoit très-vaste, il y avoit beaucoup de compartimens, chaque femme avoit sa niche avec des rideaux ; on avoit arrangé un bon lit pour moi à côté du Directeur, tout le monde étoit bien.

L'Intendant général du voyage, qui étoit en même tems Cuisinier & Sommelier, sonna une petite cloche qui étoit le signal du déjeûner ; tout le monde se rassembla dans une espece de sallon qu'on avoit ménagé au milieu du navire par-dessus les caisses, les malles & les ballots ;

il y avoit ſur une table ovale du café, du thé, du lait, des rôties, de l'eau & du vin.

La premiere Amoureuſe demanda un bouillon, il n'y en avoit point, elle étoit en fureur; on eut toute la peine du monde à l'appaiſer avec une taſſe de chocolat; c'étoit la plus laide & la plus difficile.

Après le déjeûner, on propoſa la partie, en attendant le dîner. Je jouois aſſez bien le *treſſet*; c'étoit le jeu favori de ma mere, qui me l'avoit appris.

On alloit commencer un *treſſet* & un piquet, mais une table de pharaon qu'on avoit établi ſur le tillac, attira tout le monde; la banque annonçoit plutôt l'amuſement que l'intérêt, le Directeur ne l'auroit pas ſouffert autrement. On jouoit, on rioit, on badinoit, on ſe faiſoit des niches: la cloche annonce le dîner, on s'y rend.

Des macaroni! tout le monde ſe jette deſſus, on en dévore trois ſoupieres; du bœuf à la mode, de la volaille froide, une longe de veau, du deſſert & du vin excellent; ah, le bon dîner! il n'eſt chere que d'appétit.

Nous reſtâmes quatre heures à table; on joua de différens inſtrumens, on chanta beaucoup; la Soubrette chantoit à ravir, je la regardois attentivement, elle me faiſoit une ſenſation ſinguliere; hélas! il arriva une aventure

qui

qui interrompit l'agrément de la ſociété ; un chat ſe ſauva de ſa cage, c'étoit le *minet* de la premiere Amoureuſe, elle appella tout le monde au ſecours ; on courut après lui : le chat qui étoit farouche comme ſa maitreſſe, gliſſoit, ſautoit, ſe cachoit par-tout ; ſe voyant pourſuivi, il grimpa ſur le mât. Madame Clarice ſe trouva mal : un matelot monte pour le ravoir, le chat s'élance dans la mer & il y reſte ; voilà ſa maitreſſe au déſeſpoir, elle veut tuer tous les animaux qu'elle apperçoit, elle veut jetter ſa femme-de-chambre dans le tombeau de ſon cher minet ; tout le monde prend le parti de la femme-de-chambre ; la querelle devient générale : le Directeur arrive, il en rit, il badine, il fait des careſſes à la dame affligée : elle finit par rire elle-même, & voilà le chat oublié.

Mais c'eſt aſſez, je crois ; & c'eſt peut-être trop abuſer de mon Lecteur en l'entretenant de ces miſeres, qui n'en méritent pas la peine.

Le vent n'étoit pas favorable, nous reſtâmes trois jours ſur mer ; toujours les mêmes amuſemens, les mêmes plaiſirs, le même appétit ; nous arrivâmes à Chiozza le quatrieme jour.

Je n'avois pas l'adreſſe du logement de ma mere, mais je n'ai pas cherché long-tems. Madame Goldoni & ſa ſœur portoient une coëffe ;

elles étoient dans la classe des riches, & tout le monde les connoissoit.

Je priai le Directeur de m'y accompagner; il s'y prêta de bonne grace, il y vint: il s'y fit annoncer, je restai dans l'antichambre. Madame, dit-il à ma mere, je viens de Rimini, j'ai des nouvelles à vous donner de M. votre fils. — Comment se porte mon fils? — Très-bien, Madame. — Est-il content de sa position? — Pas trop, Madame; il souffre beaucoup. — De quoi? — D'être éloigné de sa tendre mere. — Le pauvre enfant! je voudrois bien l'avoir auprès de moi. (J'entendois tout cela, & le cœur me battoit). — Madame, continua le Comédien, je lui avois offert de le conduire avec moi. — Pourquoi, Monsieur, ne l'avez-vous pas fait? — L'auriez-vous trouvé bon? — Sans doute. — Mais ses études? — Ses études! ne pouvoit-il pas y retourner? D'ailleurs, il y a des maîtres par-tout. — Vous le verriez donc avec plaisir? — Avec la plus grande joie. — Madame, le voilà. Il ouvre la porte, j'entre: je me jette aux genoux de ma mere; elle m'embrasse, les larmes nous empêchent de parler. Le Comédien, accoutumé à de pareilles scenes, nous dit des choses agréables, prit congé de ma mere & s'en alla. Je reste avec elle, j'avoue avec sincérité la sottise que j'avois faite; elle me gronde & m'embrasse;

nous voilà contens l'un de l'autre. Ma tante étoit ſortie : quand elle rentre, autre ſurpriſe, autres embraſſemens ; mon frere étoit en penſion.

Le lendemain de mon arrivée, ma mere reçut une lettre de M. Battaglini, de Rimini ; il lui faiſoit part de mon étourderie, il s'en plaignoit amerement, & lui annonçoit qu'elle recevroit inceſſamment un porte - manteau chargé de livres, de linge & de hardes, dont ſa Gouvernante ne ſavoit que faire.

Ma mere en fut très - fâchée, elle penſa me gronder ; mais à propos de lettre, elle ſe ſouvint qu'elle en avoit une de mon pere, très - intéreſſante : elle alla la chercher, me la remit, & en voici le précis :

Ma chere femme,

Pavie, 17 Mars 1721.

» J'ai une bonne nouvelle à te donner, elle » regarde notre cher fils : elle te fera beaucoup » de plaiſir. J'ai quitté Modene, comme tu ſais, » pour aller à Plaiſance, & pour y arranger les » affaires avec M. Barilli, mon couſin, qui me » doit encore un reſte de dot de ma mere ; & » ſi je peux réunir cette ſomme aux arrérages » que je viens de toucher à Modene, nous » pourrons nous rétablir à notre aiſe.

» Mon couſin n'étoit pas à Plaiſance, il étoit

» parti pour Pavie, pour aſſiſter au mariage d'un
» neveu de ſa femme. Je me trouvois en route,
» le voyage n'étoit pas long, je pris le parti de
» venir le rejoindre à Pavie. Je le trouve, je
» lui parle, il avoue la dette, & nous nous
» ſommes arrangés. Il me payera en ſix années;
» mais voici ce qui vient de m'arriver en cette
» ville.

» Je vais deſcendre en arrivant à l'hôtel de
» la Croix-rouge: on me demande mon
» nom, pour en faire la conſigne à la Police;
» le lendemain, l'Aubergiſte me préſente un
» Valet-de-pied du Gouverneur, qui me prie
» très poliment de me rendre à mon aiſe à l'hôtel
» du Gouvernement. Malgré le mot *à votre*
» *aiſe*, je n'étois pas à mon aiſe dans ce mo-
» ment-là, & je ne pouvois pas deviner ce qu'on
» vouloit de moi.

» J'allai d'abord en ſortant chez mon couſin;
» & après l'arrangement de nos affaires, je lui
» fis part de cette eſpece d'invitation, qui ne
» laiſſoit pas de m'inquiéter, & je lui demandai
» s'il connoiſſoit le Gouverneur de Pavie per-
» ſonnellement; il me dit que oui, qu'il le
» connoiſſoit depuis long-tems, que c'étoit le
» *Marquis de Goldoni-Vidoni*, une des bonnes
» familles de Crémone, & Sénateur de Milan.

» A ce nom de Goldoni, je bannis toute

» crainte, je conçus des idées flatteuſes, & je
» ne me trompois pas.

» J'allai voir, dans l'après-midi, le Gouverneur; il me fit l'accueil le plus honnête & le plus gracieux : c'étoit ma conſigne qui lui avoit donné l'envie de me connoître; nous cauſâmes beaucoup, je lui dis que j'étois originaire de Modene; il me fit l'honneur de m'obſerver que la ville de Crémone n'étoit pas bien éloignée de celle de Modene; il arriva du monde, il me pria à dîner pour le jour ſuivant.

» Je ne manquai pas de m'y rendre, comme tu peux croire; nous n'étions que quatre perſonnes à table, on dîna fort bien; les deux autres convives partirent après le café, nous reſtâmes ſeuls M. le Sénateur & moi.

» Nous parlâmes de bien des choſes, principalement de ma famille, de mon état & de ma poſition actuelle; enfin, pour abréger ma lettre, il me promit qu'il tâcheroit de faire quelque choſe pour mon fils aîné.

» Il y a à Pavie une Univerſité auſſi fameuſe que celle de Padoue, & il y a pluſieurs Colleges où on ne reçoit que des Bourſiers; M. le Marquis s'engagea de m'obtenir une de ces places dans le College du Pape; & ſi Charles ſe conduit bien, il aura ſoin de lui.

N'écris rien de tout cela à ton fils, à mon

» retour je le ferai revenir, & je veux me
» ménager le plaisir de l'en instruire moi-même.

» Je ne tarderai pas, j'espere, &c. »

Tout ce que contenoit cette lettre étoit fait pour me flatter, & pour me faire concevoir les espérances les plus étendues.

Je sentis alors l'inprudence de mon équipée; je craignois l'indignation de mon pere, & qu'il ne se méfiât de ma conduite dans une ville encore plus éloignée, & où j'aurois beaucoup plus de liberté.

Ma mere m'assura qu'elle tâcheroit de me garantir des reproches de mon pere, qu'elle prendroit tout sur elle, d'autant plus que mon repentir lui paroissoit sincere.

J'avois vraiment assez de raison pour mon âge; mais j'étois sujet à des escapades inconsidérées : elles m'ont fait beaucoup de tort, vous le verrez, & vous me plaindrez peut-être quelquefois.

CHAPITRE VI.

Retour de mon Pere. Dialogue entre mon Pere & moi. Mes nouvelles occupations. Trait de jeunesse.

MA mere vouloit me produire & me présenter à ses connoissances; mais je n'avois pour tout habillement qu'un vieux surtout qui m'avoit servi sur mer d'habit, de robe-de-chambre & de couvre-pieds.

Elle fit venir un Tailleur, je fus bientôt en état de paroître.

J'employai mes premiers pas à aller voir mes compagnons de voyage, ils me virent avec plaisir : ils étoient retenus pour vingt représentations; j'avois mes entrées, je m'étois proposé d'en profiter, sous le bon plaisir de ma tendre mere.

Elle étoit fort liée avec l'Abbé *Gennari*, Chanoine de la Cathédrale. Ce bon Ecclésiastique étoit un peu rigoriste. Les Spectacles en Italie ne sont pas proscrits par l'Eglise Romaine, les Comédiens ne sont point excommuniés; mais l'Abbé Gennari soutenoit que les Comédie qu'on donnoit alors, étoient dangereuses pou

les jeunes gens ; il n'avoit peut-être pas tort, & ma mere me défendit le Spectacle.

Il falloit bien obéir ; je n'allois pas à la Comédie, mais j'allois voir les Comédiens, & la Soubrette plus fréquemment que les autres. J'ai toujours eu par la suite un goût de préférence pour les Soubrettes.

Au bout de six jours, mon pere arrive ; je tremble, ma mere me cache dans le cabinet de toilette, & se charge du reste. Il monte, ma mere va au-devant de lui, ma tante aussi ; voilà les embrassemens de coutume. Mon pere paroît fâché, sourcilleux : il n'a pas sa gaîté ordinaire ; on le croit fatigué, ils entrent dans la chambre ; voici les premiers mots de mon pere : Où est mon fils ? Ma mere répond de bonne foi : notre cadet est à sa pension. Non, non, répliqua mon pere en colere, je demande l'aîné, il doit être ici ; vous me le cachez, vous avez tort, c'est un impertinent qu'il faut corriger. Ma mere interdite ne savoit que dire : elle prononça des mots vagues ; mais..... comment?..... Mon pere l'interrompt en frappant des pieds : Oui, M. Battaglini m'a instruit de tout, il m'a écrit à Modene, j'ai retrouvé la lettre en y repassant. Ma mere le prie, d'un air affligé, de m'écouter avant que de me condamner. Mon pere, toujours en colere, redemande où j'étois. Je ne puis plus

y tenir, j'ouvre la porte vitrée, mais je n'ose pas avancer. Sortez, dit mon pere à sa femme & à sa sœur, laissez-moi seul avec ce bon sujet. Elles sortent, je m'approche en tremblant; ah, mon pere! — Comment, Monsieur! par quel hazard êtes-vous ici? — Mon pere.... on vous aura dit. — Oui, on m'a dit que, malgré les remontrances, les bons conseils, & en dépit de tout le monde, vous avez eu l'insolence de quitter Rimini brusquement. — Qu'aurois-je fait à Rimini, mon pere? c'étoit du tems perdu pour moi. — Comment, du tems perdu! l'étude de la Philosophie, c'est du tems perdu? — Ah! la *Philosophie scholastique*, les *syllogismes*, les *enthymêmes*, les *sophismes*, les *nego*, *probo*, *concedo*; vous en souvenez-vous, mon pere? (il ne peut s'empêcher de faire un petit mouvement de levres qui annonçoit l'envie qu'il avoit de rire; j'étois assez fin pour m'en appercevoir, & je pris courage). Ah, mon pere! ajoutai-je, faites-moi apprendre la Philosophie de l'homme, la bonne morale, la physique expérimentale. — Allons, allons; comment es-tu venu jusqu'ici? — Par mer. — Avec qui? — Avec une Troupe de Comédiens. — Des Comédiens? — Ce sont d'honnêtes gens, mon pere. — Comment s'appelle le Directeur? — Il est

Florinde ſur la ſcene, & on l'appelle Florinde des Maccaroni. — Ah, ah ! je le connois ; c'eſt un brave homme : il jouoit le rôle de *Don Juan* dans le *Feſtin de Pierre* ; il s'aviſa de manger les maccaroni qui appartenoient à Arlequin, voilà l'origine de ce ſurnom. — Je vous aſſure, mon pere, que cette Troupe..... Où eſt-elle allée cette Troupe ? — Elle eſt ici. — Elle eſt ici ? — Oui, mon pere. — Joue-t-elle la Comédie ici ? — Oui, mon pere. — J'irai la voir. — Et moi, mon pere ? — Toi, coquin ! Comment s'appelle la premiere Amoureuſe ? — Clarice. — Ah, ah, Clarice !.... excellente, laide, mais beaucoup d'eſprit. — Mon pere. — Il faudra donc que j'aille les remercier ? — Et moi, mon pere ? — Malheureux ! — Je vous demande pardon. — Allons, allons ; pour cette fois-ci....

Ma mere entre, elle avoit tout entendu ; elle eſt très-contente de me voir raccommodé avec mon pere.

Elle lui parle de l'Abbé Gennari, non pas pour m'empêcher d'aller à la Comédie, car mon pere l'aimoit autant que moi, mais pour lui annoncer que ce Chanoine, attaqué de différentes maladies, l'attendoit avec impatience ; qu'il avoit parlé à toute la ville de ce fameux Médecin Vénitien, Eleve du célebre *Lanciſi*, qu'on atten-

doit inceſſamment, & qu'il n'avoit qu'à ſe montrer pour avoir plus de malades qu'il n'en ſauroit deſirer.

Cela arriva en effet ; tout le monde vouloit du Docteur Goldoni ; il avoit les riches & les pauvres, & les pauvres payoient mieux que les riches.

Il loua donc un appartement plus commode, & il s'établit à Chiozza pour y reſter tant que la fortune lui ſeroit favorable, & juſqu'à ce que quelqu'autre Médecin à la mode vînt le ſupplanter.

Me voyant oiſif, & manquant dans la ville de bons maîtres pour m'occuper, mon pere voulut faire lui-même quelque choſe de moi.

Il me deſtinoit à la Médecine ; & en attendant les lettres d'appel pour le College de Pavie, il m'ordonna de le ſuivre dans les viſites qu'il faiſoit journellement ; il penſoit qu'un peu de pratique avant l'étude de la théorie, me donneroit une connoiſſance ſuperficielle de la Médecine, qui me feroit très-utile pour l'intelligence des mots techniques & des premiers principes de l'art.

Je n'aimois pas tróp la Médecine : mais il ne falloit pas être récalcitrant ; car on auroit dit que je ne voulois rien faire.

Je ſuivis donc mon pere : je voyois la plus grande partie de ſes malades avec lui ; je tâtois le pouls, je regardois les urines, j'examinois les

crachats, & bien d'autres choſes qui me révoltoient. Patience; tant que la Troupe continua ſes repréſentations, qu'elle porta même juſqu'à trente-ſix, je me croyois dédommagé.

Mon pere étoit aſſez content de moi, & ma mere encore davantage. Mais *un des trois ennemis de l'homme*, & peut-être deux, ou tous les trois, vinrent m'attaquer & troubler ma tranquillité.

Mon pere fut appellé chez une malade fort jeune & fort jolie; il m'emmena avec lui, ne ſe doutant pas de quelle maladie il s'agiſſoit. Quand il vit qu'il falloit faire des recherches & des obſervations locales, il me fit ſortir; & depuis ce jour-là, toutes les fois qu'il entroit dans la chambre de Mademoiſelle, j'étois condamné à l'attendre dans un ſallon fort petit & fort ſombre.

La mere de la jeune malade, très-polie & bien honnête créature, ne ſouffroit pas que je reſtaſſe tout ſeul: elle venoit me tenir compagnie, & me parloit toujours de ſa fille.

Grace au talent & aux ſoins de mon pere, ſon enfant étoit hors d'affaire; elle ſe portoit bien, & la viſite de ce jour-là devoit être la derniere.

Je lui fis compliment: je la remerciai de ſa complaiſance pour moi, & je finis par dire, ſi je n'ai plus l'honneur de vous voir..... — Comment, me dit-elle, nous ne vous verrons

plus ? — Si mon pere n'y vient pas. — Vous y pourrez bien venir. — Pourquoi faire ? — Pourquoi faire ! Ecoutez ; ma fille ſe porte bien, elle n'a plus beſoin de M. le Docteur ; mais je ne ſerois pas fâchée qu'elle eût de tems à autre une viſite d'amitié, pour voir.... ſi les choſes vont bien...., ſi elle n'auroit pas beſoin.... de ſe purger.... ; ſi vous n'avez rien de mieux à faire, venez-y quelquefois, je vous en prie. — Mais, Mademoiſelle voudroit-elle de moi ? — Ah ! mon cher ami, ne parlons pas de cela ; ma fille vous a vu, elle ne demanderoit pas mieux que de lier connoiſſance avec vous. — Madame, c'eſt beaucoup d'honneur pour moi ; mais ſi mon pere venoit à le ſavoir ? — Il ne le ſaura pas ; d'ailleurs ma fille eſt ſa malade, il ne peut pas trouver mauvais que ſon fils vienne la voir. — Mais, pourquoi ne m'a-t-il pas laiſſé entrer dans la chambre ? — C'eſt que... la chambre eſt petite ; il fait chaud. — J'entens remuer ; mon pere ſort, je crois. — Allons, allons ; venez nous voir. — Quand ? — Ce ſoir, ſi vous voulez. — Si je le peux. — Ma fille en ſera enchantée. — Et moi auſſi.

Mon pere ſort : nous nous en allons ; je rêve toute la journée, je fais des réflexions, je change d'avis à chaque inſtant. Le ſoir arrive, mon pere

alloit à une conſultation ; & moi, à la nuit tombante, je vais regagner la porte de la malade qui ſe porte bien.

J'entre : beaucoup de politeſſes, beaucoup de gentilleſſes ; on m'offre de me rafraîchir, je ne refuſe rien ; on cherche dans le garde-manger, il n'y a plus de vin ; il faudroit en aller chercher, je mets la main à la poche. On frappe ; on ouvre ; c'eſt le domeſtique de ma mere, il m'avoit vu entrer, il connoiſſoit ces canailles-là ; c'eſt un Ange qui l'a envoyé. Il me dit un mot à l'oreille ; je reviens en moi-même, & je ſorts dans l'inſtant.

CHAPITRE VII.

Mon départ pour Venise. Coup-d'œil de cette ville. Mon installation chez le Procureur.

REVENU de cet aveuglement où m'avoit plongé l'effervescence de la jeunesse, je regardois avec horreur le danger que j'avois couru.

J'étois naturellement gai, mais sujet, depuis mon enfance, à des vapeurs hypocondriaques ou mélancoliques, qui répandoient du noir dans mon esprit.

Attaqué d'un accès violent de cette maladie léthargique, je cherchois à me distraire, & je n'en trouvois pas les moyens ; mes Comédiens étoient partis, Chiozza ne m'offroit plus d'amusement de mon goût, la Médecine me déplaisoit; j'étois devenu triste, rêveur : je maigrissois à vue d'œil.

Mes parens ne tarderent pas à s'en appercevoir ; ma mere me questionna la premiere : je lui confiai mes chagrins.

Un jour que nous étions à table en famille, sans convives étrangers & sans valets, ma mere fit tomber la conversation sur mon compte, &

il y eut un débat de deux heures; mon pere vouloit abſolument que je m'appliquaſſe à la Médecine : j'avois beau me remuer, faire des mines, bouder, il n'en démordoit pas; ma mere enfin prouva à mon pere qu'il avoit tort, & voici comment.

Le Marquis de Goldoni, dit elle, veut bien prendre ſoin de notre enfant. Si Charles eſt un bon Médecin, ſon Protecteur pourra le favoriſer, il eſt vrai; mais pourra-t-il lui donner des malades? Pourra-t-il engager le monde à le préférer à tant d'autres? Il pourroit lui procurer une place de Profeſſeur dans l'Univerſité de Pavie; mais, combien de tems & combien de travail pour y parvenir! Au contraire, ſi mon fils étudioit le Droit, s'il étoit Avocat, un Sénateur de Milan pourroit faire ſa fortune ſans la moindre peine & ſans la moindre difficulté.

Mon pere ne répondit rien : il garda le ſilence pendant quelques minutes; il ſe tourna enſuite de mon côté, & me dit en plaiſantant : Aimerois-tu le *Code* & le *Digeſte* de Juſtinien? Oui, mon pere, répondis-je, beaucoup plus que les Aphoriſmes d'*Hippocrate*. Ta mere, reprit-il, eſt une femme : elle m'a dit de bonnes raiſons, & je pourrois bien m'y rendre; mais en attendant il ne faut pas reſter ſans rien faire, tu me ſuivras toujours. Me voilà encore dans le chagrin. Ma

mere

mere alors prend vivement mon parti ; elle conſeille mon pere de m'envoyer à Veniſe, de me placer chez mon oncle *Indric*, un des meilleurs Procureurs du Barreau de la capitale, & ſe propoſe de m'y accompagner elle-même & d'y reſter avec moi juſqu'à mon départ pour Pavie. Ma tante appuie le projet de ſa ſœur ; je leve les mains & je pleure de joie : mon pere y conſent ; j'irai donc inceſſamment à Veniſe.

Me voilà content : mes vapeurs ſe diſſipent dans l'inſtant. Quatre jours après nous partons ma mere & moi : il n'y a que huit lieues de traverſée ; nous arrivons à Veniſe à l'heure de dîner ; nous allons nous loger chez M. *Bertani*, oncle maternel de ma mere, & le lendemain nous nous rendons chez M. *Indric*.

Nous fûmes reçus très-honnêtement. M. *Paul Indric* avoit épouſé ma tante paternelle. Bon mari & bon pere, bonne mere & bonne femme, des enfans très-bien élevés : c'étoit un ménage charmant. Je fus inſtallé dans l'étude ; j'étois le quatrieme Clerc, mais je jouiſſois des privileges que la conſanguinité ne pouvoit pas manquer de me procurer.

Mon occupation me paroiſſoit plus agréable que celle que mon pere me donnoit à Chiozza ; mais l'une devoit être pour moi auſſi inutile que l'autre.

En ſuppoſant que je duſſe exercer la profeſſion d'Avocat à Milan, je n'aurois pas pu profiter de la pratique du Barreau de Veniſe, inconnue à tout le reſte de l'Italie ; on n'auroit jamais pu deviner que, par des aventures ſingulieres & forcées, j'aurois plaidé un jour dans ce même *Palais*, où je me regardois alors comme un étranger.

Faiſant exactement mon devoir & méritant les éloges de mon oncle, je ne laiſſois pas de profiter de l'agréable ſéjour de Veniſe, & de m'y amuſer. C'étoit mon pays natal ; mais j'étois trop jeune quand je l'avois quitté, & je ne le connoiſſois pas.

Veniſe eſt une ville ſi extraordinaire, qu'il n'eſt pas poſſible de s'en former une juſte idée ſans l'avoir vue. Les cartes, les plans, les modeles, les deſcriptions, ne ſuffiſent pas, il faut la voir. Toutes les villes du monde ſe reſſemblent plus ou moins : celle-ci ne reſſemble à aucune ; chaque fois que je l'ai revue, après de longues abſences, c'étoit une nouvelle ſurpriſe pour moi ; à meſure que mon âge avançoit, que mes connoiſſances augmentoient, & que j'avois des comparaiſons à faire, j'y découvrois des ſingularités nouvelles & de nouvelles beautés.

Pour cette fois-ci, je l'ai vue comme un jeune homme de quinze ans qui ne pouvoit pas approfondir ce qu'il y avoit de plus remarquable, & qui

ne pouvoit la comparer qu'à des petites villes qu'il avoit habitées. Voici ce qui m'a frappé davantage. Une perſpective ſurprenante au premier abord, une étendue très-conſidérable de petites îles ſi bien rapprochées & ſi bien réunies par des ponts, que vous croyez voir un continent élevé ſur une plaine, & baigné de tous les côtés d'une mer immenſe qui l'environne.

Ce n'eſt pas la mer, c'eſt un marais très-vaſte plus ou moins couvert d'eau, à l'embouchure de pluſieurs ports, avec des canaux profonds qui conduiſent les grands & les petits navires dans la ville & aux environs.

Si vous entrez du côté de *Saint-Marc*, à travers une quantité prodigieuſe de bâtimens de toute eſpece, vaiſſeaux de guerre, vaiſſeaux marchands, frégates, galeres, barques, bateaux, gondoles, vous mettez pied à terre ſur un rivage appellé *la Piazzetta* (la petite Place), où vous voyez d'un côté le Palais & l'Egliſe Ducales, qui annoncent la magnificence de la République; & de l'autre, la Place Saint-Marc, environnée de portiques élevés ſur les deſſins de *Palladio* & de *Sanſovin*.

Vous allez par les rues de la Mercerie juſqu'au pont de *Rialto*, vous marchez ſur des pierres quarrées de marbre d'Iſtrie, & piquetées à coups de ciſeau pour empêcher qu'elles ne ſoient gliſ-

ſantes ; vous parcourez un local qui repréſente une foire perpétuelle, & vous arrivez à ce *Pont* qui, d'une ſeule arche de quatre-vingt-dix pieds de largeur, traverſe le grand canal, qui aſſure par ſon élévation le paſſage aux barques & aux bateaux dans la plus grande crue du flux de la mer, qui offre trois différentes voies aux paſſagers, & qui ſoutient ſur ſa courbe vingt quatre boutiques avec logemens & leurs toits couverts en plomb.

J'avoue que ce coup-d'œil m'a paru ſurprenant ; je ne l'ai pas trouvé rendu tel qu'il eſt par les Voyageurs que j'ai lus. Je demande pardon à mon Lecteur, ſi je me ſuis un peu délecté.

Je n'en dirai pas davantage pour le préſent : je me réſerve de donner quelqu'idée des mœurs & des uſages de Veniſe, de ſes loix & de ſa conſtitution, à meſure que les circonſtances m'y rameneront, & que mes lumieres auront acquis plus de conſiſtance & de préciſion. Je finirai ce Chapitre par une relation ſuccinte de ſes Spectacles.

Les ſalles de Spectacles en Italie s'appellent *Théâtres*. Il y en a ſept à Veniſe, portant chacun le nom du Saint titulaire de ſa paroiſſe.

Le Théâtre de Saint-Jean-Chriſoſtôme étoit alors le premier de la ville, où l'on donnoit les grands Opéras, où débuta *Métaſtaſe* par ſes

Drames, & *Farinello*, *Fauſtine* & la *Cozzoni*, dans le chant.

Aujourd'hui c'eſt celui de Saint Benoît qui a pris le premier rang.

Les ſix autres s'appellent *Saint Samuel*, *Saint Luc*, *Saint Ange*, *Saint Caſſian* & *Saint Moïſe*.

De ces ſept Théâtres, il y en a ordinairement deux de grands Opéras, deux d'Opéra-comique, & trois de Comédies.

Je parlerai de tous en particulier, quand je deviendrai l'Auteur à la mode de ce pays-là; car il n'y en a pas un ſeul qui n'ait eu de mes Ouvrages, & qui n'ait contribué à mon profit & à mon honneur.

CHAPITRE VIII.

Mon départ pour Pavie. Mon arrivée à Milan. Premiere entrevue avec le Marquis de Goldoni. Difficultés ſurmontées.

JE m'acquittois aſſez bien dans mon emploi chez le Procureur à Veniſe : j'avois beaucoup de facilité pour faire le ſommaire & le réſumé d'un procès ; mon oncle auroit bien voulu me garder, mais une lettre de mon pere vint me rappeller à lui.

La place dans le College du *Pape* étoit devenue vacante : elle avoit été arrêtée pour moi ; le Marquis de Goldoni nous en faiſoit part, & nous conſeilloit de partir.

Nous quittâmes Veniſe ma mere & moi, & nous nous rendîmes à Chiozza. Les paquets furent faits, les coffres cordés, ma mere en pleurs, ma tante auſſi ; mon frere, qu'on avoit fait ſortir de ſa penſion, auroit bien voulu partir avec moi ; la ſéparation fut d'un pathétique touchant ; mais la chaiſe arrive, il faut ſe quitter.

Nous prîmes la route de Rovigo & Ferrare ; & de-là nous arrivâmes à Modene, où nous reſtâmes, pendant trois jours, logés chez

M. *Zavarisi*, Notaire très-accrédité dans cette ville, & notre proche parent du côté des femmes.

Ce brave & digne garçon avoit entre ses mains toutes les affaires de mon pere : c'étoit lui qui touchoit nos rentes à l'Hôtel-de-ville, & le loyer des maisons; il nous fournit de l'argent, & nous allâmes à Plaisance.

Là, mon pere ne manqua pas d'aller visiter son cousin Barilli, qui n'avoit pas rempli tout-à-fait ses engagemens, & le conduisit doucement à s'acquitter des arrérages des deux années révolues qu'il nous devoit; de maniere que nous étions assez bien munis d'argent comptant; il nous a été très-utile dans les circonstances imprévues où nous nous sommes trouvés depuis.

En arrivant à Milan, nous prîmes notre logement à l'auberge des Trois-Rois, & le jour suivant nous allâmes faire notre visite au Marquis & Sénateur Goldoni.

Nous fûmes reçus on ne peut pas plus agréablement; mon Protecteur parut content de moi: je l'étois parfaitement de lui. On parla de College, on destina même le jour que nous devions nous rendre à Pavie; mais M. le Marquis me regardant plus attentivement, demanda à mon pere & à moi pourquoi j'étois en habit séculier, pourquoi je n'avois pas le petit collet.

Nous ne ſavions pas ce que cela vouloit dire ; bref, nous fûmes inſtruits pour la premiere fois que, pour entrer dans le College *Ghiſlieri*, dit le *Collège du Pape*, il falloit de toute néceſſité, 1° que les Bourſiers fuſſent tonſurés ; 2° qu'ils euſſent un certificat de leur état civil & de leur conduite morale ; 3° autre certificat de n'avoir pas contracté de mariage ; 4° leur extrait de baptême.

Nous reſtâmes interdits mon pere & moi, perſonne ne nous en avoit prévenus ; M. le Sénateur étoit perſuadé que nous devions en être inſtruits, il en avoit chargé ſon Secrétaire ; il lui avoit donné une note pour nous l'envoyer. Le Secrétaire l'avoit oublié : cette note étoit reſtée dans ſon bureau. Bien des excuſes, bien des pardons ; ſon maître étoit bon : nous n'aurions rien gagné à faire les méchans.

Il falloit y remédier : mon pere prit le parti d'écrire à ſa femme. Elle ſe tranſporta à Veniſe, ſollicita de tous les côtés ; les certificats d'état libre & de bonnes mœurs n'offroient aucune difficulté, l'extrait de baptême encore moins ; le grand embarras étoit celui de la tonſure, le Patriarche de Veniſe ne vouloit pas accorder des lettres dimiſſoriales ſans la conſtitution du patrimoine ordonné par les canons de l'Egliſe. Comment faire ? Les biens de mon pere

n'exiſtoient pas dans les Etats de Veniſe, ceux de ma mere étoient des biens ſubſtitués ; il falloit recourir au Sénat pour en avoir la diſpenſe. Que de longueurs ! que de contradictions ! combien de tems perdu ! M. le Secrétaire ſénatorial, avec ſes excuſes & ſa gaucherie, nous a coûté bien cher. Patience : ma mere ſe donna des ſoins qui lui réuſſirent enfin ; mais pendant qu'elle travaille pour ſon fils à Veniſe, que ferons-nous à Milan ? Voici ce que nous avons fait.

Nous reſtâmes pendant quinze jours à Milan, dînant & ſoupant tous les jours chez mon Protecteur, qui nous faiſoit voir ce qu'il y avoit de plus beau dans cette ville magnifique, qui eſt la capitale de la Lombardie Autrichienne. Je ne dirai rien de Milan pour l'inſtant : je dois le revoir, & j'en parlerai à mon aiſe quand je ſerai plus digne d'en parler.

Pendant ce tems-là, on me fit changer de coſtume : je pris le petit collet ; nous partîmes enſuite pour Pavie, bien munis de lettres de recommandation. Nous nous logeâmes & nous mîmes en penſion dans une bonne maiſon bourgeoiſe, & je fus préſenté au Supérieur du College où je devois être reçu.

Nous avions une lettre du Sénateur Goldoni pour M. *Lauzio*, Profeſſeur en Droit : il me

conduisit lui-même à l'Université ; je le suivis dans la classe qu'il occupoit, & je ne perdois pas mon tems en attendant le titre de Collégien.

M. Lauzio étoit un Jurisconsulte du plus grand mérite. Il avoit une Bibliotheque très-riche ; j'en étois le maître comme je l'étois de sa table, & Madame son épouse avoit beaucoup de bontés pour moi. Elle étoit encore assez jeune, & elle auroit dû être jolie, mais elle étoit furieusement défigurée par un goître monstrueux qui lui pendoit du menton à la gorge. Ces bijoux ne sont pas rares à Milan & à Bergame ; mais celui de Madame Lauzio étoit d'une espece particuliere, car il avoit une petite famille de petits goîtres autour de lui. La petite vérole est un grand fléau pour les femmes ; mais je ne crois pas qu'une jeune personne qui en seroit picotée, troquât ses piqûures contre un goître milanois.

Je profitai beaucoup de la Bibliotheque du Professeur : je parcourus les Instituts du Droit Romain, & je meublai ma tête des matieres pour lesquelles j'étois destiné.

Je ne m'arrêtois pas toujours sur les textes de la Jurisprudence ; il y avoit des tablettes garnies d'une collection de Comédies anciennes & modernes, c'étoit ma lecture favorite ; je me proposois bien de partager mes occupations entre l'étude légale & l'étude comique, pendant

tout le tems de ma demeure à Pavie; mais mon entrée au College me causa plus de dissipation que d'application, & j'ai bien fait de profiter de ces trois mois que je dus attendre les lettres dimissoriales & les certificats de Venise.

J'ai relu avec plus de connoissances & avec plus de plaisir les Poëtes Grecs & Latins, & je me disois à moi-même : Je voudrois bien pouvoir les imiter dans leurs plans, dans leurs styles, pour leur précision; mais je ne serois pas content si je ne parvenois pas à mettre plus d'intérêt dans mes Ouvrages, plus de caracteres marqués, plus de comique & des denouemens plus heureux.

Facile inventis addere.

Nous devons respecter les grands maîtres qui nous ont frayé le chemin des sciences & des arts; mais chaque siecle a son génie dominant, & chaque climat a son goût national. Les Auteurs Grecs & Romains ont connu la Nature, & l'ont suivie de près; mais ils l'ont exposée sans gaze & sans ménagement.

C'est pourquoi les Peres de l'Eglise ont écrit contre les Spectacles, & les Papes les ont excommuniés; la décence les a corrigés, & l'anathême a été révoqué en Italie; il devroit l'être bien plus en France, c'est un phénomene que je ne puis concevoir.

Fouillant toujours dans cette Bibliotheque, je vis des Théâtres Anglois, des Théâtres Efpagnols & des Théâtres François ; je ne trouvai point de Théâtres Italiens.

Il y avoit par-ci, par-là, des Pieces Italiennes de l'ancien tems, mais aucun Recueil, aucune Collection qui puffent faire honneur à l'Italie.

Je vis avec peine qu'il manquoit quelque chofe d'effentiel à cette Nation, qui avoit connu l'Art dramatique avant toute autre Nation moderne ; je ne pouvois pas concevoir comment l'Italie l'avoit négligé, l'avoit avili & abâtardi : je defirois avec paffion voir ma patrie fe relever au niveau des autres, & je me promettois d'y contribuer.

Mais voici une lettre de Venife qui nous apporte les dimifforiales, les certificats & mon extrait de baptême. Cette derniere piece manqua nous mettre dans un nouvel embarras.

Il falloit attendre deux ans pour que je parvinffe à l'âge requis pour ma réception au College ; je ne fais pas quel a été le Saint qui a fait le miracle, mais je fais bien que je me fuis couché un jour n'ayant que feize ans, & que le lendemain à mon réveil j'en avois dix-huit.

CHAPITRE IX.

Mon inſtallation au College. Mes diſſipations.

MA mere avoit remédié avec adreſſe au défaut de *patrimoine* pour obtenir les lettres dimiſſo-riales, du Patriarche de Veniſe ; un Secrétaire du Sénat (M. Cavanis) les fit expédier, à condition que, ſi j'étois dans le cas d'embraſſer l'état Eccléſiaſtique, il y auroit une rente conſtituée en ma faveur.

Je reçus donc la tonſure des mains du Cardinal *Cuſani*, Archevêque de Pavie, & j'allai avec mon pere, en ſortant de la Chapelle de Son Eminence, me préſenter au College.

Le Supérieur, qu'on appelle le *Préfet*, étoit l'Abbé *Bernerio*, Profeſſeur en Droit Canon à l'Univerſité, Protonotaire Apoſtolique ; & en vertu d'une Bulle de Pie V, jouiſſant du titre de Prélat ſujet immédiat du Saint Siege.

Je fus reçu par le *Préfet*, le *Vice - Préfet* & l'*Aumônier*. On me fit un petit ſermon ; on me préſenta aux plus anciens des Eleves. Me voilà inſtallé : mon pere m'embraſſe, il me quitte, & le lendemain il prend la route de Milan pour s'en retourner chez lui.

J'abuſe un peu trop, peut-être, mon cher Lecteur, de votre complaiſance ; je vous entretiens de miſeres qui ne doivent pas vous intéreſſer, & qui ne vous amuſent pas davantage ; mais je voudrois bien vous parler de ce College où j'aurois dû faire ma fortune, & où j'ai fait mon malheur. Je voudrois vous avouer mes torts, & en même tems vous prouver qu'à mon âge, & dans la poſition où j'étois, il falloit une vertu ſupérieure pour les éviter. Ecoutez-moi avec patience.

Nous étions bien nourris dans ce College, & très-bien logés ; nous avions la liberté de ſortir pour aller à l'Univerſité, & nous allions partout : l'ordonnance étoit de ſortir deux à deux & de rentrer de même ; nous nous quittions à la premiere rue qui tournoit, en nous donnant rendez-vous pour rentrer ; & ſi nous rentrions ſeuls, le Portier prenoit la piece & ne diſoit mot. Cette place lui valoit celle d'un Suiſſe de Miniſtre d'Etat.

Nous étions bien mis auſſi élégamment que les Abbés qui courent les ſociétés ; drap d'Angleterre, ſoie de France, broderies, dentelles, avec une eſpece de robe-de-chambre ſans manches par-deſſus l'habit, & une étole de velours attachée à l'épaule gauche, avec les armes Ghiſlieri brodées en or & argent, ſur-

montées par la thiare pontificale & les clefs de Saint Pierre. Cette robe, appellée *sovrana*, qui est la devise du College, donne un air d'importance qui releve la coquetterie du jeune homme. Ce College n'étoit pas, comme vous voyez, une communauté d'enfans : on faisoit précisément tout ce que l'on vouloit ; beaucoup de dissipations dans l'intérieur, beaucoup de liberté au dehors. C'est là où j'ai appris à faire des armes, la danse, la musique & le dessin ; c'est là aussi où j'ai appris tous les jeux possibles de commerce & de hasard. Ces derniers étoient défendus, mais on ne les jouoit pas moins, & celui de la *Prime* me coûta cher.

Quand nous étions sortis, nous regardions l'Université de loin, & nous allions nous fourrer dans les maisons les plus agréables ; aussi les Collégiens à Pavie sont regardés par les gens de la ville comme les Officiers dans les garnisons ; les hommes les détestent, & les femmes les reçoivent.

Mon jargon Vénitien plaisoit aux Dames, & me donnoit quelqu'avantage sur mes camarades ; mon âge & ma figure ne déplaisoient pas ; mes couplets & mes chansonnettes n'étoient pas mal goûtées.

Est-ce ma faute si j'ai mal employé mon tems ? Oui ; car parmi les quarante que nous

étions, il y en avoit quelques-uns de ſages & morigenés que j'aurois dû imiter; mais je n'avois que ſeize ans: j'étois gai, j'étois foible: j'aimois le plaiſir, & je me laiſſois ſéduire & entraîner.

En voilà aſſez pour cette premiere année de College; les vacances vont s'approcher: elles commencent vers la fin de Juin, & on ne revient qu'à la fin d'Octobre.

CHAPITRE

CHAPITRE X.

Mes premieres vacances. Lecture intéressante. Mon départ pour Modene. Aventure comique.

QUATRE mois de vacances! ſoixante lieues pour aller chez moi, & autant pour revenir! On ne payoit pas de penſion dans ce College; mais cette dépenſe n'étoit pas indifférente.

J'aurois pu reſter en penſion à Pavie, mais aucun Collégien étranger n'y reſtoit. On ne porte pas la *ſovrana* dans ce tems là; & n'ayant pas les armes du Pape ſur nos épaules, il y avoit à craindre que les bourgeois de Pavie ne vouluſſent nous conteſter certains droits de préférence dont nous étions accoutumés de jouir.

J'étois ſûr d'ailleurs que je ferois le plus grand plaiſir à ma mere, ſi j'allois la rejoindre. Je pris donc ce parti-là; & étant court d'argent, je fis la route par eau, ayant pour mon domeſtique & mon guide un frere du Sommelier du College. Ce voyage n'eut rien de remarquable. J'avois quitté Chiozza en habit ſéculier, j'y revins en habit eccléſiaſtique: mon petit collet n'inſpiroit pas trop la dévotion; mais ma mere qui étoit

pieuſe, crut recevoir chez elle un Apôtre. Elle m'embraſſa avec une certaine conſidération, & me pria de corriger mon frere qui lui donnoit du chagrin.

C'étoit un garçon très-vif, très-emporté, qui fuyoit l'école pour aller à la pêche, qui à onze ans ſe battoit comme un diable & ſe moquoit de tout le monde. Mon pere, qui le connoiſſoit bien, le deſtinoit à la guerre ; ma mere vouloit en faire un Moine ; c'étoit entr'eux un ſujet continuel de diſputes.

Je m'embarraſſois fort peu de mon frere : je cherchois à me diſtraire, & je n'en trouvois pas les moyens ; Chiozza me parut mauſſade plus que jamais. J'avois autrefois une petite Bibliotheque : je cherchai mon ancien Cicco-gnini, & je n'en ai trouvé qu'une partie ; mon frere avoit employé le reſte à faire des papillotes.

Le Chanoine Gennari étoit toujours l'ami de la maiſon : mon pere l'avoit guéri de tous les maux qu'il avoit & qu'il n'avoit pas ; il étoit plus chez nous que chez lui. Je le priai de me procurer quelques livres, mais dans le genre dramatique, ſi c'étoit poſſible. M. le Chanoine n'étoit pas familiariſé avec la littérature ; il me promit cependant qu'il feroit ſon poſſible pour m'en trouver, & il me tint parole.

Il m'apporta, quelques jours après, une vieille

Comédie reliée en parchemin ; & ſans ſe donner la peine de la lire, me la confia, & me fit bien promettre de la lui rendre inceſſamment ; car il l'avoit priſe ſans rien dire dans le cabinet d'un de ſes confreres.

C'étoit la *Mandragore* de *Macchiavelli.* Je ne la connoiſſois pas ; mais j'en avois entendu parler, & je ſavois bien que ce n'étoit pas une piece très chaſte.

Je la dévorai à la premiere lecture, & je l'ai relue dix fois. Ma mere ne faiſoit pas attention au livre que je liſois, car c'étoit un Eccléſiaſtique qui me l'avoit donné ; mais mon pere me ſurprit un jour dans ma chambre, pendant que je faiſois des notes & des remarques ſur la *Mandragore*. Il la connoiſſoit : il ſavoit combien cette piece étoit dangereuſe pour un jeune homme de dix-ſept ans ; il voulut ſavoir de qui je la tenois, je le lui dis ; il me gronda amerement, & ſe brouilla avec ce pauvre Chanoine qui n'avoit péché que par nonchalance.

J'avois des raiſons très-juſtes & très-ſolides pour m'excuſer vis-à-vis de mon pere ; mais il ne voulut pas m'écouter.

Ce n'étoit pas le ſtyle libre ni l'intrigue ſcandaleuſe de la piece qui me la faiſoient trouver bonne ; au contraire, ſa lubricité me révoltoit, & je voyois par moi-même que l'abus de con-

fession étoit un crime affreux devant Dieu & devant les hommes ; mais c'étoit la premiere piece de caractere qui m'étoit tombée sous les yeux, & j'en étois enchanté.

J'aurois desiré que les Auteurs Italiens eussent continué, d'après cette Comédie, à en donner d'honnêtes & décentes, & que les caracteres puisés dans la Nature eussent remplacé les intrigues romanesques.

Mais il étoit réservé à Moliere l'honneur d'ennoblir & de rendre utile la scene comique, en exposant les vices & les ridicules à la dérision & à la correction.

Je ne connoissois pas encore ce grand homme, car je n'entendois pas le François ; je me proposois de l'apprendre, & en attendant je pris l'habitude de regarder les hommes de près, & de ne pas échapper les originaux.

Déjà les vacances tiroient à leur fin : il falloit partir ; un Abbé de notre connoissance devoit aller à Modene, mon pere profita de l'occasion, & me fit prendre cette route, d'autant plus volontiers, que dans cette ville on devoit me fournir de l'argent.

Nous nous embarquâmes, mon compagnon de voyage & moi, avec le Courier de Modene ; nous y arrivâmes en deux jours de tems, & nous allâmes loger chez un Locataire de mon pere qui louoit en chambres garnies.

Il y avoit dans cette maiſon une Servante qui n'étoit ni vieille ni jeune, ni laide ni jolie : elle me regardoit d'un œil d'amitié, & prenoit ſoin de moi avec des attentions ſingulieres ; je badinois avec elle, elle s'y prêtoit de bonne grace, & de tems en tems elle laiſſoit tomber quelques larmes. Le jour de mon départ, je me leve de bonne heure pour achever mes paquets ; voilà *Toinette* (c'étoit le nom de la fille) qui vient dans ma chambre, & qui m'embraſſe ſans autres préliminaires ; je n'étois pas aſſez libertin pour en tirer parti : je l'évite ; elle inſiſte, & veut partir avec moi. — Avec moi ! — Oui, mon cher ami, ou je me jette par la fenêtre. — Mais, je vais en chaiſe de poſte. — Eh bien, nous ne ſerons que nous deux. — Mon Domeſtique. — Il eſt fait pour monter derriere. Le maître & la maitreſſe cherchent Toinette par-tout. Ils entrent : ils la trouvent fondant en larmes. — Qu'eſt-ce que c'eſt ? — Ce n'eſt rien. Je me dépêche : il faut partir. J'avois deſtiné un ſequin pour Toinette : elle pleure, je ne ſais comment faire ; j'allonge le bras, je lui offre la piece : elle la prend, la baiſe ; & tout en pleurant, la met dans ſa poche.

CHAPITRE XI.

Route pour Pavie. Bonne fortune à Plaisance. Entrevue avec le Marquis de Goldoni. Seconde année de College.

J'AVOIS bien de quoi payer la poste jusqu'à Pavie; mais n'ayant pas trouvé à Modene mon cousin *Zavarisi*, qui avoit ordre de me donner quelqu'argent, je serois resté au dépourvu dans mon College, où MM. les *Boursiers* ont besoin d'une *bourse* pour leurs menus plaisirs.

J'arrive le même jour sur le soir à Plaisance, j'avois une lettre de recommandation de mon pere pour le Conseiller *Barilli*; je vais le voir, il me reçoit poliment, il m'offre de me loger chez lui : j'accepte, comme de raison. Il étoit malade, il avoit envie de se reposer, & moi aussi; nous soupâmes à la hâte, & nous nous couchâmes de bonne heure.

Je rêvois toujours sur ma position, j'étois tenté d'emprunter cent écus à mon cher parent, qui me paroissoit si bon & si honnête; mais il ne devoit plus rien à mon pere, il s'étoit acquitté envers lui avant même l'échéance des deux derniers payemens, & je craignois que mon âge &

ma qualité d'Ecolier ne fussent pas des garans biens sûrs pour lui inspirer de la confiance.

Je me couchai avec mes irrésolutions & mes craintes ; mais, graces au Ciel, ni les embarras, ni les chagrins, ni les réflexions, n'ont jamais pris sur mon appétit, non plus que sur mon sommeil, & je dormis tranquillement.

Le lendemain M. le Conseiller me fait proposer si je veux venir déjeûner avec lui. J'étois coëffé & habillé ; je descends, tout étoit prêt. Un bouillon pour mon hôte, une tasse de chocolat pour moi ; & tout en déjeûnant, & tout en causant, voici comment la conversation devint intéressante.

Mon cher enfant, me dit-il, je suis vieux, j'ai eu une attaque dangereuse, & j'attends tous les jours les ordres de la Providence pour déloger de ce monde. Je voulois lui dire les choses honnêtes que l'on dit en pareil cas, il m'interrompit, en disant : Point de flatterie, mon ami ; nous sommes nés pour mourir, & ma carriere est très-avancée. J'ai satisfait, continua-t-il, M. votre pere, pour un reste de dot que ma famille devoit à la sienne ; mais en feuilletant dans les papiers & dans les registres de mes affaires domestiques, j'ai trouvé un compte ouvert entre M. Goldoni votre grand-pere & moi. (Oh, ciel ! me disois je à moi-même, est-ce que nous

lui devrions quelque chose) ? J'ai bien examiné, ajouta M. le Conseiller; j'ai bien collationné les lettres & les livres, & je suis sûr que je dois encore une somme à sa succession. Je respire; je veux parler : il m'interrompt toujours, & continue son discours.

Je ne voudrois pas mourir, dit-il, sans m'en acquitter; j'ai des héritiers qui n'attendent que mon trépas pour dissiper les biens que je leur ai ménagés, & M. votre pere auroit bien de la peine à se faire payer. Ah ! continua-t-il, s'il étoit ici, avec quel plaisir je lui donnerois cet argent !

Monsieur, lui dis-je, d'un air d'importance, je suis son fils : *Pater & filius censentur una & eadem persona.* C'est Justinien qui le dit ; vous le savez mieux que moi. Ah, ah ! dit-il, vous étudiez donc le Droit ? Oui, Monsieur, répondis-je, & je serai licencié dans peu ; j'irai à Milan, & je compte y exercer la profession d'Avocat. Il me regarde en souriant, & me demande : Quel âge avez-vous ? J'étois un peu embarrassé, car mon extrait de baptême & ma réception au College n'alloient pas d'accord ; je répondis cependant avec assurance, & sans mentir : Monsieur, j'ai dans ma poche les lettres-patentes de mon College, voulez-vous les voir? Vous verrez que j'ai été reçu à dix huit ans passés ; voici ma

ſeconde année ; dix-huit & deux font vingt, je touche au vingt-unieme : *Annus inceptus habetur pro completo* ; & ſelon le code Vénitien, on acquiert la majorité à vingt-un ans. (Je cherchois à embrouiller la choſe ; mais je n'en avois que dix-neuf).

M. Barilli n'en fut pas la dupe ; il voyoit bien que j'étois encore dans la minorité, & qu'il auroit haſardé ſon argent. Il avoit cependant, en ma faveur, une recommandation de mon pere, pourquoi m'auroit-il cru capable de le tromper ? Mais il changea de diſcours ; il me demanda pourquoi je n'avois pas ſuivi l'état de mon pere, & ne parloit plus d'argent.

Je répondis que mon goût n'étoit pas pour la Médecine ; & revenant tout de ſuite au propos qui m'intéreſſoit : Oſerois-je, Monſieur, vous demander, lui dis-je, quelle eſt la ſomme que vous croyez devoir à mon pere ? Deux mille livres, dit-il ; deux mille livres de ce pays-ci, (environ ſix cents livres tournois) ; l'argent eſt là dans ce tiroir ; mais il n'y touchoit pas. Monſieur, ajoutai-je avec une curioſité un peu vive, eſt-ce en or ou en argent ? C'eſt en or, dit il, en ſequins de Florence, qui, après ceux de Veniſe, ſont les plus recherchés. C'eſt bien commode, dis-je, pour les tranſporter. Voudriez-vous, me dit-il, d'un air goguenard, vous en

charger? Avec plaisir, Monsieur, répondis-je: je vais vous faire ma reconnoissance; j'en donnerai avis à mon pere, & je lui en tiendrai compte. Le dissiperez-vous, dit-il, le dissiperez vous cet argent? Hélas, Monsieur! repris-je avec vivacité, vous ne me connoissez pas; je ne suis pas capable d'une mauvaise action: l'Aumônier du College est le Caissier que mon pere m'a destiné pour mon petit revenu; sur mon honneur, Monsieur, en arrivant à Pavie, je mettrai les sequins entre les mains de ce digne Abbé.

Enfin, dit-il, je veux bien m'en rapporter à votre bonne foi: écrivez, faites-moi la reconnoissance, dont voici le modele que j'avois déjà préparé. Je prends la plume; M. Barilli ouvre le tiroir, mets les sequins sur le secrétaire: je les regarde avec attendrissement. Mais, arrêtez, arrêtez, me dit-il, vous êtes en voyage, il y a des voleurs. Je lui fais remarquer que je vais en poste, qu'il n'y a rien à craindre; il me croit seul, il y voit toujours du danger; je fais entrer mon guide, le frere du Sommelier: M. Barilli en paroît content; il lui fait un sermon aussi bien qu'à moi: je tremble toujours; enfin il me donne l'argent, & me voilà consolé.

Nous dînons, M. le Conseilier & moi; après le dîner les chevaux arrivent: je fais mes adieux, je pars & je prends la route de Pavie.

A peine arrivé dans cette ville, je vais remettre entre les mains de mon Caiſſier les ſequins : j'en demande ſix pour moi, il me les donne ; & je ſus ſi bien ménager le reſte de cette ſomme, que j'en eus ſuffiſamment pour toute mon année au College & pour mon retour.

J'étois cette année-là un peu moins diſſipé que l'autre ; je ſuivois mes leçons à l'Univerſité, & j'acceptois rarement les parties de plaiſir qu'on me propoſoit.

Il y eut dans le mois d'Octobre & dans celui de Novembre, quatre de mes camarades licenciés. Il ſemble qu'en Italie on ne puiſſe faire aucune cérémonie qu'elle ne ſoit décorée d'un ſonnet. Je paſſois pour avoir de la facilité pour les vers, & j'étois devenu le panégyriſte des bons & des mauvais ſujets.

Dans les vacances de Noël, M. le Marquis de Goldoni vint à Pavie, à la tête d'une Commiſſion du Sénat de Milan, pour viſiter un canal dans le Pavois, qui avoit donné lieu à pluſieurs procès ; il me fit l'honneur de me demander & de m'emmener avec lui. Au bout de ſix jours, je revins au College glorieux de la partie honorable que je venois de faire. Cette oſtentation me fit un tort infini ; elle excita l'envie de mes camarades, qui, peut-être, dès-lors méditerent contre moi la vengeance qu'ils firent éclater l'année ſuivante.

Deux d'entr'eux me tendirent un piege qui manqua de me perdre. Ils m'emmenerent dans un mauvais lieu que je ne connoiſſois pas; j'en voulois ſortir, les portes étoient fermées; je ſautai par la fenêtre, cela fit du bruit, le Préfet du College le ſut. Je devois me juſtifier, & je ne pouvois le faire qu'en chargeant les coupables; dans pareil cas, ſauve qui peut. Il y en eut un d'expulſé, l'autre fut aux arrêts; mais voilà bien du monde contre moi!

Les vacances arrivent, j'avois bien envie d'aller les paſſer à Milan, & prévenir mon Protecteur du déſagrément qui m'étoit arrivé; mais deux perſonnes de mon pays que je rencontrai par haſard au jeu de paume, me firent changer d'avis.

C'étoient le Secrétaire & le Maître-d'hôtel du Réſident de la République de Veniſe à Milan. Ce Miniſtre (M. Salvioni) venoit de mourir, il falloit que ſa ſuite & ſes équipages fuſſent tranſportés à Veniſe; ces deux Meſſieurs étoient à Pavie pour louer un bateau couvert, ils m'offrirent de m'emmener avec eux; ils m'aſſurerent que la ſociété étoit charmante, que je ne manquerois ni de bonne chere, ni de parties de jeu, ni de bonne muſique, & tout cela *gratis*; pouvois-je me refuſer à une ſi belle occaſion?

J'acceptai ſans héſiter un inſtant; mais comme

ils ne partoient pas de ſitôt, je devois attendre, & le College alloit ſe fermer. Le Préfet, très-honnêtement, & pour plaire, peut-être, à mon Protecteur, voulut me garder auprès de lui ; voilà un nouveau crime envers mes confreres : cette partialité du Supérieur pour moi les irrita davantage ; les méchans ! J'en ai été bien puni.

CHAPITRE XII.

Charmant voyage. Sermon de ma façon. Retour à Pavie par la Lombardie. Agréable rencontre. Danger d'assassinat. Station à Milan chez le Marquis de Goldoni.

Aussi-tôt que la compagnie fut prête à partir, on m'envoya chercher. Je me rendis au bord du *Tesino*, & j'entrai dans le bateau couvert, où tout le monde s'étoit rendu.

Rien de plus commode, rien de plus élégant que ce petit bâtiment appellé *Burchiello*, & que l'on avoit fait venir exprès de Venise. C'étoit une salle & une anti-salle couvertes en bois, surmontées d'une balustrade, éclairées des deux côtés, & ornées de glaces, de peintures, de sculptures, d'armoires, de bancs & de chaises de la plus grande commodité. C'étoit bien autre chose que la barque des Comédiens de Rimini.

Nous étions dix maîtres & plusieurs domestiques. Il y avoit des lits sous la proue & sous la poupe ; mais on ne devoit voyager que de

jour ; on avoit de plus décidé qu'on coucheroit dans de bonnes auberges, & qu'où il n'y en auroit pas, on iroit demander l'hospitalité aux riches Bénédictins qui possedent des biens immenses sur les deux rives du Po.

Tous ces Messieurs jouoient de quelqu'instrument. Il y avoit trois violons, un violoncelle, deux hauts-bois, un cor-de-chasse & une guitarre. Il n'y avoit que moi qui n'étoit bon à rien, j'en étois honteux, & pour tâcher de réparer le défaut d'utilité, je m'occupois pendant deux heures tous les jours, à mettre en vers, tant bons que mauvais, les anecdotes & les agrémens de la veille. Cette galanterie faisoit grand plaisir à mes compagnons de voyage, & c'étoit leur amusement & le mien après le café.

La musique étoit leur occupation favorite. A la chute du jour ils se rangeoient sur une espece de tillac qui faisoit le toît de l'habitation flottante, & là faisant retentir les airs de leurs accords harmonieux, ils attiroient de tous côtés les Nymphes & les Bergers de ce fleuve qui fut le tombeau de Phaéton.

Diriez-vous, mon cher Lecteur, que je donne un peu dans l'emphase ? Cela peut être ; mais voilà comme je peignois dans mes vers notre sérénade. Le fait est, que les rives du Po (appellé par les Poëtes Italiens le Roi des

fleuves) étoient bordées de tous les habitans des environs, qui venoient en foule nous entendre; les chapeaux en l'air & les mouchoirs déployés, nous faisoient comprendre leur plaisir & leurs applaudissemens.

Nous arrivâmes à *Cremône* sur les six heures du soir. On étoit prévenu que nous devions y passer, les bords de la riviere étoient remplis de monde qui nous attendoit.

Nous mîmes pied-à-terre. Nous fûmes reçus avec des transports de joie; on nous fit entrer dans une superbe maison qui tenoit à la campagne & à la ville, on y donna un concert, des musiciens de la ville en augmenterent l'agrément; il y eut un grand souper, on dansa toute la nuit, & nous rentrâmes avec le soleil dans notre niche, où nous trouvâmes nos matelas délicieux.

La même scene à-peu-près fut répétée à Plaisance, à la *Stellada* & à les *Bottrigues*, chez le Marquis de Tassoni; & ainsi parmi les ris, les jeux & les amusemens, nous arrivâmes à Chiozza, où je devois me séparer de la société la plus aimable, & la plus intéressante du monde.

Mes compagnons de voyage voulurent bien me faire l'amitié de descendre avec moi. Je les présentai à mon pere qui les remercia de bon

cœur;

cœur ; il les pria même à souper chez lui, mais ils devoient se rendre le soir à Venise. Ils me prierent de leur donner les vers que j'avois fait sur notre voyage, je demandai du tems pour les mettre au net ; je leur promis de les envoyer, & je n'y manquai pas.

Me voilà donc à Chiozza, où je m'ennuyois comme à l'ordinaire ; je me dépêcherai de dire le peu que j'y fis, comme j'aurois voulu me dépêcher d'en partir.

Ma mere avoit fait la connoissance d'une Religieuse du Couvent de Saint-François. C'étoit *Dona Maria-Elisabetta Bonaldi*, sœur de M^e Bonaldi, Avocat & Notaire de Venise. On avoit reçu de Rome dans ce couvent une relique de leur Séraphique Fondateur ; on devoit l'exposer avec pompe & avec édification ; il y falloit un sermon, la dame Bonaldi s'en rapportant à mon petit collet, me croyoit déjà Moraliste, Théologien & Orateur. Elle protégeoit un jeune Abbé qui avoit de la grace & de la mémoire, & elle me pria de composer un sermon, & de le confier à son protégé, sûre qu'il le débiteroit à merveille.

Mon premier mot fut de m'excuser & de refuser ; mais faisant réflexion depuis, que tous les ans on faisoit dans mon College le panégyrique de Pie V, & que c'étoit un Boursier pour

l'ordinaire qui s'en chargeoit, j'acceptai l'occasion de m'exercer dans un art, qui d'ailleurs ne me paroissoit pas extrêmement difficile.

Je fis mon sermon dans l'espace de quinze jours. Le petit Abbé l'apprit par cœur, & le débita comme auroit pu faire un Prédicateur très-habitué. Le sermon fit le plus grand effet ; on pleuroit, on crachoit à tort & à travers, on se remuoit sur les chaises. L'Orateur s'impatientoit, il frappoit des mains & des pieds ; les applaudissemens augmentoient, ce pauvre petit diable n'en pouvoit plus ; il cria de la chaire : *Silence*, & silence fut fait.

On savoit que c'étoit moi qui l'avois composé ; que de complimens ! que d'heureux présages ! J'avois bien flatté les Religieuses ; je les avois apostrophées d'une maniere délicate, en leur donnant toutes les vertus, sans le défaut de la bigotterie (je les connoissois, & je savois bien qu'elles n'étoient pas bigottes), & cela me valut un présent magnifique en broderie, en dentelles & en bombons.

Le travail de mon sermon, & le *pour* & le *contre* qui s'en suivirent, m'occuperent pendant si long tems, que mes vacances touchoient à leur fin. Mon pere écrivit à Venise pour qu'on me procurât une voiture qui me conduisît à Milan ; l'occasion se présenta à point nommé,

nous allâmes mon pere & moi à Padoue; c'étoit un voiturier de Milan qui étoit ſur le point de s'en retourner : l'homme étoit très-connu, on pouvoit s'y fier, je partis ſeul dans une chaiſe avec lui.

Quand nous fûmes hors de la ville, mon conducteur trouva un de ſes camarades qui devoit faire la même route que nous, & qui n'avoit auſſi qu'une ſeule perſonne dans la chaiſe.

Cette perſonne étoit une femme qui me parut jeune & jolie; j'étois curieux de la voir de près, & à la premiere dînée ma curioſité fut ſatisfaite.

C'étoit une Vénitienne que j'ai jugée de trente ans, très-polie & très-aimable; nous fîmes connoiſſance enſemble, & nous nous arrangeâmes d'accord avec nos voituriers, que pour ne pas être balloter dans les mauvais chemins nous occuperions la même chaiſe, & deux chevaux iroient à vuide alternativement.

Nos converſations étoient très-agréables mais très décentes : je voyois bien que ma compagne de voyage n'étoit pas une Veſtale; mais elle avoit le ton de la bonne compagnie, & nous paſſions les nuits dans des chambres ſéparées avec la plus grande régularité.

En arrivant à *Deſenzano*, au bord du Lac de Garda, entre la ville de *Breſcia* & celle de

Verona, on nous fit defcendre dans une auberge qui donnoit fur le Lac.

Il y avoit beaucoup de paffagers ce jour-là, & il n'y eut qu'une chambre à deux lits pour Madame & pour moi. Que faire? Il falloit bien s'y arranger; la chambre étoit fort grande, les lits ne fe touchoient pas; nous foupons, nous nous fouhaitons le bon-foir, & nous nous mettons chacun dans nos draps.

Je m'endors très-promptement comme à mon ordinaire, mais un bruit violent interrompt mon fommeil, & je me réveille en furfaut; il n'y avoit point de lumiere, mais au clair de lune à travers des croifées fans volets & fans rideaux, je vis une femme en chemife & un homme à fes pieds; je demande ce que c'eft; ma belle héroïne tenant un piftolet à la main, me dit d'un ton fier & moqueur, ouvrez la porte, Monfieur l'Abbé, criez au voleur, & puis allez vous coucher. Je n'y manquai pas, j'ouvre, je crie, il arrive du monde, le voleur eft pris; je fais des queftions à ma camarade, elle ne daigne pas me rendre compte de fa bravoure. Patience! je me recouche, & je dors jufqu'au lendemain.

Le matin nous partons, je remercie bien ma compagne; elle badine toujours; nous continuons notre route par *Brefcia*, & nous arri-

vons à Milan. Là nous nous quittâmes très-poliment, moi très-content de sa retenue, elle mécontente, peut-être, de ma continence.

J'allai descendre chez M. le Marquis de Goldoni, & je restai six jours chez lui en attendant la fin des vacances. Mon Protecteur me tint des propos très-flatteurs, qui étoient faits pour me donner beaucoup d'espérance & beaucoup d'ardeur; je me croyois au comble du bonheur, & je touchois à ma perte.

CHAPITRE XIII.

Troisieme année de College. Ma premiere & ma derniere satyre. Mon expulsion du College.

J'AVOIS appris à Milan la mort du Supérieur de mon College, & je connoissois M. l'Abbé *Scarabelli*, son successeur. J'allai dès mon arrivée à Pavie, me présenter au nouveau *Préfet*, qui étant très-lié avec le Sénateur de Goldoni, m'assura de sa bienveillance.

J'allai aussi rendre visite au nouveau Doyen des Eleves, qui, après les cérémonies de convenance, me demanda si je voulois soutenir ma these de droit civil cette année ; il ajouta que c'étoit mon tour, mais que si je n'étois pas pressé, il seroit bien aise de faire passer un autre à ma place. Je lui dis très-franchement, que puisque mon tour étoit arrivé, j'avois de bonnes raisons pour ne pas le céder ; il me tardoit de finir mon tems & d'aller m'établir à Milan. Je priai le même jour notre *Préfet* de vouloir bien faire tirer au sort les points que je devois défendre ; le jour fut pris, les articles me furent destinés, & je devois soutenir ma these pendant les vacances de Noël.

Tout alloit à merveille : voilà un brave garçon qui a envie de se faire honneur, mais en même tems il falloit bien s'amuser. Je sors deux jours après pour faire des visites ; je commence par la maison qui m'intéressoit le plus (il n'y a point de portiers en Italie), je tire la sonnette, on ouvre, on vient au-devant de moi. — Madame est malade, & Mademoiselle ne reçoit personne. — J'en suis fâché, bien des complimens.

Je vais à une autre porte ; je vois le domestique. — Peut-on avoir l'honneur de voir ces Dames ? — Monsieur, tout le monde est à la campagne ; (& j'avois vu deux bonnets à la fenêtre) je n'y comprends rien ; je vais à un troisieme endroit, il n'y a personne.

J'avoue que j'étois très-piqué, que je me crus insulté, & je ne pouvois pas en deviner la cause ; je cessai de m'exposer à de nouveaux désagrémens, &, le trouble dans l'esprit & la rage dans l'ame, je rentrai chez moi.

Le soir au foyer où les éleves se rendent ordinairement, je contai d'un air plus indifférent que je ne l'étois, l'aventure qui m'étoit arrivée. Les uns me plaignirent, les autres se moquerent de moi ; l'heure du souper arrive, nous allons au réfectoire, & ensuite nous montons dans nos chambres.

Pendant que je rêvois aux déſagrémens que je venois d'éprouver, j'entends frapper à ma porte, j'ouvre, & quatre de mes camarades entrent & m'annoncent qu'ils avoient des affaires ſérieuſes à me communiquer ; je n'avois pas aſſez de chaiſes à leur offrir, le lit tint lieu de canapé ; j'étois prêt à les écouter, tous les quatre vouloient parler à la fois, chacun avoit ſon aventure à conter, chacun ſon avis à propoſer. Voici ce que je pus comprendre.

Les bourgeois de Pavie étoient les ennemis jurés des écoliers, & pendant les dernieres vacances, ils avoient fait une conſpiration contre nous ; ils avoient arrêté dans leurs aſſemblées, que toute fille qui en recevroit chez elle ne ſeroit jamais demandée en mariage par un citoyen de la ville, & il y en avoit quarante qui avoient ſigné. On avoit fait courir cet arrêté dans chaque maiſon ; les meres & les filles s'étoient allarmées, & tout d'un coup l'écolier devint pour elles un objet dangereux.

L'avis général de mes quatre confreres étoit de ſe vanger. Je n'avois pas grande envie de m'en mêler ; mais ils me traiterent de lâche & de poltron, & j'eus la bêtiſe de me piquer d'honneur, & de promettre que je ne quitterois pas la partie.

Je croyois avoir parlé à quatre amis, &

c'étoit des traîtres qui ne desiroient que ma perte; ils m'en vouloient de l'année précédente, ils avoient nourri leur haine dans le cœur pendant une année, & ils cherchoient à profiter de ma foiblesse pour la faire éclater ; j'en fus la dupe, mais je touchois à peine à ma dix-huitieme année, & j'avois à faire à des vieux renards de ving-huit à trente ans.

Ces bonnes gens étoient dans l'usage de porter des pistolets dans leurs poches ; je n'en avois jamais touché ; ils m'en fournirent très-généreusement ; je les trouvois jolis, je les maniois avec plaisir, j'étois devenu fou.

J'avois des armes à feu sur moi, & je ne savois qu'en faire. Aurois-je osé forcer une porte ? Indépendamment du danger qu'il y avoit à courir, l'honnêteté, la bienséance s'y opposoient. Je voulois me défaire de ce poids inutile : mes bons amis venoient souvent me visiter, & rafraîchir la poudre du bassinet ; ils me racontoient les exploits inouis de leur courage, les obstacles qu'ils venoient de surmonter, les rivaux qu'ils avoient terrassés : & moi à mon tour j'avois franchi des barrieres, j'avois soumis des meres & des filles, & j'avois tenu tête aux braves de la ville, nous étions tous également vrais, & tous peut-être de la même bravoure.

Enfin les perfides voyant que malgré mes piſtolets je ne faiſois pas parler de moi, ils s'y prirent d'une autre façon. Je fus accuſé auprès des Supérieurs d'avoir des armes à feu dans mes poches : on me fit viſiter un jour lorſque j'entrois par les domeſtiques du College, & mes piſtolets furent trouvés.

Le *Préfet* du College n'étoit pas à Pavie, le *Vice-Préfet* me mit aux arrêts dans ma chambre ; j'avois envie de profiter de ce tems pour travailler à ma theſe, mais les faux freres vinrent me tenter, & me ſéduire d'une façon encore plus dangereuſe pour moi, puiſqu'elle tendoit à chatouiller mon amour-propre.

Vous êtes Poëte, me dirent-ils, vous avez des armes pour vous venger bien plus fortes, & plus ſûres que les piſtolets & les canons. Un trait de plume lâché à propos eſt une bombe, qui écraſe l'objet principal, & dont les éclats bleſſent de droite & de gauche les adhérens. Courage, courage, s'écrierent-ils tous à la fois, nous vous fournirons des anecdotes ſingulieres ; vous ſerez vengé & nous auſſi.

Je vis bien à quel danger & à quels inconvéniens on vouloit m'expoſer, & je leur repréſentai les ſuites fâcheuſes qui en devoient réſulter. Point du tout reprirent-ils, perſonne ne le ſaura ; nous voilà quatre bons amis, quatre

hommes d'honneur, nous vous promettons la discrétion la plus exacte, nous vous faisons le serment solemnel & sacré que personne ne le saura.

J'étois foible par tempérament, j'étois fou par occasion; je cédai, j'entrepris de satisfaire mes ennemis, je leur mis les armes à la main contre moi.

J'avois imaginé de composer une Comédie dans le goût d'*Aristophane*; mais je ne me connoissois pas assez de force pour y réussir, d'ailleurs le tems ne m'auroit pas servi, & je composai une *Atellane*, genre de Comédies informes (chez les Romains) qui ne contenoient que des plaisanteries & des satyres.

Le titre de mon *Atellane* étoit le *Colosse*. Pour donner la perfection à la Statue colossale de la Beauté dans toutes ses proportions, je prenois les yeux de Mademoiselle une telle, la bouche de Mademoiselle celle-ci, la gorge de Mademoiselle cette autre, &c. aucune partie du corps n'étoit oubliée; mais les Artistes & les Amateurs avoient des avis différens, ils trouvoient des défauts par-tout.

C'étoit une satyre qui devoit blesser la délicatesse de plusieurs familles honnêtes & respectables, & j'eus le malheur de la rendre intéressante par des saillies piquantes, & par de

traits de cette *vis comica* qui avoit chez moi beaucoup de naturel, & pas assez de prudence.

Mes quatre ennemis trouverent mon ouvrage charmant ; ils firent venir un jeune homme qui en fit deux copies en un jour, les fourbes s'en emparerent, & les firent courir dans les cercles & dans les cafés ; je ne devois pas être nommé; les sermens me furent réitérés, ils tinrent parole ; mon nom ne fut pas prononcé, mais j'avois fait dans un autre tems un Quatrain dans lequel il y avoit mon nom, mon sur nom & ma patrie. Ils placerent ce Quatrain à la queue du Colosse, comme si j'eusse eu l'audace de m'en vanter.

L'*Atellane* faisoit la nouvelle du jour ; les indifférens s'amusoient de l'ouvrage, & condamnoient l'Auteur ; douze familles crioient vengeance, on en vouloit à ma vie ; heureusement j'étois encore aux arrêts ; plusieurs de mes camarades furent insultés ; le College du Pape étoit assiégé : on écrivit au *Préfet*, il revint précipitamment ; il auroit desiré pouvoir me sauver : il écrivit au Sénateur de Goldoni ; celui-ci envoya des lettres pour le Sénateur Erba Odescalchi, Gouverneur de Pavie. On intéressa en ma faveur l'Archevêque qui m'avoit tonsuré ; le Marquis de Ghislieri qui m'avoit nommé,

toutes mes protections & toutes leurs démarches furent inutiles ; je devois être sacrifié ; sans le privilege de l'endroit où j'étois, la justice se seroit emparée de moi : on m'annonça l'exclusion du College, & on attendit que l'orage fut calmé pour me faire partir sans danger.

Quelle horreur ! que de remords ! que de regrets ! mes espérances éclipsées, mon état sacrifié, mon tems perdu ! Mes parens, mes protections, mes amis, mes connoissances, tout devoit être contre moi ; j'étois affligé, désolé, je restois dans ma chambre, je ne voyois personne, personne ne venoit me voir, quel état douloureux, quelle situation malheureuse !

CHAPITRE XIV.

Triste voyage. Mes desseins manqués. Rencontre singuliere.

J'ÉTOIS dans ma solitude, accablé de tristesse, rempli d'objets qui me tourmentoient sans cesse, & de projets qui se succedoient les uns aux autres; j'avois toujours devant les yeux le tort que je m'étois fait à moi-même, & l'injustice que j'avois commise envers les autres; j'étois encore plus sensible à cette derniere réflexion, qu'au désastre que j'avois mérité.

Si depuis soixante-ans il reste encore à Pavie quelque souvenir de ma personne & de mon imprudence, j'en demande pardon à ceux que j'ai offensés, en les assurant que j'en ai été bien puni, & que je crois ma faute expiée.

Pendant que j'étois concentré dans mes remords & dans mes réflexions, on m'apporte une lettre de mon pere. Terrible augmentation de chagrin & de désespoir : La voici.

« Je voudrois bien, mon cher fils, que tu » pusses passer cette année-ci tes vacances à Mi- » lan ; je me suis engagé d'aller à *Udine*, dans » le Frioul Vénitien, pour entreprendre une » cure qui pourroit être longue, & je ne sais

» si en même-tems ou après, je ne serai pas » obligé d'aller dans le Frioul Autrichien, pour » une autre personne qui a le même genre de » maladie. J'écrirai à M. le Marquis, en lui rap- » pellant les offres généreuses qu'ils nous a faites, » mais tâche de ton côté de mériter ses bontés. » Tu me mandes que tu dois incessamment sou- » tenir une these, tâche de t'en tirer avec hon- » neur ; c'est le moyen de plaire à ton protec- » teur, & de faire le plus grand plaisir à ton » pere & à ta mere qui t'aiment bien, &c. ».

Cette lettre mit le comble à mon avilissement : comment, disois-je à moi-même, comment oseras-tu te présenter à tes parens, couvert de honte & du mépris universel ? Je redoutois si fort ce moment terrible, qu'en sortant d'une faute j'en méditois une autre qui pouvoit achever ma perte.

Non, je ne m'exposerai pas aux reproches les plus mérités & les plus accablans ; non, je n'irai pas me présenter à ma famille irritée ; Chiozza ne me reverra plus ; j'irai par-tout ailleurs ; je veux courir, je veux tenter la fortune, je veux réparer ma faute ou périr. Oui, j'irai à Rome, je trouverai peut-être cet ami de mon pere qui lui a fait tant de bien, & qui ne m'abandonnera pas. Ah ! si je pouvois devenir l'Ecolier de *Gravina*, l'homme le plus instruit en belles-lettres,

& le plus ſavant dans l'Art Dramatique..... Dieu ! s'il me prenoit en affection comme il avoit pris Métaſtaſe ! n'ai je pas auſſi des diſpoſitions, du talent, du génie ! oui à Rome, à Rome. Mais comment ferai-je pour y aller ? Aurai-je aſſez d'argent ?... J'irai à pied... à pied ?... Oui à pied. Et mon coffre & mes hardes ? Au diable le coffre, & les hardes auſſi. Quatre chemiſes, des bas, des cols & des bonnets de nuit. Voilà tout ce qu'il me faut ; ainſi tout en rêvant & en extravaguant de la ſorte, je remplis une valiſe de linge, je la mets au fond de mon coffre, & je la deſtine à m'accompagner juſqu'à Rome.

Comme je devois m'en aller inceſſamment, j'écrivis à l'Aumônier du College pour avoir de l'argent ; il me répondit qu'il n'avoit pas de fonds de mon pere, cependant que mon voyage par eau & ma nourriture, ſeroient payés juſqu'à Chiozza, & que le Pourvoyeur de la maiſon me remettroit un petit paquet dont mon pere lui tiendroit compte.

Le lendemain au point du jour on vient me chercher avec un carroſſe ; on charge mon coffre ; le Pourvoyeur y monte avec moi ; nous arrivons au Teſino, nous entrons dans un petit bateau, & nous allons au confluent de cette riviere & du Po, rejoindre une vaſte & vilaine

barque

barque qui venoit d'apporter du ſel ; mon guide me conſigne au Patron, & lui parle à l'oreille ; enſuite il me donne un petit paquet de la part de l'Aumônier du College ; il me ſalue, me ſouhaite un bon voyage, & s'en va.

Je n'ai rien de plus preſſé que d'examiner mon tréſor. J'ouvre le paquet. Oh ciel ! quelle ſurpriſe agréable pour moi ! j'y trouve quarante-deux ſequins de Florence (vingt louis à-peu-près). Bon pour aller à Rome, je ferai le voyage en poſte, & avec mon coffre..... Mais comment l'Aumônier qui n'avoit pas de fonds de mon pere, a-t-il pu me confier cet argent ? Pendant que je faiſois des réflexions, & des charmans projets, voilà le Pourvoyeur qui revient dans ſon bateau ; il s'étoit trompé, c'étoit un argent du College qu'il devoit payer à un Marchand de Bois ; il reprit ſon paquet, & il me remit trente paules, qui forment la valeur de quinze francs.

Me voilà bien riche, je n'avois pas beſoin d'argent pour aller à Chiozza, mais pour aller à Rome ? Les ſequins que j'avois eu entre mes mains me faiſoient tourner la tête encore davantage ; il falloit s'en conſoler & revenir au déſagrément du pélerinage.

J'avois mon lit ſous la proue, & mon coffre à côté de moi ; je dînois & ſoupois avec mon

hôte, qui étoit le conducteur de la barque, & qui me faisoit des contes à dormir debout.

Deux jours après nous arrrivâmes à *Plaisance* ; le Patron avoit là des affaires, il s'y arrêta & mit pied à terre ; je crus le moment favorable pour m'en aller ; je pris ma valise, je dis à mon homme que j'avois la commission de la faire remettre au Conseiller Barilli, & que j'allois profiter de l'occasion favorable ; le bourreau m'empêcha de sortir ; il avoit eu des ordres positifs de me le défendre, & comme j'insistois dans ma volonté, il me menaça de demander main-forte pour me retenir. Il faut céder à la force, il faut mourir de chagrin, il faut aller à Chiozza ou se jetter dans le Po. Je vais dans ma niche, mes malheurs ne m'avoient point encore fait répandre de larmes, cette fois-ci je pleurai.

Le soir on m'envoye chercher pour souper, je refuse d'y aller ; quelques minutes après j'entends une voix inconnue, qui d'un ton pathétique prononce ces mots, *Deo gratias* ; il faisoit encore assez clair, je regarde par une fente à travers de la porte, & je vois un Religieux qui s'adressoit à moi ; j'ouvre la coulisse, il entre.

C'étoit un Dominicain de Palerme, frere d'un fameux Jésuite, très-célebre Prédicateur ; il s'étoit embarqué ce jour-là à Plaisance, il alloit à Chiozza comme moi : il savoit mes aventures,

le Patron lui avoit tout révélé, & il venoit m'offrir des consolations temporelles & spirituelles que son état le mettoit en droit de me proposer, & dont ma position paroissoit avoir besoin.

Il mettoit dans son discours beaucoup de sensibilité & beaucoup d'onction ; je lui voyois tomber quelques larmes, du moins je lui vis porter son mouchoir aux yeux ; je me sentis touché, je m'abandonnai à sa merci.

Le Patron nous fit dire qu'on nous attendoit ; le Révérend Pere n'auroit pas voulu perdre sa colation, mais il me voyoit pénétré de componction ; il fit prier le Patron de vouloir bien attendre un instant ; ensuite il se tourne vers moi, il m'embrasse, il pleure, il me fait voir que j'étois dans un état dangereux, que l'ennemi infernal pouvoit s'emparer de moi, & m'entraîner dans un abyme éternel. J'étois sujet, comme je l'ai déjà annoncé, à des accès de vapeurs hypocondriaques, j'étois dans un état pitoyable ; mon exorciste s'en apperçut, il me proposa de me confesser, je me jette à ses pieds. Dieu soit béni, dit-il ; oui, mon cher enfant, faites votre préparation, je vais revenir, & il va souper sans moi.

Je reste à genoux, je fais mon examen de conscience ; au bout d'une demi heure le Pere revient avec un bougeoir à la main ; il s'assied sur mon coffre : je dis mon *Confiteor*, & je fais

ma confession générale avec l'attrition requise; & une contrition suffisante ; il s'agissoit de la pénitence ; le premier point, c'étoit de réparer le tort que j'avois pu faire à des familles, contre lesquelles j'avois lancé des traits satyriques. Comment faire pour le présent ? En attendant, dit le Révérend Pere, que vous soyez en état de vous rétracter, il n'y a que l'aumône qui puisse fléchir la colere de Dieu, car l'aumône est la premiere œuvre méritoire qui efface le péché. Oui, mon Pere, lui dis je, je la ferai. Point du tout, répliqua-t-il, il faut faire le sacrifice sur-le-champ. — Je n'ai que trente paules : — Et bien, mon enfant, en se dépouillant de l'argent qu'on possede, on a autant de mérite que si on donnoit davantage. Je tirai mes trente paules, je priai mon Confesseur de s'en charger pour les pauvres ; il le voulut bien, & me donna l'absolution.

Je voulois continuer encore, j'avois des choses à dire que je croyois avoir oubliées ; le Révérend Pere tomboit de sommeil, ses yeux se fermoient à tout moment ; il me dit de me tenir tranquille, il me prit par la main, il me donna sa bénédiction, & alla bien vîte se coucher.

Nous restâmes encore huit jours en chemin, je voulois me confesser tous les jours, mais je n'avois plus d'argent pour la pénitence.

CHAPITRE XV.

Mon arrivée à Chiozza. Suite des anecdotes du Révérend Pere. Mon voyage à Udine. Essai sur cette ville & sur la province du Frioul.

J'ARRIVAI à Chiozza en tremblant, avec mon Confesseur qui s'engagea à me raccomoder avec mes parens. Mon pere étoit à Venise pour affaire, ma mere me vit venir, & vint me recevoir en pleurant, car l'Aumônier du College n'avoit pas manqué de prévenir ma famille du détail de ma conduite. Le Révérend Pere n'eut pas beaucoup de peine à toucher le cœur d'une tendre mere ; elle avoit de l'esprit & de la fermeté, & en se tournant vers le Dominicain qui la fatiguoit : mon Révérend Pere, lui dit-elle, si mon fils avoit fait une friponnerie, je ne le reverrois plus, il a fait une étourderie, & je lui pardonne.

Mon compagnon de voyage auroit bien voulu que mon pere fût à Chiozza, & qu'il le présentât au Prieur de Saint-Dominique ; il y avoit là un dessous de cartes que je ne comprenois pas : ma mere lui dit, qu'elle attendoit son mari

dans le courant de la journée ; le Révérend Pere en parut content, & ſans façon il ſe pria à dîner de lui-même.

Pendant que nous étions à table, mon pere arrive, je me leve & je vais m'enfermer dans la chambre voiſine : mon pere entre, il voit un grand capuchon ; c'eſt un étranger, dit ma mere, qui a demandé l'hoſpitalité. — Mais cet autre couvert ? cette chaiſe ? — Il fallut bien parler de moi ; ma mere pleure, le Religieux ſermone, il n'oublie pas la parabole de l'Enfant Prodigue ; mon pere étoit bon, il m'aimoit beaucoup. Bref, on me fait venir, & me voilà rebéni.

Dans l'après-midi, mon pere accompagna le Dominicain à ſon Couvent ; on ne vouloit pas le recevoir ; tous les Moines qui voyagent doivent avoir une permiſſion par écrit de leurs Supérieurs qu'ils appellent *l'obédience*, & qui leur ſert de paſſe-port & de certificat ; celui-ci en avoit une, mais vieille, déchirée, qu'on ne pouvoit pas lire, & ſon nom n'étoit pas connu ; mon pere, qui avoit du crédit, le fit recevoir, à condition qu'il n'y reſteroit pas long-tems.

Finiſſons l'hiſtoire de ce bon Religieux ; il parla à mon pere & à ma mere d'une Relique qu'il avoit encaiſſée dans une montre d'argent, il les fit mettre à genoux, & leur fit voir une

eſpece de cordonnet entortillé ſur du fil-de-fer; c'étoit un morceau du lacet de la *Vierge Marie*, qui avoit même ſervi à ſon divin Enfant; la preuve en étoit conſtatée, diſoit-il, par un miracle qui ne manquoit jamais; on jettoit ce lacet dans un brâſier, le feu reſpectoit la Relique, on retiroit le cordonnet ſans dommage, & on le plongeoit dans l'huile, qui devenoit une huile miraculeuſe qui faiſoit des guériſons ſurprenantes.

Mon pere & ma mere auroient bien voulu voir ce miracle, mais cela ne ſe faiſoit pas ſans des préparatifs & des cérémonies pieuſes, & en préſence d'un certain nombre de perſonnes dévotes, pour la plus grande édification, & pour la gloire de Dieu. On parla beaucoup là-deſſus, & comme mon pere étoit le Médecin des Religieuſes de Saint-François, il ſut ſi bien faire auprès d'elles, qu'elles ſe déterminèrent d'après les inſtructions du Dominicain, à permettre qu'on fît le miracle, & l'on fixa le jour & le lieu où ſe feroit la cérémonie. Le Révérend Pere ſe fit donner une bonne proviſion d'huile & quelqu'argent pour des Meſſes dont il avoit beſoin dans ſa route.

Tout fut exécuté, mais le lendemain l'*Evéque* & le *Podeſta* inſtruits d'une cérémonie religieuſe qui avoit été faite ſans permiſſion, &

dans laquelle un Moine étranger avoit osé endosser l'étole, rassembler du monde, & vanter des miracles, procéderent chacun de leur côté à la vérification des faits. Le lacet miraculeux qui résistoit au feu, n'étoit que du fil-de-fer artistement arrangé, & qui trompoit les yeux. Les Religieuses furent réprimandées, & le Moine disparut.

Nous partîmes quelques jours après, mon pere & moi, pour le *Frioul*, & nous passâmes par *Porto-Gruero*, où ma mere avoit quelques rentes à l'Hôtel de la Communauté. Cette petite ville qui est sur la lisiere du *Frioul*, est la résidence de l'Evêque de *Concordia*, ville très-ancienne, mais presqu'abandonnée à cause du mauvais air.

En continuant notre route, nous passâmes le *Taillamento*, qui est tantôt riviere; & tantôt torrent, & qu'il faut passer à gué, n'y ayant ni ponts, ni bacs pour le traverser, & enfin nous arrivâmes à Udine, qui est la Capitale du Frioul Vénitien.

Les Voyageurs ne font aucune mention de cette Province, qui cependant mériteroit une place honorable dans leurs narrations.

Cet oubli d'un canton si considérable de l'Italie, m'a toujours déplu, & j'en dirai quelques mots en passant.

Le *Frioul*, que l'on appelle aussi en Italie *la Patria del Friul*, est une très-vaste Province qui s'étend depuis la Marche Trévisanne jusqu'à la *Carinthie*. Elle est partagée entre la République de Venise, & les Etats Autrichiens, le Lisonce en fait le partage, & *Gorizia* est la Capitale de la partie Autrichienne.

Il n'y a pas de Province en Italie où il y ait autant de Noblesse, que dans celle-ci. Presque toutes les terres sont érigées en fiefs, qui relevent de leurs Souverains respectifs, & il y a dans le Château d'Udine, une salle de Parlement, où les Etats se rassemblent, privilege unique, qui n'existe dans aucune autre Province de l'Italie.

Le Frioul a toujours fourni de grands hommes aux deux Nations; il y en a beaucoup à la Cour de Vienne, & il y en a dans le Sénat de Venise. Il existoit autrefois un Patriarche d'Aquilée, qui faisoit sa résidence à Udine, car Aquilée ne put jamais se relever depuis qu'Attila, Roi des Huns, la saccagea, & la rendit inhabitable: ce Patriarchat a été supprimé depuis peu, & le seul Diocese qui embrassoit la Province entiere, a été partagé en deux Archevêchés, l'un à Udine & l'autre à *Gorizia*.

La culture est très-soignée dans le Frioul, & les produits de la terre, soit en bled, soit

en vin, ſont très-abondans & de la meilleure qualité : c'eſt-là où l'on fait le *Picolit* qu'imite ſi bien le Tokay, & c'eſt des vignobles d'Udine que Veniſe tire une forte partie des vins néceſſaires pour la conſommation du Public.

Le langage Fourlan eſt particulier ; il eſt auſſi difficile à comprendre que le Genois, même pour les Italiens. Il ſemble que ce patois tienne beaucoup à la Langue Françoiſe. Tous les mots féminins qui en Italiens finiſſent par un *a*, ſe terminent en Frioul par un *e*, & tous les pluriels des deux genres ſont terminés par un *s*.

Je ne ſais pas comment ces terminaiſons Françoiſes, & une quantité prodigieuſe de mots François, ont pu pénétrer dans un pays ſi éloigné.

Il eſt vrai que Jules Céſar traverſa les montagnes du Frioul, auſſi les appelle-t-on les *Alpes-Jules* ; mais les Romains ne terminoient leurs mots féminins ni à la Françoiſe, ni à la Fourlane.

Ce qu'il y a de plus ſingulier dans le patois Fourlan, c'eſt qu'ils appellent la *nuit*, *ſoir*, & le *ſoir*, *nuit*. On ſeroit tenté de croire que le *Petrarque* parloit des Fourlans, lorſqu'il dit dans ſes chanſons lyriques :

Gente cui ſi fà notte innanſi ſera.

En François,

O gens ! à qui la nuit paroît avant le ſoir.

Mais on auroit tort ſi on partoit de-là pour croire que cette Nation ne fût pas auſſi ſpirituelle & auſſi laborieuſe que le reſte de l'Italie.

Il y á à Udine entr'autres choſes une Académie de Belles Lettres, ſous le titre *Dagli-Sventati* (des Evantés), dont l'emblême eſt un moulin à vent dans le creux d'un vallon avec cette Epigraphe.

Non è quaggiuſo ogni vapore ſpento.

En François,

Toute vapeur n'eſt pas dans ces bas lieux éteinte.

Les Lettres y ſont très-bien cultivées. Il y a des Artiſtes du premier mérite, & la ſociété y eſt très-aiſée & très-aimable.

Udine qui eſt à 22 lieues de Veniſe, eſt gouvernée par un noble Vénitien qui a le titre de Lieutenant, & il y a un Conſeil des Nobles du pays, qui ſiegent à l'Hôtel-de-ville, & rempliſſent les Charges de la Magiſtrature en ſous ordre.

La Ville eſt très-jolie, les Egliſes très-richement décorées; les Tableaux de Jean d'Udine, Ecolier de Raphael, en font le principal ornement; il y a une promenade au milieu de la ville, des fauxbourgs charmans, & des environs délicieux. Le Palais immenſe & les ſuper-

les Jardins *de Paſſarean* des Comtes *Manini*, Nobles Vénitiens, ſont un ſéjour digne d'un Roi.

Je demande pardon au Lecteur, ſi la digreſſion lui paroît un peu longue ; j'étois bien aiſe de rendre quelque juſtice à un pays qui le méritoit à tous égards.

CHAPITRE XVI.

Mes occupations sérieuses. Thérese, anecdote plaisante.

MON pere à *Udine* exerçoit sa profession, & moi je repris le cours de mes études. M. *Movelli*, célebre Jurisconsulte, tenoit chez lui un cours de droit civil & canonique, pour l'instruction d'un de ses neveux; il admettoit à ses leçons quelques personnes du pays, & j'eus le bonheur d'en être aussi; j'avoue que je profitai plus en six mois de tems dans cette occasion, que je n'avois fait pendant trois ans à Pavie.

J'avois bonne envie d'étudier; mais j'étois jeune, il me falloit quelques distractions agréables: je cherchai des amusemens, & j'en trouvai de différentes especes. Je vais rendre compte de ceux qui m'ont fait beaucoup de plaisir & beaucoup d'honneur, & je finirai par d'autres qui ne m'ont fait ni honneur ni plaisir.

Nous avions passé un carnaval bien triste & bien maussade; il étoit arrivé un accident affreux qui avoit mis la ville dans la consternation; un Gentilhomme d'une ancienne & riche maison avoit été tué d'un coup de fusil en sortant de la Comédie: on ne connaissoit pas l'au-

teur de l'aſſaſſinat ; on le ſoupçonnoit, mais perſonne n'oſoit en parler.

Le Carême arrive ; je vais le jour des cendres à la Cathédrale pour entendre *le Pere Catáneo, Auguſtin Réformé*, & je trouve ſon Sermon admirable ; je ſors, je retiens mot pour mot les trois points de ſa diviſion ; je tâche de raſſembler en quatorze vers ſon argument, ſa marche & ſa morale, & je crois avoir fait un Sonnet aſſez paſſable.

Je vais le même jour le communiquer à M. *Treo*, Gentilhomme d'Udine, très-inſtruit en Belles-Lettres, ayant beaucoup de goût pour la Poéſie ; il trouva lui-même mon Sonnet aſſez paſſable.

Il me fit l'amitié de me corriger quelques mots, & m'encouragea à en faire d'autres. Je ſuivis exactement mon Prédicateur, je fis tous les jours le même travail, & je me trouvai à la troiſieme fête de Pâques, ayant compilé trente-ſix Sermons excellens, en trente-ſix Sonnets tant bons que mauvais.

J'avois pris la précaution d'envoyer à la preſſe, auſſitôt que j'avois des matériaux ſuffiſans pour une feuille in-quarto, & pendant l'octave de Pâques, je publiai ma Brochure que j'avois dédiée aux Députés de la ville.

Beaucoup de remerciemens de la part de l'Orateur, beaucoup de reconnoiſſance de la

part des premiers Magiſtrats, beaucoup d'applaudiſſemens. La nouveauté fit plaiſir, & la rapidité du travail ſurprit encore davantage.

Bravo, Goldoni ; mais doucement, ne lui prodiguez pas vos louanges. Il y avoit une jeune perſonne à quatre pas de ma porte, qui me plaiſoit infiniment, & à qui j'aurois bien voulu faire ma cour. Faut-il, mon cher Lecteur, que je vous faſſe le portrait de ma belle? que je lui donne un teint de roſes & de lys, les traits de Vénus, & les talens de Minerve? Non, ces beaux récits ne vous intéreſſeroient pas ; je cauſe avec vous dans mon cabinet, comme je cauſerois dans la Société. La matiere de mes mémoires ne mérite, je crois, ni plus d'élégance, ni plus de ſoins. Il y a des gens qui diſent : il faut s'élever, il faut reſpecter le Public ; je crois le reſpecter en lui préſentant la vérité nue & ſans fard.

Je ne connoiſſois que de nom les parens de la Demoiſelle ; je la voyois à la fenêtre ; je la ſuivois à l'Egliſe ou à la promenade très-modeſtement, mais ne manquant pas de lui donner quelque marque de mon inclination.

Je ne ſais pas ſi elle s'en apperçut ; mais ſa femme-de-chambre ne tarda pas à me deviner. Cette ſorciere vint me voir un jour ; j'étois ſeul chez moi, elle me parla beaucoup d'elle-même

& de ſa maitreſſe, & m'aſſura que je pouvois compter ſur l'une & ſur l'autre. Je lui demandai ſi je pouvois me haſarder à écrire... Oui, me dit-elle, ſans me laiſſer finir, écrivez à ma maitreſſe, je me charge de lui donner votre lettre & de vous apporter la réponſe.

Je voulois écrire ſur-le-champ, & je la priai d'attendre. Non, me dit-elle, je vais à la Sainte Meſſe; je n'y manque jamais; j'y vais tous les jours, mais je reviendrai en ſortant de l'Egliſe: elle part, & j'écris ma lettre, dans laquelle, après les cérémonies d'étiquettes, & les tendres mots d'uſage, je lui demande un rendez-vous dans les regles. Thereſe revient, (c'étoit le nom de la femme-de chambre); elle prend ma lettre, elle veut partir, & me préſente la joue; on n'embraſſe pas les femmes en Italie auſſi innocemment qu'en France; d'ailleurs elle étoit laide à faire peur; je refuſai tant que je pus, mais elle me ſauta au col, & il fallût bien l'embraſſer.

Deux jours après, Thereſe en me rencontrant dans la rue, me gliſſa adroitement un papier dans la main que je mis dans ma poche. C'étoit une lettre de Mademoiſelle ***: c'étoit la réponſe à la mienne; elle étoit ſi mal écrite que j'eus beaucoup de peine à y démêler quelque choſe.

Je

Je compris à-peu-près qu'elle ne pouvoit pas me recevoir chez elle ſans l'aveu de ſes parens, & que ſi je voulois lui parler dans la rue, de nuit, elle paſſeroit quelques quarts-d'heure à m'entendre de ſa fenêtre. C'étoit l'ancien uſage en Italie de faire l'amour à la belle étoile, il falloit s'y conformer.

Je m'y rendis le même jour à une heure du matin; je vis la croiſée s'ouvrir, & je vis paroître une tête en bonnet de nuit ; je parlois à cette tête, cette tête me répondoit, & de propos en propos, je prononçai quelques douceurs, & on me répondit ſur le même ton; encouragé par la facilité que je croyois appercevoir, j'allai un peu plus en avant. Tout d'un coup j'entends un éclat de rire, & je vois la fenêtre ſe fermer ; je ne ſavois pas ce que cela vouloit dire. Je rentre chez moi ſatisfait d'un côté, mécontent de l'autre; il faut attendre Thereſe.

Je la vois le lendemain, mon pere étoit au logis ; je deſcends, & je rejoins la dévote au Parvis de la Cathédrale ; je l'interroge ſur la riſée de la nuit derniere. Vous avez dit, me répondit-elle, des plaiſanteries; ma maitreſſe, en a ri, car elle n'eſt pas bigotte; mais elle s'eſt ſouvenue de ſa pudeur, & elle a fermé ſa fenêtre. Continuez, pourſuivit-elle,

continuez & ne craignez rien ; j'allois lui parler encore, allez, me dit-elle, il eſt tard, je ne veux pas perdre la Meſſe.

Je voyois bien que la Meſſe s'accordoit mal avec le métier d'entremetteuſe ; elle ne pouvoit être qu'une coquine, & elle l'étoit dans toute l'étendue du terme ; mais j'étois amoureux, & je crus devoir la ménager ; je continuai pendant quelque tems mes converſations nocturnes : ce n'étoit plus à la même fenêtre, que la tête en bonnet de nuit paroiſſoit ; c'étoit à une autre, mais fort éloignée.

J'en demandai la raiſon ; Mademoiſelle craignoit la proximité de ſa mere ; j'étois plus réſervé dans mes entretiens, mais on me lâchoit quelques mots un peu libres, & je ripoſtois à mon aiſe ; les éclats de rire partoient, & la fenêtre ne ſe fermoit plus.

Un jour que je preſſois Thereſe pour qu'elle me procurât une entrevue diurne avec ſa maitreſſe, & que je la menaçois de tout rompre, ſi je ne l'obtenois pas ; ſoyez tranquille, me dit-elle, j'y penſe autant que vous ; je parlerai à la Blanchiſſeuſe de la maiſon qui demeure à *Chiavris*, à un demi-mille de diſtance, & c'eſt-là où je me flatte de pouvoir vous rendre content ; mais écoutez, pourſuivit-elle, écoutez, mon ami, vous devez connoître les Demoiſelles,

elles ſont capricieuſes ; il y en a peu qui ſoient capables d'un déſintereſſement parfait, & ma maitreſſe n'eſt pas des plus généreuſes. Si vous vouliez lui faire un petit cadau, je crois que cette attention avanceroit beaucoup vos affaires. Comment, dis-je, elle accepteroit un préſent ?.... Pas de vous, reprit la ſorciere, mais ſi c'étoit moi qui le lui préſentât, elle ne le refuſeroit pas..... Et que pourrois-je lui donner ?.... Hier.... tenez, pas plus loin qu'hier, Mademoiſelle me marqua la plus grande envie d'avoir une garniture de ces pierreries de Vienne colorées qui ſont à la mode aujourd'hui, & que toutes les femmes veulent avoir.... Où eſt-ce qu'on les vend ? — Oh ! il n'y en a pas d'aſſez belles dans ce pays-ci, il faudroit les faire venir de Veniſe : une garniture complette ; croix, boucles d'oreilles, colier & épingles. — Ma chere Thereſe, avez-vous été à la Meſſe ? — Pas encore : — Allez-y ? — Comment ? Eſt-ce que vous vous refuſeriez à obliger une jeune perſonne, aimable, charmante, que vous aimez, que vous eſtimez, que vous pourriez poſſéder un jour ? — Paix, paix, je vous entends ; j'aurai la garniture ; je la mettrai entre vos mains. — Je la préſenterai à ma maitreſſe, & vous la verrez parée des bijoux de ſon cher Goldoni. — De ſon cher Goldoni ? Croyez-vous

que je ſois le cher ami de Mademoiſelle. — Vous l'êtes un peu, & vous le ſerez davantage. — Quand j'aurai donné les bijoux? — Oui, ſans doute. — Allons, votre maitreſſe les aura. — Tant mieux. — Bon jour, Thereſe. — Adieu, Monſieur, ... embraſſez-moi. — (Que le diable t'emporte).

Je vais chez un Bijoutier de ma connoiſſance; je lui donne la commiſſion; il s'en charge, & au bout de quatre jours la boîte arrive. Superbe garniture; mais elle coûtoit auſſi dix ſequins ſans le port & la commiſſion. Je vois Thereſe, je lui fais ſigne; elle vient, prend la boîte & l'emporte, & le jour après qui étoit un Dimanche, je vois à l'Egliſe Mademoiſelle ***, parée de mes pierreries, qui imitoient les rubis & les émeraudes.

J'étois content comme un Roi; cependant la Demoiſelle ne m'avoit pas fixé comme je l'aurois deſiré; elle ne m'avoit donné aucune marque de ſatisfaction, & les rendez-vous nocturnes depuis quelques jours avoient été ſuſpendus à cauſe de quelques propos des voiſins.

Thereſe ne manqua pas de venir me voir, & de me dire les plus jolies choſes du monde de la part de ſa maitreſſe; & comme je lui fis comprendre, que je devois exiger quelque choſe de plus, elle m'invita à me rendre le jeudi

ſuivant à *Chiavris*, chez la Blanchiſſeuſe indiquée ; c'étoit-là que Mademoiſelle *** s'étoit réſervée de me donner des preuves de ſon attachement & de ſa reconnoiſſance. Bon ! c'eſt bien, à jeudi.

Je trouvois le tems fort long ; j'y rèvois jour & nuit : à quelle eſpece d'épreuve devois-je m'attendre ? A vingt ans on eſt téméraire. Le jour arrive ; je vais chez la Blanchiſſeuſe, & je m'y rends le premier : au bout d'une demi-heure je vois Thereſe, & je l'apperçois toute ſeule ; je commence à frémir, & je la reçois fort mal ; elle me prie de me tranquilliſer, & me fait monter dans un galetas, où il n'y avoit qu'un lit fort ſale & une chaiſe de paille déchirée ; je la preſſe de me parler.... de me dire... Elle me prie encore de me calmer, & de l'écouter.

Hélas ! mon cher ami, (me dit-elle) je ſuis très-mécontente de ma maitreſſe ; après les attentions qne vous avez eues pour elle, après la parole qu'elle m'avoit donnée, elle me manque & trouve des prétextes pour ne pas me ſuivre.... Comment, dis je, en l'interrompant, elle trouve des prétextes ! Elle ne viendra pas ? Eſt-ce qu'elle ſe moque de moi ? — Ecoutez-moi juſqu'au bout, reprit la fourbe, j'en ſuis piquée autant que vous, & plus que vous, car

le tour qu'elle me joue, eſt pour moi d'une conſéquence qui me déſole : elle mettoit dans ſon diſcours une chaleur, une véhémence ſi extraordinaire, que je la croyois vraiment pénétrée de zele pour moi ; je tâchois moi-même de la calmer : effectivement elle changea de ton en prenant un air tendre & pathétique ; elle continua en me diſant : écoutez, je vais vous étaler tous les traits de perfidie de ce petit monſtre qui nous a trompés. Elle ſavoit, l'ingrate, oui, elle le ſavoit, que j'avois de l'inclination pour vous ; elle me reprocha d'abord une paſſion que j'avois nourrie dans mon cœur, & m'obligea à lui ſacrifier mes vœux & mes eſpérances : elle me chargea de m'intéreſſer auprès de vous en ſa faveur ; mon état, ma douceur, mon caractere m'y engagerent ; je fis des efforts qui m'ont coûté des ſoupirs & des larmes, & prête, comme j'étois, de vous voir heureux à mes dépens, elle me trompe, me déclare ſon indifference pour vous, & m'ordonne de ne plus lui en parler. Je criai alors tranſporté de colere, *& mes bijoux ?* Thereſe crie encore plus fort que moi, *elle les garde.* J'avoue tout bonnement que les dix ſequins que j'avois dépenſés entroient pour quelque choſe dans mon reſſentiment, ainſi que les nuits que j'avois paſſées, les eſpérances que j'avois con-

çues, & la honte de me voir trompé. J'allois devenir furieux ; mais la fage, la prudente Therefe me prit par la main, & tournant vers moi fes regards languiffans ; mon cher ami, me dit-elle, nous avons été trompés l'un & l'autre, & il faut nous venger ; il faut rendre à l'ingrate le mépris qu'elle s'eft attiré : je fuis prête à la quitter fur-le-champ, & pour peu que vous vouliez faire pour moi, je n'aurai jamais d'autre ambition que celle de vous être attachée.

Ce propos m'interdit ; je ne m'y attendois pas, & je commençai à ouvrir les yeux. Vous m'aimez donc, Mademoifelle, (lui dis-je avec tranquillité)? Oui, me répondit-elle, en m'embraffant, je vous aime de toute mon ame, & je fuis prête à vous en donner les preuves les plus convaincantes. J'en fuis bien reconnoiffant, répondis je, donnez-moi le tems de la réflexion, vous faurez inceffamment ma façon de penser. Après une feconde embraffade, nous nous quittâmes, prenant chacun un fentier différent.

Auffi-tôt arrivé à la ville, je vais chez une monteufe de bonnets que je connoiffois, & qui étoit celle de Mademoifelle C***. J'avois fait quelques parties de plaifir avec cette fille, j'avois badiné avec elle fur le compte de fa pratique,

& elle me paroiſſoit propre à l'uſage que j'en voulois faire : je lui contai toute mon hiſtoire d'un bout à l'autre ; je la priai d'en démêler le nœud, & je lui promis un ſequin, ſi elle parvenoit à pouvoir m'inſtruire de la vérité. Elle s'en chargea avec plaiſir ; elle y réuſſit à merveille, & trois jours après, elle me mit au fait de tout auſſi clairement, auſſi nettement que je pouvois le deſirer.

Cette opération faite, je vis Thereſe, je lui donnai rendez-vous chez la Blanchiſſeuſe, & j'y allai de bonne heure pour arriver le premier ; j'emmenai dans une eſpece de cabriolet trois perſonnes avec moi, & je les cachai dans un coin du hangard où l'on faiſoit la leſſive ; j'avois arrangé mes affaires avec la maitreſſe du logis, & j'étois ſûr de mon fait.

Voilà Thereſe qui arrive, & la voilà contente de moi ; elle veut monter : Non, non, lui dis-je, allons ſous le berceau, nous reſpirerons un meilleur air. Là aſſis ſur des ſieges de gazon, elle veut commencer à me parler de ſa maitreſſe, & l'invectiver de nouveau. Je lui coupai la parole, & d'un ton ſérieux & impoſant, il ne s'agit plus, lui dis-je, de Mademoiſelle C*** il ne s'agit que de Thereſe qui eſt une fripponne, & qui m'a trompé. A ces

mots elle paroît interdite, & s'efforce de pleurer : je lui rappelle quelques-uns de ses traits de fripponnerie ; elle nie tout, & vante sa probité. Alors je fais sortir les trois personnes que j'avois cachées ; Therese voit la monteuse de bonnets ; elle cesse de grimacer, elle prend l'air de l'effronterie, en disant tout haut : Ah ! coquine, tu m'as vendue ; & en s'adressant à moi : Oui, Monsieur, me dit-elle hardiment, je vous ai trompé, je ne m'en cache pas. Tout le monde se mit à rire, & je frémissois de colere. Attends, scélérate, lui dis je, je vais dresser ton procès-verbal. Qui est-ce qui a écrit la premiere lettre que tu m'as remise ? Elle répond en riant ; c'est moi. — A qui ai-je parlé pendant plusieurs nuits dans la rue ? — A moi. — Et l'éclat de rire ? — Il partoit de moi. — Est-ce toi qui fermas la fenêtre ? — Non, ce fut ma maitresse qui se moquoit de vous. — Ta maitresse d'accord avec toi ? — Oui, car elle vous croyoit mon amant. — Moi, ton amant ! — N'étoit-ce pas assez pour vous ? — L'impudente ! Et mes bijoux ? — Ma maitresse en jouit. — Comment ? — Elle les a payés. — A qui ? — A moi. — Voleuse ! l'envie me prenoit de la dévisager, mais la prudence vint à mon secours. Satisfait de

l'avoir démaſquée, je dis en me retournant vers les témoins de ſon indignité : je vous l'abandonne ; qu'elle ſoit comblée de honte & de mépris ; ſa maitreſſe ſera inſtruite de ſa conduite. Voilà ma vengeance complette, & je pars ſatisfait.

CHAPITRE XVII.

Mon voyage à Gorice & à Vipack. Partie de campagne charmante. Courſe en Allemagne.

JE ne vis plus la ſorciere ; je ſus par la monteuſe de bonnets qu'elle avoit été renvoyée de la maiſon où elle étoit, & qu'on la croyoit ſortie de la ville.

Pour me dédommager du tems perdu, je fis la connoiſſance de la fille d'un Limonadier, où je rencontrai moins de difficultés, mais beaucoup plus de danger. Je motivai cette ſeconde anecdote *Fourlane* dans mon Edition de Paſquali ; c'eſt pourquoi j'ai cru devoir en parler, afin qu'on n'imaginât pas que je fais des contes à plaiſir ; mais comme l'aventure ne mérite pas d'occuper mes Lecteurs, je paſſerai ſous ſilence tous les détails étrangers, & je dirai ſeulement que je courus les plus grands riſques ; qu'on vouloit me tromper d'une maniere bien plus ſérieuſe, & que revenant à moi-même, je me ſauvai bien vîte pour aller rejoindre mon pere.

Il étoit à Gorice logé chez ſon illuſtre malade, le Comte *Lantieri*, Lieutenant-Général des Armées de l'Empereur Charles VI, & Inſpecteur des Troupes Autrichiennes dans la Carniole & dans le Frioul Allemand.

Je fus très-bien reçu de cet aimable Seigneur, qui faiſoit les délices de ſon pays. Nous ne reſtâmes pas long-tems à Gorice ; mais nous paſsâmes bientôt à Vipack, Bourg très-conſidérable dans la Carniole, à la ſource d'une riviere qui lui donne le nom, & fief de la maiſon de Lantieri.

Nous y paſsâmes quatre mois le plus agréablement dumonde ; les Seigneurs dans ce pays-là vont ſe viſiter en famille ; les peres, les enfans, les maîtres, les domeſtiques, les chevaux, tout part à la fois, & tout le monde eſt reçu & logé : on voit ſouvent trente maîtres dans le même Château, tantôt chez les uns, tantôt chez les autres ; mais le Comte Lantieri étoit cenſé malade, il n'alloit nulle part, & il recevoit tout le monde.

Sa table n'étoit pas délicate, mais très-abondante. Je me ſouviens encore du plat de rôt qui étoit d'étiquette ; un quarré de mouton ou de chevreuil, ou une poitrine de veau, en faiſoit la baſe ; il y avoit par-deſſus des lievres ou des faiſans, ſurmontés par des perdrix rouges

& des perdrix grises ; ensuite des bécasses ou des bécassines, ou des grives, & la piramide finissoit par des mauviettes & des becque-figues.

Cet assemblage bizare étoit bientôt partagé & distribué ; on servoit les petits oiseaux à leur arrivée ; les uns & les autres s'emparoient du gibier pour le découper, & les amateurs de viande voyoient à découvert les grosses pieces qui les flattoient davantage.

Il étoit d'étiquette aussi de servir trois potages à chaques repas ; la soupe au pain avec les hors-d'œuvres ; une soupe aux herbes au premier service, & de l'orge mondé aux entremets : on arrosoit cet orge avec le jus du rôt, & on me disoit que c'étoit bon pour la digestion.

Les vins étoient excellens ; il y avoit un certain vin rouge, qu'on appelloit *faiseur d'enfans*, & qui donnoit lieu à de bonnes plaisanteries.

Ce qui me gênoit un peu, c'étoit les santés qu'il falloit porter à tout coup. Le jour de la Saint Charles on commença par Sa Majesté Impériale, on présenta à chacun des convives des vases à boire d'une espece tout à fait singuliere : c'étoit une machine de verre de la hauteur d'un pied, composée de différentes boules qui alloient en diminuant, & qui étoient séparées

par des petits tuyaux, & finiſſoient par une ouverture allongée qu'on préſentoit très-commodément à la bouche, & par où on faiſoit ſortir la liqueur; on rempliſſoit le fond de cette machine qu'on appelloit le *glo-glo*; en en approchant la ſommité à la bouche, & en élevant le coude, le vin qui paſſoit par les tuyaux & par les boules, rendoit un ſon harmonieux; & tous les convives agiſſant en même-tems, cela formoit un concert tout nouveau & très-plaiſant. Je ne ſais pas ſi les mêmes uſages durent encore dans ces pays-là; tout change, & tout pourroit y être changé, mais s'il y a dans ces cantons des gens du vieux tems, comme moi, ils ſeront bien aiſes, peut-être, que je leur en rappelle le ſouvenir.

Le Comte Lantieri étoit très-content de mon pere, car il alloit beaucoup mieux, & il n'étoit pas loin de ſa guériſon; il avoit auſſi des bontés pour moi, & pour me procurer de l'amuſement, il fit monter un Théâtre de Marionettes qui étoit preſque abandonné, & qui étoit très-riche en figures & en décorations.

J'en ai profité, & je fis l'amuſement de la compagnie, en donnant une Piece d'un grand homme, faite exprès pour les Comédiens de Bois; c'étoit *l'Eternument d'Hercule*, *de Pierre-Jacques Martelli, Bolonois.*

Cet homme célebre étoit le ſeul qui auroit pu nous laiſſer un Théâtre complet, s'il n'eut pas eu la folie d'imaginer des vers nouveaux pour les Italiens; c'étoit des vers de quatorze ſyllabes & rimés par couplets, à-peu-près comme les vers François.

Je parlerai des vers *Martelliani* dans la ſeconde Partie de ces Mémoires; car en dépit de leur proſcription, je me ſuis amuſé à les faire trouver bons cinquante ans après la mort de leur Auteur.

Martelli avoit donné en ſix volumes des Compoſitions dramatiques dans tous les genres poſſibles, depuis la Tragédie la plus ſévere, juſqu'à la farce de Marionettes qu'il avoit nommé Bambocciata (Bambochade) dont le titre étoit *l'Eternument d'Hercule*.

L'imagination de l'Auteur envoyoit Hercule dans le pays des Pigmées. Ces pauvres petits effrayés à la vue d'une montagne animée, qui avoit des jambes & des bras, ſe cachoient dans des trous. Un jour qu'Hercule s'étoit couché en pleine campagne, & dormoit tranquillement, les habitans craintifs ſortirent de leurs retraites, & armés d'épines & de joncs, monterent ſur l'homme monſtrueux, & le couvrirent de la tête aux pieds, comme les mouches s'emparent d'un morceau de viande pourrie. Hercule ſe réveille;

il ſent quelque choſe dans ſon nez, il éternue; ſes ennemis tombent de tout côté, & voilà la Piece finie.

Il y a un plan, une marche, une intrigue, une cataſtrophe, une peripetie; le ſtyle eſt bon & bien ſuivi; les penſées, les ſentimens, tout eſt proportionné à la taille des perſonnages; les vers même ſont courts, tout annonce les Pigmées.

Il fallut faire faire une Marionette giganteſque pour le perſonnage d'Hercule; tout fut bien exécuté. Le divertiſſement fit beaucoup de plaiſir, & je parirois que je fus le ſeul qui imagina d'exécuter la *Bambochade de M. Martelli.*

Nos repréſentations finies, & la cure du Comte de Lantieri allant toujours de mieux en mieux, mon pere commençoit à parler de s'en retourner chez lui. On me propoſa en même-tems d'aller faire un tour avec le Secrétaire du Comte, qui étoit chargé de commiſſions pour ſon maître; mon pere m'accorda quinze jours d'abſence, & nous partîmes en poſte dans un petit charriot à quatre roues.

Nous arrivâmes d'abord à *Laubeck*, Capitale de la *Carniole*, ſur la riviere du même nom. Je n'y ai vu d'extraordinaire que des écreviſſes d'une beauté ſurprenante, & auſſi grandes que les

les houmards, puisqu'il y en avoit de la longueur d'un pied.

De-là nous passâmes à *Gratz*, Capitale de la Styrie, où il y a une très ancienne & très-célebre Université, bien plus fréquentée que celle de Pavie; les Allemands étant beaucoup plus studieux, & moins dissipés que les Italiens.

J'aurois bien voulu pouvoir pousser ma route jusqu'à Prague, mais nous étions pressés, mon compagnon de voyage & moi, lui, pour les ordres de son maître, moi, pour ceux de mon pere. Tout ce que nous fîmes, fut de ne pas revenir par le même chemin; nous traversâmes la Carinthie, nous vîmes *Trieste*, Port de mer considerable sur la mer Adriatique, de-là nous passâmes par *Aquilea* & par *Gradisca*, & nous nous rendîmes à Vipack, deux jours plus tard qu'on ne nous l'avoit prescrit.

Aussi-tôt que je fus de retour, mon pere prit congé du Comte Lantieri, qui lui fit présent pour récompenser ses soins, d'une somme d'argent très-honnête, & y joignit une très-belle boîte avec son portrait, & une montre d'argent pour moi. Un jeune homme dans ce tems-là étoit bien content quand il pouvoit avoir une montre d'argent! A présent les laquais ne daignent pas en porter.

En prenant la poste à *Gorice*, je priai mon pere de préférer la route de *Palma-Nova* que je n'avois pas vue ; mais dans le fond, c'étoit pour éviter de passer par Udine, où la derniere aventure me faisoit craindre quelque rencontre désagréable. Mon pere y consentit de bonne foi, & nous y arrivâmes à la premiere dînée.

Palma, ou *Palma-Nova*, est une des plus fortes & des plus considérables forteresses de l'Europe. Elle appartient aux Vénitiens, & c'est le rempart de leurs Etats du côté de l'Allemagne.

Les fortifications sont si bien ordonnées & si bien exécutées, que les Etrangers vont les voir par curiosité, comme un chef-d'œuvre d'architecture militaire.

La République de Venise envoye à *Palma* un *Proveditcur-Général* pour la gouverner. Il préside au civil, au criminel & au militaire, & il rend compte au Sénat journellement de tout ce qui peut interesser le Gouvernement.

Nous allâmes faire une visite au Proveditcur-Général, que mon pere avoit connu à Venise. Ce digne Sénateur nous reçut avec beaucoup de bonté ; il avoit vu mon Carême Poëtique, & il m'en fit compliment ; mais en me regardant avec un souris malin, il me dit que les Sermons du Pere Cataneo, ne paroissoient pas m'avoir

beaucoup ſanctifié, me faiſant comprendre qu'il étoit inſtruit de mes étourderies poſtérieures; & cela n'étoit pas bien difficile à cauſe de la proximité des lieux. Je rougis un peu; mon pere s'en apperçut, & me demanda depuis, ce que cela vouloit dire; je dis que je n'y comprenois rien, & il ne m'en parla pas davantage: nous ſoupâmes chez ſon Excellence, & nous partîmes le lendemain.

En nous approchant du *Taillamento*, que nous devions repaſſer, on nous dit que ce torrent avoit furieuſement débordé, & qu'il n'étoit pas poſſible de le traverſer. Comme nous n'étions pas bien éloignés d'Udine, mon pere propoſa d'aller attendre tranquillement dans cette ville que les eaux revinſſent dans leur état naturel. Udine me faiſoit peur, j'y trouvois dès difficultés. Mon pere inſiſtoit, & moi toujours de nouvelles raiſons. Mon pere s'impatientoit; nous deſcendîmes dans un cabaret; on nous ſervit un déjeûné dînatoire, & là mon pere rapprochant les propos du Général de Palma de ceux que je tenois pour ne pas repaſſer par Udine, me preſſa ſi fort que je fus obligé de lui dire le plus modeſtement que je pus, tout ce qui m'étoit arrivé. Il s'amuſa de l'aventure de Thereſe, & me conſeilla d'en tirer parti en me

défiant des femmes ſuſpectes, mais ſur l'article de la Limonadiere, en me parlant plus en ami qu'en pere, il me fit voir mes torts, & il me fit pleurer. Heureuſement on vint nous dire que le *Taillamento* étoit devenu guéable, & nous reprîmes la route que nous avions ſuſpendue.

CHAPITRE XVIII.

Mon retour à Chiozza. Mon départ pour Modene. Spectacle affreux. Mes vapeurs. Ma guérison à Venise.

NOUS arrivâmes à Chiozza, & nous fûmes reçus comme une mere reçoit ſon cher fils, comme une femme reçoit ſon cher époux après une longue abſence ; j'étois très content de revoir cette vertueuſe mere qui m'étoit tendrement attachée ; après avoir été ſéduit & trompé, j'avois beſoin d'être aimé : c'étoit une autre eſpece d'amour celui-ci, mais en attendant que je puſſe goûter les délices d'une paſſion honnête & agréable, l'amour maternel faiſoit ma conſolation ; nous nous aimions tous deux, ma mere & moi; mais quelle différence de l'amour d'une mere pour ſon fils, à celui d'un fils pour ſa mere! Les enfans aiment par reconnoiſſance ; les meres aiment par impulſion naturelle, & l'amour propre n'a pas moins de part dans leur tendre amitié ; elles aiment les fruits de leur union conjugale, qu'elles ont conçus avec ſatisfaction, qu'elles ont portés avec peine dans leur ſein,

qu'elles ont mis au monde avec tant de souffrances ; elles les ont vus croître de jour en jour ; elles ont joui des premiers traits de leur innocence ; elles se sont habituées à les voir, à les aimer, à les soigner... Je crois même que cette derniere raison l'emporte sur les autres, & qu'une mere n'aimeroit pas moins un enfant qu'on lui auroit changé en nourrice, si elle l'avoit reçu de bonne foi pour le sien, si elle avoit pris soin de sa premiere éducation, & s'étoit habituée à le caresser & à le chérir.

Voilà une digression étrangere à ces Mémoires, mais j'aime à bavarder quelquefois ; & sans courir après l'esprit, rien ne m'intéresse davantage que l'analyse du cœur humain. Reprenons le fil de notre discours.

Mon pere reçut une lettre de son cousin Zavarisi, Notaire à Modene, & en voici le contenu.

Le Duc venoit de renouveller un ancien Edit, par lequel il étoit défendu à tout possesseur de rentes & de biens fonds, de s'absenter de ses états sans permission, & ces permissions coûtoient cher.

M. Zavarisi ajoutoit dans sa lettre, que nos vues sur Milan, à mon égard, étant manquées, il conseilloit mon pere de m'envoyer à Modene, où il y avoit une Université comme à Pavie,

où j'aurois pu achever mon droit, & être Licentié, & ensuite me faire recevoir Avocat. Ce bon parent, qui nous étoit vraiment attaché, rappelloit à mon pere que nos ayeux avoient toujours occupé des places distinguées dans le Duché de Modene, que je pourrois faire revivre l'ancien crédit de notre famille, & éviter en même-tems la dépense d'une permission qu'il faudroit renouveller tous les deux ans ; il finissoit par dire qu'il se chargeroit du soin de ma personne, qu'il me chercheroit une bonne & honnête pension. Il y avoit dans un *Post-Scriptum*, qu'il avoit jetté les yeux sur moi pour un bon mariage.

Cette lettre occasionna beaucoup de raisonnemens, & des pour & des contre sans fins, entre mon pere & ma mere. Le maître l'emporta, & il fut décidé que je partirois incessamment avec le courier de Modene.

Il y a à Venise des couriers qui courent, & des couriers qui ne courent pas. Les premiers on les appelle *les couriers de Rome*, qui ne vont d'ordinaire qu'à Rome & à Milan, & par extraordinaire par-tout où la République les envoye. Ce sont des charges fixées au nombre de trente-deux, & ils jouissent d'une certaine considération dans la bourgeoisie.

Mais pour les autres couriers, c'est bien dif-

férent ; ce ne ſont que des conducteurs de coches d'eau, payés par leurs fermiers reſpectifs ; ils ſont cependant dans le cas d'avancer leur fortune, en tirant parti des recoins de leurs barques, pour y receler leurs paquets.

On eſt très-commodément dans ces coches d'eau, qui ſont au nombre de cinq. Celui de Ferrare, celui de Bologne, celui de Modene, celui de Mantoue & celui de Florence : on y eſt nourri, ſi l'on veut, & de toute façon ; le prix en eſt très-modique.

Il n'y a qu'un ſeul inconvénient ; c'eſt que dans un ſeul & même voyage, il faut changer de barque trois fois. Chaque Etat par où ces couriers doivent paſſer, prétend avoir droit d'employer ſes coches & ſes matelots, & les différens états limitrophes n'ont jamais imaginé un arrangement qui pourroit tourner au profit commun, ſans gêner les paſſagers. Je ſouhaite que les maîtres du Po liſent mes Mémoires, & profitent de mon avis.

Me voilà donc dans la barque couriere de Modene ; nous étions quatorze paſſagers : notre conducteur appellé Baſtia, étoit un homme fort âgé, fort maigre, d'une phiſionomie ſévere ; cependant très-honnête homme, & même dévot.

Nous fûmes ſervis à la premiere dînée tous

enſemble, à l'auberge où notre Patron fit la proviſion néceſſaire pour le ſouper, qui ſe fait en marchant.

A la nuit tombante, on allume les deux lampes qui éclairent par-tout, & voilà le courier qui paroît au milieu de nous, un chapelet à la main, & nous prie & nous exhorte très-poliment de réciter avec lui à haute voix une tierce-partie du Roſaire, & les Litanies de la Vierge.

Nous nous prêtâmes preſque tous à la pieuſe inſinuation du bon-homme Baſtia, & nous nous rangeâmes des deux côtés pour partager les *Pater* & les *Ave, Maria*, que nous récitions aſſez dévotement. Il y avoit dans un coin du coche trois de nos voyageurs, qui, le chapeau ſur la tête, ricanoient entr'eux, nous contrefaiſoient, & ſe moquoient de nous. Baſtia s'en apperçut ; il pria ces Meſſieurs d'être au moins honnêtes, s'ils ne vouloient pas être dévots. Les trois inconnus lui rirent au nez ; le courier ſouffre, & n'en dit pas davantage, ne ſachant pas à qui il avoit à faire ; mais un matelot qui les avoit reconnus, dit au courier que c'étoit trois Juifs. Baſtia monte en fureur, & crie comme un poſſédé : Comment ! vous êtes des Juifs, & à la dînée vous avez mangé du jambon !

A cette escapade inattendue, tout le monde se mit à rire, & les Juifs aussi. Le courier va son train ; je plains, dit-il, les malheureux qui ne connoissent pas notre Religion ; mais je méprise ceux qui n'en observent aucune. Vous avez mangé du jambon, vous êtes des coquins ; les Juifs en fureur se jettent sur le conducteur : nous prîmes le parti raisonnable de le garantir, & nous forçâmes les Israëlites à faire bande à part.

Notre Rosaire interrompu fut remis au lendemain ; nous soupâmes assez gaîment, nous nous couchâmes sur nos petits matelas, & il n'y eut rien d'extraordinaire pendant le reste du voyage.

En approchant de Modene, Bastia me demanda où j'allois me loger ; je ne le savois pas moi-même ; M. Zavarisi devoit me chercher une pension : Bastia me pria d'aller en pension chez lui ; il connoissoit M. Zavarisi, il se flattoit qu'il le trouveroit bon : effectivement mon cousin donna son approbation, & j'allai demeurer chez le courier qui ne couroit pas.

C'étoit une maison de dévots ; le pere, le fils, les filles, la bru, les enfans étoient tous dans la plus grande dévotion ; je ne m'y amusois pas : mais comme c'étoient d'honnêtes gens qui vivoient sagement & tranquillement, j'étois

très-content de leurs attentions, & on eſt toujours eſtimable quand on remplit les devoirs de la ſociété.

Mon couſin Zavariſi très-content de me voir auprès de lui, me préſenta d'abord au Recteur de l'Univerſité, & m'emmena enſuite chez un célebre Avocat du pays, ou je devois apprendre la Pratique, & où je pris ma place dans l'inſtant.

Il y avoit dans cette Etude un neveu du célebre Muratori, qui me procura la connoiſſance de ſon oncle, homme univerſel, qui embraſſoit tous les genres de Littérature, qui fit tant d'honneur à ſa nation & à ſon ſiecle, & auroit été Cardinal, s'il eut moins bien ſoutenu dans ſes écrits les intérêts de la maiſon d'Est.

Mon nouveau camarade me fit voir tout ce qu'il y avoit de plus curieux dans la Ville. Le Palais ducal entr'autres qui eſt de la plus grande beauté & de la plus grande magnificence, & cette collection de tableaux ſi précieuſe qui exiſtoit encore à Modene dans ce tems-là, & que le Roi de Pologne acheta pour le prix conſidéble de cent mille ſequins (1100000 liv.).

J'étois curieux de voir ce fameux ſceau, qui eſt le ſujet de la *ſecchia rapita* (le *ſceau enlevé*) du *Taſſoni*: je le vis dans le clocher de la Cathédrale, où il eſt ſuſpendu perpendiculairement

à une chaîne de fer. Je m'amufois affez bien, & je crois que le féjour de Modene m'auroit convenu, à caufe de la fociété de Gens-de-lettres qui y abondent, à caufe des Spectacles qui y font très fréquens, & par l'efpérance que j'avois d'y réparer mes pertes.

Mais un fpectacle affreux que je vis peu de jours après mon arrivée, une cérémonie horrible, une pompe de jurifdiction religieufe, me frappa fi fort, que mon efprit fut troublé, & mes fens agités.

Je vis au milieu d'une foule de monde un échaffaud élevé à la hauteur de cinq pieds, fur lequel un homme paroiffoit tête nue & mains liées : c'étoit un Abbé de ma connoiffance, homme de Lettres très-éclairé, Poëte célebre, très-connu, très-eftimé en Italie ; c'étoit l'Abbé J.... B.... V.... Un Religieux tenoit un livre à la main ; un autre interrogeoit le patient ; celui-ci répondoit avec fierté : les fpectateurs claquoient des mains, & l'encourageoient : les reproches augmentoient : l'homme flétri frémiffoit : je ne pus plus y tenir. Je partis rêveur, agité, étourdi ; mes vapeurs m'attaquerent fur-le-champ : je rentrai chez moi, je m'enfermai dans ma chambre, plongé dans les réflexions les plus triftes & les plus humiliantes pour l'humanité.

Grand Dieu ! me difois-je à moi même, à

quoi ſommes-nous ſujets dans cette courte vie que nous ſommes forcés de traîner? Voilà un homme accuſé d'avoir tenu des propos ſcandaleux à une femme qui venoit de faire ſon beau jour. Qui eſt-ce qui l'a dénoncé? C'eſt la femme elle-même. Ciel! ne ſuffit-il pas d'être malheureux pour être puni?

Je paſſai en revue tous les événemens qui m'étoient arrivés, & qui auroient pu être dangereux pour moi : la malade de Chiozza, la femme-de chambre & la Limonadiere de Frioul, la ſatyre de Pavie, & d'autres fautes que j'avois à me reprocher.

Pendant que j'étois dans mes triſtes rêveries, voilà le pere Baſtia, qui, me ſachant rentré, vient me propoſer d'aller réciter le roſaire avec ſa famille. J'avois beſoin d'une diſtraction, j'acceptai avec plaiſir : je dis mon roſaire aſſez dévotement, & j'y trouvai ma conſolation.

On ſervit le ſouper, & on parla de l'Abbé V.... Je marquai l'horreur que cet appareil m'avoit fait; mon hôte, qui étoit de la ſociété ſéculiere de cette juriſdiction, trouva la cérémonie ſuperbe & exemplaire. Je lui demandai comment le ſpectacle s'étoit terminé : il me dit que l'orgueilleux avoit été humilié, que l'obſtiné avoit enfin cédé; qu'il fut obligé d'avouer, à haute voix, tous ſes crimer, de réciter une

formule de rétractation qu'on lui avoit présentée, & qu'il étoit condamné à six années de prison.

La vue terrible de l'homme flétri ne me quittoit pas : je ne voyois plus personne : j'allois à la messe tous les jours avec Bastia : j'allois au sermon, au salut, aux offices avec lui : il étoit très content de moi, & il cherchoit à nourrir cette onction qui paroissoit dans mes actions & dans mes discours, par des récits de visions, de miracles & de conversions.

Mon parti étoit pris ; j'étois fermement résolu d'entrer duns l'ordre des Capucins. J'écris à mon pere une lettre bien étudiée, & qui n'avoit pas le sens commun : je le priai de m'accorder la permission de renoncer au monde, & de m'envelopper dans un capuchon. Mon pere, qui n'étoit pas sot, se garda bien de me contrarier : il me flatta beaucoup : il parut content de l'inspiration que je lui marquois, & me pria seulement d'aller le rejoindre aussi-tôt sa lettre reçue, me promettant que lui & ma mere n'aimoient pas mieux que de me satisfaire.

A la vue de cette réponse, je me disposai à partir. Bastia, qui ne devoit pas ce jour là conduire la barque de Venise, me recommanda à son camarade qui alloit partir. Je fis mes adieux à la dévote famille ; je me recommandai bien

à leurs prieres, & je partis dans les élans de la contrition.

Arrivé à Chiozza, mes chers parens me reçurent avec des caresses sans fin. Je leur demandai leur bénédiction : ils me la donnerent en pleurant : je parlai de mon projet; ils ne le trouverent pas mauvais. Mon pere me proposa de m'emmener à Venise, je le refusai avec la franchise de la dévotion : il me dit que c'étoit pour me présenter au Gardien des Capucins, j'y consentis de bon cœur.

Nous allons à Venise ; nous voyons nos parens, nos amis : nous dînons chez les uns, nous soupons chez les autres. On me trompe : on m'emmene à la Comédie : au bout de quinze jours, il ne fut plus question de clôture. Mes vapeurs se dissiperent; ma raison revint. Je plaignois toujours l'homme que j'avois vu sur un échauffaud; mais je reconnus qu'il n'étoit pas nécessaire de renoncer au monde pour l'éviter.

CHAPITRE XIX.

Toujours à Chiozza. Absence de mon frere cadet. Mon nouvel emploi. Anecdote d'une Religieuse & d'une Pensionnaire.

Mon pere me ramena à Chiozza, & ma mere qui étoit pieuse, sans être bigotte, fut bien contente de me revoir dans mon assiette ordinaire. Je lui devenois encore plus cher & plus intéressant, à cause de l'absence de son cadet.

Mon frere, qui avoit été de tout tems destiné pour le Militaire, étoit parti pour *Zara*, Capitale de la Dalmatie; on l'avoit adressé à M. *Visinoni*, cousin de ma mere, Capitaine de Dragons, & Aide-Major du Provéditeur-Général de cette Province, qui appartient à la République de Venise.

Ce brave Officier, que tous les Généraux qui se succédoient à Zara vouloient avoir auprès d'eux, s'étoit chargé de l'éducation de mon frere, & le plaça ensuite dans son Régiment.

Pour moi, je ne savois pas ce que j'allois devenir. J'avois, à l'âge de vingt-un ans, essuyé tant de revers, il m'étoit arrivé tant de catastro-

phes

phes ſingulieres, tant d'événemens fâcheux, que je ne me flattois plus de rien, & je ne voyois d'autre reſſource dans mon eſprit què l'art dramatique, que j'aimois toujours, & que j'aurois entrepris depuis long-tems, ſi j'euſſe été maître de ma volonté.

Mon pere, fâché de me voir devenu le jouet de la fortune, ne perdit pas la tête dans des circonſtances qui devenoient ſérieuſes pour lui & pour moi. Il avoit fait des dépenſes conſidérables & inutiles pour me donner un état, & il auroit voulu me procurer un emploi honnête & lucratif, qui ne lui coutât rien. Cela n'étoit pas facile à trouver : il le trouva cependant, & ſi bien de mon goût, que j'oubliai toutes les pertes que j'avois faites, & je n'eus plus rien à regretter.

La République de Veniſe envoie à *Chiozza* pour Gouverneur un noble Vénitien, avec le titre de *Podeſta* ; celui-ci emmene avec lui un *Chancelier*, pour le criminel ; emploi qui revient à celui de Lieutenant-Criminel en France ; & ce Chancelier-Criminel doit avoir un Aide dans ſon office, avec le titre de Coadjuteur.

Ces places ſont plus ou moins lucratives, ſelon le pays où l'on ſe trouve ; mais elles ſont toujours très-agréables, puiſqu'on a la table du Gouverneur, qu'on fait la partie de ſon Excel-

lence, & qu'on voit ce qu'il y a de plus grand dans la Ville : & pour peu que l'on y travaille, on ſe tire d'affaire aſſez bien.

Mon pere jouiſſoit de la protection du Gouverneur, qui étoit alors le noble *François Bonfadini*. Il étoit auſſi très-lié avec le Chancelier-Criminel, & connoiſſoit beaucoup le Coadjuteur. Bref, il me fit recevoir pour Adjoint à ce dernier.

Le tems des Gouvernemens Vénitiens eſt fixé; on les change toujours au bout de ſeize mois. Quand je ſuis entré en place, il y en avoit quatre de paſſés. D'ailleurs, j'étois ſurnuméraire; je ne pouvois prétendre à aucune eſpèce d'émolumens; mais je jouiſſois de tous les agrémens de la ſociété. Bonne table, beaucoup de jeu, des concerts, des bals, des feſtins. C'étoit un emploi charmant; mais comme ce ne ſont pas des Charges, & que le Gouverneur eſt le maître d'en donner la commiſſion à qui bon lui ſemble, il y a de ces Chanceliers qui pourriſſent dans l'inaction; & il y en a qui paſſent & ſautent par-deſſus les autres, & n'ont pas le tems de ſe repoſer. Ceſt le mérite perſonnel qui les fait rechercher; mais le plus ſouvent, ce ſont les protections qui l'emportent.

J'étois prévenu de la néceſſité de m'aſſurer une réputation; & en ma qualité de ſurnumé-

faire, je cherchois tous les moyens de m'inſtruire, & de me rendre utile. Le Coadjuteur n'aimoit pas trop le travail. Je le ſoulageois autant qu'il m'étoit poſſible; & au bout de quelques mois, j'étois devenu auſſi habile que lui. Le Chancelier ne tarda pas à s'en appercevoir; & ſans paſſer par le canal de ſon Coadjuteur, il me donnoit des commiſſions épineuſes, & j'avois le bonheur de le contenter.

La procédure criminelle eſt une leçon très-intéreſſante pour la connoiſſance de l'homme. Le coupable cherche à détruire ſon crime, ou à en diminuer l'horreur : il eſt naturellement adroit, ou il le devient par crainte : il ſait qu'il a affaire à des gens inſtruits, à des gens du métier, & il ne déſeſpère pas cependant de pouvoir les tromper.

La loi a preſcrit aux Criminaliſtes des formules d'interrogatoire, qu'il faut ſuivre pour que les demandes ne ſoient pas captieuſes, & que la foibleſſe ou l'ignorance ne ſoit pas ſurpriſe. Cependant, il faut un peu connoître ou tâcher de deviner le caractère & l'eſprit de l'homme qu'on doit examiner; & tenant le milieu entre la rigueur & l'humanité, on cherche à démêler la vérité ſans contrainte.

Ce qui m'intéreſſoit davantage étoit le réſumé de la procédure, & le rapport que je préparois

pour mon Chancelier : c'eſt de ces réſumés & de ces rapports que ſouvent l'état, l'honneur & la vie d'un homme dépendent. Les inculpés ſont défendus, la matiere eſt diſcutée ; mais le rapport fait une premiere impreſſion. Malheur à ceux qui font des réſumés ſans connoiſſance, & des rapports ſans réflexion.

Ne dites pas, mon cher lecteur, que je me donne les violons ; vous voyez que quand je fais des étourderies, je ne m'épargne pas, il faut bien que je prenne ma revanche, quand je ſuis content de moi.

Les ſeize mois de réſidence du Podeſta, touchoient à leur terme. Notre Chancelier Criminel étoit déjà retenu pour Feltre ; il me propoſa la place de Coadjuteur en chef, ſi je voulois le ſuivre : enchanté de cette propoſition, je pris le tems convenable pour en parler à mon pere, & le lendemain nos engagemens furent arrêtés.

Enfin, me voilà établi ; juſqu'alors je n'avois regardé les emplois que de loin : j'en tenois un qui me plaiſoit, qui me convenoit ; je me propoſois bien de ne pas le quitter ; mais l'homme propoſe, & Dieu diſpoſe.

Au départ de notre Gouverneur de Chiozza, tout le monde s'empreſſa de lui faire honneur ; les beaux eſprits de la ville, s'il y en

avoit, firent une aſſemblée littéraire, dans laquelle on célébra en vers & en proſe, le Prêteur illuſtre qui les avoit gouvernés.

Je chantai auſſi toutes les ſortes de gloire du héros de la fête, & je m'étendis davantage ſur les vertus & les qualités perſonnelles de Madame la Gouvernante ; l'un & l'autre avoient des bontés pour moi, & à Bergame, où je les ai revus en charge quelque tems après, & à Veniſe, où ſon Excellence avoit été décorée du grade de Sénateur, ils m'ont toujours honoré de leur protection.

Tout ce monde partit ; je reſtai à Chiozza en attendant que M. *Zabottini* (c'étoit le nom du Chancelier) m'appellât à Veniſe, pour le voyage de *Feltre*. J'avois toujours cultivé la connoiſſance des Religieuſes de Saint François, où il y avoit de charmantes Penſionnaires ; la dame B*** en avoit une ſous ſa direction, qui étoit fort belle, fort riche & très-aimable ; elle m'auroit infiniment convenu, mais mon âge, mon état, ma fortune ne pouvoient pas me permettre de m'en flatter ; la Religieuſe, cependant, ne me déſeſpéroit pas ; quand j'allois la voir, elle ne manquoit jamais de faire deſcendre la Demoiſelle dans le parloir. Je ſentois que j'allois m'y attacher tout de bon ; la Directrice en paroiſſoit contente ; je ne la comprenois pas :

je lui parlai un jour de mon inclination & de ma crainte ; elle m'encouragea, & me confia le ſecret. Cette Demoiſelle avoit du mérite & du bien ; mais il y avoit du louche ſur ſa naiſſance : ce petit défaut n'étóit rien, diſoit la Dame voilée, la fille eſt ſage, elle eſt bien élevée, je réponds de ſon caractere & de ſa conduite; elle a un Tuteur, continua-t-elle, il faudra le gagner : laiſſez moi faire ; il eſt vrai que ce Tuteur très-vieux & très-caſſé, a quelque prétention ſur ſa pupile, mais il a tort, &..... comme j'y ſuis pour quelque choſe......... laiſſez-moi faire, encore une fois, j'arrangerai les choſes pour le mieux.

J'avoue que d'après ces diſcours, d'après cette confidence & cet encouragement, je commençois à me croire heureux. Mademoiſelle N***, ne me regardoit pas de mauvais œil, & je comptois la choſe comme faite.

Tout le Couvent s'étoit apperçu de mon penchant pour la Penſionnaire, & il y a eu des Demoiſelles, qui, connoiſſant les intrigues du parloir, prirent pitié de moi, me mirent au fait de ce qui ſe paſſoit : & voici comment.

Les fenêtres de ma chambre donnoient juſtement vis-à-vis le clocher du couvent ; on avoit ménagé dans ſa conſtruction de faux jours, au travers deſquels on voyoit confuſément la figure

des personnes qui s'y accostoient ; j'avois vu plusieurs fois à ces trous qui étoient des quarrés longs, des figures & des signes, & j'appris avec le tems, que ces signes marquoient les lettres de l'alphabet, qu'on formoit des mots, & qu'on pouvoit se parler de loin ; j'avois presque tous les jours une demi-heure de cette conversation muette, dont les propos n'étoient que sages & décens.

C'est par le moyen de cet alphabet manuel, que j'appris que Mademoiselle N*** alloit se marier incessamment avec son Tuteur. Indigné des procédés de la dame B***, j'allai la voir l'après-dîné, bien déterminé à lui marquer mon ressentiment : je la fais demander ; elle vient, elle me regarde fixement, elle s'apperçoit que j'ai du chagrin, & adroite comme elle étoit, elle ne me donne pas le tems de parler ; elle m'attaque la premiere avec vigueur, & avec une sorte d'emportement.

Eh bien, Monsieur, me dit-elle, vous êtes fâché, je le vois à votre mine ; je voulois parler, elle ne m'écoute pas ; elle hausse la voix, & continue : Oui, Monsieur, Mademoiselle N*** se marie, & c'est son Tuteur qui va l'épouser ; je veux parler haut aussi : Paix, paix, s'écrie-t-elle, écoutez-moi : ce mariage-là est

mon ouvrage, c'eſt d'après mes réflexions que je l'ai ſecondé, & c'eſt pour vous que je l'ai ſollicité. Pour moi, dis-je ? Oui. Paix, dit-elle, & vous allez voir la marche d'une femme droite, & qui vous eſt attachée. Etes-vous, continua-t-elle, en état de vous marier ? Non, pour cent raiſons. La Demoiſelle auroit-elle attendu votre commodité : Non, elle n'en étoit pas la maitreſſe ; il falloit la marier ; un jeune homme l'auroit épouſée, vous l'auriez perdue pour toujours. Elle ſe marie à un vieillard, à un homme valétudinaire, qui ne peut pas vivre long-tems, & quoique je ne connoiſſe pas les agrémens & les déſagrémens du mariage, je ſais qu'une jeune femme doit abréger les jours d'un vieux mari ; vous aurez une jolie veuve, qui n'aura eu de femme que le nom ; ſoyez tranquille là-deſſus : elle aura été avantagée, elle ſera encore plus riche, qu'elle ne l'eſt actuellement ; en attendant vous ferez votre chemin. Ne craignez rien ſur ſon compte, non, mon cher ami, ne craignez rien ; elle vivra dans le monde avec ſon barbon, mais je veillerai ſur ſa conduite. Oui, oui, elle eſt à vous, je vous la garantis, je vous en donne ma parole d'honneur.

Voilà Mademoiſelle N*** qui arrive, & qui

s'approche de la grille. La Directrice me dit d'un air miſtérieux, faites compliment à Mademoiſelle ſur ſon mariage. Je ne puis plus y tenir ; je tire ma révérence, & je m'en vais ſans rien dire.

Je ne vis plus ni la Directrice, ni la Penſionnaire, & Dieu merci, je ne tardai pas à les oublier l'une & l'autre.

CHAPITRE XX.

Mon arrivée à Feltre. Troupe de Comédiens. Spectacle de société. Mes premiers Ouvrages Comiques. Mes amours.

Aussitôt que je reçus la lettre d'avis pour aller à Feltre, je partis de Chiozza accompagné de mon pere, & j'allai à Venise me présenter, avec lui, à son Excellence Paolo Spinelli, noble Vénitien, qui étoit le *Podestà* ou *Gouverneur* que je devois suivre. Nous allâmes voir aussi le Chancelier *Zabottini*, sous les ordres duquel je devois travailler. Je partis de Venise quelques jours après, & j'arrivai au bout de quarante-huit heures à l'endroit de ma résidence.

Feltre ou *Feltri* est une ville qui fait partie de la Marche Trévisane, province de la République de Venise, à soixante lieues de la Capitale; il y a évêché & beaucoup de noblesse.

La Ville est montagneuse, escarpée, & si bien couverte de neige pendant tout l'hiver, que les portes dans les petites rues étant bou-

chées par les glaces, on eſt obligé de ſortir par les fenêtres des entreſols. On attribue à Céſar ce vers latin :

Feltria perpetuo nivium damnata rigori.

En François :

Feltre toujours livrée à la rigueur des neiges.

Arrivé avant les autres pour recevoir de mon prédéceſſeur la conſigne des Archives & des procédures entamées, j'appris, avec une ſurpriſe agréable, qu'il y avoit dans la Ville une Troupe de Comédiens que l'ancien Gouverneur avoit fait venir, & qui comptoit donner quelques repréſentations à l'arrivée du nouveau.

Le Directeur de cette Troupe étoit *Charles Véroneſe*, celui qui, trente ans après, vint à Paris jouer les rôles de Pantalon à la Comédie Italienne, & y emmena ſes filles *la belle Coraline*, & la *charmante Camille.*

La Troupe n'étoit pas mauvaiſe, le Directeur, malgré ſon œil de verre, jouoit les premiers amoureux ; & je vis, avec plaiſir, ce *Florinde dei Macaroni*, que j'avois vu à Rimini, & qui, ayant vieilli, ne jouoit plus que les Rois dans la Tragédie, & les peres nobles dans la Comédie.

Quatre jours après, le Gouverneur arriva avec le Chancelier & un autre Officier de Juſtice, avec le titre de *Vicaire*, qui, dans ce pays-là, & dans bien d'autres de l'Etat de Veniſe, réunit ſa voix à celle du *Podeſta* dans les Arrêts & dans les Jugemens.

Je mis de côté, pendant quelques mois, toute idée de plaiſir & d'amuſement, & je m'appliquai ſérieuſement au travail, d'autant plus qu'après ce ſecond gouvernement que je faiſois en qualité de Coadjuteur, je pouvois aſpirer à devenir Chancelier. Je parcourus les papiers de la Chancellerie, & je trouvai une commiſſion du Sénat, qui avoit été négligée par mes prédéceſſeurs : j'en rendis compte à mon principal ; il jugea l'affaire intéreſſante, & il me chargea de la ſuivre de toutes mes forces.

C'étoit un procès criminel, à cauſe d'une coupe de bois de conſtruction dans les forêts de la République ; & il y avoit deux cens perſonnes impliquées dans ce crime. Il falloit ſe tranſporter ſur les lieux pour conſtater le corps du délit. J'y allai moi-même avec des arpenteurs & des gardes, à travers des rochers, des torrens & des précipices. Cette procédure faiſoit grand bruit, tout le monde étoit allarmé ; car il y avoit cent ans qu'on détruiſoit les bois

impunément, & il y avoit à craindre une révolte qui auroit bien pu tomber ſur ce pauvre diable de Coadjuteur, qui avoit réveillé le chat qui dormoit.

Heureuſement, cette grande affaire ſe termina comme l'accouchement de la montagne. La République ſe contenta de garantir ſes bois à l'avenir. Le Chancelier n'y perdit rien, & le Coadjuteur fut dédommagé de ſa peur.

On me chargea quelque tems après d'une autre commiſſion bien plus agréable & plus amuſante. Il s'agiſſoit d'un procès-verbal à dix lieues de la Ville, à cauſe d'une diſpute avec exploſion d'armes à feu & bleſſures dangereuſes. Comme c'étoit un pays plat, & qu'on y alloit en cotoyant des terres & des maiſons de campagnes charmantes, j'engageai pluſieurs de mes amis à me ſuivre; nous étions douze; ſix hommes, ſix femmes, & quatre domeſtiques. Tout le monde étoit à cheval, & nous employâmes douze jours pour cette expédition délicieuſe. Pendant ce tems là, nous n'avons jamais dîné & ſoupé dans le même endroit; & pendant douze nuits, nous n'avons jamais couché ſur des lits.

Nous allions très-ſouvent à pied dans des chemins délicieux bordés de vignes & ombragés par des figuiers, déjeûnant avec du lait &

quelquefois avec la nourriture quotidienne des payſans, qui eſt la bouillie de bled de Turquie, appellée *polenta*, & dont nous faiſions des roties appétiſſantes.

Par-tout où nous arrivions, c'étoit des fêtes, des réjouiſſances, des feſtins : où nous nous arrêtions le ſoir, c'étoit des bals qui duroient toute la nuit, & nos femmes tenoient bon auſſi bien que les hommes.

Il y avoit, dans cette ſociété, deux ſœurs dont l'une étoit mariée & l'autre ne l'étoit pas. Je trouvois celle ci fort à mon gré, & je puis dire que ce n'étoit que pour elle que j'avois fait la partie. Elle étoit ſage & modeſte autant que ſa ſœur étoit folle : la ſingularité de notre voyage nous fournit la commodité de nous expliquer, & nous devinmes amoureux l'un de l'autre.

Mon procès-verbal fut expédié à la hâte en deux heures de tems; nous prîmes une autre route pour revenir, afin de varier nos plaiſirs ; mais à notre arrivée à Feltre, nous étions tous rompus, fracaſſés, abymés ; je m'en reſſentis pendant un mois, & ma pauvre Angélique eut une fièvre de quarante jours.

Les ſix Cavaliers de notre cavalcade vinrent me propoſer une autre eſpèce de plaiſir. Il y avoit dans le Palais du Gouvernement une ſalle

de Spectacle; ils avoient envie d'en faire quelque chose, & ils me firent l'honneur de me dire que ce n'étoit que pour moi qu'ils en avoient conçu le projet, & ils me laissoient le maître du choix des pieces, & de la distribution des rôles.

Je les remerciai; j'acceptai la proposition, & sous le bon plaisir de son Excellence & de mon Chancelier, je me mis à la tête de ce nouveau divertissement.

J'aurois bien desiré que ce fût du genre comique; je n'aimois pas les arlequinades; de bonnes Comédies, il n'y en avoit pas. Je préférai donc le tragique. Comme on donnoit partout, dans ce tems là, les Opéras de Métastase, même sans musique, je mis les airs en récitatifs; je tâchai de me rapprocher le mieux que je pus du style de ce charmant Auteur, & je choisis la *Didone* & le *Siroé* pour nos répréséntations. Je distribuai les rôles adaptés au personnel de mes Acteurs, que je connoissois; je gardai pour moi les derniers, & je fis bien; car, pour le tragique, j'étois complètement mauvais.

Heureusement, j'avois composé deux petites pieces; j'y jouois deux rôles de caractere, & je réparai ma réputation. La premiere de ces pièces étoit *le bon Pere*; la seconde, *la Cantatrice*, (la Chanteuse). L'une & l'autre furent trouvées

bonnes, & mon jeu aſſez paſſable pour un Amateur. Je vis la dernière de ces deux pieces à Veniſe, quelque tems après. Un jeune Avocat s'en étoit emparé : il la donnoit comme ſon ouvrage, & il en recevoit les complimens; mais ayant oſé la faire imprimer ſous ſon nom, il eut le déſagrément de voir ſon plagiat démaſqué.

Je fis tout ce que je pus pour engager ma belle Angélique à accepter un rôle dans nos Tragédies : il ne fut pas poſſible; elle étoit timide, & d'ailleurs ſes parens ne l'auroient pas permis. Elle vint nous voir; mais ce plaiſir lui coûta des larmes; car elle étoit jalouſe, & ſouffroit beaucoup de me voir familiariſé avec mes jolies camarades.

La pauvre petite m'aimoit tendrement & de bonne foi; je l'aimois auſſi de toute mon ame, & je puis dire que c'étoit la premiere perſonne que j'euſſe aimée. Elle aſpiroit à devenir ma femme, & elle le ſeroit devenue, ſi des réflexions ſingulières, & cependant bien fondées, ne m'euſſent pas détourné.

Sa ſœur aînée avoit été une beauté rare; & à ſes premieres couches, elle devint laide. La Cadette avoit la même peau, les mêmes traits; c'étoit de ces beautés délicates, que l'air flétrit, que la moindre peine dérange : j'en ai vu une preuve

preuve évidente. La fatigue du voyage que nous fîmes ensemble l'avoit furieusement changée. J'étois jeune; & si ma femme, au bout de quelque tems, eut perdu sa fraîcheur, je prévoyois quel auroit dû être mon désespoir.

C'étoit trop raisonner pour un amant; mais soit vertu, soit foiblesse, soit inconstance, je quittai Feltre sans l'épouser.

CHAPITRE XXI.

Réflexions morales. Changement de position de mon pere. Mon embarquement pour Ferrare. Mauvaiſe rencontre. Mon arrivée à Bagnacavallo. Petit voyage à Fayence. Mort de mon pere.

J'EUS de la peine à me détacher de cet objet charmant, qui m'avoit fait goûter les premiers charmes d'un amour vertueux. Il faut dire cependant que cet amour n'étoit pas d'une trempe bien vigoureuſe, puiſque je quittai ma maitreſſe. Un peu plus d'eſprit, un peu plus de grace, m'auroient peut-être fixé; mais il n'y avoit que de la beauté; cette beauté même me paroiſſoit ſur ſon déclin : j'eus le tems de la réflexion, & l'amour-propre fut plus fort que ma paſſion.

Il me falloit une diſtraction, & j'en trouvai de pluſieurs eſpeces. Mon pere qui ne pouvoit ſe fixer nulle part, manie qu'il a laiſſée en héritage à ſon fils, avoit changé de pays. En revenant de Modene où il s'étoit tranſporté pour des affaires de famille, il paſſa par Ferrare; &

là, on lui propofa un parti très-avantageux, pour qu'il allât s'établir à *Bagnacavollo*, en qualité de Médecin, avec des honoraires fixes. L'affaire étoit bonne, il accepta la propofition, & je devois aller le rejoindre auffi-tôt que je ferois libre.

En partant de Feltre, je paffai par Venife fans m'y arrêter, & je m'embarquai avec le Courier de Ferrare. Il y avoit, dans la barque, beaucoup de monde, mais *mal afforti*. Un jeune homme entr'autres, maigre, pâle, cheveux noirs, la voie caffée, & une phifionomie finiftre, fils d'un Boucher de *Padoue*, & qui tranchoit du grand. Monfieur s'ennuyoit; il invitoit tout le monde à jouer; perfonne ne l'écoutoit: c'eft moi qui eus l'honneur de faire fa partie. Il me propofa d'abord un petit pharaon tête-à-tête. Le Courier ne l'auroit pas permis. Nous jouâmes à un jeu d'enfans appellé *cala-carte*; celui qui a le plus de cartes à la fin du coup, gagne une fiche, & celui qui fe trouve avoir ramaffé plus de piques en gagne une autre. Je perdois toujours les cartes, & je n'avois jamais de piques dans mon jeu: à trente fols la fiche, il m'efcamota deux fequins; je le foupçonnois, mais je payai fans rien dire.

Arrivé à Ferrare, j'avois befoin de me repofer; j'allai me loger à l'hôtel de Saint-Marc,

où étoit la poſte aux chevaux ; & pendant que je dînois tout ſeul dans ma chambre, voilà mon joueur qui vient me rendre viſite, & me propoſer ma revanche : je refuſe ; il ſe moque de moi ; il tire de ſa poche un jeu de cartes & une poignée de ſequins, & me propoſe le pharaon ; je refuſe encore.

Allons, dit-il, allons, Monſieur, je vous dois une revanche ; je ſuis honnête homme, je veux vous la donner, & vous ne pouvez pas la refuſer. Vous ne me connoiſſez pas, continua-t-il : pour vous aſſurer ſur mon compte, voilà les cartes, tenez vous-même la *banque*, je *ponterai*. La propoſition me parut honnête ; je n'étois pas encore aſſez fin pour prévoir les tours d'adreſſe de Meſſieurs les Eſcamoteurs ; je crus tout bonnement que le ſort en décideroit, & que j'étois dans le cas de ratrapper mon argent.

Je tire de ma bourſe dix ſequins pour faire face à ceux de mon vis-à-vis ; je mêle, je donne à couper : l'ami met deux pontes ; je les gagne, me voilà joyeux comme Arlequin ; je mêle de nouveau & je donne à couper ; l'honnête homme double ſa miſe, il gagne, il fait *paroli* ; ce *paroli* décidoit de la banque, je ne pouvois pas refuſer de le tenir : je le tiens, & je le gagne ; le drôle jure comme un charretier,

prend les cartes qui étoient tombées ſur la table, il les compte, il trouve une carte impaire, il dit que la taille eſt fauſſe, il ſoutient qu'il a gagné; il veut s'emparer de mon argent, je le défends; il tire un piſtolet de ſa poche, je recule; mes ſequins ne ſont plus à moi. Au bruit de ma voix plaintive & tremblante, un garçon de l'hôtel entre, & d'accord peut-être avec le filou, nous annonce que nous avions encouru l'un & l'autre, les peines les plus rigoureuſes, lancées contre les jeux de haſard, & nous menaçoit d'aller nous dénoncer ſur-le-champ, ſi nous refuſions de lui donner quelqu'argent. Je lui donnai bien vîte un ſequin pour ma part; je pris la poſte ſur-le-champ, & je partis enragé d'avoir perdu mon argent, & encore plus d'avoir été filouté.

En arrivant à *Bagnacavallo*, je trouvai ma conſolation dans la vue de mes chers parens. Mon pere avoit eu une maladie mortelle; ſon unique regret étoit, diſoit-il, de mourir ſans me voir. Hélas! il m'a vu, je l'ai vu; mais ce plaiſir réciproque n'a pas duré long-tems.

Bagnacavallo n'eſt qu'un gros bourg, dans la légation de Ravenne, très-riche, très-fertile & très-commerçant

Après avoir été préſenté dans les bonnes ſociétés du pays, mon pere, pour me procurer

de nouveaux plaiſirs, me conduiſit à *Faenza* (Fayence) ; c'eſt dans cette ville qu'on a commencé à connoître la matiere argilleuſe, mêlée de glaiſe & de ſable, dont on a compoſé cette terre émaillée, que les Italiens appellent *majolica*, & les François *fayence*.

Il y a en Italie beaucoup de plats de fayence, peints par Raphaël d'Urbino, ou par ſes Eleves. Ces plats ſont encadrés avec des bordures élégantes, & ſe gardent précieuſement dans les cabinets de tableaux ; j'en ai vu une collection très-abondante & très-riche à Veniſe, dans le Palais Grimani, *à Santa-Maria Formoſa*.

Faenza eſt une très-jolie ville de la Romagne, mais il n'y a pas grand'choſe à voir. Nous fûmes très-bien reçus, & très-bien traités par le Marquis *Spada* ; nous vîmes quelques Comédies d'une Troupe roulante, & au bout de ſix jours nous fûmes de retour à Bagnacavallo.

Quelques jours après, mon pere tomba malade. Il y avoit un an que ſa derniere maladie l'avoit ſaiſi ; il s'apperçut en ſe couchant que cette rechute devoit être ſérieuſe, & ſon pouls annonçoit le danger dans lequel il étoit ; ſa fievre devint maligne au ſeptieme jour, il alloit de mal en pis. Il ſe vit à ſa fin, il m'appella au chevet de ſon lit, il me recommanda ſa

chere femme, il me dit adieu, il me donna ſa bénédiction. Il fit venir tout de ſuite ſon Confeſſeur, il fut adminiſtré; & le quatorzieme jour mon pauvre pere n'étoit plus ; il fut enterré dans l'Egliſe de Saint Jérôme de Bagnacavallo, le 9 Mars 1731.

Je ne m'arrêterai pas ici à peindre la fermeté d'un pere vertueux, la déſolation d'une femme tendre, & la ſenſibilité d'un fils chéri & reconnoiſſant. Je tracerai rapidement les momens les plus cruels de ma vie ; cette perte coûta cher à mon cœur, & occaſionna un changement eſſentiel dans mon état & dans ma famille.

J'eſſuyois les larmes de ma mere, elle eſſuyoit les miennes; nous en avions beſoin l'un & l'autre. Notre premier ſoin fut de partir; nous allâmes rejoindre ma tante maternelle, qui étoit à Veniſe, & nous nous logeâmes avec elle dans la maiſon d'un de nos parens, où il y avoit par bonheur un appartement à louer.

Pendant tout le voyage de la Romagne juſqu'à Veniſe, ma mere n'avoit fait que me parler de mon emploi dans les Chancelleries de Terre-Ferme, qu'elle appelloit emploi de Bohémiens, car il falloit être à l'affut des places, & changer toujours de pays. Elle vouloit vivre avec moi; me voir ſédentaire auprès d'elle, & les larmes aux yeux, elle me conjuroit, me

ſollicitoit pour que j'embraſſaſſe l'état d'Avocat. A mon arrivée à Veniſe, tous nos parens, tous nos amis s'unirent à ma mere pour le même objet ; je réſiſtai tant que je pus, mais enfin il fallut céder.

Ai-je bien fait ? Ma mere jouira-t-elle long-tems de ſon fils ? Elle avoit tout lieu de l'eſpérer ; mais mon étoile venoit toujours à la traverſe de mes projets. Thalie m'attendoit à ſon Temple, elle m'y entraîna par des chemins tortueux, & me fit endurer les ronces & les épines avant de m'accorder quelques fleurs.

CHAPITRE XXII.

Mon Doctorat. Singularités qui le précéderent.

ME voyant ſur le point de paroître en robe longue dans les ſalles du Palais, où, quelques années auparavant, j'avois paru en robe courte, j'allai voir mon oncle Indric, chez lequel j'avois appris la pratique. Il fut bien aiſe de me revoir, & m'aſſura que je pouvois compter ſur lui. Il me fallut néanmoins ſurmonter beaucoup de difficultés.

Pour être reçu Avocat à Veniſe, il falloit commencer par être licencié dans l'Univerſité de Padoue; & pour obtenir les lettres de licence, il falloit avoir fait ſon droit dans la même Ville, & y avoir paſſé cinq années conſécutives avec les certificats d'avoir ſuivi les différentes claſſes de ces Ecoles publiques. Il n'y a que les étrangers qui puiſſent ſe préſenter au college, ſoutenir leurs theſes, & être licenciés ſur-le-champ.

J'étois originaire Modenois, mais né à Veniſe, ainſi que mon pere, pouvois-je jouir de

l'avantage des Etrangers ? Je n'en ſais rien ; mais une lettre écrite par ordre du Duc de Modene à ſon Miniſtre à Veniſe, me fit placer dans la claſſe des privilégiés.

Me voilà donc dans la poſſibilité de me rendre bien vîte à Padoue, & d'y recevoir le bonnet doctoral ; mais voilà une nouvelle difficulté encore plus forte. Au Barreau de Veniſe, on ne ſuit que le code Vénitien ; on ne cite jamais ni *Bartole*, ni *Balde*, ni *Juſtinien*. On ne les connoît preſque pas ; mais il faut les connoître à Padoue. C'eſt à Veniſe comme à Paris, les jeunes gens perdent leur tems dans une étude inutile.

J'avois perdu mon tems, ainſi que les autres ; j'avois étudié le droit romain à Pavie, à *Udine*, à Modene ; mais j'étois hors d'exercice depuis quatre ans ; j'avois perdu la trace des loix impériales, & je me vis dans la néceſſité de devenir encore écolier.

Je m'adreſſai à un de mes anciens amis. M. *Radi* que j'avois connu dans mon enfance, & ayant employé ſon tems beaucoup mieux que moi, étoit devenu bon Avocat & excellent maître en droit pour inſtruire les Candidats qui n'alloient à Padoue que quatre fois par an, pour ſe montrer & pour rapporter les certificats de préſence. M. Radi étoit un brave homme ; mais

il aimoit le jeu, ce qui faiſoit qu'il n'étoit pas trop à ſon aiſe; ſes écoliers profitoient de ſes leçons, & lui emportoient ſouvent ſon argent.

Quand M. *Radi* me crut en état de pouvoir m'expoſer, nous allâmes enſemble à Padoue. J'avoue qu'inſtruit comme je l'étois & avec une certaine hardieſſe que l'uſage du monde m'avoit donnée, je ne laiſſois pas cependant d'appréhender ces mines graves & impoſantes, qui devoient me juger : mon ami ſe moquoit de moi; il m'aſſuroit qu'il n'y avoit rien à craindre; que c'étoit des cérémonies par leſquelles il falloit paſſer, & qu'il faudroit être bien ignorant pour ne pas être couronné des lauriers de l'Univerſité.

Arrivés dans la grande Ville des Docteurs, nous allâmes d'abord chez M. Pighi, Profeſſeur en droit civil, pour le prier de vouloir bien être mon *Promoteur;* c'eſt-à-dire, celui qui, en qualité d'aſſiſtant, devoit me préſenter & me ſoutenir. Il m'accorda la grace que je lui demandai, & il reçut avec beaucoup d'honnêteté un cabaret d'argent dont je lui fis préſent.

Nous allâmes enſuite au bureau de l'Univerſité, pour remettre entre les mains du Caiſſier la ſomme que les Profeſſeurs partagent entr'eux :

on fait cette avance à titre de dépôt ; mais on dit là, comme à la Comédie, on ne rend plus l'argent quand la toile eſt levée.

Il falloit faire des viſites à tous les Docteurs du College, & nous en fîmes beaucoup avec des cartes ; mais arrivés chez M. l'Abbé Arrighi, un des premiers Profeſſeurs de l'Univerſité, le portier avoit ordre de nous faire entrer. Nous le trouvâmes dans ſon cabinet ; nous lui fîmes le compliment ordinaire de vouloir bien m'honorer de ſa préſence, & m'accorder ſon indulgence. Il parut très-étonné de nous voir bornés à ce compliment ſec & inutile : nous ne ſavions ce qu'il vouloit dire ; voici de quoi il s'agiſſoit.

Il avoit paru une nouvelle Ordonnance qui avoit été publiée par ordre des Réformateurs des Etudes de Padoue, par laquelle les aſpirans au bonnet doctoral, avant que de paroître dans le College raſſemblé, devoient être examinés particulierement, pour voir s'ils étoient ſuffiſamment inſtruits, & s'ils étoient dignes de s'y expoſer.

C'étoit M. Arrighi lui-même, qui, par un zele exceſſif, voyant que l'acte public des Candidats n'étoit plus qu'un jeu, qu'on favoriſoit trop la jeuneſſe pareſſeuſe, qu'on choiſiſſoit les queſtions à plaiſir, qu'on communiquoit même les argumens, qu'on fourniſſoit les réponſes,

& qu'on ne faisoit que des Docteurs sans doctrine, avoit sollicité & obtenu cette fameuse Ordonnance, qui alloit détruire l'Université de Padoue, si elle eût été de longue durée.

Je devois donc subir cet examen, & l'Abbé *Arrighi* devoit être mon examinateur. Il pria M. Radi de passer dans sa bibliotheque, & se mit tout de suite à l'ouvrage : il ne me ménagea pas; il sautoit *du Code Justinien aux Canons de l'Eglise, des Digestes aux Pandectes*; je répondois tant bien que mal, peut-être plus mal que bien, marquant cependant assez de connoissance & beaucoup de hardiesse. Mon examinateur, très-strict & très-délicat, n'étoit pas tout-à fait content de moi : il auroit voulu que j'eusse encore étudié : je lui dis ouvertement que j'étois venu à Padoue pour être licencié, que ma réputation seroit compromise, si je m'en retournois sans le bonnet doctoral, que mon dépôt étoit fait.... Comment, dit-il, vous avez déposé l'argent?... Oui, Monsieur. — Et il a été reçu sans mon ordre? — Le Caissier l'a reçu tout simplement, & en voici la quittance. — Tant-pire, vous risquez de le perdre. Avez-vous le courage de vous y exposer? — Oui, Monsieur, j'y suis déterminé, à tel prix que ce soit. J'aime mieux renoncer pour toujours à être Avocat, que de revenir une seconde fois.

— Vous êtes bien hardi. — Monſieur, j'ai de l'honneur. — C'eſt aſſez; prenez votre jour, je m'y trouverai; mais prenez-y garde : la plus petite faute vous fera manquer votre coup. Je tire ma révérence, & je m'en vais.

Radi avoit tout entendu; il étoit plus tremblant que moi. Je ſavois que mes réponſes n'avoient pas été bien exactes; mais au College des Docteurs, les queſtions ſont bornées, & on ne vous fait pas parcourir d'un bout à l'autre le cahos immenſe de la Juriſprudence.

Nous allons, le jour ſuivant, à l'Univerſité, pour voir tirer de l'urne, les *points* que le ſort m'avoit deſtinés. Celui du droit civil étoit ſur les ſucceſſions des Inteſtats, & celui du droit canon rouloit ſur la Bigamie. Je connnoiſſois bien les *titres* de l'un & les *chapitres* de l'autre : je les repaſſai ce même jour dans la bibliotheque du Docteur *Pighi*, mon Promoteur; & je m'appliquai ſérieuſement juſqu'à l'heure du ſouper.

Nous nous mettions à table, mon ami & moi, lorſque cinq jeunes gens entrent dans la ſalle, & veulent ſouper avec nous. — Très-volontiers : nous ſommes ſervis, on ſoupe, on rit, on s'amuſe. Un des cinq écoliers étoit un Candidat qui avoit été refuſé à l'examen du Profeſſeur Arrighi. Il peſtoit contre cet Abbé,

Corſe de nation, & badinoit ſur la barbarie du pays & du regnicole.

Je ſouhaite le bon ſoir à ces Meſſieurs. C'eſt demain le jour de mon Doctorat ; il faut que j'aille me coucher : ils ſe moquent de moi : ils tirent de leurs poches des jeux de cartes ; un d'entr'eux met des ſequins ſur la table ; *Radi*, le premier, fait ſon livret pour ponter : nous jouons, nous paſſons la nuit au jeu, & nous perdons, Radi & moi, notre argent.

Voilà le Bedeau du College qui arrive, & m'apporte la robe longue que je devois endoſſer. On entend la cloche de l'Univerſité, il faut partir, il faut aller s'expoſer ſans avoir fermé l'œil, & dans le chagrin d'avoir perdu mon tems & mon argent.

Qu'importe ? allons, courage ; j'arrive ; mon Promoteur vient au-devant de moi, me prend par la main, & me place à côté de lui ſur une baluſtrade, en face du demi-cercle de la nombreuſe aſſemblée.

Je me leve quand tout le monde eſt aſſis ; je commence par réciter le cérémonial d'uſage, & je propoſe les deux theſes que je devois ſoutenir. Un des députés à l'argumentation me flanque *un ſillogiſme in barbara*, avec citations de textes à la majeure & à la mineure ; je réſume l'argument, & dans la citation d'un para-

graphe, je me trompe du numéro 5 au numéro 7; mon Promoteur m'avertit tout bas de cette faute légére; je veux me corriger. M. Arrighi se leve de son siege, dit tout haut, en adressant la parole à M. *Pighi*, je proteste, Monsieur, que je ne souffrirai pas la moindre infraction aux loix de l'Ordonnance. Les avis aux Candidats sont défendus dans ces momens. Passe pour cette fois-ci, mais je vous préviens pour l'avenir.

Je m'apperçus que tout le monde étoit indigné de cette sortie déplacée ; je saisis l'instant favorable, je repris le fond de ma *these*, & les propositions de l'argument. Je mis à la place de la méthode scholastique, la doctrine, les raisonnemens, les discussions des compilateurs & des interprétes. Je fis une dissertation sur toute l'étendue *des successions des Intestats* ; tout le monde m'applaudit ; voyant que ma hardiesse m'étoit pardonnée, je tombai tout-à-coup du *droit civil* au *droit canon* ; j'entrepris l'article de la *Bigamie ;* je le traitai comme l'autre. Je parcourus les loix des Grecs & des Romains, je citai les Conciles ; le sort m'avoit favorisé dans la sortie des questions ; je les savois par cœur ; je me fis un honneur immortel. On va aux voix. Le Greffier en publie le résultat; je suis Licencié *nemine penitus*, *penitusque discrepante*. C'est à dire, *pas une voix contre ;* pas même

même M. Arrighi contre moi ? Au contraire, il en étoit très-content. Alors mon Promoteur après m'avoir mis ſur la tête le bonnet doctoral, fit l'éloge du Licencié ; mais comme je n'avois pas ſuivi la route ordinaire, il créa ſur-le-champ de la proſe, & des vers latins qui firent beaucoup d'honneur à ma perſonne, & à la ſienne.

Tout le monde entre quand une fois le Candidat a été reçu ; tout le monde entra, & je fus étourdi par les complimens & les embraſſades.

Nous rentrons, Radi & moi, dans notre hôtel, très-contens que l'affaire ſoit terminée, & très-embarraſſés de nous voir ſans argent ; il falloit en chercher ; nous en trouvâmes ſans beaucoup de peine, & nous partîmes glorieux & triomphans pour Veniſe.

CHAPITRE XXIII.

Ma réception dans le Corps des Avocats. Ma préſentation au Palais. Dialogue entre une femme & moi.

ARRIVÉ à Veniſe, après avoir embraſſé ma mere & ma tante, qui étoient au comble de leur joie, j'allai voir mon oncle le Procureur, & le priai de me placer chez un Avocat, pour m'inſtruire des formes qui ſe pratiquent au Barreau. Mon oncle qui étoit dans le cas de choiſir, me recommanda à M. *Terzi*, un des meilleurs plaidans & des meilleurs conſultans de la République. Je devois y reſter pendant deux ans ; mais j'y entrai au mois d'Octobre 1731, & j'en ſortis, & fus reçu Avocat au mois de Mai 1732. Apparemment qu'on a regardé ſeulement la date de l'année, & non celle des mois, je remplis les formalités en huit mois de tems ; il y avoit toujours dans mes arrangemens quelque choſe d'extraordinaire, & (il faut dire la vérité) preſque toujours à mon avantage. J'étois né heureux, ſi je ne l'ai pas toujours été, c'eſt ma faute.

Les Avocats à Veniſe doivent avoir leurs logemens, ou du moins leurs Etudes, dans le quartier de la Robe. Je louai un appartement à Saint Paternien, & ma mere & ma tante ne me quitterent pas. J'endoſſai la robe de mon état, qui eſt la même que la *Patricienne*, j'enveloppai ma tête dans une immenſe perruque, & j'attendois avec impatience le jour de ma préſentation au Palais.

Cette préſentation ne ſe fait pas ſans cérémonies. Le novice doit avoir deux aſſiſtans, qu'on appelle à Veniſe *Comperes de Palais* ; le jeune homme les cherche parmi les anciens Avocats qui lui ſont les plus attachés, & je choiſis M. Uccelli & M. Roberti, tous deux mes voiſins.

J'allai donc au milieu de mes deux *Comperes*, au bas du grand Eſcalier, dans la grande Cour du Palais, faiſant pendant une heure & demie tant de révérences & de contorſions, que mon dos en étoit briſé, & ma perruque étoit devenue la criniere d'un Lion. Chaque perſonne qui paſſoit devant moi, diſoit ſon mot ſur mon compte ; les uns, voilà un garçon qui a de la phiſionomie ; les autres, voilà un nouveau balayeur du Palais ; quelques-uns m'embraſſoient, d'autres me rioient au nez. Enfin, je montai, j'envoyai mon domeſtique chercher

une gondole, n'osant pas paroître dans les rues décoëffé comme j'étois, & je lui donnai rendez-vous dans la Salle du Grand Conseil, où je m'assis sur un banc, & où je voyois passer tout le monde sans être vu de personne.

Je faisois mes réflexions sur l'état que je venois d'embrasser. Il y a ordinairement à Venise 240 Avocats sur le tableau ; il y en a dix à douze du premier rang, vingt, peut-être, qui occupent le second ; tous les autres vont à la chasse des cliens, & les petits Procureurs veulent bien être leurs chiens, à condition qu'ils partagent ensemble la proie. Je craignois pour moi étant le dernier arrivé, & je regrettois les Chancelleries que j'avois abandonnées.

Mais en me tournant d'un autre côté, je voyois qu'il n'y avoit pas d'état plus lucratif & plus estimé que celui d'Avocat. Un noble Vénitien, un Patricien, Membre de la République, qui ne daigneroit pas être Négociant, ni Banquier, ni Notaire, ni Médecin, ni Professeur d'une Université, embrasse la profession d'Avocat, il l'exerce au Palais, & appelle les autres Avocats ses Confreres. Il s'agit d'avoir du bonheur ; & pourquoi devois-je en avoir moins qu'un autre ? Il falloit s'essayer, il falloit entrer dans le cahos du Barreau, où le travail & la probité conduisent au temple de la fortune.

Pendant que j'étois-là tout ſeul, faiſant des châteaux en Eſpagne, je vois approcher de moi une femme d'environ trente ans, qui n'étoit pas mal de figure, blanche, ronde, potelée, le nez écraſé, les yeux malins, avec beaucoup d'or au col, aux oreilles, aux bras, aux doigts, & dans un accoutrement qui annonçoit une femme du commun, mais à ſon aiſe : elle m'accoſte & me ſalue.

Bon jour, Monſieur. — Bon jour, Madame. — Permettez-vous que je vous faſſe mon compliment ? — De quoi ? — De votre entrée au Palais. Je vous ai vu dans la Cour faiſant vos ſalamalecs ; pardi, Monſieur, vous êtes joliment coëffé ! — N'eſt-ce pas ? Suis-je beau garçon ? La coëffure n'y fait rien, M. Goldoni eſt toujours bien. — Vous me connoiſſez, Madame ? — Ne vous ai-je pas vu il y a quatre ans dans le pays de la Chicanne, en perruque longue, & petit manteau ? — Oui, vous avez raiſon, quand j'étois chez le Procureur : — Oui, chez M. Indric. — Vous connoiſſez mon oncle ? — Moi ? je connoîs ici depuis le Doge juſqu'aux Scribes de la Cour. Etes-vous mariée ? — Non. — Etes-vous veuve ? Non. — Je n'oſe pas vous en demander davantage. — Vous faites bien. — Avez-vous un emploi ? — Non. — Cependant à votre air...... vous me pa-

roiſſez honnête femme. — Auſſi le ſuis-je. — Vous avez donc des rentes. — Point du tout. — Mais vous êtes bien nippée, comment faites-vous donc ? — Je ſuis fille du Palais, & le Palais m'entretient. — Ah ! la ſinguliere choſe ! Vous êtes fille du Palais, dites-vous ? — Oui, Monſieur, mon pere y étoit employé. — Qu'y faiſoit-il ? — Il écoutoit aux portes, & il alloit apporter les bonnes nouvelles à ceux qui attendoient des graces ou des arrêts, ou des jugemens favorables ; il avoit de bonnes jambes, & il arrivoit toujours le premier. Ma mere étoit toujours ici comme moi ; elle n'étoit pas fiere, elle recevoit la piece, & ſe chargeoit de quelques commiſſions. Je ſuis née & élevée dans ces ſalles dorées, & j'ai de l'or ſur moi, comme vous voyez. — Votre hiſtoire eſt très-ſinguliere ; & vous ſuivez les traces de votre mere ? — Non, Monſieur, je fais autre choſe. — C'eſt-à-dire ? — Je ſuis ſolliciteuſe de Procès. — Solliciteuſe de Procès ! je n'y comprends rien. — Je ſuis connue comme *Barabas* : on ſait que tous les Avocats, tous les Procureurs ſont de mes amis, & pluſieurs perſonnes s'adreſſent à moi, pour leur procurer des conſeils & des défenſeurs. Ces perſonnes qui ont recours à moi, ordinairement ne ſont pas riches, & je m'adreſſe à de nouveaux arrivés, à des déſœuvrés qui

ne demandent pas mieux que de travailler pour ſe faire connoître. Savez vous, Monſieur, que telle que vous me voyez, j'ai fait la fortune d'une bonne douzaine des plus fameux Avocats du Barreau ? Allons, Monſieur, courage ; ſi vous voulez je ferai la vôtre. — (Je m'amuſois à l'entendre, mon domeſtique n'arrivoit pas, & je continuai la converſation).

Eh bien, Mademoiſelle, avez-vous quelque bonne affaire actuellement ? — Oui, Monſieur, j'en ai pluſieurs ; j'en ai d'excellentes. J'ai une veuve ſoupçonnée d'avoir caché le magot ; une autre qui voudroit faire valoir un contrat de mariage fait après coup ; j'ai des filles qui demandent à être dotées ; j'ai des femmes qui voudroient plaider en ſéparation ; j'ai des enfans de famille pourſuivis par leurs créanciers : vous voyez, vous n'avez qu'à choiſir.

Ma bonne, lui dis-je, vous avez parlé, je vous ai laiſſez dire ; je vais parler à mon tour. Je ſuis jeune, je vais commencer ma carriere, & je deſire des occaſions de m'occuper & de me produire ; mais l'envie de travailler, la démangeaiſon de plaider, ne me feront jamais commencer par les mauvaiſes cauſes que vous me propoſez. Ah, ah, dit-elle en riant, vous mépriſez mes cliens, parce que je vous avois prévenu qu'il n'y avoit rien à gagner ; mais

écoutez : mes deux veuves ſont riches ; vous ſerez bien payé, vous ſerez même payé d'avance, ſi vous le voulez. Je vois venir mon domeſtique de loin, je me leve, & je dis à la bavarde d'un ton ferme & réſolu ; non, vous ne me connoiſſez pas ; je ſuis homme d'honneur...... Elle me prend par la main, & me dit d'un air ſérieux. *Bravo.* Continuez toujours dans les mêmes ſentimens. Ah ! ah ! lui dis-je, vous changez de langage. Oui, reprit-elle, & celui que je prends vaut mieux que l'autre, dont je m'étois ſervie. Notre converſation n'a pas été ſans myſtere ; ſouvenez-vous-en, & prenez garde de n'en parler à perſonne. Adieu, Monſieur, ſoyez toujours ſage, ſoyez toujours honnête, & vous vous en trouverez bien, elle s'en va, & je reſte interdit. Je ne ſavois ce que cela vouloit dire, mais je ſus depuis que c'étoit une eſpionne, qu'elle étoit venue pour me ſonder, & je ne ſus & ne voulus ſavoir qui me l'avoit adreſſée.

CHAPITRE XXIV.

L'heureuſe condition d'un bon Avocat. Trait ſingulier d'un Avocat Vénitien. Almanach de ma façon. Amalaſonte, Tragédie Lyrique de ma compoſition.

J'ÉTOIS Avocat ; j'avois été préſenté au Barreau : il s'agiſſoit d'avoir des cliens : j'allois tous les jours au Palais voir plaider les maîtres de l'art, & regardant de tous les côtés, ſi ma phiſionomie pouvoit ſympathiſer avec quelque plaideur, qui voulût bien me faire débuter dans une cauſe d'appel. Ce n'eſt pas dans les Tribunaux de premiere inſtance qu'un nouvel Avocat peut briller, & ſe faire honneur ; c'eſt dans les Cours ſupérieures que l'on peut étaler la ſcience, l'éloquence, la voix & la grace : quatre moyens également néceſſaires pour qu'un Avocat, à Veniſe, ſoit placé au premier rang.

Mon oncle Indric me promettoit beaucoup ; tous mes amis me flattoient ſans ceſſe ; mais en attendant il falloit paſſer tout l'après-midi & une partie de la ſoirée dans un cabinet, pour ne pas manquer l'inſtant heureux qui pouvoit arriver.

Un des profits les plus essentiels de l'Avocat Vénitien, ce sont les Consultations; à un Avocat du premier ordre, on paie une Consultation de trois quarts-d'heure seulement deux ou trois sequins : & avant de paroître devant le Juge, il y a quelquefois dans une cause de conséquence & compliquée, douze, quinze & vingt Consultations.

Si l'Avocat est chargé d'écrire & de former une demande ou une réponse, dans les actes de sa procédure, ce sont quatre, six, douze sequins qu'on lui remet sur-le-champ.

Les plaidoyers ne s'écrivent pas à Venise. L'Avocat plaide de vive voix, & sa harangue lui est payée à proportion de l'intérêt de la cause, & du mérite du défenseur.

Tout cela monte très-haut : je m'amusois à calculer dans ma solitude & dans mes momens d'ennui, qu'un Avocat, qui a du crédit & du bonheur, peut gagner, sans se géner, quarante mille livres par an, & c'est beaucoup pour un pays où la vie est de moitié moins chere qu'à Paris.

Je me souviens d'un trait singulier d'un des plus fameux Avocats de mon tems.

C'étoit un homme qui avoit beaucoup gagné, qui tenoit un état honnête à Venise, mais qui avoit fait bâtir une maison superbe & très-ornée,

dans une Ville de terre-ferme, où il déployoit tout son faste & toute sa magnificence.

Un jour qu'un de ses cliens alla chez lui pour le consulter & lui dire qu'il alloit partir pour Milan, l'Avocat le pria de lui faire construire un carrosse, & de le lui envoyer à sa maison de V....

Le client s'en chargea avec plaisir. Il fit exécuter la commission sous ses yeux ; la voiture étoit de la plus grande beauté. Il l'envoya, comme ils étoient convenus, & en fit part au commettant sans lui parler du prix.

Le client revient à Venise, & va, avec son Procureur, consulter l'Avocat sur le courant de ses affaires. Au milieu de la conversation, l'Avocat se souvient du carrosse ; il l'avoit vu, il en étoit bien content, & lui demande le mémoire. Le client refuse de le donner, & prie son défenseur de vouloir bien l'accepter, comme une marque d'amitié & de considération. L'Avocat le remercie, & fait semblant d'insister pour le paiement ; mais les trois quarts d'heure s'écouloient ; il y avoit, dans l'antichambre, des plaideurs qui attendoient ; & la montre à la main, on reprit bien vîte la Consultation. Le tems fini, tout le monde se leve, l'Avocat va accompagner à la porte son client comme de coutume. Le

Procureur lui préfente trois fequins, l'Avocat les prend, & rentre dans fon cabinet.

Le Procureur trouva le trait fingulier. Il ne put pas fe paffer d'en faire part à fes amis; fes amis le dirent à d'autres, & quelqu'un d'entreux en parla à l'Avocat; voici fa réponfe & fa juftification.

M. le Comte A*** m'a fait un préfent; je l'ai remercié, & nous voilà quittes. Je lui ai donné ma Confultation, il l'a payée, & nous voilà encore quittes. Je me moque des fots, & je vais mon train.

Cet homme avoit raifon de fe moquer du monde; car il avoit toujours fes tablettes remplies de noms de cliens, & fes quarts d'heure employés.

Chez moi, il ne venoit que quelques curieux pour me fonder, on quelques chicaneurs dangereux; je les écoutois patiemment : je leur donnois mes avis; je n'avois pas la montre à la main; je les gardois tant qu'ils vouloient; je les accompagnois jufqu'à la porte, & ils ne me donnoient rien : c'eft le lot des commençans; il faut trois ou quatre ans avant que de parvenir à fe faire un nom, & à gagner quelque argent.

Je fuis fondé à croire cependant que fi j'avois

continué ma carriere au Barreau, j'aurois fait mon chemin beaucoup plus promptement que bien d'autres de mes confreres; car, au bout de six mois, j'avois plaidé une cause, & je l'avois gagnée; mais mon étoile me menaçoit déjà d'un nouveau changement, que je n'ai pu éviter, & je réserve pour le chapitre suivant l'origine & les conséquences d'une révolution encore plus forte que celle que j'avois éprouvée dans le College de Pavie.

En attendant, je passois le tems dans mon cabinet seul, ou mal accompagné, & je faisois des Almanachs; faire des Almanachs, soit en Italien, soit en François, c'est s'occuper à des imaginations inutiles; mais pour cette fois-ci, c'est différent. Je fis vraiment un Almanach qui fut imprimé, qui fut goûté, & qui fut applaudi.

Je lui donnai pour titre : l'Expérience du passé, Astrologue de l'avenir, Almanach critique pour l'année 1732. Il y avoit un discours général sur l'année, & quatre discours sur les quatre saisons en tersets, entrelassés à la maniere de Dante, contenant des critiques sur les mœurs du siecle, & il y avoit, pour chaque jour de l'année, un pronostic qui renfermoit une plaisanterie, ou une critique, ou une pointe.

Je ne vous rendrai pas compte d'un enfan-

tillage qui n'en mérite pas la peine. Je vais vous transſcrire ſeulement le couplet du jour de Pâques, parce que cette plaiſanterie, qui étoit peut-être la moins ſaillante, fit un effet admirable à cauſe du pronoſtic vérifié, & me procura de l'agrément & des ſervices eſſentiels. Voici la prédiction en vers italiens :

In ſi' gran giorno una gentil Conteſſa
al perucchier ſacrifica la Meſſa.

La voici en François :

Dans ce grand jour une aimable Comteſſe.
A ſon coëffeur ſacrifira la Meſſe.

Ce petit ouvrage, tel qu'il étoit, m'amuſa beaucoup ; car, dans ces tems-là, il n'y avoit pas de Spectacles à Veniſe, & mes différentes occupations m'avoient empêché d'y ſonger. Les critiques & les plaiſanteries de mon Almanach étoient vraiment d'un genre comique, & chaque pronoſtic auroit pu fournir le ſujet d'une Comédie.

L'envie me reprit alors de revenir à mon ancien projet, & j'ébauchai quelques pieces ; mais faiſant réflexion que le genre comique ne convenoit pas infiniment à la gravité de la robe, je crus plus analogue à mon état la majeſté tragique, & fis infidélité à Thalie, en me rangeant ſous les drapeaux de Melpomene.

Comme je ne veux rien cacher à mon lecteur, il faut que je lui révele mon ſecret. Mes affaires alloient mal, j'étois dérangé (on va voir tout-à-l'heure comment & pourquoi). Mon cabinet ne me rapportoit rien : j'avois beſoin de tirer parti de mon tems. Les profits de la Comédie ſont très-médiocres, en Italie, pour l'Auteur ; il n'y avoit que l'Opéra qui pût me faire avoir cent ſequins d'un ſeul coup.

Je compoſai, dans cette vue, une tragédie lyrique, intitulée *Amalaſonte*. Je crus bien faire, je trouvai des gens qui, à la lecture, me parurent contens : il eſt vrai que je n'avois pas choiſi des connoiſſeurs. Je parlerai de cette Tragédie muſicale, dans un autre moment. Voici mon oncle Indric qui vient me propoſer une cauſe, il faut l'écouter.

CHAPITRE XXV.

Mon premier Pladoyer. Mon Hiſtoire avec une tante & une niece.

LA cauſe que mon oncle venoit de me propoſer étoit une conteſtation provenante d'une ſervitude hydraulique. Un Meûnier avoit acheté un filet d'eau pour faire aller ſes moulins. Le Propriétaire de la ſource l'avoit détournée ; il s'agiſſoit de rétablir le demandeur dans ſes droits, & de dommages & intérêts. La Ville de Crême avoit pris fait & cauſe pour le Meûnier. Il y avoit un modele démonſtratif ; il y avoit eu des procès-verbaux, des faits, des violences, des rébellions. La cauſe étoit mixte *au civil & au criminel* ; les Avogadeurs, Magiſtrature très-grave ſemblable à celle des Tribuns du peuple romain, devoient en juger. J'avois pour Avocat adverſaire le célèbre *Cordelina*, l'homme le plus ſavant & le plus éloquent du Barreau de Veniſe : celui-ci devoit parler le premier : je devois répondre ſur-le-champ ſans écrits, ſans méditations.

Le jour eſt appointé ; je me rends au Tribunal de *l'Avogarie*. Mon adverſaire parle pendant une

une heure & demie; je l'écoute, je ne le crains pas. Sa harangue finie, je commence la mienne; je tâche, par un préambule pathétique, de me concilier la faveur de mon Juge. C'étoit la premiere fois que je m'exposois, j'avois besoin d'indulgence: j'entre en matière; j'attaque de front la harangue de *Cordelina*; mes faits sont vrais, mes raisons sont bonnes, ma voix est sonore, mon éloquence ne déplaît pas; je parle pendant deux heures, je conclus, & je m'en vais trempé de la tête aux pieds.

Mon domestique m'attendoit dans une chambre voisine; je changeai de chemise; j'étois fatigué, épuisé. Voilà mon oncle qui arrive: mon cher neveu, nous avons gagné, la partie adverse est condamnée aux dépens. Courage, continua-t-il, courage, mon ami; ce premier coup d'essai vous annonce pour un homme qui doit faire son chemin, vous ne manquerez pas de cliens. Me voilà donc bien heureux!.... Ciel! quelle destinée! que de vicissitudes! que de revers!

L'évenement malheureux que je vais raconter, & que j'ai annoncé dans le chapitre précédent, auroit pu se trouver entremêlé parmi les anecdotes des deux années précédentes; mais j'ai mieux aimé rassembler l'histoire en entier, que d'en couper le fil, & de la morceler.

Ma mere avoit été très-liée avec Madame St *** & Mademoiſelle Mar*** qui étoient deux ſœurs faiſant chacune ménage à part, quoique logées dans la même maiſon.

Ma mere les avoit perdues de vue à cauſe de ſes voyages, & renouvella connoiſſance avec elles, auſſi-tôt que nous vinmes nous rétablir à Veniſe.

Je fus préſenté à ces Dames; & comme la Demoiſelle étoit la plus riche, elle logeoit au premier : elle tenoit appartement, & on alloit de préférence chez elle.

Mademoiſelle Mar*** n'étoit pas jeune; mais elle avoit encore de beaux reſtes : à l'âge de quarante ans, elle étoit fraîche comme une roſe, blanche comme la neige, avec des couleurs naturelles, des grands yeux vifs & ſpirituels, une bouche charmante & un embonpoint agréable; elle n'avoit que le nez qui gâtoit un peu ſa phiſionomie : c'étoit un nez aquilain, un peu trop relevé, qui, cependant, lui donnoit un air d'importance quand elle prenoit ſon ſérieux.

Elle avoit toujours refuſé de ſe marier, quoique par ſon air honnête & par ſa fortune, elle n'eût jamais manqué de partis; & pour mon bonheur, ou pour mon malheur, je fus l'heureux mortel qui put la toucher le premier : nous

étions d'accord, & nous n'osions pas nous le dire; car Mademoiselle faisoit la prude, & je craignois un refus. Je me confiai à ma mere; elle n'en fut pas fâchée : au contraire, croyant le parti convenable pour moi, elle se chargea d'en faire les avances; mais elle alloit lentement pour ne pas me distraire de mes occupations, & elle auroit voulu que je prisse un peu plus de consistance dans mon état.

En attendant j'allois passer les soirées chez Mademoiselle Mar***. Sa sœur descendoit pour faire la partie, & conduisoit avec elle ses deux filles qui déjà étoient nubiles. L'aînée étoit contrefaite, l'autre étoit ce qu'on appelle en François une *Laidron*. Elle avoit cependant de beaux yeux noirs & fripons, un petit masque d'Arlequin fort drôle, & des graces naïves & piquantes. Sa tante ne l'aimoit pas, car elle l'avoit contre-carrée maintes fois dans ses inclinations passageres, & ne manquoit pas de faire son possible pour la supplanter à mon égard. Pour moi, je m'amusois avec la niece, & je tenois bon pour la tante.

Dans ces entrefaites un *Excellence* s'introduisit chez Mademoiselle Mar*** il fit les yeux doux à la belle, & elle donna dans le panneau. Ils ne s'aimoient ni l'un, ni l'autre; la Demoi-

ſelle en vouloit au titre, & le Monſieur à la fortune.

Cependant je me vis déchu de la place d'honneur que j'avois occupée; j'en fus piqué, & pour me venger je fis la cour à la rivale déteſtée, & je pouſſai ſi loin ma vengeance, qu'en deux mois de tems, je devins complettement amoureux, & je fis à ma *laidron* un bon contrat de mariage dans toutes les regles, & dans toutes les formes.

Il eſt vrai que la mere de la Démoiſelle & ſes adhérens, ne manquerent pas d'adreſſe pour m'attrapper. Il y avoit dans notre contrat des articles très-avantageux pour moi; je devois recevoir une rente qui appartenoit à la Demoiſelle, ſa mere devoit lui céder ſes diamans, & je devois toucher une ſomme conſidérable d'un ami de la maiſon qu'on n'a pas voulu me nommer.

Je continuois toujours à me montrer chez Mademoiſelle Mar*** & j'y paſſois les ſoirées comme à mon ordinaire, mais la tante ſe méfioit de ſa niece; elle voyoit que j'avois pour celle-ci des attentions un peu moins réſervées. Elle ſavoit que depuis quelque tems je montois toujours au ſecond, avant que d'entrer au premier; le dépit la rongeoit, & elle vouloit ſe défaire de ſa ſœur, de ſes nieces & de moi.

Elle ſollicita à cet effet ſon mariage avec le Gentilhomme qu'elle croyoit tenir dans ſes filets ; elle lui fit parler pour convenir du tems & des conditions ; mais quel fut ſon étonnement & ſon humiliation, quand elle reçut en réponſe que ſon Excellence demandoit la moitié du bien de la Demoiſelle en donation en ſe mariant, & l'autre moitié après ſa mort. Elle donna dans des tranſports de rage, de haine & de mépris ; elle envoya un refus formel à ſon prétendu, & manqua mourir de douleur.

Les gens de la maiſon qui écoutent, & qui parlent, rapporterent tout ce qu'ils ſavoient à la ſœur aînée, & voilà la niece ainſi que la mere dans la plus grande joie.

Mademoiſelle Mar*** n'oſoit rien dire, elle dévoroit ſon chagrin, & me voyant affecter des égards pour ſa niece, elle me lançoit des regards terribles avec ſes gros yeux qui étoient enflammés de colere ; nous étions tous dans cette ſociété de mauvais politiques.

Mademoiſelle Mar*** qui ne ſavoit pas où nous en étions ſa niece & moi, ſe flattoit encore de m'arracher à l'objet de ſa jalouſie, & vu la différence des fortunes, elle croyoit me revoir à ſes pieds ; mais le trait de perfidie dont je vais m'accuſer la détrompa entierement.

J'avois compoſé une chanſon pour ma pré-

tendue, j'avois fait compoſer la muſique par un amateur plein de goût, & j'avois projetté de la faire chanter dans une ſérénade ſur le canal où donnoit la maiſon de ces Dames. Je crus le moment favorable pour faire exécuter mon projet, ſûr de plaire à l'une, & de faire enrager l'autre.

Un jour que nous étions dans le ſallon de la tante, faiſant une partie ſur les neuf heures du ſoir, une ſymphonie très-bruyante ſe fait entendre dans le canal, ſous le balcon du premier, & par conſéquent ſous les fenêtres auſſi du ſecond. Tout le monde ſe leve & ſe met à portée d'en jouir ; l'ouverture finie, on entendit la charmante voix d'*Agnèſe*, qui étoit la Chanteuſe à la mode pour les ſérénades, & qui, par la beauté de ſon organe, & par la netteté de ſon expreſſion, fit goûter la muſique, & applaudir les couplets.

Cette chanſon fit fortune à Veniſe, car on la chantoit par-tout ; mais elle mit le trouble dans l'eſprit des deux rivales, qui chacune ſe croyoit en droit de ſe l'approprier. Je tranquilliſai la niece tout bas, l'aſſurant que la fête lui étoit conſacrée, & je laiſſai l'autre dans le doute & dans l'agitation. Tout le monde m'adreſſoit des complimens ; je me défendois, je

gardois l'*incognito* ; mais je n'étois pas fâché qu'on me ſoupçonnât.

Le jour après je me rendis chez ces Dames à l'heure ordinaire. Mademoiſelle Mar***, qui me guettoit, me vit entrer ; elle vint au-devant de moi, & me fit paſſer dans ſa chambre ; elle me fit aſſeoir à côté d'elle, & d'un air ſérieux & paſſionné : vous nous avez régalées, me dit-elle d'un divertiſſement très-brillant ; mais nous ſommes pluſieurs femmes dans cette maiſon, à qui cette galanterie a-t-elle pu être adreſſée ? je ne ſais pas ſi c'eſt à moi à vous remercier. Mademoiſelle, lui répondis je, je ne ſuis pas l'auteur de la ſérénade.... Elle m'interrompt d'un air fier & preſque menaçant ; & ne vous cachez pas, dit-elle, c'eſt un effort inutile ; dites-moi ſeulement ſi c'eſt pour moi, ou pour d'autre, que cet amuſement a été imaginé ? je vous préviens, continua-t-elle, que cette déclaration peut devenir ſérieuſe, qu'elle doit être déciſive, & je ne vous en dirai pas davantage.

Si j'avois été libre, je ne ſais pas ce que j'aurois répondu ; mais j'étois lié, & je n'avois qu'une réponſe à faire. Mademoiſelle, lui dis-je, en ſuppoſant que je fuſſe l'auteur de la ſérénade, je n'aurois jamais oſé vous l'adreſſer. Pourquoi, dit-elle ? Parce que, répondis-je, vos vues ſont trop au-deſſus de moi, il n'y a que les

grands Seigneurs qui puiſſent mériter votre eſtime...... C'eſt aſſez, dit-elle en ſe levant, j'ai tout compris; allez, Monſieur, vous vous en repentirez. Elle avoit raiſon; je m'en ſuis bien repenti.

Voilà la guerre déclarée. Mademoiſelle Mar*** piquée de ſe voir ſupplantée par ſa niece, & craignant de la voir mariée avant elle, ſe tourna d'un autre côté. Il y avoit vis-à-vis ſes fenêtres une famille reſpectable, point titrée, mais alliée à des familles Patriciennes, & dont le fils aîné avoit fait ſa cour à Mademoiſelle Mar*** & avoit été refuſé; elle tâcha de renouer avec le jeune homme, qui ne refuſa pas; elle lui acheta une charge très-honorable au Palais, & en ſix jours de tems tout fut d'accord, & le mariage fut fait.

M. Z*** qui étoit le nouveau mari avoit une ſœur qui devoit être mariée dans le même mois, à un Gentilhomme de Terre-Ferme; c'étoit deux mariages de gens à leur aiſe, & ma prétendue & moi, devions faire le troiſieme, & tout gueux que nous étions, il falloit faire ſemblant d'être riche, & ſe ruiner.

Voilà ce qui m'a dérangé, voilà ce qui m'a mis aux abois. Comment faire pour ſe tirer d'affaire? Vous allez le voir dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XXVI.

SUITE

Du Chapitre précédent.

MA mere ne savoit rien de ce qui se passoit dans une maison où elle n'alloit pas souvent. Mademoiselle Mar *** emprunta des cérémonies d'usage, un trait de méchanceté pour l'en instruire : elle lui envoya un billet de mariage : ma mere en fut très-étonnée : elle m'en parla : je fus obligé de tout avouer ; & tâchant cependant de rendre moins répréhensible la sottise que j'avois faite, en faisant valoir pour bonnes des promesses qui étoient sujettes à caution, & finissant par dire qu'à mon âge une femme de quarante ans ne me convenoit pas ; cette derniere raison appaisa ma mere encore plus que les autres. Elle me demanda si le tems de mon mariage avoit été fixé ; je lui dis qu'oui & que nous avions encore trois bons mois devant nous.

Pour se marier à Venise dans les grandes regles, & avec toutes les folies d'usage, il faut

beaucoup plus de cérémonies que par-tout ailleurs.

Premiere cérémonie. La ſignature du contrat avec intervention de parens & d'amis; formalités que nous avions évitées, ayant ſigné notre contrat à la ſourdine.

Seconde cérémonie. La préſentation de la bague : ce n'eſt pas l'anneau ; c'eſt une bague, c'eſt un diamant ſolitaire, dont le futur doit faire préſent à ſa prétendue. Les parens & ſes amis ſont invités pour ce jour-là ; grand étalage dans la maiſon, beaucoup de faſte, la plus grande parure ; & on ne ſe raſſemble jamais à Veniſe ſans qu'il n'y ait des rafraîchiſſemens très-coûteux : nous n'avons pu l'éviter : notre mariage, tout ridicule qu'il étoit, devoit faire du bruit ; il falloit faire comme les autres, & aller jusqu'au bout.

Troiſieme cérémonie. La préſentation des perles : quelques jours avant celui de la Bénédiction nuptiale, la mere, ou la plus proche parente du prétendu, va chez la Demoiſelle, lui préſente un collier de perles fines que la jeune perſonne porte régulierement à ſon col, depuis ce jour-là juſqu'au bout de l'an de ſon mariage. Il y a peu de familles qui poſſedent ces colliers de perles, ou qui veulent en faire la dépenſe ; mais on les loue ; & pour peu

qu'elles ſoient belles, le louage en eſt très-cher. Cette préſentation entraîne à ſa ſuite des bals, des feſtins, des habits, & par conſéquent beaucoup de dépenſes.

Je ne dirai mot des autres cérémonies ſucceſſives qui ſont à peu-près pareilles à celles qui ſe font par-tout. Je m'arrête à celle des perles que j'aurois dû faire, & que je ne fis pas par cent raiſons; la premiere étoit que je n'avois plus d'argent.

Quand je vis approcher ce dernier préliminaire de la noce, je fis parler à ma belle-mere prétendue, pour qu'elle m'aſſurât les trois conditions de notre contrat.

Il s'agiſſoit de rentes dont il falloit me donner les titres, de diamans que la mere devoit mettre entre les mains de ſa fille, ou entre les miennes, avant le jour de la préſentation des perles, & de me faire paſſer en totalité ou en partie cette ſomme conſidérable que le protecteur inconnu lui avoit promiſe.

Voici le réſultat de la conférence dont un de mes couſins s'étoit chargé. Les rentes de la Demoiſelle conſiſtoient en une de ces penſions viageres que la République avoit deſtinées pour un certain nombre de Demoiſelles; mais il faut que chacune attende ſon tour, & il y

en avoit encore quatre à mourir avant que Mademoiselle St *** en pût jouir : elle-même pouvoit mourir avant que d'en toucher le premier quartier.

Pour les diamans, ils étoient décidemment destinés pour la fille ; mais la mere qui étoit encore jeune, ne vouloit pas s'en priver de son vivant, & elle ne les auroit donnés qu'après son décès.

A l'égard de ce Monsieur, qui (on ne sait pas pourquoi) devoit donner de l'argent, il avoit entrepris un voyage, & il ne devoit pas revenir de si-tôt.

Me voilà bien arrangé & bien content. Je n'avois pas un état suffisant pour soutenir un ménage coûteux, encore moins pour égaler le luxe de deux couples fortunés : mon cabinet ne me rendoit presque rien : j'avois contracté des dettes, je me voyois au bord du précipice, & j'étois amoureux. Je rêvai, je réfléchis, je soutins le combat déchirant de l'amour & de la raison ; cette derniere faculté de l'ame l'emporta sur l'empire des sens.

Je fis part à ma mere de ma situation ; elle convint avec moi, les larmes aux yeux, qu'un parti violent étoit nécessaire pour éviter ma perte. Elle engagea ses fonds pour payer mes

dettes de Venise; je lui cédai les miens de Modene pour son entretien, & je pris la résolution de partir.

Dans le moment le plus flatteur pour moi, après l'heureux début que je venois de faire au Palais au milieu des acclamations du Barreau, je quitte ma Patrie, mes parens, mes amis, mes amours, mes espérances, mon état : je pars, je mets pied à terre à Padoue. Le premier pas étoit fait, les autres ne me couterent plus rien : grace à mon bon tempérament, excepté ma mere, j'oubliai tout le reste ; & l'agrément de la liberté me consola de la perte de ma maitresse.

J'écrivis, en partant de Venise, une lettre à la mere de l'infortunée; je mis sur son compte la cause immédiate du parti auquel j'avois été réduit ; je l'assurai que les trois conditions du contrat une fois remplies, je n'aurois pas tardé à revenir ; & en attendant la réponse, je marchois toujours.

Je portois avec moi mon trésor : c'étoit *Amalasonte* que j'avois composée dans mes loisirs, & sur laquelle j'avois des espérances que je croyois bien fondées : je savois que l'Opéra de Milan étoit un des plus considérables de l'Italie & de l'Europe.

Je me propoſois de préſenter mon Drame à la Direction, qui étoit entre les mains de la nobleſſe de Milan. Je comptois que mon Ouvrage ſeroit reçu, & que cent ſequins ne pouvoient pas me manquer; mais qui compte ſans ſon hôte compte deux fois.

CHAPITRE XXVII.

Mon voyage de Padoue à Milan. Station à Vicence & Vérone. Course par le Lac de Garde à Salò. Ressource inattendue dans cette ville. Station à Bresse. Agréable rencontre à Bergame.

FAISANT route de Padoue à Milan, j'arrivai à Vicence, où je m'arrêtai pendant quatre jours. Je connoissois dans cette ville le Comte Parminion Trissino, de la famille du celebre auteur de la *Sophonisbe*, Tragédie composée à la maniere des Grecs, & une des meilleures pieces du bon siecle de la littérature Italienne. J'avois connu M. Trissino dans ma premiere jeunesse à Venise. Nous avions l'un & l'autre beaucoup de goût pour l'art dramatique. Je lui fis voir mon Amalasonte, il l'applaudit très-froidement, & il me conseilla de m'appliquer toujours au comique pour lequel il me connoissoit des dispositions. Je fus fâché de ce qu'il ne trouva pas mon opera charmant, & j'attribuai sa froideur à la préférence qu'il donnoit lui-même à la comédie.

Je vis avec plaisir à Vicence le fameux Théâtre Olimpique de Palladio, très-célebre architecte du seizieme siecle, natif de cette ville, & j'admirai son arc de triomphe, qui, sans autres ornemens que ceux de proportions régulieres, passe pour le chef-d'œuvre de l'architecture moderne ; les beaux modeles existent, & les imitateurs sont rares.

Je passai de Vicence à Verone, où je desirois faire la connoissance du Marquis Maffei, auteur de Mérope, Ouvrage très-heureux qui a été heureusement imité.

Cet homme versé dans tous les genres de littérature, connoissoit mieux que personne, que le Théâtre Italien avoit besoin de réforme. Il essaya de l'entreprendre, il publia un volume sous le titre de Réforme du Théâtre Italien contenant sa Mérope, & deux comédies, les *cérémonies*, & *Rajouet*; la tragédie fut généralement applaudie; ses deux comédies n'eurent pas le même succès.

M. Maffei n'étant pas à Verone je pris la route de *Brescia* ou *Bresse*, & je m'arrêtai pour la couchée à *Desenzano* sur le lac de Garde, & précisément dans la même auberge, où quelques années auparavant j'avois couru le risque d'être assassiné : je demandai aux gens de l'hôtellerie s'ils se souvenoient de cette aventure, ils me dirent que

que oui, & que le scélérat qui avoit commis d'autres crimes, avoit été pendu.

Etant à souper à table d'hôte, & malgré mon chagrin & mon amour, mangeant du meilleur appétit du monde, je me trouvai à côté d'un Abbé de la ville de *Salò* : la conversation agréable de cet Abbé me fournit l'occasion d'aller voir ce pays charmant, où l'on marche parmi les orangers en plein vent, & toujours au bord d'un lac délicieux.

Une autre raison me détermina à me détourner de ma route. J'étois fort court d'argent. Ma mere heureusement étoit propriétaire d'une maison à *Salò*, & étant connu du locataire, je pouvois me flatter d'en tirer parti.

Il n'y avoit que quatre lieues de *Desenzano* à *Salò*. Nous les fîmes l'Abbé & moi à cheval pour jouir davantage de cette promenade agréable, & je revins le troisieme jour, tout seul, m'étant beaucoup amusé, & avec quelques sequins que la locataire de ma mere m'avoit avancés.

Je payai au voiturier qui m'avoit attendu ses trois journées de repos, & je repris la route de *Brescia*.

J'avois écrit de Vicence à M. Novello, que j'avois connu à *Feltre* en qualité de Vicaire du Gouvernement, & qui pour lors étoit Assesseur du Gouverneur de *Brescia*.

J'allai deſcendre au Palais du Gouvernement. M. Novello me fit un accueil très-gracieux, & comme il ſe ſouvenoit de quelques babioles comiques que j'avois compoſées à Feltre, il me demanda le ſoir, pendant le ſouper, ſi j'avois quelques choſes dans le même genre à lui faire voir. Je lui parlai de mon Opéra. Il étoit très-curieux de l'entendre. Nous nous arrangeâmes pour le jour ſuivant. Il pria à dîner avec nous des gens de lettres, qui ſont très-nombreux, & très-eſtimables dans ce pays-là, & le lendemain, après le café, je fis la lecture de mon Drame, qui fut écouté avec attention, & unanimement applaudi.

C'étoit des connoiſſeurs qui m'avoient jugé, je devois être content ; ils firent même l'analyſe de ma Piece. Le caractere d'*Amalaſonte* étoit bien imaginé & bien ſoutenu, & c'étoit une leçon de morale pour les Reines meres, chargées de la tutele & de l'éducation de leurs auguſtes enfans.

Les bons & les mauvais courtiſans mis avec art en oppoſition, formoient un tableau intéreſſant, & la cataſtrophe malheureuſe d'*Atalaric*, & le triomphe d'Amalaſonte, formoient un dénouement qui rempliſſoit en même-tems la ſévérité qu'exige la Tragédie, & les agrémens qui ſont propres au Mélodrame.

Mon ſtyle parut à cette aſſemblée judicieuſe plus tragique que muſical, & ils auroient deſiré que j'euſſe ſupprimé les airs & la rime, pour en faire à leur avis une bonne Tragédie.

Je les remerciai de leur indulgence, mais je n'étois pas dans le cas de profiter de leurs conſeils. Une Tragédie, fût-elle auſſi excellente que celles de Corneille & de Racine, m'auroit rapporté en Italie beaucoup d'honneur, & très-peu de profit, & j'avois beſoin de l'un & de l'autre. Je quittai *Breſcia* bien décidé de ne pas toucher à mon Drame, & d'aller le propoſer à l'Opéra de Milan.

On pouvoit aller de Breſcia à Milan par une voie plus courte ; mais j'avois envie de voir Bergame, & je pris la route de cette ville.

En traverſant le pays des Arlequins, je regardois de tous les côtés ſi je voyois quelque trace de ce perſonnage comique qui faiſoit les délices du Théâtre Italien ; je ne rencontrai ni ces viſages noirs, ni ces petits yeux, ni ces habits de quatre couleurs qui faiſoient rire, mais je vis des queues de lievre ſur les chapeaux, qui font encore aujourd'hui la parure des payſans de ce canton-là. Je parlerai du maſque, du caractere & de l'origine des Arlequins, dans un chapitre qui doit être conſacré à l'hiſtoire de quatre maſques de la Comédie Italienne.

Arrivé à Bergame, je defcendis dans une hôtellerie des fauxbourgs, les voitures ne montent pas à la ville qui eft très haute & très-efcarpée, & j'allai à pied jufqu'au quartier du Gouvernement qui occupe précifément le fommet de cette rude montagne.

Extrêmement fatigué, & maudiffant la curiofité qui m'avoit entraîné, ne connoiffant perfonne, & ayant befoin de me repofer, je me fouvins que M. *Porta*, mon ancien camarade dans la Chancellerie Criminelle de Chiozza, avoit été nommé Chancelier Civil de Bergame. Je cherchai fon habitation, je la trouvai, mais mon ami n'y étoit pas; il étoit à fix lieues de diftance pour une commiffion relative à fa charge. Je priai fon valet-de-chambre de vouloir bien me permettre de me repofer un inftant, & caufant avec lui, je demandai qui étoit le Gouverneur de la ville.

Quelle bonne nouvelle! quelle furprife agréable pour moi! C'étoit fon Excellence *Bonfadini*: celui qui avoit été Podefta à Chiozza, auprès duquel j'avois fervi en qualité de Vice-Chancelier; je me trouvai tout d'un coup en pays de connoiffance, j'allai au Palais, & je me fis annoncer.

J'étois dans l'anti-chambre en attendant qu'on me fît entrer, & j'entends le Gouverneur lui-

même qui rit, & qui prononce à haute voix: *Ah! ah! l'Aſtrologue! c'eſt l'Aſtrologue. Faites-le entrer. Meſdames, vous allez voir l'Aſtrologue.*

Je ne ſavois pas ce que cela vouloit dire; je craignois qu'on ne voulût me donner un ridicule; j'entrai, mais fort déconcerté. Le Gouverneur me raſſura, & me mit bientôt à mon aiſe; il vint au-devant de moi, il me préſenta à Madame la Gouvernante, & à la ſociété: Voici, dit il, M. Goldoni; vous ſouvenez-vous, Meſdames, de la Comteſſe C***, que nous avons plaiſantée ſur ſa toilette éternelle & ſur ſes meſſes manquées, & ſur le pronoſtic de l'anonyme? Eh bien; c'eſt M. Goldoni qui eſt l'Auteur de cet Almanach critique que vous connoiſſez. Tout le monde me fit politeſſe; le Gouverneur m'offrit un appartement & ſa table; j'acceptai, j'en profitai pendant quinze jours, & je menai la vie du monde la plus agréable; mais il falloit faire la partie des Dames, & je n'étois ni riche, ni heureux.

Le Gouverneur très-honnête & très-diſcret, ne me demandoit pas le motif de mon voyage. Au bout de quelques jours, je crus devoir l'inſtruire de mes aventures & de mon état; il en parut pénétré, & il m'offrit de me garder chez lui pendant les dix mois qui lui reſ-

toient encore pour achever ſon Gouvernement. Je ne devois pas l'accepter, auſſi je le remerciai, & je le priai de me donner des lettres de recommandation pour Milan. Il m'en donna pluſieurs ; une entr'autres que Madame la Gouvernante me donna pour le Réſident de Veniſe, fut pour moi très-utile.

Au bout de la quinzaine, je pris congé de ſon Excellence : je n'avois pas l'air content ; il me queſtionna beaucoup ; je n'oſois rien dire ; il s'apperçut que mon embarras n'étoit pas *l'embarras des richeſſes*. Il m'ouvrit ſa bourſe ; je refuſai ; il inſiſta. Je pris modeſtement dix ſequins ; je voulois lui faire mon billet, il n'en voulut pas. Que de bontés ! que de graces ! Il falloit partir, & le lendemain je me mis en route.

CHAPITRE XXVIII.

Mon arivée à Milan. Ma premiere visite au Résident de Venise. Lecture de mon Amalasonte.

ME voilà à Milan ; me voilà dans cette Métropole de la Lombardie, ancien apanage de la domination Espagnole, où j'aurois dû paroître avec le manteau & la fraise, suivant le costume Castillan, si la muse satyrique ne m'eût pas éloigné de la place qui m'étoit destinée. Je viens maintenant y briguer le *cothurne*; mais je n'aurai les honneurs du triomphe qu'en chaussant le brodequin.

J'allai me loger à l'Hôtel du Puits, un des plus fameux hôtels garnis de Milan; car, pour se présenter avec avantage, si on n'est pas riche, il faut au moins le paroître; & le lendemain, je portai la lettre de recommandation de Madame la Gouvernante au Résident de Venise.

C'étoit alors M. Bartolini, Secrétaire du Sénat, qui avoit été Vice-Bay à Constantinople ; il étoit très-riche, très-magnifique, & aussi

considéré à Milan qu'à Venise. Il fut nommé par scrutin, quelques années après, grand Chancelier de la République, & il jouit pendant long-tems, & jusqu'à sa mort, de cette charge, qui donne le titre d'Excellence à celui qui l'exerce, & le place immédiatement après la noblesse regnante.

Le Résident de Venise étant le seul Ministre étranger qui réside à Milan, à cause des affaires journalieres qui se passent entre les deux états limitrophes, cet envoyé Vénitien jouit de la plus haute considération, & marche de pair avec les grands Seigneurs du Duché de Milan.

Ce Ministre me reçut avec une bonté ouverte & encourageante. Il faisoit grand cas de la Dame qui étoit ma protectrice, & m'offrit tout ce qui pouvoit dépendre de sa personne & de son crédit; mais d'un air grave & ministériel, il me demanda le motif qui me conduisoit à Milan, & quelles étoient les aventures que Madame Bonfadini lui motivoit dans sa lettre.

La question étoit juste, & ma réponse fut simple. Je lui contai, d'un bout à l'autre, toute l'histoire de la tante & de la niece; M. le Résident connoissoit les personnes; mon récit le fit beaucoup rire, & sur la crainte que j'avois marquée d'être poursuivi & molesté, il m'assura que je n'avois rien à craindre à Milan.

La naïveté de mon discours, & le détail de mes aventures, avoient fait comprendre au Ministre que je n'étois pas riche : il me demanda très noblement si j'avois besoin de quelque chose pour le moment : je le remerciai; j'avois encore quelques sequins de Bergame : j'avois mon Opéra, je n'avois besoin de personne. M. Bartolini m'invita à dîner pour le jour suivant : j'acceptai son invitation, je pris congé & je partis.

Il me tardoit de présenter ma piece & d'en faire la lecture : nous étions justement dans le tems du Carnaval : il y avoit un Opéra à Milan, & je connoissois *Caffariello*, qui en étoit le premier Acteur; je connoissois aussi le Directeur & Compositeur des Ballets, & sa femme qui étoit la premiere Danseuse (M. & Madame Grossatesta).

Je crus plus décent, & plus avantageux pour moi, de me faire présenter aux Directeurs des Spectacles de Milan par des personnes connues; c'étoit précisément ce jour-là un Vendredi, jour de relâche presque par-tout en Italie; & j'allai le soir chez Madame Grossatesta, qui tenoit appartement, & où étoit le rendez-vous des Acteurs, des Actrices, & de la danse de l'Opéra.

Cette excellente Danseuse qui étoit ma com-

patriote, & que j'avois connue à Venise, me reçut très-poliment; & son mari qui étoit Modenois, qui avoit beaucoup d'esprit, & qui étoit très-instruit, se disputa avec son épouse sur l'article de ma Patrie, soutenant très galamment que j'étois originaire de la sienne.

Il étoit encore de bonne heure; nous étions presque seuls, je profitai du moment pour leur annoncer mon projet : ils en furent enchantés, ils me promirent de me présenter, & ils me féliciterent d'avance sur la réception de mon Ouvrage.

Le monde alloit toujours en augmentant : Caffariello arrive; il me voit, il me reconnoît, il me salue avec le ton d'*Alexandre*, & prend sa place à côté de la maitresse de la maison; quelques minutes après, on annonce le Comte *Prata*, qui étoit un des Directeurs des Spectacles, & celui qui avoit le plus de connoissance pour la partie dramatique. Madame Grossatesta me présente à M. le Comte, & lui parle de mon Opéra; celui-ci s'engage de me proposer à l'Assemblée de la Direction; mais il auroit été charmé que j'eusse bien voulu lui donner quelque connoissance de mon Ouvrage en particulier : ma compatriote auroit été bien aise de l'entendre aussi; moi, je ne demandois pas mieux que de lire. On fait approcher une petite table &

une bougie; tout le monde ſe range; j'entreprends la lecture; j'annonce le titre d'*Amalaſonte*. Caffariello chante le mot *Amalaſonte*; il eſt long, & il lui paroît ridicule : tout le monde rit, je ne ris pas : la Dame gronde; le roſſignol ſe tait. Je lis les noms des perſonnages; il y en avoit neuf dans ma piece : & on entend une petite voix qui partoit d'un vieux *caſtrat* qui chantoit dans les chœurs, & crioit comme un chat : *trop, trop, il y a au moins deux perſonnages de trop*. Je voyois que j'étois mal à mon aiſe, & je voulois ceſſer la lecture. M. *Prata* fit taire l'inſolent qui n'avoit pas le mérite de Caffariello, & me dit, en ſe tournant à moi : il eſt vrai, monſieur, que pour l'ordinaire, il n'y a que ſix ou ſept perſonnages dans un Drame; mais quand l'ouvrage en mérite la peine, on fait, avec plaiſir, la dépenſe de deux Acteurs; ayez, ajouta-t-il, ayez la complaiſance de continuer la lecture, s'il vous plaît.

Je reprends donc ma lecture : *acte premier*, *ſcene premiere*, Clodeſile & Arpagon. Voilà M. Caffariello qui me demanda quel étoit le nom du premier *deſſus* dans mon Opéra. Monſieur, lui dis je, le voici, c'eſt *Clodeſile*. Comment, reprit-il, vous faites ouvrir la ſcene par le premier Acteur, & vous le faites paroître pendant que le monde vient, s'aſſeoit & fait du

bruit? Pardi! Monſieur, je ne ſerai pas votre homme. (Quelle patience!) M. Prata prend la parole; voyons, dit-il, ſi la ſcene eſt intéreſſante. Je lis la premiere ſcene; & pendant que je débite mes vers, voilà un *chetif impuiſſant* qui tire un rouleau de ſa poche, & va au claveſſin, pour repaſſer un air de ſon rôle. La maitreſſe du logis me fait des excuſes ſans fin; M. Prata me prend par la main, & me conduit dans un cabinet de toilette très-éloigné de la ſalle.

Là, M. le Comte me fait aſſeoir; il s'aſſeoit à côté de moi, me tranquilliſe ſur l'inconduite d'une ſociété d'étourdis; il me prie de lui faire la lecture de mon Drame à lui tout ſeul, pour pouvoir en juger & me dire ſincerement ſon avis. Je fus très-content de cet acte de complaiſance; je le remerciai; j'entrepris la lecture de ma Piece: je lus depuis le premier vers juſqu'au dernier: je ne lui fis pas grace d'une virgule. Il m'écouta avec attention, avec patience; & ma lecture finie, voici à peu-près le réſultat de ſon attention & de ſon jugement.

Il me paroît, dit-il, que vous n'avez pas mal étudié l'art poétique d'Ariſtote & d'Horace, & vous avez écrit votre piece d'après les principes de la Tragédie. Vous ne ſavez donc pas que le Drame en muſique eſt un Ouvrage imparfait,

ſoumis à des regles & à des uſages qui n'ont pas le ſens commun, il eſt vrai, mais qu'il faut ſuivre à la lettre. Si vous étiez en France, vous pourriez vous donner plus de peine pour plaire au public; mais ici, il faut commencer par plaire aux Acteurs & aux Actrices; il faut contenter le Compoſiteur de muſique; il faut conſulter le Peintre-Décorateur; il y a des règles pour tout, & ce ſeroit un crime de leſe-dramaturgie, ſi on oſoit les enfreindre, ſi on manquoit de les obſerver.

Ecoutez, pourſuivit-il; je vais vous indiquer quelques-unes de ces regles, qui ſont immuables, & que vous ne connoiſſez pas.

Les trois principaux ſujets du Drame doivent chanter cinq airs chacun; deux dans le premier acte, deux dans le ſecond, & un dans le troiſieme. La ſeconde Actrice, & le ſecond *deſſus* ne peuvent en avoir que trois, & les derniers rôles doivent ſe contenter d'un ou de deux tout au plus. L'Auteur des paroles doit fournir au Muſicien les différentes nuances qui forment le *clair-obſcur* de la muſique, & prendre garde que deux airs pathétiques ne ſe ſuccedent pas; il faut partager, avec la même précaution, les airs de bravoure, les airs d'action, les airs de *demi-caracteres*, & *les menuets*, & *les rondeaux*.

Sur-tout, il faut bien prendre garde de ne pas donner d'airs paſſionnés, ni d'airs de bravoure, ni des rondeaux aux ſeconds rôles; il faut que ces pauvres gens ſe contentent de ce qu'on leur donne, & il leur eſt défendu de ſe faire honneur.

M. Prata vouloit encore continuer : j'en ai aſſez, Monſieur, lui dis-je, ne vous donnez pas la peine d'en dire davantage : je le remerciai de nouveau, & je pris congé de lui.

Je vis alors que les gens qui m'avoient jugé à Breſſe avoient raiſon. Je compris que le Comte Triſſino de Vicence avoit encore plus raiſon, & qu'il n'y avoit que moi qui eût tort.

CHAPITRE XXIX.

Sacrifice de mon Amalasonte. Visite inopinée à M. le Résident. Ressource encore plus inopinée pour moi. Arrivée d'un Anonyme à Milan. Ouverture de Spectacle par mon entremise. Petite Piece de ma composition. Départ du Résident pour Venise.

En rentrant chez moi, j'avois froid, j'avois chaud, j'étois humilié. Je tire ma Piece de ma poche, l'envie me prend de la déchirer. Le garçon de l'auberge vient me demander mes ordres pour mon souper. — Je ne souperai pas. Faites-moi bon feu. J'avois toujours mon Amalasonte à la main; j'en relisois quelques vers que je trouvois charmans. Maudites regles! ma Piece est bonne, j'en suis sûr, elle est bonne; mais le Théâtre est mauvais, mais les Acteurs, les Actrices, les Compositeurs, les Décorateurs..... Que le Diable les emporte, & toi aussi malheureux Ouvrage qui m'as coûté

tant de peines, qui m'as trompé dans mes efpérances ; que la flamme te dévore ! Je le jette dans le feu, & je le vois brûler de fang-froid avec une efpece de complaifance. Mon chagrin, ma colere avoient befoin d'éclater, je tournai ma vengeance contre moi-même, & je me crus vengé.

Tout étoit fini, je ne penfois plus à ma Piece ; mais en remuant la cendre avec les pincettes, & en rapprochant les débris de mon manufcrit pour en achever la confommation, je penfai que jamais, dans quelque occafion que ce fût, je n'avois facrifié mon fouper à mon chagrin : j'appelle le garçon, je lui dis de mettre le couvert, & de me fervir fur-le champ. Je n'attendis pas long-tems ; je mangeai bien, je bus encore mieux ; j'allai me coucher, & je dormis tranquillement.

Tout ce que j'éprouvai d'extraordinaire, c'eft que je me réveillai le matin deux heures plutôt que de coutume. Mon efprit en me réveillant vouloit fe tourner du mauvais côté. Allons, allons, me dis-je à moi-même, point de mauvaife humeur ; il faut avoir du courage, il faut aller chez M. le Réfident de Venife ; il m'avoit invité à dîner, mais il faut lui parler tête à tête ; il faut y aller tout à l'heure. Je m'habille, & j'y vais.

Le

Le Miniſtre me voyant à neuf heures du matin, ſe doutoit bien que quelque motif preſſant devoit m'y amener. Il me reçut à ſa toilette ; je lui fis comprendre que les témoins me gênoient, & il fit ſortir tout le monde. Je lui contai mon hiſtoire de la veille ; je lui traçai le tableau de la converſation dégoûtante qui m'avoit révolté ; je lui parlai du jugement du Comte Prata, & je finis par dire : que j'étois l'homme du monde le plus embarraſſé.

M. *Bartolini* s'amuſa beaucoup au récit de la ſcene comique des trois Acteurs héroïques, & me demanda mon Opéra pour le lire. — Mon Opéra, Monſieur ? il n'exiſte plus. — Qu'en avez-vous fait ? — Je l'ai brûlé. — Vous l'avez brûlé ? — Oui, Monſieur, j'ai brûlé tous mes fonds, tout mon bien, ma reſſource & mes eſpérances.

Le Miniſtre ſe mit à rire encore davantage ; & en riant & en cauſant, il en réſulta que je reſtai chez lui, qu'il me reçut en qualité de Gentilhomme de ſa chambre, qu'il me donna un très-joli appartement, & qu'au bout du compte à l'échec que je venois d'eſſuyer, j'avois plus gagné que perdu.

Mon emploi ne m'occupoit que pour des commiſſions agréables. Pour aller, par exemple, complimenter les nobles Vénitiens voya-

geurs, ou chez le Gouverneur, & chez les Magiſtrats de Milan, pour les affaires de la République. Ces occaſions n'étoient pas fréquentes; j'avois tout mon loiſir pour m'amuſer, & pour m'occuper à mon gré.

Il arriva dans cette ville au commencement du Carême, un Charlatan d'une eſpece fort rare, & dont la mémoire mérite peut-être d'être enregiſtrée dans les annales du ſiecle.

Son nom étoit *Bonafede Vitali*, de la ville de Parme, & ſe faiſoit appeller l'*Anonyme*. Il étoit de bonne famille; il avoit eu une éducation excellente, & il avoit été Jéſuite. Dégoûté du Cloître, il s'appliqua à la Médecine, & il eut une chaire de Profeſſeur dans l'Univerſité de Palerme.

Cet homme ſingulier, à qui aucune ſcience n'étoit étrangere, avoit une ambition effrénée de faire valoir l'étendue de ſes connoiſſances, & comme il étoit meilleur parleur qu'écrivain, il quitta la place honorable qu'il occupoit, & prit le parti de monter ſur les trétaux, pour haranguer le public; & n'étant pas aſſez riche pour ſe contenter de la ſimple gloire, il tiroit parti de ſon talent, & il vendoit ſes médicamens.

C'étoit bien faire le métier de Charlatan, mais ſes remedes ſpécifiques étoient bons, & ſa ſcience & ſon éloquence lui avoient mérité

une réputation & une conſidération peu communes.

Il réſolvoit publiquement toutes les queſtions les plus difficiles qu'on lui propoſoit ſur toutes les ſciences, & les matieres les plus abſtraites. On envoyoit ſur ſon Théâtre Empirique des Problêmes, des Points de Critique, d'Hiſtoire, de Littérature, &c. Il répondoit ſur-le-champ, & il faiſoit des diſſertations très-ſatisfaiſantes.

Il paſſa quelques années après à Veniſe; il fut appellé à Vérone, à cauſe d'une maladie épidémique, qui faiſoit périr tous ceux qui en étoient attaqués. Son arrivée dans cette ville fut comme l'apparition d'*Eſculape* en Grece; il guérit tout le monde avec des pommes d'api & du vin de Chypre. Il fut nommé par reconnoiſſance premier Médecin de Vérone; mais il n'en jouit pas long-tems, car il mourut dans la même année, regretté de tout le monde, excepté des Médecins.

L'Anonyme avoit à Milan la ſatisfaction de voir la place où il ſe montroit au public toujours remplie de gens à pied, & de gens en voiture; mais comme les ſavans étoient ceux qui achetoient moins que les autres, il falloit garnir l'échaffaud d'objets attrayans, pour entretenir le public ignorant, & le nouvel Hypocrate débitoit ſes remedes & prodiguoit ſa

réthorique, entouré des quatre maſques de la Comédie Italienne.

M. Bonafede Vitali avoit auſſi la paſſion de la Comédie, & entretenoit à ſes frais une Troupe complette de Comédiens, qui, après avoir aidé leur maître à recevoir l'argent qu'on jettoit dans des mouchoirs, & à rejetter ces mêmes mouchoirs chargés de petits pots ou de petites boîtes, donnoient enſuite des Pieces en trois actes, à la faveur de torches de cire blanches, avec une ſorte de magnificence.

C'étoit autant pour l'homme extraordinaire que pour ſes acolytes, que j'avois envie de faire connoiſſance avec l'Anonyme. J'allai le voir un jour ſous prétexte d'acheter de ſon *alexipharmaque* ; il me queſtionna ſur la maladie que j'avois, ou que je croyois avoir ; il s'apperçut que ce n'étoit que la curioſité qui m'avoit attiré chez lui ; il me fit apporter une bonne taſſe de chocolat, & il me dit que c'étoit le meilleur médicament qui pouvoit convenir à mon état.

Je trouvai la galanterie charmante. Nous cauſâmes enſemble pendant quelque tems ; il étoit auſſi aimable dans ſon particulier qu'il étoit ſavant en public. Je m'étois annoncé dans le courant de notre converſation, comme étant attaché au Réſident de Veniſe. Il crut que j'au-

rois pu lui être utile à l'égard d'un projet qu'il avoit imaginé. Il m'en fit part ; j'entrepris de le servir, & je fus assez heureux pour réussir : Voici de quoi il s'agissoit.

Ne vous ennuyez pas, mon cher Lecteur, à cette digression ; vous verrez combien elle aura été nécessaire à l'enchaînement de mon histoire.

Les Spectacles de Milan avoient été suspendus pendant le Carême, comme c'est l'usage par toute l'Italie. La Salle de la Comédie devoit se rouvrir à Pâques, & l'engagement avoit été pris avec une des meilleures troupes de Comédiens ; mais le Directeur fut appellé en Allemagne, il partit sans rien dire, & il manqua aux Milanois. La ville alors se trouvant sans Spectacles, alloit envoyer à Venise & à Bologne, pour former une compagnie. L'Anonyme auroit desiré qu'on donnât la préférence à la sienne, qui n'étoit pas excellente, mais qui pouvoit compter sur trois ou quatre sujets de mérite, & dont l'ensemble étoit bien concerté : Effectivement, M. *Casali*, qui jouoit les premiers Amoureux, & M. *Rubini*, qui soutenoit à ravir les rôles de Pantalon, ont été appellés l'année suivante à Venise, le premier pour le Théâtre de Saint-Samuel, l'autre pour celui de Saint-Luc.

Je me chargeai avec plaisir d'une commission, qui, de toute façon, me devoit être agréable. J'en fis part à mon Ministre qui prit sur lui d'en parler aux Dames principales de la ville ; j'en parlai au Comte *Prata*, que j'avois toujours cultivé ; j'employai mon crédit & celui du Résident de Venise auprès du Gouverneur, & en trois jours de tems, le contrat fut signé, l'Anonyme fut satisfait, & j'eus pour pot de vin une seconde loge en face, qui pouvoit contenir dix personnes.

Profitant de l'occasion de cette Troupe, que je voyois familierement, je me remis à composer quelque bagatelles théâtrales. Je n'aurois pas eu assez de tems pour faire une Comédie, car l'arrangement avec l'Anonyme n'avoit été fait que pour le printems & l'été, jusqu'au mois de Septembre, & comme il y avoit parmi les gagistes de l'Anonyme un Compositeur de musique, & un homme & une femme qui chantoient assez bien, je fis un Intermede à deux voix, intitulé le Gondolier Vénitien, qui fut exécuté, & eut tout le succès qu'une pareille composition pouvoit mériter. Voilà le premier ouvrage Comique de ma façon qui parut en public, & successivement à la presse, car il a été imprimé dans le quatrieme volume de mes Opéras Comiques, édition de Venise, par Pasquali.

Pendant que l'on donnoit à Milan mon Gondolier Vénitien avec des Comédies à canevas, on annonça la premiere repréſentation de Béliſaire, & on continua à l'annoncer pendant ſix jours, avant que de la donner, pour exciter la curioſité du public, & s'aſſurer d'avoir une chambrée complette ; les Comédiens ne ſe trompeτent point. La Salle de Milan de ce tems-là, qui a ſubi dans les flammes la deſtinée preſque ordinaire des Salles de Spectacles, étoit la plus grande d'Italie, après celle de Naples ; & à la premiere repréſentation de Béliſaire, l'affluence fut ſi conſidérable, que l'on étoit foulé même dans les corridors.

Mais quelle déteſtable Piece ! Juſtinien étoit un imbécile, Théodore une courtiſanne, Béliſaire un prédicateur. Il paroiſſoit les yeux crevés ſur la ſcene. Arlequin étoit le conducteur de l'aveugle, & lui donnoit des coups de batte pour le faire aller ; tout le monde en étoit révolté, & moi plus que tout autre, ayant diſtribué beaucoup de billets à des perſonnes du premier mérite.

Je vais le lendemain chez *Caſali* ; il me reçoit en riant, & me dit d'un ton goguenard : Eh bien, Monſieur, que penſez-vous de notre fameux *Béliſaire* ? Je penſe, lui dis-je, que c'eſt une indignité à laquelle je ne m'attendois

pas. Hélas, Monſieur, reprit-il, vous ne connoiſſez pas les Comédiens. Il n'y a pas de Troupe qui ne ſe ſerve de tems à autre de ces tours d'adreſſe pour gagner de l'argent, & cela s'appelle en jargon de Comédien, *una arroſtita.* (Une grillade). Que ſignifie, lui dis-je, *una arroſtita?* Cela veut dire, dit-il, en bon Toſcan, *una corbellatura*, en langue Lombarde, *una minchionada*, & en François, *une attrappe.* Les Comédiens ſont dans l'uſage de s'en ſervir; le Public eſt accoutumé à les ſouffrir; tout le monde n'eſt pas délicat, & *les Arroſtites* iront toujours leur train, juſqu'à ce qu'une réforme parvienne à les ſupprimer. Je vous prie, M. Caſali, lui dis-je, de ne pas me rôtir une ſeconde fois, & je vous conſeille de brûler votre Béliſaire; je crois qu'il n'y a rien de plus déteſtable.

Vous avez raiſon, me dit-il, mais je ſuis perſuadé que de cette mauvaiſe Piece on pourroit en faire une bonne. Sans doute, lui répliquai-je; l'hiſtoire de *Béliſaire* peut fournir le ſujet d'une Piece excellente. Allons, Monſieur, reprit Caſali, vous avez envie de travailler pour le Théâtre, faites que ce ſoit votre début. Non, dis-je, je ne commencerai pas par une Tragédie. — Faites en une Tragi-comédie. — Pas dans le goût de la vôtre. — Il n'y aura

point de maſques ni de bouffonneries. — Je verrai, j'eſſayerai. — Attendez un inſtant. Voici Béliſaire. Je n'en ai que faire. Je travaillerai d'après l'hiſtoire. — Tant mieux. Je vous recommande mon ami Juſtinien. — Je ferai de mon mieux. — Je ne ſuis pas riche, mais je tâcherai..... — Propos inutiles. Je travaille pour m'amuſer. — Monſieur je vous confie mon ſecret. Je dois aller l'année prochaine à Veniſe, ſi je pouvois y apporter avec moi un Béliſaire..... Là un Béliſaire *in fiochi*. — Vous l'aurez, peut-être. — Il faut me le promettre. — Eh bien, je vous le promets. — Parole d'honneur? — Parole d'honneur.

Voilà Caſali content. Je le quitte, & je vais chez moi, bien déterminé à lui tenir parole avec exactitude, & avec ſoin.

Monſieur le Réſident ſachant que j'étois rentré, me fit demander pour me dire qu'il alloit partir pour Veniſe, pour ſes affaires particulières, ayant eu la permiſſion du Sénat de s'abſenter pour quelques jours de Milan.

Il avoit un Secrétaire Milanois, mais ils n'étoient pas bien enſemble; celui ci étoit un peu trop délicat, & le Miniſtre étoit vif & ſujet à des emportemens très violens. Il me fit l'honneur de me charger de pluſieurs commiſſions, & entr'autres comme des bruits ſourds

faiſoient craindre une guerre qui pouvoit intéreſſer la Lombardie, il me chargea de lui écrire tous les jours, & d'être attentif à tout ce qui pouvoit ſe paſſer. C'étoit empiéter ſur les droits du Sécrétaire; mais je ne pouvois pas m'y refuſer, & mon Miniſtre n'auroit pas entendu raiſon là-deſſus.

Je ne manquai pas d'exécuter les commiſſions dont j'étois chargé; mais je ne tardai pas en même tems à entreprendre l'ouvrage que j'avois promis ſous ma parole d'honneur.

J'étois parvenu en peu de jours à la fin du premier acte. Je l'avois communiqué à Caſali qui en étoit enchanté, & qui auroit voulu le copier ſur-le-champ; mais il arriva deux événemens à la fois, dont le premier me fit rallentir le travail, & le ſecond me fit ceſſer de travailler pour long-tems.

CHAPITRE XXX.

Rencontre d'une Vénitienne. Milan ſurpris par les armes du Roi de Sardaigne. Mon embarras à cauſe de la guerre, & de la Vénitienne. Retour du Réſident de Veniſe à Milan. Son départ & le mien pour Crême.

EN me promenant un jour, à la campagne du côté de *Porta Roſa* avec *M. Carrara*, Gentilhomme Bergamaſque, & mon ami intime, nous nous arrêtâmes à la fameuſe hôtellerie de la *Cazzola.* (*lampe de cuiſine*) que les milanois prononcent *Cazzeura*, car les Lombards ont la diphtongue *eu* comme les François, & la prononcent de même.

A Milan on ne fait de parties de promenade ni d'autres parties quelconques ſans qu'il n'y ſoit queſtion de manger ; aux ſpectacles, aux aſſemblées de jeu, à celles des familles, ſoit de cérémonies, ou de complimens, aux courſes, aux proceſſions, même aux conférences ſpirituelles, on mange toujours. Auſſi les Florentins, géné-

ralement ſobres & économes, appellent les Milanois *les loups lombards.*

Nous ordonnâmes M. Carrara & moi, un petit goûter composé de *Polpettinò* (*boulettes* de viande achée) de petits oiſeaux, & d'écreviſſes; & en attendant que notre collation fût prête, nous fîmes un tour de jardin.

En revenant nous paſſâmes du côté de la cuiſine de l'auberge, & je vis à une croiſée du premier un très-joli minois, qui faiſoit ſemblant de ſe cacher derriere le rideau. Je vais tout de ſuite aux informations. L'Hôte ne connoiſſoit pas la perſonne. Il y avoit trois jours qu'elle étoit arrivée en poſte avec un homme bien équipé, qui s'étoit abſenté le lendemain, & n'avoit plus reparu. On la voyoit dans le chagrin, & on la croyoit Vénitienne.

Jeune, jolie, Vénitienne & affligée! Allons, dis-je à mon camarade, il faut aller la conſoler: je monte; Carrara me ſuit; je frappe; la belle ne veut pas ouvrir: je parle vénitien, je m'annonce comme un homme attaché au Réſident de Veniſe; elle ouvre les deux battans, & me reçoit fondant en larmes, & dans la plus grande déſolation.

Quel ſpectacle frappant, intéreſſant! Une jolie femme qui pleure a des droits ſur un cœur ſenſible: je partageois ſes peines, je faiſois mon

possible pour la tranquilliser, & mon ami Carrara rioit. Quel homme dur! Comment pouvoit-il rire? J'étois de cire, & je m'attendrissois toujours de plus en plus.

Je parvins enfin à essuyer les larmes de ma charmante compatriote, & à la faire parler. Elle étoit, me dit-elle, une Demoiselle de très-bonne maison de Venise; devenue amoureuse d'un homme d'une condition au-dessus de la sienne, elle s'étoit flattée d'en faire un époux; mais ils avoient trouvé des oppositions par-tout, & il falloit aller en pays étranger.

La belle avoit mis dans sa confidence un oncle maternel qui l'aimoit beaucoup, & qui avoit eu la foiblesse de la seconder. Ils s'étoient sauvés tous les trois, ils avoient pris la route de Milan, & avoient passé par Crême: on les avoit poursuivis & atteints dans cette Ville, l'oncle fut arrêté & conduit en prison. Les deux amans avoient eu le bonheur de s'échapper. Ils étoient arrivés à Milan de nuit, s'étoient logés dans l'hôtellerie où nous étions; son amant étoit sorti de bon matin, pour chercher un logement dans la Ville; il n'étoit pas revenu. Il y avoit trois jours que la Demoiselle étoit seule, désespérant de ne plus revoir son ravisseur, son indigne séducteur; & les pleurs redoublés de

cette beauté languissante achevent l'histoire, & mettent le comble à ma sensibilité.

Carrara, qui ne rioit plus, mais qui étoit fâché que la longue kirielle nous empêchât de goûter, me fit des remontrances très-pathétiques sur son appétit. Mon cœur ne me permettoit pas de quitter ma compatriote sans prendre avec elle quelque arrangement. Je la priai de nous permettre de faire apporter dans sa chambre notre collation pour contenter le gourmand; elle y consentit de bonne grace, & nous fûmes servis.

Pendant que nous étions à table, je continuois ma conversation avec la Demoiselle; Carrara mangeoit toujours, & se moquoit de moi.

Le soleil commençoit à disparoître, il falloit partir; je pris congé de ma belle compatriote, je lui promis de venir la voir le lendemain; & en lui souhaitant le bon-soir bien affectueusement, je la priai de me confier son nom. Elle parut faire quelque difficulté; mais enfin, elle me dit à l'oreille qu'elle s'appelloit *Marguerite Biondi.* Je sus depuis qu'elle n'étoit ni *Marguerite*, ni *Biondi*, ni *niece*, ni *Demoiselle*; mais elle étoit jeune, jolie, aimable : elle avoit l'air honnête, j'étois de bonne foi. Pouvois-je l'abandonner dans la détresse & dans l'affliction?

J'essuyai, en revenant à la Ville, toutes les railleries & toutes les plaisanteries de *Carrara*; mais cela n'empêcha pas que je ne tinsse parole à la belle Etrangere; je trouvai un très-joli appartement tout meublé, & en bon air sur la place d'armes : j'allai dîner avec elle le lendemain, & je la conduisis dans un bon carrosse prendre possession de son logement; elle me pria de m'intéresser à son oncle pour le faire sortir de prison, d'en parler au Résident de Venise à son retour à Milan, & de l'engager à la racommoder avec ses parens : je n'avois rien à lui refuser : j'allois la voir très-souvent, & sa société me paroissoit tous les jours plus intéressante.

J'étois très-content de mon état, & cette derniere aventure ajoutoit aux agrémens de ma situation; mais je n'étois pas fait pour jouir long-tems d'un bonheur quelconque. Les plaisirs & les chagrins se succédoient rapidement chez moi; & le jour où je jouissois davantage étoit presque toujours la veille d'un événement disgracieux.

Mon domestique entre un jour dans ma chambre de très-bonne heure; il ouvre les rideaux; & me voyant réveillé, ah! Monsieur, dit-il, j'ai une grande nouvelle à vous apprendre : quinze mille Savoyards, tant à pied qu'à cheval, viennent de s'emparer de la Ville, & on

les voit eſcadronner ſur la place de la Cathédrale.

Etonné de cette nouvelle ſi inattendue, je fis cent queſtions à mon laquais, qui n'en ſavoit pas davantage : je m'habille bien vîte : je ſors, je vais au café ; dix perſonnes me parlent à la fois : chacun veut être le premier à m'inſtruire : il y avoit différentes verſions, mais voici le fait.

C'étoit le commencement de la guerre de 1733, appellée la guerre de *Don Carlos*. Le Roi de Sardaigne venoit de ſe déclarer pour ce Prince, & de réunir ſes armes à celles de France & d'Eſpagne contre la Maiſon d'*Autriche*. Les Savoyards, qui avoient marché la nuit, arriverent au point du jour aux portes de Milan; le Général demanda les clefs de la Ville : Milan eſt trop vaſte pour ſe défendre, & les clefs lui furent apportées.

Sans approfondir la choſe davantage, je crus en ſavoir aſſez pour en faire part à mon Réſident. Je rentre, j'écris, j'envoie un exprès à Veniſe ; & trois jours après, le Miniſtre revint à ſa réſidence.

Pendant ce tems-là les Troupes Françoiſes ne tarderent pas à paroître, & à ſe réunir aux Sardes, leurs alliés, formant enſemble cette armée formidable, que les Italiens appelloient *l'armata dei Gallo-Sardi*.

Les

Les alliés ſe diſpoſant à faire le ſiége du château de Milan, firent les approches pour ſe mettre en état de battre la Citadelle, & les habitans de la place d'armes furent obligés de décamper. Ma pauvre Vénitienne, qui étoit de ce nombre, me fit avertir de ſon embarras: j'y accourus ſur-le-champ: je la fis déloger promptement; & ne voulant pas la mettre dans un hôtel garni, je fus forcé de la confier à un Marchand Genois, où je ne pouvois la voir qu'au milieu d'une famille nombreuſe & exceſſivement difficile.

Les aſſiégeans ne tarderent pas à former leurs tranchées & leurs chemins couverts: le ſiége alloit grand train; les batteries de canons faiſoient voler jour & nuit leurs boulets, auxquels ripoſtoient ceux de la Citadelle, & les bombes mal dirigées venoient nous viſiter dans la Ville.

Un Courier de la République de Veniſe apporta quelques jours après, à mon Miniſtre, une lettre ducale en parchemin, & cachetée en plomb, avec ordre de partir de Milan, & d'aller, pendant la guerre, établir ſa réſidence à Crême.

M. le Réſident m'en fit part auſſi-tôt. Il profita de cette occaſion pour ſe défaire de ſon Secrétaire, qu'il n'aimoit pas, me conféra cette

commiſſion honorable & lucrative, & m'ordonna de me tenir prêt le lendemain; & comme il nous falloit un Correſpondant à Milan pendant notre abſence, je propoſai mon ami Carrara, qui fut approuvé par le Miniſtre, & vint ſe loger à l'hôtel.

Je fis bientôt mes paquets; je ramaſſai les papiers, & j'allai faire mes adieux à la belle Vénitienne, qui pleuroit, qui craignoit, qui ſe déſoloit : elle me recommande ſon oncle qui étoit préciſément priſonnier à Crême : je tâche de la conſoler, je lui donne de l'argent, ainſi qu'à ſon hôte; il ſemble que cette cérémonie ait contribué à la tranquilliſer : nous nous embraſſons, je me rends chez moi; & au point du jour, je pars avec le Miniſtre.

Arrivé à Crême, mon premier ſoin fut d'aller à la geole; je demande M. *Leopold Scacciati*, qui étoit l'oncle en queſtion. Il n'y étoit plus; mes recommandations avoient avancé ſon élargiſſement; il étoit ſorti la veille de mon arrivée, & il étoit parti pour Milan.

Cet homme, qui ne ſe doutoit pas de mon départ de cette Ville, comment auroit-il fait pour retrouver Mademoiſelle *Biondi* dans un pays ſi vaſte & ſi peuplé? Cette réflexion m'inquietoit beaucoup; j'écrivis au Marchand Genois, j'écrivis à M. Carrara, & voici à peu-près la réponſe de ce dernier.

« Votre Léopold Scacciati eſt arrivé à Milan ; » il eſt venu à l'hôtel, croyant vous y trouver : » le Portier l'a fait monter, il m'a parlé : il a » réclamé ſa niece : je l'ai conduit chez le « Genois ; & j'ai cru vous rendre un ſervice » eſſentiel, en lui faiſant conſigner cette fille » qui vous étoit à charge, & qui n'en méritoit » pas la peine ».

Eloigné de cet objet enchanteur, j'avouai que mon ami s'étoit bien conduit ; & n'ayant pas reçu de nouvelles depuis ni de la Demoiſelle ni de ſon oncle, leur ingratitude m'affecta, mais fort légerement : je les oubliai l'une & l'autre, & je m'appliquai ſérieuſement à remplir les devoirs de ma charge.

CHAPITRE XXXI.

Reddition du Château de Milan. Siege de Pizzighetone. *Armistice. Reddition de la Place. Reprise de mes occupations Théâtrales. Visite importune. Rupture entre le Résident & moi.*

Crême est une Ville de la République de Venise, gouvernée par un noble Vénitien, avec le titre de Podesta, à quarante-huit lieues de la Capitale, & à neuf de la Ville de Milan.

Le Résident de Venise étoit à portée, dans cette Ville, de veiller sur les événemens & sur les desseins des Puissances belligérantes, sans compromettre la République, qui étoit neutre, & qui ne pouvoit pas reconnoître les nouveaux maîtres du Milanois.

Mais ce Ministre n'étoit pas le seul qui en étoit chargé : on avoit envoyé de Venise en même-tems, & dans la même Ville, un Sénateur avec le titre de *Provéditeur extraordinaire* ; & tous les deux faisoient, à l'envi, leurs efforts pour avoir des correspondances, & pour en-

voyer au Sénat les nouvelles les plus récentes & les plus sûres.

Nous avions tous les jours pour notre part dix à douze, & quelquefois jusqu'à vingt lettres, qui nous venoient de Milan, de Turin, de Bresse, & de tous les pays de traverse où il étoit question de passage de Troupes, ou de fourrages, ou de magasins. C'étoit à moi à les ouvrir, à en faire les extraits, à les confronter, & à établir un plan de dépêche, d'après les relations qui paroissoient les plus uniformes & les mieux constatées.

Mon Ministre, d'après mon travail, choisissoit, faisoit des remarques, des réflexions, & nous dépêchions quelquefois quatre estafettes en un jour à la Capitale.

Cet exercice m'occupoit beaucoup, il est vrai, mais il m'amusoit infiniment : je me mettois au fait de la politique & de la diplomatique ; connoissances qui me furent très-utiles lorsque je fus nommé, quatre ans après, Consul de Genes à Venise.

Au bout de vingt jours de siége & quatre de bréche ouverte, le château de Milan fut forcé de capituler & de se rendre, ayant demandé & obtenu tous les honneurs de la guerre, tambour battant, drapeaux déployés, chariots couverts jusqu'à Mantoue, où étoit le rendez-

vous général des Allemands, qui n'avoient pas encore aſſez de forces raſſemblées pour s'oppoſer aux progrès de leurs ennemis.

Les armées combinées qui profitoient du tems favorable, mirent le ſiége quelques jours après devant *Pizzighetone*, petite Ville frontiere dans le Crêmonois, au confluent du *Serio* & de l'*Ada*, très-bien fortifiée, & avec une citadelle très-conſidérable.

Le théâtre de la guerre s'étant beaucoup rapproché de la Ville de Crême, nous étions encore plus à portée d'avoir des nouvelles, puiſque nous entendions très-diſtinctement les coups de canon ; mais les hoſtilités n'allerent pas bien loin ; car les Allemands qui attendoient des ordres de Vienne, ou de Mantoue, demanderent un armiſtice de trois jours, qui leur fut accordé ſans difficulté.

Je fus envoyé, dans cette occaſion, en qualité d'eſpion honorable au camp des alliés : il n'eſt pas poſſible de tracer au juſte le tableau frappant d'un camp en armiſtice. C'eſt la fête la plus brillante, le ſpectacle le plus étonnant qu'il ſoit poſſible d'imaginer.

Un pont jetté ſur la bréche donne la communication entre les aſſiégeans & les aſſiégés : on voit des tables dreſſées par-tout : les Officiers ſe régalent réciproquement : on donne en de-

dans & en dehors, ſous des tentes ou ſous des berceaux, des bals, des feſtins, des concerts. Tout le monde des environs y accourt à pied, à cheval, en voiture; les vivres y arrivent de toute part: l'abondance s'y établit dans l'inſtant; les Charlatans, les Voltigeurs ne manquent pas de s'y rendre. C'eſt une foire charmante, c'eſt un rendez-vous délicieux.

J'en jouiſſois, pendant quelques heures, tous les jours; & au troiſieme, je vis ſortir la garniſon Allemande, avec les mêmes honneurs qui avoient été accordés à celle du château de Milan. Je m'amuſois à voir des Soldats François & Piémontois, ſortant de la place ſous leurs étendards ſe fourrer dans les haies de leurs compatriotes, & déſerter impunément.

Je faiſois, le ſoir en rentrant, à mon Miniſtre, le rapport de ce que j'avois vu & de ce que j'avois appris; & je pouvois l'aſſurer, d'après les entretiens que j'avois eu avec des Officiers, que les armées combinées devoient aller ſe camper dans les Duchés *de Parme* & *de Plaiſance*, pour les garantir des incurſions qu'on pouvoit craindre de la part des Allemands.

L'effet répondit aux notices qu'on m'avoit données: les Alliés défilerent peu à peu du côté du Crêmonois, & s'établirent dans les environs de Parme, où la *Ducheſſe Douairiere*, à

la tête de la Régence, gouvernoit ſes Etats.

L'éloignement des Troupes diminua de beaucoup mon travail, & me donna le loiſir de me livrer à des occupations plus agréables : je repris mon Belliſaire ; j'y travaillai avec aſſiduité, avec intérêt, je ne le quittai que quand je le cru fini, & lorſqu'il me parut que je pouvois en être content.

Dans ces entrefaites, mon frere, qui, après la mort de M. Viſinoni, avoit quitté le ſervice de Veniſe, & s'étoit tranſporté à Modene, croyant que le Duc l'auroit employé ; n'ayant rien obtenu de ce côté-là, vint me rejoindre à Crême. Je le reçus avec amitié, je le préſentai à M. le Réſident. Ce Miniſtre lui accorda la place de Gentilhomme que j'avois occupée ; mais ſi l'un avoit la tête chaude, l'autre l'avoit brûlante, & ils ne pouvoient pas tenir enſemble. M. le Réſident remercia mon frere, & celui-ci s'en alla de mauvaiſe humeur.

L'inconduite de mon frere, me fit quelque tort dans l'eſprit du Miniſtre. Il ne me regardoit plus depuis ce tems-là avec la même bonté, ni avec la même amitié. Un Tartuffe Dominicain s'étoit emparé de ſa confiance, & quand je n'étois pas au logis, il ſe mêloit d'écrire ſous la dictée du Miniſtre. Tout cela m'avoit déjà indiſpoſé. Nous n'étions plus, mon Supérieur &

moi, que deux êtres dégoûtés l'un de l'autre, & l'aventure que je vais raconter, produisit une rupture totale.

J'étois un jour dans ma chambre, lorsqu'on m'annonça un étranger qui vouloit me parler. Je dis, qu'on le fasse entrer, & je vois un hom-maigre, petit, boiteux, pas trop bien vêtu, & avec une phisionomie fort douteuse. Je lui demande son nom; Monsieur, dit-il, je suis votre serviteur *Léopold Scacciati.* — Ah! ah! Monsieur Scacciati? — Oui, Monsieur, celui que vous avez eu la bonté de protéger, & de faire sortir de prison. — D'où venez-vous actuellement? — De Milan, Monsieur. — Comment se porte Mademoiselle votre niece? — Très-bien, à merveille, vous allez la voir. — La voir? Où donc? — Ici. — Elle est ici? — Oui, Monsieur, à l'hôtellerie du Cerf, où elle vous attend, & vous prie de venir dîner avec elle. — Doucement, M. Scacciati, qu'avez-vous fait pendant si long-tems à Milan? — J'y connoissois beaucoup d'Officiers, ils me faisoient l'honneur de venir me voir? — Vous voir? Oui, Monsieur. — Et Mademoiselle? — Elle faisoit les honneurs de la table. — Rien que de la table?...

Un valet-de-pied vint interrompre une conversation que j'aurois voulu pousser plus loin; mais il me dit que le Ministre me demandoit. Je

prie M. Scacciati de reſter, & de m'attendre; je monte. M. le Réſident me préſente un manuſcrit à copier. C'étoit le Manifeſte du Roi de Sardaigne, avec les raiſons qui l'avoient engagé dans le parti des François. Ce cahier étoit précieux pour le moment, car l'original étoit encore ſous la preſſe à Turin, & il falloit le copier pour l'envoyer à Veniſe.

Le Miniſtre ne dînoit ni ſoupoit chez lui ce jour-là. Il m'ordonna de lui rapporter le manuſcrit & la copie, le lendemain à ſon réveil. Le cahier étoit aſſez volumineux & mal écrit, cependant il falloit bien l'expédier. Je rentre chez moi; je préviens M. Scacciati que je ne pouvois pas dîner en ville ce jour-là, & que j'irois le ſoir voir ſa niece, auſſi-tôt que je le pourrois. Il m'annonce que Mademoiſelle doit partir inceſſamment. Je répéte les mêmes mots avec un mouvement d'impatience, & le boiteux fait une pirouette & s'en va.

Je me mets tout de ſuite à l'ouvrage; je dîne avec une taſſe de chocolat; je travaille juſqu'à neuf heures du ſoir; je finis: je ſerre les deux copies dans mon ſecrétaire, & je m'en vais à l'hôtellerie du Cerf. Je trouve la belle Vénitienne engagée dans une partie de pharaon, avec quatre Meſſieurs que je ne connoiſſois pas. Au moment que j'entre la taille finiſſoit. On ſe

leve, on me fait beaucoup de politesses, on fait servir le souper, on me donne la place d'honneur près de la Demoiselle. J'avois une faim enragée, je mangeai comme quatre.

Le souper fini, on reprend le jeu. Je ponte, je gagne, & je n'osois pas m'en aller le premier. La nuit se passe en jouant. Je regarde ma montre ; il étoit sept heures du matin. Je gagnois toujours, mais je ne pouvois rester davantage ; je fais mes excuses à la compagnie, & je m'en vais.

A quatre pas de l'auberge, je rencontre un de nos valets-de-pied. M. le Résident m'avoit fait chercher par-tout ; il s'étoit levé à cinq heures du matin, il m'avoit fait demander, on lui avoit dit que j'avois découché de l'hôtel. Il étoit furieux.

Je cours, je rentre ; je vais dans ma chambre, je prends les deux cahiers, je les apporte au Ministre. Il me reçoit fort mal. Il va jusqu'à me soupçonner d'avoir été communiquer le Manifeste du Roi de Sardaigne, au Provéditeur extraordinaire de la République de Venise.

Cette imputation me blesse, me désole. Je succombe contre mon ordinaire à un mouvement de vivacité. Le Ministre me menace de me faire arrêter. Je sors, je vais me réfugier chez l'Evêque de la ville. Celui-ci prend mon parti,

& s'engage de me raccomoder avec le Résident. Je le remercie, mon parti étoit pris, je ne voulois que me justifier & partir.

M. le Résident eut le tems de s'informer où j'avois passé la nuit; il étoit revenu sur mon compte, mais je ne voulus plus m'exposer à de pareils désagrémens, & je demandai la permission de me retirer. Le Ministre me l'accorda. J'allai le voir; je lui fis mes excuses & mes remerciemens. Je fis mes paquets, je louai une chaise pour Modene, où ma mere demeuroit encore, & trois jours après je partis.

CHAPITRE XXXII.

Mon arrivée à Parme. Terrible frayeur des Parmesans. La Bataille de Parme de 1733. Mort du Général Allemand. Vue du Camp après la Bataille Changement de route. Evénement très-fâcheux pour moi.

ARRIVÉ à Parme le 28 du mois de Juin, la veille de la Saint Pierre, en 1733, jour mémorable pour cette Ville, j'allai me loger *all' osteria del Gallo* (*à l'hôtel du Coq*).

Le matin, un bruit effrayant me réveille. Je sors de mon lit, j'ouvre la croisée de ma chambre, je vois la place remplie de monde, qui court d'un côté, qui court de l'autre : on se heurte, on pleure, on crie on se désole; des femmes portent leurs enfans sur leurs bras; d'autres les traînent sur le pavé. On voit des hommes chargés de hottes, de paniers, de coffre-forts, de paquets; des vieillards qui tombent, des malades en chemise, des charettes qu'on renverse, des chevaux qui s'échappent:

qu'eſt-ce donc que cela, dis-je ; eſt-ce la fin du monde ?

Je paſſe ma redingotte ſur ma chemiſe, je deſcends bien vîte, j'entre dans la cuiſine, je demande, je queſtionne, perſonne ne me répond. L'Aubergiſte ramaſſe ſon argenterie ; ſa femme, toute échevelée, tient un écrin à la main, & ſes hardes dans ſon tablier : je veux lui parler, elle me jette contre la porte, & ſort en courant. Qu'eſt-ce donc ? qu'eſt-ce donc ? Je demande à tous ceux que je rencontre : je vois un homme à l'entrée de l'écurie ; je reconnois mon voiturier ; je vais à lui : il étoit dans le cas de ſatisfaire ma curioſité.

Voilà, Monſieur, me dit-il, toute une ville effrayée, & ce n'eſt pas ſans raiſon : les Allemands ſont à la porte de la ville ; s'ils entrent, le pillage eſt ſûr. Tout le monde ſe ſauve dans les Egliſes ; chacun porte ſes effets ſous la garde de Dieu. Eſt-ce que les Soldats, lui dis-je, dans une pareille occaſion, auroient le tems de la réflexion ? D'ailleurs, les Allemands ſont-ils tous Catholiques ?

Pendant que je cauſois avec mon guide, voilà la ſcene qui change ; voilà des cris de joie ; on fait ſonner les cloches par-tout ; on tire des pétards. Tout le monde ſort de l'Egliſe, tout le monde remporte ſon bien ; on

ſe cherche, on ſe rencontre, on s'embraſſe. Quel a été le ſujet de ce changement? Voici le fait en totalité.

Un eſpion double, à la ſolde des alliés auſſi bien qu'à celle des Allemands, avoit été, la nuit précédente, au camp des premiers, dans le village de Saint-Pierre, à une lieue de la ville, & il avoit rapporté qu'un détachement de Troupes Allemandes devoit aller, ce jour-là, fourrager dans les environs de Parme, avec intention de tenter un coup de main ſur la ville.

Le Maréchal de Coigny, qui commandoit alors l'armée, fit un détachement de deux Régimens, Picardie & Champagne, & les envoya à la découverte; mais comme ce brave Général ne manquoit jamais de précaution ni de vigilance, il fit arrêter l'eſpion dont il ſe défioit, & fit mettre tout le camp ſous les armes.

M. de Coigny ne ſe trompa pas; les deux Régimens arrivés à la vue des remparts de la ville, découvrirent l'armée Allemande, compoſée de quarante mille hommes, conduits par le Maréchal de Mercy, avec dix pieces de campagne.

Les François marchant par le grand chemin entouré de larges foſſés, ne pouvoient pas reculer: ils avancerent bravement; mais ils furent

presque tous renversés par l'artillerie des ennemis.

Ce fut le signal de la surprise pour le Commandant François. L'espion fut pendu sur-le-champ, & l'armée se mit en marche, en redoublant le pas : le chemin étoit borné : la Cavalerie ne pouvoit pas avancer; mais l'Infanterie chargea si vigoureusement l'ennemi, qu'elle le força de reculer ; & ce fut dans ce moment-là que la frayeur des Parmesans se convertit en joie.

Tout le monde couroit alors sur les remparts de la ville : j'y courus aussi : on ne peut pas voir une bataille de plus près : la fumée empêchoit souvent de bien distinguer les objets ; mais c'étoit toujours un coup-d'œil fort rare, dont bien peu de monde peut se vanter d'avoir joui.

Le feu continuel dura pendant neuf heures sans interruption : la nuit sépara les deux armées, les Allemands se dispersèrent dans les montagnes de Regio, & les alliés resterent les maîtres du champ de bataille.

Le jour suivant, je vis conduire à Parme sur un brancard, le Maréchal de Mercy, qui avoit été tué dans la chaleur du combat. Ce Général fut embaumé & envoyé en Allemagne, ainsi que le Prince de Wirtemberg, qui avoit subi le même sort.

Un ſpectacle bien plus horrible & plus dégoûtant s'offrit à mes yeux le jour ſuivant dans l'après-midi. C'étoit les morts qu'on avoit dépouillés pendant la nuit, & qu'on faiſoit monter à vingt-cinq mille hommes; ils étoient nuds & amoncelés; on voyoit des jambes, des bras, des crânes, & du ſang par-tout. Quel carnage!

Les Parmeſans craignoient l'infection de l'air, vu la difficulté d'enterrer tous ces corps maſſacrés; mais la République de Veniſe qui eſt preſque limitrophe du Parmeſan, & qui étoit intéreſſée à garantir la ſalubrité de l'air, envoya de la chaux en abondance, pour faire diſparoître tous ces cadavres de la ſurface de la terre.

Le troiſieme jour après la bataille, je voulois continuer ma route pour Modene. Mon voiturin m'obſerva que les chemins de ce côté-là étoient devenus impraticables à cauſe des incurſions continuelles des troupes des deux partis. Il m'ajouta que ſi je voulois aller à Milan, qui étoit ſa patrie, il m'y conduiroit; & que ſi je voulois aller à Breſſe, il connoiſſoit un de ſes camarades qui alloit partir pour cette ville, avec un Abbé dont je pourrois être compagnon de voyage.

J'acceptai cette derniere propoſition. Breſſe me convenoit mieux, & je partis le lendemain

avec M. l'Abbé Garoffini, jeune homme très-inftruit & grand amateur de Spectacles.

Nous causâmes beaucoup en route; & comme j'avois la maladie des Auteurs, je ne manquai pas de parler de mon *Bélifaire*. M. l'Abbé paroiffoit curieux de l'entendre; & à la premiere dînée, je tirai ma piece de mon coffre-fort, & j'en commençai la lecture.

Je n'avois pas achevé le premier acte, que le voiturin vient nous preffer pour partir. M. l'Abbé en étoit fâché, il y avoit pris quelqu'intérêt; allons, dis-je, je lirai en voiture auffi bien qu'ici : nous reprenons nos places dans la chaife; & comme les voiturins vont au pas, je continuai ma lecture fans la moindre difficulté.

Pendant que nous étions occupés l'un & l'autre, la voiture s'arrête, & nous voyons cinq hommes à mouftaches & en uniforme militaire, qui, le fabre à la main, nous ordonnent de defcendre. Falloit-il récalcitrer contre les ordres abfolus de ces Meffieurs-là ? Je defcends de mon côté, l'Abbé de l'autre. Un d'entr'eux me demande la bourfe; je la donne fans me faire prier : un autre m'arrache la montre; un troifieme fouille dans mes poches, & prend ma boîte, qui n'étoit que d'écaille. Les deux derniers en firent autant à l'Abbé; & tous les

cinq se jetterent ensuite sur les malles, sur mon petit coffre-fort & sur nos sacs de nuit.

Quand le voiturin se vit déchargé, il fit prendre le galop à ses chevaux, & moi je pris le mien : je sautai un fossé fort large, & je me sauvai au travers des champs, craignant toujours que ces canailles n'en voulussent à ma redingotte, à mon habit, à ma culotte & à ma vie, bienheureux d'en avoir été quitte pour mon argent & pour mes effets, & d'avoir sauvé du naufrage mon Bélisaire.

Ayant perdu de vue les voleurs, & ne sachant pas ce qu'étoit devenu mon compagnon de voyage, je trouvai une allée d'arbre, & je me reposai tranquillement à côté d'un ruisseau. Je me servis du creux de ma main pour me désaltérer, & je trouvai cette eau délicieuse.

Mon corps délassé, & mon esprit plus calme, ne voyant personne à qui m'adresser, je pris au hasard un côté de l'allée que j'étois persuadé devoir aboutir à quelqu'endroit habité. Je ne tardai pas à rencontrer des paysans qui travailloient dans les champs; je les accostai avec confiance, & je leur fis part de mon aventure. Ils en savoient déjà quelque chose ; ils avoient vu passer les coquins qui m'avoient dépouillé, par un chemin de traverse, chargés comme des mulets. C'étoient des déserteurs qui attaquoient

les paſſans, & n'épargnoient pas même les hameaux & les métairies. Ce ſont les fruits malheureux de la guerre qui tombent indiſtinctement ſur les amis & les ennemis, & qui déſolent les innocens. Comment, dis-je, comment ces voleurs peuvent-ils ſe défaire impunément des effets volés ſans être arrêtés ? Tous ces payſans vouloient me répondre à la fois, & leur empreſſement marquoit leur indignation. Il y avoit à peu de diſtance de l'endroit où nous étions, une compagnie d'hommes riches, *tolérée* pour acheter les dépouilles des victimes de la guerre, & les acheteurs ne prenoient pas garde ſi les effets venoient du champ de bataille, ou du grand chemin.

Le ſoleil alloit ſe coucher. Ces bonnes gens m'offrirent un petit reſte de leur goûter que, malgré mon déſaſtre, je ſavourai avec appétit, ils me propoſerent d'aller paſſer la nuit chez eux. J'allois accepter avec reconnoiſſance l'hoſpitalité que ces bonnes gens vouloient bien m'accorder, mais un reſpectable vieillard qui étoit le pere, & le grand pere de mes bienfaiteurs, me fit remarquer qu'il n'y avoit chez eux que de la paille & du foin pour me repoſer, & qu'il valoit mieux me conduire *à Caſal Paſturlengò*, qui n'étoit qu'à une lieue de diſtance, & où le Curé très-honnête & très-com-

plaiſant, ſe ſeroit fait un plaiſir de me recevoir & de me loger.

Tout le monde applaudit à ſon avis. Un jeune homme ſe chargea de m'y conduire; je le ſuivis, & je bénis le ciel qui tolere d'un côté les méchans, & anime de l'autre les cœurs ſenſibles & vertueux.

CHAPITRE XXXIII.

Hoſpitalité du Curé de Caſal Paſturlengò. Lecture de mon Béliſaire au Curé. Mon arrivée à Breſſe. Rencontre inattendue dans cette ville. Reſſource fâcheuſe, mais néceſſaire. Route pour Vérone.

ARRIVÉ à *Caſal Paſturlengò*, je priai mon guide d'aller prévenir M. le Curé de mon accident. Quelques minutes après, ce bon Paſteur vient au-devant de moi, me tend la main, & me fait monter chez lui : enchanté de ce bon accueil, je tourne les yeux vers le jeune homme qui m'avoit eſcorté ; & en le remerciant, je lui marque mon regret de ne pouvoir pas le récompenſer. Le Curé s'en apperçoit, & donne quelques ſols au payſan qui s'en va content. C'eſt peu de choſe, mais cela prouve la façon de penſer d'un homme juſte & compatiſſant.

A la campagne, on ſoupe de bonne heure. Le ſoupé du Curé étoit prêt quand j'arrivai ; je ne fis pas de façons ; il partagea avec moi ce que ſa gouvernante lui avoit préparé.

Notre converſation tomba d'abord ſur la

guerre : je parlai de ce que j'avois vu à *Parme*, à *Milan*, à *Pizzighetone*. Insensiblement, je me trouvai engagé, dans quelques détails, sur mes emplois & sur mes occupations; mes discours aboutirent, comme à l'ordinaire, à l'article de Bélisaire.

Le Curé, qui étoit un Ecclésiastique très-sage & très-exemplaire, ne condamnoit pas les Spectacles honnêtes & morigénés, & paroissoit curieux d'entendre la lecture de ma Piece; mais j'étois trop fatigué pour l'instant; nous remîmes la partie au lendemain, & j'allai me coucher dans un lit délicieux, où j'oubliai tous mes chagrins, & je dormis jusqu'à dix heures du matin.

Aussi-tôt que je fus réveillé, on m'apporta une bonne tasse de chocolat. Ensuite, comme le tems étoit beau, j'allai me promener jusqu'à midi, qui étoit l'heure du dîné; nous nous revîmes avec plaisir, nous dînâmes avec deux autres Abbés de sa Paroisse; & après dîné, j'entrepris la lecture de ma Piece. M. le Curé me demanda la permission de faire entrer sa gouvernante & son régisseur. Pour moi, j'aurois voulu qu'il fît venir tout le village.

Ma lecture fut extrêmement goûtée. Les trois Abbés, qui n'étoient pas sots, saisirent les endroits les plus intéressans & les plus saillans; & les villageois me prouverent, par leurs applau-

diſſemens, que ma Piece étoit à la portée de tout le monde, & qu'elle pouvoit plaire aux gens inſtruits comme aux ignorans.

M. le Curé me fit compliment, & me remercia de ma complaiſance : les deux autres Abbés de même, & chacun d'eux vouloit me donner à dîner ; mais je ne voulois pas gêner mon hôte, & d'ailleurs j'étois preſſé de continuer ma route. M. le Curé me demanda comment je comptois partir : j'étois très-diſpoſé à m'en aller à pied ; mais ce digne homme ne le permit pas. Il me donna ſon cheval & ſon domeſtique, avec ordre à celui-ci de payer pour moi à la dînée, & je partis le lendemain, confondu, comblé de bienfaits & de politeſſes.

En arrivant à Breſſe, j'étois plus embarraſſé que jamais ; je n'avois d'autre reſſource que celle d'aller chez le Gouverneur, que je ne connoiſſois pas ; mais devois-je trouver à la ville cette cordialité que j'avois rencontrée dans un bourg.

Un de mes chagrins, c'étoit de ne pouvoir pas récompenſer le domeſtique du Curé. Je le priai de m'attendre à une petite Auberge où nous étions deſcendus, & je tournai mes pas vers le Palais du Gouvernement. En tournant le coin d'une rue qu'on m'avoit indiquée, je vois un homme qui, tout en boitant, vient au-

devant de moi. C'étoit M. *Leopold Scacciati*, l'oncle de ma belle compatriote.

Etonné de me voir, comme moi de le rencontrer, il me fait des plaintes de ne m'avoir pas revu à Crême, à l'hôtel du Cerf. Je lui rends compte de mon départ précipité de cette ville; je lui fais le récit des événemens fâcheux que je venois d'essuyer, & je lui peins l'état douloureux auquel je me voyois réduit. Cet homme, tel qu'il étoit, paroissoit touché jusqu'aux larmes, & me pria d'aller chez lui.

J'avois besoin de tout; mais ne sachant pas ce que *Scacciati* & sa niece faisoient à Bresse, je refusai d'y aller. Le boiteux, qui étoit plus petit que moi, me saute au col, me prie, m'embrasse, me parle de ses obligations, de sa reconnoissance, de son attachement pour moi: il me prend par la main; il me traîne après lui: sa demeure n'étoit pas loin; nous arrivons à la porte; il me pousse en dedans, & crie de toutes ses forces, *Marguerite*, *Marguerite*, c'est M. Goldoni. Mademoiselle Marguerite descend; elle m'embrasse, elle m'engage à monter, m'y force, & je monte avec eux.

La Vénitienne me demanda bien des choses concernant ma personne; je voulois la satisfaire; mais me rappellant le domestique du Curé, je marquai de l'inquiétude; ils m'en demanderent

le ſujet, je le dis, & *Scacciati* partit ſur-le-champ pour aller donner quelque argent à cet homme qui m'attendoit.

Etant reſté ſeul avec ma compatriote, je lui traçai mon hiſtoire, & elle me rendit compte de la ſienne.

Scacciati n'étoit pas ſon oncle; c'étoit un coquin qui l'avoit enlevée à ſes parens, & l'avoit vendue à un homme riche, qui l'avoit quittée au bout de deux mois, & avoit mieux payé le courtier que la Demoiſelle. Elle étoit laſſe de vivre avec ce fainéant, qui dépenſoit avec profuſion ce qu'elle gagnoit avec répugnance. Elle avoit amaſſé beaucoup d'or à Milan, & ils étoient partis de cette ville avec plus de dettes que d'argent. A Breſſe, ils en ont fait autant. Scacciati étoit l'homme du monde le plus vicieux & le moins raiſonnable : elle vouloit s'en défaire, & me demandoit conſeil pour exécuter ſon projet.

Si j'avois été riche, je l'aurois délivrée de ſon tyran; mais dans la poſition où j'étois, je ne pus lui donner d'autre avis que celui d'avoir recours à ſes parens, & tâcher de ſe rapprocher de ceux qui avoient le droit de la réclamer.

Pendant que nous nous entretenions de la ſorte, le boiteux rentre. Il nous voit l'un au-

près de l'autre; il badine, & croit que la Demoiselle a eu soin de me faire oublier mes chagrins. Le méchant homme! Il ne connoissoit que la débauche.

J'étois fâché d'être obligé de le condamner pendant qu'il ne cherchoit qu'à m'obliger. Allons, dit-il, puisque nous n'avons personne aujourd'hui, nous souperons nous trois. Venez, Monsieur, venez avec moi. Je le suis, il me conduit dans une chambre très-bien meublée avec un lit à baldaquin; c'est ici, dit-il, la chambre de cérémonie de Mademoiselle, vous l'occuperez seul, ou accompagné, comme vous voudrez.

L'endroit me fit horreur. Je voulois m'en aller sur-le-champ; l'homme adroit s'apperçut de ma répugnance; il me fit voir un petit cabinet que je ne refusai pas, vu l'heure & la position où j'étois; mais je lui dis en même-tems que le lendemain j'étois décidé à partir.

Ayant tenté envain de me faire rester davantage, *Scacciati* me dit tout bonnement, & avec une effusion de cœur que j'aurois admiré si elle ne fut pas partie d'une ame corrompue, qu'il savoit que j'étois dans la détresse, & qu'il m'offroit tous les secours dont je devois avoir besoin. Eh bien! lui dis-je, puisque vous êtes disposé à m'obliger, prêtez-moi six sequins, &

je vais vous faire mon billet. Il me donna les six sequins, & refusa le billet, & sans m'écouter davantage il sortit du cabinet où nous étions, & fit servir le soupé.

Nous soupâmes très-bien ; j'allai me coucher dans mon petit lit. Le matin je déjeûnai avec l'oncle & la niece supposée, je les remerciai l'un & l'autre, & je partis en poste pour Vérone.

Comme je n'aurai plus occasion de parler de ces deux personnages, je dirai en deux mots à mon Lecteur, que je vis quelques années après la Demoiselle assez bien mariée à Venise, & que M. Scacciati finit par être condamné aux galeres.

CHAPITRE XXXIV.

Vérone. Son Amphithéâtre, ouvrage des Romains. Comédie pendant le jour contre l'usage d'Italie. Heureuse rencontre. Lecture & réception de mon Bélisaire. Ma premiere liaison avec les Comédiens.

FAISANT route dans la plaine pierreuse de Bresse à Vérone, je réfléchissois sur mes aventures, tantôt bonnes, tantôt mauvaises, rencontrant toujours le mal à côté du bien, & le bien à côté du mal.

Ma derniere ressource de Bresse fixa davantage mes réflexions. Des coquins me dépouillent, un coquin vient à mon secours; comment est-il possible que, dans un cœur criminel, la vertu puisse pénétrer? Non, ce n'est que par amour-propre, par ostentation, que *Scacciati* a été généreux envers moi. Mais quel que soit le motif qui l'ait déterminé, je lui devrai toujours de la reconnoissance.

La Providence se sert de différens moyens pour partager ses faveurs. Souvent elle se sert

du méchant pour ſecourir l'honnête homme, & nous devons bénir l'auteur du bienfait, & en reconnoître l'intermédiaire.

Arrivé à *Deſenzano*, je dînai dans cette même hôtellerie ſur le lac de Garda, où j'avois couché deux fois, & j'arrivai à Vérone à la nuit tombante.

Vérone eſt une des belles villes de l'Italie; elle mériteroit, ſans doute, que je m'occupaſſe de ſes beautés, de ſes ornemens, de ſes Académies, & des talens qu'elle a produits & cultivés dans tous les tems; mais cette digreſſion me meneroit trop loin; je me bornerai uniquement à parler de ce monument, qui peut avoir quelque relation à l'objet de mes Mémoires.

Il y a Vérone un Amphithéâtre qui eſt un ouvrage des Romains. On ne ſait pas ſi c'eſt du tems de *Trajan* ou de *Domitien*, mais il eſt ſi bien conſervé, qu'on peut s'en ſervir aujourd'hui comme dans le tems où il a été conſtruit.

Ce vaſte édifice que l'on appelle en Italie l'*Arena di Verona*, eſt d'une forme ovale; ſon grand diamètre intérieur eſt de deux cens vingt-cinq pieds, ſur cent trente-trois de largeur pour le petit diamètre. Quarante-cinq rangées de gradins de marbre l'entourent, & peuvent contenir vingt mille perſonnes aſſiſes, & à leur aiſe.

Dans cet eſpace qui en fait le centre, on donne

des Spectacles de toute eſpece. Des courſes, des joûtes, des combats de taureaux, & en été on y joue même la Comédie ſans autre lumiere que celle du jour naturel.

On conſtruit, à cet effet, au milieu de cette place ſur des trétaux très-ſolides, un théâtre en planche qui ſe défait en hiver, & ſe remonte à la nouvelle ſaiſon, & les meilleures Troupes d'Italie viennent alternativement y exercer leurs talens.

Il n'y a point de loges pour les ſpectateurs, une clôture de planches forme un vaſte parterre avec des chaiſes. Le bas peuple ſe range à très-peu de frais ſur les gradins qui ſont en face du Théâtre, & malgré la modicité du prix de l'entrée, il n'y a pas de Salle en Italie qui rapporte autant que l'*Arena*.

En ſortant de mon auberge le lendemain de mon arrivée, je vis des affiches de Comédie, & j'y lus qu'on donnoit ce jour-là *Arlequin muet par crainte*.

J'y vais l'après-midi, & je me place dans l'enclos, au milieu de l'*Arène*, où il y avoit une chambrée très-nombreuſe.

On leve la toile; les Comédiens devoient faire une excuſe à cauſe du changement de la Piece; ce n'étoit plus *le Muet par crainte* qu'on alloit donner, *c'etoit une autre Piece* du nom de la-

quelle je ne me ſouviens plus. Mais quelle agréable ſurpriſe pour moi ! l'Acteur qui vient pour haranguer le public eſt mon cher Caſali, le promoteur & le propriétaire de mon Béliſaire.

Je quitte ma place pour monter ſur le Théâtre. Comme le local n'étoit pas bien vaſte, on ne vouloit pas me laiſſer entrer ; je fais demander Caſali ; il vient, il me voit, il en eſt enchanté. Il me fait monter, il me préſente au Directeur, à la premiere Actrice, à la ſeconde, à la troiſieme, à toute la Troupe. Tout le monde vouloit me parler : Caſali m'arrache du cercle ; il m'emmene derriere une toile ; on change de décoration ; je me trouve à découvert ; je me ſauve, & je ſuis ſifflé. Mauvais prélude pour un Auteur, mais les Véronois m'ont bien dédommagé par la ſuite de ce petit déſagrément. Cettte compagnie étoit celle dont Caſali m'avoit parlé à Milan ; elle étoit attachée au Théâtre *Grimani à Saint Samuel* à Veniſe, où elle ſe rendoit tous les ans, pour y jouer l'automne & l'hiver, & aller paſſer en Terre-Ferme le printems & l'été.

M. Imer étoit le Directeur de la Troupe ; c'étoit un Génois très-poli & très-honnête ; il me pria à dîner chez lui le lendemain, qui étoit jour de relâche. J'acceptai ſon invitation ; je lui promis

promis en revanche la lecture de mon Bélisaire, nous étions tous d'accord & contens.

Je me rends le lendemain chez le Directeur; j'y trouve toute la compagnie rassemblée. *Imer* vouloit régaler ses camarades d'une nouveauté dont Casali les avoit prévenus. Le dîné étoit splendide; la gaîté des Comédiens charmante. On faisoit des couplets, on chantoit des chansons à boire; ils me prévenoient sur tout, c'étoit des racoleurs qui vouloient m'engager.

Le dîné fini, on se rassembla dans la chambre du Directeur, & je lus ma Piece; elle fut écoutée avec attention, & ma lecture finie, l'applaudissement fut général & complet. *Imer* avec un ton magistral, me prit par la main, & me dit: *Bravo*. Tout le monde me fit compliment; Casali pleuroit de joie. Un des Acteurs me demanda très-poliment si ses camarades seroient assez heureux pour jouer ma Piece les premiers. Casali se leve, & dit d'un air assuré: Oui, Monsieur, M. Goldoni m'a fait l'honneur de travailler pour moi, & en prenant la Piece qui étoit restée sur la table, je vais, dit-il, sous le bon plaisir de l'Auteur, je vais la copier moi-même; & sans attendre la réponse de l'Auteur, il l'emporte.

Imer me prit en particulier; il me pria d'ac-

cepter un appartement de garçon qui étoit dans la même maiſon, & à côté du ſien ; il me pria auſſi d'accepter ſa table pendant tout le tems que ſa Troupe devoit reſter à Vérone. Dans la ſituation où j'étois, je ne pouvois rien refuſer.

CHAPITRE XXXV.

Réunion des Intermedes à la Comédie. L'Opéra Comique inconnu en Lombardie, & dans l'Etat de Venise. La Pupile, Intermede. Présent de Casali bien employé. Mon arrivée à Venise. Coup d'œil de cette ville pendant la nuit. Ma présentation au noble Grimani. Ses promesses & mes espérances.

Imer, sans avoir eu une éducation bien suivie, avoit de l'esprit & des connoissances; il aimoit la Comédie de passion; il étoit naturellement éloquent, & auroit très-bien soutenu les rôles d'amoureux à l'impromptu, suivant l'usage Italien, si sa taille & sa figure eussent répondu à ses talens. Court, gros, sans col, avec de petits yeux, & un petit nez écrasé, il étoit ridicule dans les emplois sérieux, & les caracteres chargés n'étoient pas à la mode.

Il avoit de la voix; il imagina d'introduire à la Comédie les Intermedes en musique, qui pendant long-tems avoient été réunis au grand

Opéra, & avoient été ſupprimés pour faire place aux Ballets.

L'Opéra Comique a eu ſon principe à Naples & à Rome, mais il n'étoit pas connu en Lombardie, ni dans l'Etat de Veniſe, de maniere que le projet d'*Imer* eut lieu, & la nouveauté fit beaucoup de plaiſir, & rapporta aux Comédiens beaucoup de profit.

Il avoit deux Actrices dans cette Troupe pour les Intermedes; l'une étoit une veuve très-jolie & très habile, appellée Zanetta Caſanova, qui jouoit les jeunes amoureuſes dans la Comédie; & l'autre une femme qui n'étoit pas Comédienne, mais qui avoit une voix charmante. C'étoit Madame *Agneſe Amurat*, la même Chanteuſe que j'avois employée à Veniſe dans ma ſérénade.

Ces deux femmes ne connoiſſoient pas une note de muſique, & Imer non plus; mais tous les trois avoient du goût, l'oreille juſte, l'exécution parfaite, & le public en étoit content.

Le premier Intermede par lequel ils avoient débuté, avoit été la *Cantatrice*, petite Piece que j'avois faite à Feltre pour un Théâtre de ſociété, & j'avois contribué aux avantages de la compagnie de Veniſe ſans le ſavoir, & ſans être connu. Je devois donc être accrédité dans l'eſprit du Directeur, à qui *Caſali* m'avoit an-

noncé pour l'Auteur de la *Cantatrice*, & voilà la véritable raiſon des politeſſes dont il me combla ; car ordinairement on ne donne rien pour rien, & mon Béliſaire n'auroit pas ſuffi, ſi je n'euſſe pas fait mes preuves pour la Poëſie Dramatique.

Imer qui avoit le coup d'œil juſte, prévoyoit que mon Béliſaire feroit fortune par-tout ; il n'en étoit pas fâché, mais il auroit voulu que ſa perſonne & ſon nouvel emploi euſſent eu part aux ſuccès qu'il ſe promettoit. Il me pria de compoſer un Intermede à trois voix, & de le faire le plus promptement poſſible, pour avoir le tems de le faire mettre en muſique.

Je fis mon Intermede en trois actes, & je le nommai la Pupile. Je pris l'argument de cette petite Piece, dans la vie privée du Directeur ; je m'apperçus qu'il avoit une inclination décidée pour la veuve ſa camarade ; je voyois qu'il en étoit jaloux, & je le jouai lui-même.

Imer ne tarda pas à s'en appercevoir, mais l'Intermede lui parut ſi bien fait, & la critique ſi honnête & ſi délicate, qu'il me pardonna cette plaiſanterie. Il me remercia, il m'applaudit, & envoya tout de ſuite mon ouvrage à Veniſe, au Muſicien qu'il avoit déjà prévenu.

En attendant, Béliſaire avoit été copié, les rôles diſtribués. Quelques jours après on fit

la premiere répétition les rôles à la main, & la piece fit encore plus d'effet à cette seconde lecture, qu'elle n'en avoit fait à la premiere.

Casali content de moi plus que jamais, après m'avoir assuré que le Directeur & le Propriétaire du Théâtre auroient eu soin de me récompenser, me pria en grace de vouloir bien recevoir de lui particulierement une marque de sa reconnoissance, & me présenta six sequins. Scacciati me revint à l'esprit au même instant; je remerciai Casali, je pris les six sequins d'une main, & je les envoyai à *Scacciati* de l'autre.

Voici mon sistême. J'ai tâché toujours d'éviter les bassesses, mais je n'ai jamais été fier; j'ai secouru quand je l'ai pu tous ceux qui ont eu besoin de moi, & j'ai reçu sans difficulté, & je demandois même sans rougir les secours qui m'étoient nécessaires.

Je restai tranquillement à Vérone jusqu'à la fin de Septembre. Je partis ensuite pour Venise avec *Imer*, dans sa chaise de poste, & nous y arrivâmes le même jour à huit heures du soir. Imer me fit descendre chez lui, me fit voir la chambre qu'il m'avoit destinée, me présenta à sa femme, à ses filles, & comme j'avois grande envie d'aller voir ma tante maternelle, je les priai de me dispenser de souper avec eux.

J'étois très-curieux d'avoir des nouvelles de Madame St*** & de ſa fille, & de ſavoir ſi elles avoient encore des prétentions ſur moi. Ma tante m'aſſura que je pouvois être tranquille, que ces Dames hautes comme le tems, ſachant que j'avois pris quelques engagemens avec les Comédiens, m'avoient cru indigne de les accoſter, & n'avoient pour moi que du mépris & de l'indignation.

Tant mieux, dis-je, tant mieux, c'eſt un avantage de plus que je devrai à mon talent. Je ſuis avec les Comédiens comme un Artiſte dans ſon attelier. Ce ſont d'honnêtes gens, beaucoup plus eſtimables que les eſclaves de l'orgueil & de l'ambition.

Je parlai enſuite de mes affaires de famille. Ma mere qui étoit encore à Modene, ſe portoit bien, mes dettes étoient preſque payées en entier, je ſoupai avec ma tante, & avec mes parens.

Après avoir pris congé d'eux pour aller chez mon hôte, je pris le chemin le plus long, je fis le tour du *Pont de Rialto* & de la Place Saint-Marc, & je jouis du ſpectacle charmant de cette ville encore plus admirable de nuit que de jour.

Je n'avois pas encore vu Paris, je venois de voir pluſieurs villes, où le ſoir on ſe promene

dans les ténébres. Je trouvai que les lanternes de Venise formoient une décoration utile & agréable, d'autant plus que les particuliers n'en sont pas chargés, puisqu'un tirage de plus par an de la Loterie, est destiné pour en faire les frais.

Indépendamment de cette illumination générale, il y a celle des boutiques, qui de tout tems sont ouvertes jusqu'à dix heures du soir, & dont une grande partie ne se ferme qu'à minuit, & plusieurs autres ne se ferment pas du tout.

On trouve à Venise, à minuit, comme en plein midi, les comestibles étalés, tous les cabarets ouverts, & des soupés tout prêts dans les auberges & dans les hôtels garnis; car les dînés & les soupers de société, ne sont pas communs à Venise, mais les parties de plaisirs & les piqueniques rassemblent les sociétés avec plus de liberté & plus de gaîté.

En tems d'été la place Saint-Marc, & ses environs sont fréquentés la nuit comme le jour. Les cafés sont remplis de beau monde, hommes & femmes de toute espece.

On chante dans les places, dans les rues, & sur les canaux. Les marchands chantent en débitant leurs marchandises, les ouvriers chantent en quittant leurs travaux, les gondo-

liers chantent en attendant leurs maîtres. Le fond du caractere de la nation est la gaîté, & le fond du langage Vénitien est la plaisanterie.

Enchanté de revoir ma Patrie, qui me paroissoit toujours plus extraordinaire & plus amusante, je rentrai dans mon nouveau logement, & je trouvai Imer qui m'attendoit, & m'annonça qu'il iroit le lendemain chez M. Grimani, propriétaire du Théâtre ; qu'il me meneroit avec lui, & qu'il me présenteroit à son Excellence, si je n'avois pas d'autres engagemens.

Comme j'étois libre, j'acceptai la proposition, & nous y allâmes ensemble. M. Grimani étoit l'homme du monde le plus poli ; il n'avoit pas cette hauteur incommode qui fait du tort aux grands, pendant qu'elle humilie les petits. Illustre par sa naissance, estimé par ses talens, il n'avoit besoin que d'être aimé, & sa douceur captivoit tous les cœurs.

Il me reçut avec bonté, il m'engagea à travailler pour la Troupe qu'il entretenoit ; & pour m'encourager davantage, il me fit espérer qu'étant propriétaire aussi de la Salle de Saint-Jean-Chrisostome & Entrepreneur du grand Opéra, il tâcheroit de m'employer, & de m'attacher à ce Spectacle.

Très-content de son Excellence, & des bons offices qu'Imer venoit de me rendre auprès de lui, je ne pensai plus qu'à mériter les suffrages du public.

La premiere représentation de Bélisaire étoit fixée pour la Sainte-Catherine, tems où les vacances du Palais se terminent, & où le monde revient de la campagne ; en attendant nous faisions des répétitions, tantôt de ma Tragi-Comédie, tantôt de mon Intermede, & comme mes occupations n'étoient pas bien considérables, je préparai des nouveautés pour le carnaval.

J'entrepris la composition d'une Tragédie intitulée *Rosimonde*, & d'un autre Intermede intitulé *la Birba*. Pour la grande Piece c'étoit *la Rosimonda del muti*, mauvais Roman du siècle dernier, qui m'avoit fourni l'argument, & j'avois calqué la petite Piece sur les Batteleurs de la Place Saint-Marc, dont j'avois bien étudié le langage, les ridicules, les charges & les tours d'adresse.

Les traits comiques que j'employois dans les Intermedes, étoient comme de la graine que je semois dans mon champ pour y recueillir un jour des fruits mûrs & agréables.

CHAPITRE XXXVI.

Premiere représentation de Bélisaire, *son succès. Premiere représentation de la* Pupile. *Celle de* Rosimonde. *Celle de la* Birba. *Clôture des Spectacles.*

ENFIN le 24 Novembre 1734, mon Bélisaire parut pour la premiere fois sur la scene. C'étoit mon début, & il ne pouvoit être ni plus brillant, ni plus satisfaisant pour moi.

Ma Piece fut écoutée avec un silence extraordinaire, & presque inconnu aux Spectacles d'Italie. Le public habitué au bruit, prenoit l'essor dans les entr'actes, & par des cris de joie, par des claquemens de mains, par des signes réciproques entre le Parterre & les loges, on prodiguoit à l'Auteur & aux Acteurs les applaudissemens les plus éclatans.

A la fin de la Piece, tous ces élans d'une satisfaction peu commune redoublerent, de maniere que les Acteurs en étoient pénétrés. Les uns pleuroient, les autres rioient, & c'étoit la même joie qui produisoit ces effets différens.

On n'appelle pas en Italie l'Auteur de la Piece pour le voir, & pour l'applaudir ſur la ſcene. Mais lorſque le premier Amoureux ſe préſenta pour annoncer, tous les Spectateurs crierent unanimement : *Queſta, queſta, queſta*; c'eſt-à dire la même, la même, & l'on baiſſa la toile. On donna le lendemain la même, on continua de la donner tous les jours juſqu'au 14 Décembre, & on fit avec elle la clôture de l'automne.

Ce début fut très-heureux pour moi ; car la Piece ne valoit pas tout le prix qu'on l'avoit eſtimée, & j'en fais moi-même ſi peu de cas, qu'elle ne paroîtra jamais dans le recueil de mes ouvrages.

La bonne Littérature eſt auſſi bien connue & auſſi bien cultivée à Veniſe, que par-tout ailleurs; mais les connoiſſeurs ne purent pas s'empêcher d'applaudir un ouvrage dont ils connoiſſoient les imperfections. En voyant la ſupériorité qu'avoit ma Piece, ſur les farces & ſur les puérilités ordinaires des Comédiens, ils auguroient de ce premier eſſai, une ſuite qui auroit pu donner de l'émulation, & frayer le chemin à une réforme du Théâtre Italien.

Le principal défaut de ma Piece étoit la préſence de Béliſaire, les yeux crévés & enſanglantés ; à cela près ma Piece que j'avois nom-

mée Tragi-comédie, n'étoit pas destituée d'agrémens ; elle intéressoit le Spectateur d'une maniere sensible, & d'après nature. Mes Héros étoient des hommes, & non pas des demi-Dieux, leurs passions avoient le degré de noblesse convenable à leur rang, mais ils faisoient paroître l'humanité telle que nous la connoissions, & ils ne portoient pas leurs vertus & leurs vices à un excès imaginaire.

Mon style n'étoit pas élégant, ma versification n'a jamais donné dans le sublime ; mais voilà précisément ce qu'il falloit pour ramener peu à peu à la raison un public accoutumé aux hyperboles, aux antitheses & au ridicule du gigantesque & du romanesque.

A la sixieme représentation de *Bélisaire*, Imer crut pouvoir y joindre la *Pupile* ; cette petite Piece fut très-bien reçue du public ; mais Imer croyoit que l'Intermede soutenoit la Tragi-Comédie, & c'étoit celle-ci qui soutenoit l'Intermede.

De toute façon, j'y gagnai beaucoup pour ma part ; car le public me voyant paroître en même-tems dans les deux genres, & d'une maniere tout-à-fait nouvelle, je méritai l'estime générale de mes compatriotes, & j'eus des encouragemens très-flatteurs & très-distingués.

Ce fut dans cette occaſion que je fis la connoiſſance de ſon Excellence Nicolas Balbi, Patricien & Sénateur Vénitien, dont la protection vive & conſtante me fit en tout tems le plus grand honneur, & dont les avis, le crédit & les adhérences me furent toujours de la plus grande utilité.

Le 17 Janvier, on donna la premiere répréſentation de ma *Roſimonde.* Elle ne tomba pas; mais après Béliſaire, je ne pouvois pas me flatter d'avoir un ſuccès auſſi brillant; elle eut quatre repréſentations aſſez paſſables. A la cinquieme, Imer l'étaya d'un nouvel Intermede. La *Birba* fit le plus grand plaiſir: cette bagatelle, très-comique & très gaie, ſoutint *Roſimonde* pendant quatre autres repréſentations; mais il fallut revenir à *Béliſaire.* Cette piece eut, à la repriſe, le même ſuccès qu'elle avoit eu à ſon début; & *Béliſaire* & la *Birba* furent joués enſemble juſqu'au Mardi gras, & firent la clôture du Carnaval; ce qui termina l'année théatrale.

A Veniſe, on ne r'ouvre les ſalles de Spectacles qu'au commencement du mois d'Octobre; mais il y a pendant les quinze jours de la foire de l'*Aſcenſion* un grand Opéra, & quelquefois deux, qui ont juſqu'à vingt repréſentations.

Le noble *Grimani*, propriétaire du Théâtre

de Saint-Samuel, faisoit représenter dans cette saison, un Opéra pour son compte; & comme il m'avoit promis de m'attacher à ce Spectacle, il me tint parole.

Ce n'étoit pas un nouveau Drame qu'on devoit donner cette année-là; mais on avoit choisi *la Griselda*, Opéra d'*Apostolo Zeno* & de *Pariati*, qui travailloient ensemble avant que Zeno partît pour Vienne au service de l'Empereur, & le Compositeur qui devoit le mettre en musique, étoit l'Abbé *Vivaldi*, qu'on appelloit à cause de sa chevelure, *il Prete rosso*, (le Prêtre roux). Il étoit plus connu par ce sobriquet, que par son nom de famille.

Cet Ecclésiastique, excellent Joueur de violon & Compositeur médiocre, avoit élevé & formé pour le chant, Mademoiselle Giraud, jeune Chanteuse, née à Venise, mais fille d'un Perruquier François. Elle n'étoit pas jolie, mais elle avoit des graces, une taille mignone, de beaux yeux, de beaux cheveux, une bouche charmante, peu de voix, mais beaucoup de jeu. C'étoit elle qui devoit représenter le rôle de Griselda.

M. Grimani m'envoya chez le Musicien pour faire dans cet Opéra les changemens nécessaires, soit pour raccourcir le Drame, soit pour chan-

ger la poſition & le caractere des airs au gré des Acteurs & du Compoſiteur. J'allai donc chez l'Abbé Vivaldi, je me fis annoncer de la part de ſon Excellence *Grimani ;* je le trouvai entouré de muſique, & le bréviaire à la main. Il ſe leve, il fait le ſigne de la croix en long & en large, met ſon bréviaire de côté, & me fait le compliment ordinaire : — Quel eſt le motif qui me procure le plaiſir de vous voir, Monſieur ? — Son Excellence Grimani m'a chargé des changemens que vous croyez néceſſaires dans l'Opéra de la prochaine foire. Je viens voir, Monſieur, quelles ſont vos intentions. — Ah, ah, vous êtes chargé, Monſieur, des changemens dans l'Opéra de Griſelda ? M. Lalli n'eſt donc plus attaché aux Spectacles de M. Grimani ? — M. Lalli, qui eſt fort âgé, jouira toujours des profits, des Epîtres Dédicatoires & de la vente des livres, dont je ne me ſoucie pas. J'aurai le plaiſir de m'occuper dans un exercice qui doit m'amuſer, & j'aurai l'honneur de commencer ſous les ordres de M. Vivaldi. — (L'Abbé reprend ſon bréviaire, fait encore un ſigne de croix, & ne répond pas). — Monſieur, lui dis-je, je ne voudrois pas vous diſtraire de votre occupation religieuſe ; je reviendrai dans un autre moment. — Je ſais bien,

mon

mon cher Monſieur, que vous avez du talent pour la Poéſie ; j'ai vu votre Béliſaire, qui m'a fait beaucoup de plaiſir, mais c'eſt bien différent : On peut faire une Tragédie, un Poëme Epique, ſi vous voulez, & ne pas ſavoir faire un Quatrain muſical. — Faites-moi le plaiſir de me faire voir votre Drame. — Oui, oui, je le veux bien ; où eſt donc fourrée Griſelda ? Elle étoit ici... *Deus in adjutorium meum intende. Domine.. Domine.. Domine..* elle étoit ici toute à l'heure. *Domine ad adjuvandum....* Ah ! la voici. Voyez, Monſieur, cette ſcene entre *Gualtiere* & *Griſelda* ; c'eſt une ſcene intéreſſante, touchante. L'Auteur y a placé à la fin un air pathétique, mais Mademoiſelle Giraud n'aime pas le chant langoureux, elle voudroit un morceau d'expreſſion, d'agitation, un air qui exprime la paſſion par des moyens différens, par des mots, par exemple, entrecoupés, par des ſoupirs élancés, avec de l'action, du mouvement ; je ne ſais pas ſi vous me comprenez. — Oui, Monſieur, je comprends très-bien ; d'ailleurs j'ai eu l'honneur d'entendre Mademoiſelle Giraud, je ſais que ſa voix n'eſt pas aſſez forte... — Comment, Monſieur, vous inſultez mon écoliere ? Elle eſt bonne à tout, elle chante tout. — Oui, Monſieur,

vous avez raiſon, donnez-moi le livre, laiſſez-moi faire. — Non, Monſieur, je ne puis pas m'en défaire, j'en ai beſoin, & je ſuis preſſé. — Eh bien, Monſieur, ſi vous êtes preſſé, prêtez-le moi un inſtant, & ſur-le-champ je vais vous ſatisfaire. — Sur-le-champ ? — Oui, Monſieur, ſur-le-champ.

L'Abbé en ſe moquant de moi me préſente le Drame, me donne du papier & une écritoire, reprend ſon bréviaire, & récite ſes Pſeaumes & ſes Hymnes en ſe promenant. Je relis la ſcene que je connoiſſois déjà ; je fais la récapitulation de ce que le Muſicien deſiroit, & en moins d'un quart-d'heure, je couche ſur le papier un air de huit vers partagé en deux parties ; j'appelle mon Eccléſiaſtique, & je lui fais voir mon ouvrage. Vivaldi lit, il déride ſon front, il relit, il fait des cris de joie, il jette ſon office par terre, il appelle Mademoiſelle *Giraud*. Elle vient ; ah ! lui dit-il, voilà un homme rare, voilà un Poëte excellent : liſez cet air ; c'eſt Monſieur qui l'a fait ici, ſans bouger, en moins d'un quart-d'heure ; & en revenant à moi : ah ! Monſieur, je vous demande pardon ; & il m'embraſſe, & il proteſte qu'il n'aura jamais d'autre Poëte que moi.

Il me confia le Drame, il m'ordonna d'au-

tres changemens ; toujours content de moi, & l'Opéra réussit à merveille.

Me voilà donc initié dans l'Opéra, dans la Comédie, & dans les Intermedes qui furent les avant-coureurs des Opéras Comiques Italiens.

CHAPITRE XXXVII.

Mes Comédiens à Padoue. Changemens arrivés dans leur Troupe. Ma prédilection pour une belle Comédienne. Griselda, Tragédie. Mon voyage à Udine. Entrevue avec mon ancienne Limonadiere. Spectacle préparé pour l'ouverture de la Salle de Venise. Mort de la belle Comédienne.

LA compagnie *Grimani* étoit allée à Padoue pour y jouer pendant la saison du printems, & m'attendoit, avec impatience, pour donner mes Pieces.

Débarrassé de l'Opéra de Venise, je me transférai à Padoue. Mes nouveautés parurent sur le Théâtre de cette ville, & les applaudissemens de mes Confreres les Docteurs égalerent ceux de mes compatriotes.

Je trouvai beaucoup de changemens dans la Troupe; la Soubrette étoit partie pour Dresde, au service de cette Cour, & l'Arlequin ayant été remercié, on avoit fait venir à sa place

M. *Campagnani*, Milanois, qui, parmi les Amateurs, faiſoit les délices de ſon pays, & n'étoit pas ſupportable avec les Comédiens.

Mais la perte la plus conſidérable que la compagnie venoit de faire, c'étoit celle de la veuve *Caſanova*, qui, malgré ſa liaiſon avec le Directeur, s'étoit engagée au ſervice du Roi de Pologne; elle fut remplacée, pour le chant, par Madame *Paſſalacqua*, qui, en même-tems, s'étoit chargée de l'emploi de Soubrette; & pour les rôles d'Amoureuſe, on avoit fait l'acquiſition de Madame *Ferramonti*, charmante Actrice, jeune, jolie, très-aimable, très-inſtruite, pleine de talens & de qualités intéreſſantes.

Je ne tardai pas à m'appercevoir de ſon mérite; je m'y attachai particulierement; je devins l'ami de ſon mari, qui n'étoit pas employé dans la Troupe, & j'avois formé le projet de faire de cette jeuneſſe une Actrice eſſentielle: les autres femmes ne manquerent pas d'en devenir jalouſes; j'eſſuyai des déſagrémens; & j'en aurois ſouffert davantage, ſi la mort ne l'eût pas enlevée dans la même année.

Au bout de quelques jours que j'étois à Padoue, le Directeur me parla des nouveautés qu'il falloit préparer pour Veniſe. Madame *Collucci*, ſurnommée la *Romana*, étoit premiere Amoureuſe dans la compagnie, alternativement

avec la *Baſtona* ; & malgré ſes cinquante ans, que le fard & la parure ne pouvoient pas cacher, elle avoit un ſon de voix ſi clair & ſi doux, une prononciation ſi juſte & des graces ſi naturelles & ſi naïves, qu'elle paroiſſoit encore dans la fraîcheur de ſon âge.

Madame *Collucci* avoit une Tragédie de *Pariati*, intitulée *Griſelda* : c'étoit ſa Piece favorite ; mais elle étoit en proſe, & on me chargea de verſifier cet Ouvrage.

Rien de plus aiſé pour moi : je venois de m'occuper de ce même ſujet à Veniſe ; & la *Griſelda de Pariati* n'étoit pas autre choſe que l'Opéra qu'il avoit compoſé lui-même en ſociété avec *Apoſtolo Zeno*.

J'entrepris, avec plaiſir, de contenter *la Romana* ; mais je ne ſuivis pas exactement les Auteurs du Drame ; je fis beaucoup de changemens ; j'y ajoutai le pere de Griſelda ; un pere vertueux qui avoit vu ſans orgueil monter ſa fille au trône, & la voyoit deſcendre ſans regret. J'avois imaginé ce nouveau perſonnage pour donner un rôle à mon ami *Caſali* : cette épiſode donna un air de nouveauté à la Tragédie, la rendit plus intéreſſante, & me fit paſſer pour Auteur de la Piece.

Dans l'Edition de mes œuvres faite à Turin en 1777, par *Guibert* & *Orgeas*, cette Griſelda

ſe trouve imprimée, comme une Piece à moi appartenante : je déteſte les plagiats, & je déclare que je n'en ſuis pas l'inventeur.

Mes Comédiens avoient rempli, à Padoue, le nombre des repréſentations convenues, & ils faiſoient leurs paquets pour aller à Udine, dans le Frioul Vénitien.

Imer me propoſa de m'y emmener avec lui. Je n'avois plus rien à craindre du côté de la Limonadiere, qui s'étoit mariée ; je conſentis de ſuivre la compagnie ; mais ce ne fut pas avec le Directeur que je voyageai. Je lui fis mes excuſes, & je partis dans une bonne voiture, avec Madame Ferramonti, & le bon-homme ſon mari.

A Udine, mes ouvrages furent très-applaudis : j'avois, dans cette ville, la prévention en ma faveur, & on trouva que l'Auteur du Carême poétique étoit, à leur avis, un aſſez bon Poëte dramatique.

Cette Limonadiere, que je n'avois pas aimée, mais que j'avois connue & fréquentée, & qui avoit fini par me mettre dans le plus grand embarras, ſut que j'étois à Udine, & voulut me voir. Elle étoit mariée à un homme de ſon état, & elle m'écrivit une lettre fort drole & fort engageante. J'allai la voir à une heure marquée ; je la trouvai fort changée : notre con-

verſation ne fut pas longue ; je n'avois pas envie de lui ſacrifier mes nouvelles inclimations ; je ne la revis qu'une ſeconde fois, & pas plus.

J'avois d'ailleurs mes occupations théâtrales qui m'intéreſſoient ; je deſirois faire quelque choſe d'extraordinaire pour l'ouverture du Spectacle dans la Capitale. Je ruminois pluſieurs idées dans ma tête ; j'en communiquai quelques-unes au Directeur. Voici celle à laquelle nous nous arrêtâmes, & que je mis en exécution.

C'étoit un divertiſſement partagé en trois parties différentes, & qui rempliſſoit les trois actes d'une repréſentation ordinaire.

La premiere partie n'étoit qu'une aſſemblée littéraire. Tous les Acteurs, au lever de la toile, ſe trouvoient aſſis, & rangés ſur la ſcene en habillement bourgeois. Le Directeur ouvroit l'aſſemblée par un diſcours ſur la Comédie & ſur les devoirs des Comédiens, & finiſſoit par complimenter le public. Les Acteurs, les Actrices récitoient chacun à leur tour des couplets, des ſonnets, des madrigaux analogues à leurs emplois, & les quatre maſques qui étoient pour lors à viſage découvert, débitoient des vers dans les différens langages des perſonnages qu'ils repréſentoient.

La ſeconde partie étoit remplie par une Comédie à canevas en un acte, dans laquelle je

chai de donner des ſituations intéreſſantes aux Acteurs nouveaux.

La troiſieme partie contenoit un Opéra Comique en trois actes, & en vers, intitulé la *Fondation de Veniſe.*

Cette petite Piece qui étoit peut-être le premier Opéra Comique qui parut dans l'Etat Vénitien, ſe trouve dans le vingt-huitieme volume de mes Œuvres, de l'édition de Turin.

Imer étoit très-content de mon idée, & de la maniere dont je l'avois exécutée. Toute la compagnie en étoit enchantée; il n'y avoit que *la Baſtona* qui ſe plaignoit de moi, & diſoit tout haut que dans la charlatannerie de mon ouverture, j'avois fait pour Madame Ferramonti, qui n'étoit qu'une ſeconde Actrice, une Piece de vers, que les premieres avoient le droit de réclamer, & excitoit la *Romana* à s'en plaindre auſſi, & à me tracaſſer.

Hélas! la pauvre Ferramonti ne fut pas long-tems en but à la jalouſie de ſes camarades. Elle étoit enceinte, le tems de ſes couches s'annonça par des préliminaires fâcheux; la nature ſe refuſa à ſon ſoulagement; la ſage-femme ſe trouva embarraſſée. On fit venir un accoucheur, l'enfant étoit mal tourné; on en vint à l'opération céſarienne. Le fils étoit mort, & la mere le ſuivit de près.

Le mari vint me voir, il étoit désolé, je l'étois autant que lui ; je ne pouvois plus me souffrir dans cette ville, je ne pouvois plus soutenir l'aspect de ces femmes qui jouissoient de mon affliction, & sous prétexte d'aller rejoindre ma mere qui étoit de retour de Modene, je partis sur-le-champ pour Venise.

CHAPITRE XXXVIII.

Mon retour à Venise. Entretien avec ma mere. Démarche de mon ancienne prétendue. Retour de la Troupe de mes Comédiens à Venise. Mon attachement pour Madame Passalacqua, ses infidélités.

ARRIVÉ à Venise, je n'eus rien de plus pressé que d'aller embrasser ma mere; nous eûmes une longue conversation ensemble: mes fonds de Venise étoient dégagés; mes rentes de Modene étoient augmentées; mon frere étoit rentré dans le service; ma mere auroit desiré que j'eusse repris mon état d'Avocat.

Je lui fis voir que l'ayant une fois quitté & ayant reparu dans ma Patrie sous un aspect tout-à-fait différent, je ne pouvois plus me flatter de cette confiance que j'avois déméritée, & que la carriere que je venois d'entreprendre étoit également honorable, & pouvoit devenir lucrative.

Ma mere, les larmes aux yeux, dit qu'elle

n'osoit pas s'oppoſer à mes volontés, qu'elle avoit à ſe reprocher de m'avoir détourné de la route des Chancelleries Criminelles, & me connoiſſant de la raiſon, de l'honneur & de l'activité, elle me laiſſoit maître de choiſir mon état.

Je la remerciai, je l'embraſſai une ſeconde fois, & de propos en propos je vins à l'article de Madame St*** & de ſa fille, bien content que le mépris que ces dames avoient marqué pour l'emploi que j'avois entrepris, m'eut délivré de toute crainte & de tout embarras.

Point du tout, dit ma mere, tu te trompes; Madame St*** & ſa fille ſont venues me voir; elles m'ont comblées de politeſſes, elles m'ont parlé de toi comme d'un garçon eſtimable, admirable; l'éclat de tes ſuccès t'a rendu digne de leur conſidération, & elles comptent toujours ſur toi.

Non, dis-je, avec le ton de l'indignation; non, ma mere, je ne me lierai jamais avec une famille qui m'a trompé, qui m'a ruiné, & qui a fini par me dédaigner.

Ne t'inquiete pas, repliqua ma mere; elles ne ſont pas plus riches qu'elles ne l'étoient; j'irai leur rendre viſite, je leur parlerai raiſon, & je prends ſur moi de te dégager. Parlons d'autres choſes, continua-t-elle, conte-moi

te que tu as fait pendant le tems de notre séparation : je la satisfis sur-le-champ, je lui fis part de plusieurs de mes aventures, & j'en cachai une grande partie; je la fis rire, je la fis pleurer, je la fis trembler : nous dinâmes avec nos parens : ma mere à table vouloit redire à la société ce que j'avois conté ; elle s'embrouilloit, elle ne faisoit qu'exciter la curiosité : j'étois obligé de recommencer ; la gaieté du repas m'animoit ; je disois des choses que je n'avois pas dites à ma mere : ah ! fripon, disoit elle de tems en tems, tu ne m'avois pas dit cela, ni ceci, ni cet autre : je passai ma journée fort agréablement, & je fis rire à mes dépens de vieux oncles & de vieilles tantes qui ne rioient jamais : j'avois plus de grace à causer peut-être que je n'en ai pour écrire.

Vers la fin du mois de Septembre, la Troupe de mes Comédiens revint à la Capitale : nous fîmes les répétitions de notre ouverture, & le 4 d'Octobre elle parut sur la scene.

La nouveauté surprit ; l'assemblée littéraire fut goûtée, la Comédie en un acte tomba, à cause de l'Arlequin qui ne plaisoit pas ; l'Opéra Comique fut bien reçu & resta au Théâtre.

Le Directeur étoit satisfait que la partie musicale l'emportât ; mais il n'étoit pas trop

content de Madame *Passalacqua*; sa voix étoit fausse, sa maniere étoit monotonne, & sa phisionomie grimaciere : Imer vouloit soutenir les Intermedes, & un Musicien de l'Orchestre lui en proposa le moyen.

Ce vieux bon homme de soixante ans venoit d'épouser une demoiselle qui n'en avoit que dix-huit : il la faisoit chanter avec son violon; la jeune personne avoit des dispositions : Imer la trouva à son gré, me pria d'en prendre soin, & je m'en chargeai avec plaisir, la trouvant très-jolie & très-docile.

Madame *Passalacqua* en devint jalouse; elle avoit fait des tentatives inutiles à Udine pour me gagner, & elle ne manqua pas son coup à Venise.

Je reçois un jour un billet de sa main, par lequel elle me prie d'aller chez elle sur les cinq heures du soir : je ne pouvois pas honnêtement m'y refuser : j'y vais; elle me reçoit dans un ajustement de Nymphe de Cythere, me fait asseoir sur un canapé auprès d'elle, & me dit les choses du monde les plus flatteuses, & les plus galantes : je la connoissois, j'étois sur mes gardes, & je soutenois la conversation avec une contenance héroïque. D'ailleurs je ne l'aimois pas; elle étoit maigre, elle avoit les yeux verds, & beaucoup de fard couvroit son teint pâle & jaunâtre.

Madame *Passalacqua*, ennuyée de mon indifférence, fit jouer tous les ressorts de son adresse: est il possible, me dit-elle, d'un ton passionné, que de toutes les femmes de cette Troupe, je sois la seule qui ait le malheur de vous déplaire? Je sais me rendre justice, j'ai su respecter le mérite tant que je vous ai vu attaché à *Madame Ferramonti*; mais vous voir préférer actuellement une jeunesse stupide, une femme sans talent, sans éducation, cela est honteux pour vous, & c'est humiliant pour moi. Hélas! je n'aspire pas au bonheur de posséder votre cœur; je n'ai pas assez de mérite pour m'en flatter; mais je suis Comédienne, je n'ai pas d'autre état, je n'ai pas d'autre ressource; jeune, sans expérience, j'ai besoin d'exercice, de conseil, de protection: si j'avois le bonheur de plaire à Venise, ma réputation seroit établie, & ma fortune seroit assurée; vous pourriez contribuer à mon bonheur; avec votre talent, avec votre intelligence, en sacrifiant vos instans perdus pour moi, vous pourriez me rendre heureuse; mais vous m'abandonnez, vous me méprisez. Ciel! que vous ai-je fait? (& quelques larmes s'échappoient de ses yeux): j'avoue que son discours m'avoit attendri, & ses larmes acheverent ma défaite: je lui promis mon assistance, mes soins, mes

bons offices ; elle n'étoit pas contente ; elle vouloit le ſacrifice total de la femme du Muſicien : cette propoſition me révolta ; je lui dis que c'étoit trop vouloir, & je voulois m'en aller.

Madame *Paſſalacqua* m'arrête, prend leton de la gaieté, regarde en l'air, trouve le tems fort beau, & me propoſe d'aller prendre le frais avec elle dans une gondole, qu'elle avoit fait venir à ſa rive ; je refuſe : elle en rit, elle inſiſte, & prend mon bras & m'entraîne : comment faire pour ne pas la ſuivre ?

Nous entrons dans cette voiture, où l'on eſt auſſi commodément que dans le boudoir le plus délicieux. Nous allons gagner le large de la vaſte Lagune qui environne la ville de Veniſe. Là notre adroit Gondolier ferme le petit rideau de derriere, fait de ſa rame le gouvernail de la gondole, & la laiſſe aller doucement au gré du reflus de la mer.

Nous causâmes beaucoup, gaiement, agréablement, & au bout d'un certain tems la nuit nous paroiſſoit avancée, & nous ne ſavions pas où nous étions. Je veux regarder à ma montre ; il faiſoit trop ſombre pour y voir : j'ouvre le petit rideau de la poupe ; je demande au Gondolier l'heure qu'il étoit ; je n'en ſais rien, Monſieur, me dit-il, mais je crois, ſi je ne me trompe,

trompe pas, que c'eſt l'heure du berger. Allons, allons, lui dis-je au logis de Madame. Le Gondolier reprend ſa rame; il tourne la proue de ſa gondole du côté de la Ville, & nous chante en chemin faiſant la ſtrophe vingt-ſixieme du ſeizieme chant de la Jéruſalem délivrée.

Nous entrâmes chez Madame Paſſalacqua, à dix heures & demie du ſoir : on nous ſervit un petit ſouper délicieux ; nous ſoupâmes tête-à-tête ; je la quittai à minuit, & je partis très-décidé à lui tenir compte des politeſſes dont elle m'avoit comblé.

En attendant que ma mere trouvât un appartement convenable pour me loger avec elle, je demeurois toujours chez le Directeur de la compagnie. Le lendemain de la ſoirée ſingulière dont je viens de parler, je vis mon hôte, & je lui dis que le caractere farouche & jaloux du vieux Muſicien, m'avoit dégoûté, & je le priai de me diſpenſer des ſoins dont il m'avoit chargé pour la jeune femme. Je crayonnai enſuite un Intermede pour Madame Paſſalacqua, & j'allai la voir, & lui lire les premieres épreuves de ma reconnoiſſance.

Dans ces entrefaites on mit ſur la ſcene Griſelda. Cette Tragédie fut reçue du public comme un ouvrage nouveau ; elle plut beaucoup,

elle attira beaucoup de monde. *La Romana* qu'on voyoit ſur ce Théâtre depuis vingt ans, fut applaudie dans cette Piece comme dans ſon début. *Caſali* intéreſſoit & faiſoit pleurer, & *Vitalba* qui avoit ſi bien ſoutenu le rôle de *Béliſaire*, ſe ſurpaſſa dans celui de *Gualtiero*.

Vitalba me ramene tout de ſuite ſur le compte de Madame Paſſalacqua. C'étoit un bel homme, un excellent Comédien, grand coureur de femmes, & fort libertin. Il en vouloit à la Paſſalacqua, & il ne falloit pas ſe donner beaucoup de peine pour la ſubjuguer. Je ſus que pendant que je fréquentois cette Comédienne, Vitalba la voyoit auſſi; je ſus qu'ils avoient fait des parties enſemble, j'en fus piqué, & je m'éloignai de cette femme infidelle, ſans daigner m'en plaindre, & ſans lui dire le motif de ma retraite.

Elle m'écrivit une lettre touchante & plaintive; je lui détaillai dans ma réponſe tout ce que j'avois à dire de ſes mauvais procédés. Elle m'en envoya une ſeconde, dans laquelle ſans nier, & ſans s'excuſer, elle me prioit en grace d'aller chez elle pour *une ſeule fois, pour la derniere fois*, ayant quelque choſe à me confier qui regardoit *ſon état, ſon honneur & ſa vie*.

Irai-je ? ou n'irai-je pas ? Je balançai pendant quelque tems; mais enfin, ſoit par curio-

ſité, ſoit par beſoin d'exhaler ma rage, je pris le parti d'y aller.

J'entre après m'être fait annoncer, & je la trouve étendue ſur un canapé, la tête appuyée ſur un oreiller ; je la ſalue, elle ne me dit rien ; je lui demande ce qu'elle avoit à me dire, elle ne me répond pas ; le feu me monte au viſage, la colere m'enflamme & m'aveugle, je laiſſe un libre cours à mon reſſentiment, & ſans aucun ménagement, je l'accable de tous les reproches qu'elle méritoit. La Comédienne ne diſoit mot ; elle eſſuyoit de tems en tems ſes yeux ; je craignois ces larmes inſidieuſes, & je voulois partir. Allez, Monſieur, me dit-elle, avec une voix tremblante, mon parti eſt pris, vous aurez de mes nouvelles dans peu d'inſtans. Je ne m'arrête pas à ces mots vagues, je prends le chemin de la porte ; je me retourne pour lui dire adieu, je la vois le bras levé, & un ſtilet à la main tourné contre ſon ſein. Cette vue m'effraye, je perds la tête ; je cours, je me jette à ſes pieds, j'arrache le couteau de ſa main, j'eſſuye ſes larmes, je lui pardonne tout, je lui promets tout, je reſte ; nous dînons enſemble, &, . . . nous voilà comme auparavant.

J'étois content de ma victoire, je béniſſois le moment où je m'étois retourné en ſortant ; j'étois

amoureux, je l'aimois de bonne foi; j'étois convaincu qu'elle m'aimoit auſſi. Je cherchois des raiſons pour excuſer ſa faute; *Vitalba* l'avoit ſurpriſe, elle en étoit repentante, elle avoit renoncé à Vitalba à jamais, pour jamais.... & au bout de quelques jours je ſus, à n'en pouvoir douter, que Madame *Paſſalacqua* & M. *Vitalba* avoient dîné & ſoupé enſemble, & qu'ils s'étoient moqués de moi.

CHAPITRE XXXIX.

Mon Feſtin de Pierre ſous le titre de Don Jouan Tenorio, ou le Diſſolu. Vengeance complette contre la Paſſalacqua. Mon voyage pour Gênes. Coup-d'œil de cette ville. Origine de la Loterie Royale. Mon mariage. Mon retour à Veniſe.

CE n'eſt pas pour orner mes Mémoires ni pour recevoir les complimens ſur ma bonhomie, que j'ai détaillé, dans le Chapitre précédent, les infidélités d'une Comédienne qui m'a trompé; mais ayant inféré cette anecdote dans un Ouvrage qui a ſervi à me venger, j'ai cru néceſſaire de faire précéder l'hiſtorique de l'épiſode avant de parler du ſujet principal.

Tout le monde connoît cette mauvaiſe Piece eſpagnole, que les Italiens appellent *il Convitato di Pietra*, & les François *le Feſtin de Pierre.*

Je l'ai toujours regardée, en Italie, avec horreur, & je ne pouvois pas concevoir comment cette farce avoit pu ſe ſoutenir pendant ſi long-tems, attirer le monde en foule, & faire les délices d'un pays policé.

Les Comédiens Italiens en étoient étonnés eux-mêmes; & ſoit par plaiſanterie, ſoit par ignorance, quelques-uns diſoient que l'Auteur du Feſtin de Pierre avoit contracté un engagement avec le diable pour le ſoutenir.

Je n'aurois jamais ſongé à travailler ſur cet Ouvrage; mais ayant appris aſſez de françois pour le lire, & voyant que Moliere & Thomas Corneille s'en étoient occupés, j'entrepris auſſi de régaler ma Patrie de ce même ſujet, afin de tenir parole au diable avec un peu plus de décence.

Il eſt vrai que je ne pouvois pas lui donner le même titre; car dans ma Piece, la Statue du Commandeur ne parle pas, ne marche pas, & ne va pas ſouper en ville; je l'ai intitulée *Don Jouan*, comme Moliere, en y ajoutant, *ou le Diſſolu*.

Je crus ne devoir pas ſupprimer la foudre qui écraſe *Don Jouan*, parce que l'homme méchant doit être puni; mais je ménageai cet événement de maniere que ce pouvoit être un effet immédiat de la colere de Dieu, & qu'il pouvoit provenir auſſi d'une combinaiſon de cauſes ſecondes, dirigées toujours par les loix de la Providence.

Comme dans cette Comédie, qui eſt en cinq actes & en vers blancs, je n'avois pas employé

d'Arlequin, ni d'autres masques italiens, je remplaçai le comique par un Berger & une Bergere, qui; avec Don Jouan, devoient faire reconnoître la *Passalacqua*, *Goldoni* & *Vitalba*; & rendre, sur la scene, l'inconduite de l'une, la bonne foi de l'autre, & la méchanceté du troisieme.

Elise étoit le nom de la Bergere, & la Passalacqua s'appelloit *Elisabeth*. Le nom de *Carino*, que je donnai au Berger, étoit, à une lettre près, le diminutif de mon nom de Baptême, (*Carlino*); & Vitalba, sous le nom de Don Jouan, rendoit exactement son vrai caractere.

Je faisois tenir à *Elise* les mêmes propos dont la Passalacqua s'étoit servi pour me tromper; elle faisoit usage, sur la scene, de ces larmes & de ce couteau dont j'avois été la dupe; & je me vengeois de la perfidie de la Comédienne, en même-tems que *Carino* se vengeoit de sa Bergere infidelle.

La Piece étoit faite; il s'agissoit de la faire jouer: j'avois prévu que la *Passalacqua* ne consentiroit pas à se jouer elle-même. J'avois prévenu le Directeur & le Propriétaire du Théâtre; je fis distribuer les rôles sans faire la lecture de la Piece. La *Passalacqua*, qui ne tarda pas à reconnoître le personnage qu'elle devoit soutenir, alla s'en plaindre au Directeur, & à son

Excellence Grimani. Elle protesta, à l'un & à l'autre, qu'elle ne paroîtroit pas dans cette Piece, à moins que l'Auteur n'y fît des changemens essentiels ; mais il fut décidé qu'elle joueroit le rôle d'Elise comme il étoit, ou qu'elle sortiroit de la compagnie.

La Comédienne effrayée de l'alternative, prit son parti en brave, apprit son rôle, & le rendit en perfection.

A la premiere représentation de cette Piece, le public accoutumé à voir dans le *Convitato di Pietra*, Arlequin se sauver du naufrage, à l'aide de deux vessies, & *Don Jouan* sortir à sec des eaux de la mer, sans avoir dérangé sa coëffure, ne savoit pas ce que vouloit dire cet air de noblesse, que l'Auteur avoit donné à une ancienne bouffonnerie. Mais comme mon aventure avec la Passalacqua & Vitalba étoit connue de beaucoup de monde, l'anecdote releva la Piece; on y trouva de quoi s'amuser, & on s'apperçut que le comique raisonné étoit préférable au comique trivial.

Mon Don Jouan augmentoit tous les jours de crédit & de concours; on le donna, sans interruption, jusqu'au Mardi gras, & il fit la clôture du Théâtre.

Malgré son succès, il n'étoit pas destiné à paroître dans le Recueil de mes Ouvrages, non

plus que mon Bélisaire ; car c'étoit bien le *Festin de Pierre réformé* ; mais cette réforme n'étoit pas celle que j'avois en vue ; ayant retrouvé cette Piece imprimée à Bologne, & horriblement maltraitée, je consentis à lui donner place dans mon Théâtre, d'autant plus que si mon Don Jouan n'étoit pas du nouveau genre que je m'étois proposé, il n'étoit pas non plus de celui que j'avois rejetté.

La compagnie de Saint-Samuel devoit aller cette année passer le printems à Genes, & l'été à Florence ; & comme il y avoit six Acteurs nouveaux dans la Troupe, Imer crut ma présence nécessaire, & me proposa de m'y conduire avec lui.

Il s'agissoit d'aller voir deux des plus belles villes de l'Italie ; je devois être défrayé de tout : l'occasion me paroissoit excellente : j'en parlai à ma mere ; mes raisons étoient toujours bonnes avec elle, & je partis pour Genes, avec le Directeur.

Notre voyage fut heureux ; toujours du beau tems ; en traversant cette haute montagne que l'on appelle la *Boquere*, nous fûmes légerement incommodés, plus de la chaleur du soleil que du froid de la saison.

Après avoir traversé le très-riche & très-délicieux village de *Saint-Pierre d'Arena*, nous

découvrîmes Genes du côté de la mer. Quel ſpectacle charmant, ſurprenant ! C'eſt un amphithéâtre en demi cercle, qui, d'un côté, forme le vaſte baſſin du port, & s'éleve de l'autre par gradation ſur la pente de la montagne, avec des bâtimens immenſes, qui ſemblent, de loin, placés les uns ſur les autres, & ſe terminent par des terraſſes, par des baluſtrades, ou par des jardins qui ſervent de toit aux différentes habitations.

En face de ces rangées de palais, d'hôtels, & de logemens bourgeois, les uns incruſtés de marbre, les autres ornés de peintures, on voit les deux moles, qui forment l'embouchure du port; ouvrage digne des Romains, puiſque les Génois, malgré la violence & la profondeur de la mer, vainquirent la nature qui s'oppoſoit à leur établiſſement.

En deſcendant du côté du Fanal pour gagner la porte de Saint-Thomas, nous vîmes cet immenſe Palais Doria, où trois Princes ſouverains furent logés en même-tems; & nous allâmes enſuite à l'hôtellerie de Sainte-Marte, en attendant le logement qu'on devoit nous avoir deſtiné.

On tiroit la loterie ce jour-là, & j'avois envie d'aller voir cette cérémonie. La loterie, qu'on appelle en Italie *il lotto di Genova*, &

à Paris la loterie royale de France, n'étoit pas encore établie à Venise. Il y avoit cependant des Receveurs cachés, qui prenoient pour les tirages de Genes, & j'avois une reconnoissance dans ma poche pour une mise que j'avois faite chez moi.

C'est à Genes que cette loterie a été imaginée, & ce fut le hasard qui en donna la premiere idée. Les Génois tirent au sort deux fois par an les noms des cinq Sénateurs qui doivent remplacer ceux qui sortent de charge. On connoît, à Genes, tous les noms de ceux qui sont dans l'urne, & qui peuvent sortir; les particuliers de la ville commencerent par dire entr'eux : je parie qu'au tirage prochain un tel sortira; l'autre disoit je parie pour tel autre, & le pari étoit égal.

Quelque tems après, il y eut des gens adroits qui tenoient une banque pour & contre, & donnoient de l'avantage aux mettans. Le Gouverneur le sut; les petites banques furent défendues; mais des fermiers se présenterent & furent écoutés. Voilà la loterie établie pour deux tirages; & quelque tems après, le nombre en fut augmenté.

Cette loterie est devenue aujourd'hui presque universelle : je ne dirai pas si c'est un bien ou si c'est un mal; je me mêle de tout, sans décider

de rien ; & tâchant de voir les chofes du côté de l'optimifme, il me paroît que la loterie de Genes eft un bon revenu pour le Gouvernement, une occupation pour les défœuvrés, & une efpérance pour les malheureux.

Pour mon compte, je trouvai, cette fois, la loterie charmante. Je gagnai un ambe de cent piftoles, dont j'étois fort content.

Mais j'eus à Genes un bonheur bien plus confidérable, & qui fit le charme de ma vie; j'époufai une jeune perfonne, fage, honnête, charmante, qui me dédommagea de tous les mauvais tours que les femmes m'avoient joués, & me raccomoda avec le beau-fexe. Oui, mon cher lecteur, je me fuis marié, & voici comment.

Nous étions logés, le Directeur & moi, dans une maifon attenante au Théâtre. J'avois vu, vis-à-vis les croifées de ma chambre, une jeune perfonne qui me paroiffoit affez jolie, & dont j'avois envie de faire la connoiffance. Un jour qu'elle étoit feule à fa fenêtre, je la faluai un peu tendrement ; elle me fit une révérence, mais elle difparut fur-le-champ, & ne fe laiffa plus voir depuis.

Voilà ma curiofité & mon amour-propre piqués ; je tâche de favoir quelles font les perfonnes qui logent en face de mon appartement;

c'eſt M. *Conio*, Notaire du College de Genes, & un des quatre Notaires députés à la banque de Saint-Georges, homme reſpectacle, qui avoit de la fortune; mais qui ayant une famille très-nombreuſe, n'étoit pas auſſi aiſé qu'il auroit dû l'être.

C'eſt bon : je veux faire connoiſſance avec M. *Conio*; je ſavois qu'Imer avoit des effets de cette banque, provenans des loyers des loges, & qu'il négocioit ſur la place par des Agens de change; je le priai de me confier un de ces effets, ce qu'il fit ſans aucune difficulté; & j'allai à Saint-Georges pour le préſenter à M. *Conio*, & profiter de cette occaſion pour ſonder ſon caractere.

Je trouvai le Notaire entouré de monde : j'attendis qu'il fut ſeul; je m'approchai de ſon bureau, & je le priai de vouloir bien me faire payer la valeur de mon effet.

Ce brave homme me reçut très-poliment, mais il me dit que je m'y étois mal pris; que ces billets ne ſe payoient pas à la banque, mais que le premier Agent de change, ou le premier Négociant m'auroit donné mon argent ſur-le-champ. Je lui fis mes excuſes; j'étois étranger, j'étois ſon voiſin.... Je voulois lui dire bien des choſes; mais l'heure étoit avancée, il me demanda la permiſſion de fermer

ſon bureau, & me dit que nous cauſerions chemin faiſant.

Nous ſortons enſemble, il me propoſe d'aller prendre une taſſe de café, en attendant l'heure du dîné ; j'accepte, car en Italie on prend dix taſſes de café par jour. Nous entrons dans la boutique d'un Limonadier, & comme M. *Conio* m'avoit vu avec les Comédiens, il me demanda quels étoient les rôles que je jouois à la Comédie.

Monſieur, lui dis-je, votre queſtion ne me choque point, quelqu'autre ſe ſeroit trompé comme vous. Je lui dis ce que j'étois & ce que je faiſois ; il me fit des excuſes : il aimoit les Spectacles, il alloit à la Comédie, il avoit vu mes Pieces, il étoit enchanté d'avoir fait ma connoiſſance, & moi d'avoir fait la ſienne. Nous voilà rapprochés ; il venoit chez moi, j'allois chez lui ; je voyois Mademoiſelle Conio, je lui trouvois tous les jours plus d'agrémens & plus de mérite. Au bout d'un mois je demandai moi-même à M. Conio ſa fille.

Il n'en fut pas ſurpris, il s'étoit apperçu de mon inclination, & ne craignoit pas un refus de la part de la Demoiſelle ; mais ſage & prudent comme il étoit, il me demanda du tems, & il fit écrire au Conſul de Genes à Veniſe, pour avoir des informations ſur mon compte.

Je trouvai le délai raiſonnable, j'écrivis auſſi en même-tems; je fis part à ma mere de mon projet, je lui fis le portrait de ma prétendue, & je la priai de m'envoyer ſur-le-champ tous les certificats qui ſont néceſſaires dans de pareilles occaſions.

Au bout d'un mois je reçus le conſentement de ma mere, & les papiers requis; quelques jours après, M. Conio reçut de ſon côté les témoignages les plus flatteurs en ma faveur. Notre mariage fut fixé pour le mois de Juillet, la dot fut convenue, & le contrat ſigné.

Imer ne ſavoit rien de tout cela; j'avois des raiſons pour craindre qu'il ne traversât mon projet; il en fut très-fâché, il devoit aller à Florence pour y paſſer l'été, il fallut bien qu'il y allât ſans moi.

Je promis cependant que je ne quitterois pas la compagnie, que je travaillerois pour Veniſe, que je m'y trouverois à tems; & je tins parole.

Me voilà l'homme du monde le plus content & le plus heureux; mais pouvois-je avoir une ſatisfaction ſans qu'elle fut ſuivie d'un déſagrément? La premiere nuit de mon mariage, la fievre me prend, & la petite vérole que j'avois eue à Rimini dans ma premiere jeuneſſe, vient m'attaquer pour la ſeconde fois.

Patience ! heureuſement elle n'étoit pas dangereuſe, & je ne devins pas plus laid que je n'étois. Ma pauvre femme a bien pleuré au chevet de mon lit, elle étoit ma conſolation, & l'a toujours été.

Nous partîmes, enfin, mon épouſe & moi pour Veniſe, au commencement de Septembre. Oh ciel ! que de larmes répandues, quelle ſéparation cruelle pour ma femme ! elle quittoit tout d'un coup, pere, mere, des freres, des ſœurs, des oncles, des tantes.... Mais elle partoit avec ſon mari.

CHAPITRE XL.

Mon retour à Venise avec ma femme. Renaud de Montauban, Tragi-Comédie. Henri, Roi de Sicile, Tragédie. Arrivée à Venise du fameux Arlequin Sacchi *& de sa famille. Leur entrée dans la Troupe de Saint-Samuel. Acquisition d'autres bons sujets. L'Homme accompli, Comédie de caractere, en trois Actes, partie écrite, partie à canevas.*

ARRIVÉ à Venise avec ma femme, je la présentai à ma mere & à ma tante : ma mere fut enchantée de la douceur de sa bru, & ma tante qui n'étoit pas aisée, fit de sa niece sa bonne amie. C'étoit un ménage charmant : la paix y régnoit ; j'étois l'homme du monde le plus heureux.

Mes Comédiens qui ne comptoient plus sur moi, furent contens de me revoir, d'autant plus que je leur avois apporté une Piece nouvelle ; c'étoit Renaud de Montauban, Tragi-Comédie en cinq Actes & en vers.

Ce sujet étoit du fonds de la Comédie Italienne, & aussi mauvais que l'ancien Bélisaire, & le Festin de Pierre. Je l'avois purgé des défauts grossiers qui le rendoient insupportable, & je l'avois rapproché autant qu'il m'avoit été possible, du genre de l'ancienne Chevalerie, & de la décence convenable dans une Piece où paroissoit Charlemagne.

Le public habitué à voir Renaud, Paladin de France, paroître au Conseil de guerre enveloppé dans un manteau déchiré, & Arlequin défendre le château de son Maître, & terrasser les soldats de l'Empereur à coups de marmites & de pots cassés, vit avec plaisir le Héros calomnié, soutenir sa cause avec dignité & ne fut pas mécontent de voir supprimer des bouffonneries déplacées.

Renaud de Montauban fut applaudi, moins cependant que Bélisaire, & le Festin de Pierre: il acheva la saison de l'Automne; mais je ne l'avois pas destiné à la presse, & j'ai été fâché de le voir imprimé dans l'Edition de Turin.

Ma premiere année de mariage m'avoit occupé, de maniere que je n'avois pas eu le tems de travailler pour la Comédie. Il falloit pourtant donner quelque nouveauté pour l'hiver: j'avois ébauché à Genes une Tragédie;

j'en étois au quatrieme Acte ; je fis bien vîte le cinquieme ; je changeai, je corrigeai à la hâte, & je mis les Acteurs en état de donner cette Piece au commencement du Carnaval.

Henri, Roi de Sicile, étoit le titre de ma Piece ; j'avois pris le sujet dans le Mariage de vengeance, nouvelle insérée dans le Roman de Gilblas. C'est le même fonds que celui de *Blanche & Guiscard*, de *M. Saurin* de l'Académie Françoise ; la Tragédie de l'Auteur François n'a pas eu un grand succès, la mienne non plus ; il faut dire qu'il est des sujets malheureux, qui ne sont pas faits pour réussir.

La reprise de *Renaud* dédommagea les Comédiens, & fit la clôture de l'année comique.

Pendant le Carême on fit dans cette Troupe des changemens qui la porterent, autant qu'il étoit possible, au point de sa perfection.

On avoit changé la *Bastona* mere, contre la *Bastona* sa fille, excellente Actrice, pleine d'intelligence, noble dans le sérieux, & très-agréable dans le comique. *Vitalba*, premier Amoureux, avoit été remplacé par *Simonetti*, moins brillant que son prédécesseur, mais plus décent, plus instruit & plus docile. On avoit fait l'acquisition du Pantalon Golinetti, médiocre avec son masque, mais supérieur pour jouer les jeunes Vénitiens à visage découvert ; & celle du

Docteur *Lombardi*, qui par sa figure & pour son talent étoit le premier dans cet emploi ; & pour mon bonheur, la *Passalacqua* avoit été renvoyée : je n'avois pas de rancune ; mais je me portois mieux quand je ne la voyois pas.

Ce qui rendit cette Compagnie complétement bonne, fut le fameux Arlequin *Sacchi* dont la femme jouoit passablement les secondes Amoureuses, & la sœur, à quelque charge près, soutenoit fort bien l'emploi de Soubrette.

Me voilà, me disois-je à moi même, me voilà à mon aise ; je puis donner l'essor à mon imagination ; j'ai assez travaillé sur de vieux sujets, il faut créer, il faut inventer ; j'ai des Acteurs qui promettent beaucoup ; mais pour les employer utilement, il faut commencer par les étudier : chacun a son caractere naturel ; si l'Auteur lui en donne un à représenter qui soit analogue au sien, la réussite est presque assurée. Allons, continuois je dans mes réflexions ; voici le moment peut-être d'essayer cette réforme que j'ai en vue depuis si long-tems. Oui, il faut traiter des sujets de caractere ; c'est-là la source de la bonne Comédie : c'est par-là que le grand Moliere a commencé sa carriere, & est parvenu à ce degré de perfection, que les anciens n'ont fait que nous indiquer, & que les modernes n'ont pas encore égalé.

Avois-je tort de m'encourager ainſi ? Non : car la Comédie étoit mon penchant, & la bonne Comédie devoit être mon but : j'aurois eu tort, ſi mon ambition eût été de me rapprocher des Maîtres de l'art ; mais je n'aſpirois qu'à réformer les abus du Théâtre de mon pays, & il ne falloit pas être bien ſavant pour y parvenir.

D'après ces raiſonnemens qui me paroiſſoient juſtes, je cherchai dans la compagnie l'Acteur qui m'auroit le mieux convenu pour ſoutenir un caractere nouveau & agréable en même tems.

Je m'arrêtai au Pantalon Golinetti, non pas pour l'employer avec un maſque qui cache la phiſionomie, & empêche que l'Acteur ſenſible faſſe paroître ſur ſon viſage la paſſion qui l'anime ; mais je faiſois grand cas de ſa maniere d'être dans les ſociétés où je l'avois vu & ſondé ; je crus que je pouvois en faire un excellent perſonnage, & je ne me trompai pas.

Je fis donc une Comédie de caractere dont le titre étoit *Momolo Corteſan.* Momolo en Vénitien eſt le diminutif de Girolamo, (Jérôme). Mais il n'eſt pas poſſible de rendre l'adjectif Corteſan, par un adjectif françois. Ce terme *Corteſan* n'eſt pas une corruption du mot courtiſan ; mais il dérive plutôt de courtoiſie & courtois. Les Italiens eux-mêmes ne connoiſſent pas généralement le Corteſan Vénitien ; auſſi quand

je donnai cette Piece à la presse, je l'intitulai *l'Uomo di Mondo*; & si je devois la mettre en François, je crois que le titre qui pourroit lui convenir, seroit celui de l'Homme accompli.

Voyons si je me trompe. Le véritable *Cortesan* Vénitien est un homme de probité, serviable, officieux. Il est généreux sans profusion, il est gai sans être étourdi, il aime les femmes sans se compromettre, il aime les plaisirs sans se ruiner, il se mêle de tout pour le bien de la chose, il préfére la tranquillité, mais il ne souffre pas la supercherie, il est affable avec tout le monde, il est ami chaud, protecteur zélé. N'est-ce pas là l'Homme accompli?

Y en a-t-il beaucoup, me dira-t-on, de ces *Cortesan* à Venise? oui, il n'y en a pas mal. Il y en a qui possedent plus ou moins les qualités de ce caractere; mais quand il s'agit de l'exécuter aux yeux du public, il faut toujours la montrer dans toute sa perfection.

Pour qu'un caractere quelconque fasse plus d'effet sur la scene, j'ai cru qu'il falloit le mettre en contraste avec des caracteres opposés; j'ai introduit dans ma Piece un mauvais Sujet Vénitien qui trompe des Etrangers; mon *Cortesan*, sans connoître les personnes trompées, les garantit des pieges & démasque le fripon. Arlequin n'est pas dans cette Piece un valet étourdi;

c'eſt un fainéant qui prétend que ſa ſœur entretienne ſes vices; le Corteſan donne un état à la fille, & met le pareſſeux dans la néceſſité de travailler pour vivre; enfin l'Homme accompli acheve ſa brillante carriere par ſe marier, & choiſit parmi les femmes de ſa connoiſſance celle qui a le moins de prétentions & le plus de mérite.

Cette Piece eut un ſuccès admirable: j'étois content. Je voyois mes compatriotes revenir de l'ancien goût de la farce, je voyois la réforme annoncée, mais je ne pouvois pas encore m'en vanter. La Piece n'étoit pas dialoguée. Il n'y avoit d'écrit que le rôle de l'Acteur principal. Tout le reſte étoit à canevas: j'avois bien concerté les Acteurs; mais tous n'étoient pas en état de remplir le vuide avec art. On n'y voyoit pas cette égalité de ſtyle qui caractériſe les Auteurs: je ne pouvois pas tout réformer à la fois ſans choquer les Amateurs de la Comédie nationale, & j'attendois le moment favorable pour les attaquer de front avec plus de vigueur & plus de ſureté.

CHAPITRE XLI.

Gustave Vasa, Opéra. Courte digression sur Metastasio & Apostolo Zeno. Entretien avec ce dernier sur mon Opéra. Le Prodigue, Comédie en trois Actes, partie écrite, partie à canevas. Plaintes des Acteurs à masque. Les trente-deux Infortunes d'Arlequin, Comédie à canevas. Quelques mots sur l'Arlequin Sacchi. La Nuit Critique, Comédie à canevas.

Mes Comédiens devoient aller jouer en Terre-Ferme pendant le printems & l'été; ils auroient desiré que je les eusse suivis; mais je leur disois, avec l'Evangile, *uxorem duxi*, je suis marié.

Une autre raison me confirma dans le dessein de rester à Venise. Le propriétaire de ce même Théâtre, où l'on donnoit mes Comédies en automne & en hiver, m'avoit chargé d'un Drame musical, pour la foire de l'Ascension de la même année. Je fis cet Ouvrage pendant le Carême, & j'étois bien aise de présider à l'exécution.

Le célebre *Galuppi*, dit le Buranello, devoit le mettre en musique, & paroissoit content de mon Drame; mais, avant que de le lui livrer, me rappellant combien je m'étois trompé dans mon *Amalassunta*, & ne sachant pas si j'avois exactement rempli toutes les extravagances que l'on appelle des regles dans le Drame musical, je voulois le faire voir & me consulter avant que de l'exposer au public, & je choisis pour mon juge & pour mon conseil *Apostolo Zeno*, qui étoit de retour de Vienne, où il avoit été remplacé par l'*Abbé Metastasio*.

L'Italie doit à ces deux illustres Auteurs la réforme de l'Opéra. On ne voyoit, avant eux, dans ces Spectacles harmonieux, que des Dieux, & des diables, & des machines, & du merveilleux. *Zeno* crut le premier que la Tragédie pouvoit se représenter en vers lyriques sans la dégrader, & qu'on pouvoit la chanter sans l'affoiblir. Il exécuta son projet de la maniere la plus satisfaisante pour le public, & la plus glorieuse pour lui-même & pour sa nation.

On voit, dans ses Opéras, les héros tels qu'ils étoient, du moins tels que les historiens nous les représentent; les caracteres vigoureusement soutenus, ses plans toujours bien conduits; les épisodes toujours liées à l'unité de l'action; son style étoit mâle, robuste, &

les paroles de ses airs adaptées à la musique de son tems.

Métastase, qui lui succéda, mit le comble à la perfection dont la Tragédie lyrique étoit susceptible : son style pur & élégant ; ses vers coulans & harmonieux ; une clarté admirable dans les sentimens ; une facilité apparente qui cache le pénible travail de la précision ; une énergie touchante dans le langage des passions, ses portraits, ses tableaux, ses descriptions riantes, sa douce morale, sa philosophie insinuante, ses analyses du cœur humain, ses connoissances répandues sans profusion, & appliquées avec art ; ses airs, ou, pour mieux dire, ses madrigaux incomparables, tantôt dans le goût de Pindare, tantôt dans celui d'Anacréon, l'ont rendu digne d'admiration, & lui ont mérité la couronne immortelle que les Italiens lui ont déférée, & que les étrangers ne refusent pas de lui accorder.

Si j'osois faire des comparaisons, je pourrois avancer que Métastase a imité Racine par son style, & que Zeno a imité Corneille par sa vigueur. Leurs génies tenoient à leurs caracteres. Métastase étoit doux, poli, agréable dans la société. Zeno étoit sérieux, profond & instructif.

C'est donc à ce dernier que je m'étois adressé pour faire analyser mon Gustave.

Je trouvai ce ſavant reſpectable dans ſon cabinet; il me reçut très-honnêtement; il écouta la lecture de mon Drame ſans prononcer un ſeul mot. Je m'appercevois cependant, à ſes mines, des bons & des mauvais endroits de mon ouvrage. La lecture finie, je lui demandai ſon avis. C'eſt bon, me dit-il en me prenant par la main, c'eſt bon pour la foire de l'Aſcenſion.

Je compris ce qu'il vouloit dire, & j'allois déchirer mon Drame; il m'en empêcha, & me dit, pour me conſoler, que mon Opéra, tout médiocre qu'il étoit, valoit cent fois mieux que tous ceux dont les Auteurs, ſous le prétexte d'imitation, ne faiſoient que copier les autres. Il n'oſa pas ſe nommer; mais je connoiſſois les plagiaires dont il avoit raiſon de ſe plaindre.

Je profitai des corrections muettes de M. Zeno; je fis quelques changemens dans les endroits qui avoient fait grincer les dents à mon Juge; mon Opéra fut donné; les Acteurs étoient bons, la muſique excellente, les ballets fort gais; on ne diſoit rien du Drame; je me tenois derriere le rideau; je partageois les applaudiſſemens qui ne m'appartenoient pas; & je diſois, pour me tranquilliſer, ce n'eſt pas mon genre; j'aurai ma revanche à ma premiere Comédie.

L'ouvrage que j'avois préparé pour le retour de mes Comédiens, étoit *il Prodigo*, *le Prodigue*.

Je n'avois pas cherché le ſujet dans la claſſe des *vicieux*, mais dans celle des *ridicules*. Mon Prodigue n'étoit ni joueur, ni débauché, ni magnifique. Sa prodigalité n'étoit qu'une foibleſſe; il ne donnoit que pour le plaiſir de donner; le fond de ſon cœur étoit excellent; mais ſa bonhomie & ſa crédulité l'expoſoient au dérangement & à la dériſion.

C'étoit un caractere nouveau; j'en connoiſſois les originaux, je les avois vus, & je les avois étudiés ſur les bords de la Brenta, parmi les habitans de ces délicieuſes & magnifiques maiſons de campagnes, où l'opulence éclate, & la médiocrité ſe ruine.

L'Acteur excellent qui avoit ſi bien ſoutenu le brillant perſonnage du *Corteſan Vénitien*, rendit en perfection le caractere lent & apathique de mon *Prodigue*.

J'avois donné à l'homme riche & foncierement libéral un Intendant frippon & adroit, qui, profitant des diſpoſitions de ſon maître, lui fourniſſoit les occaſions & les moyens de ſe ſatisfaire. Toutes les fois qu'il s'agiſſoit de trouver de l'argent, le bon-homme finiſſoit par dire au traître qui le ſéduiſoit: *caro vecchio ſè vu*; c'eſt-à-dire, *mon ami, je me rapporte à vous, faites pour le mieux.*

Cette phraſe avoit fait reconnoître à Veniſe,

des perſonnes à qui elle étoit familiere. On vouloit deviner mon original; je l'avois pris dans la foule des gens riches, qui ſont dupes de leur foibleſſe & de leurs ſéducteurs : mais une anecdote de mon imagination fut trouvée malheureuſement hiſtorique, & manqua de me perdre.

Mon Prodigue a pour maitreſſe une jeune perſonne qui ſeroit devenue ſa femme, s'il eût été moins dérangé : la Demoiſelle ſe trouve chez lui avec ſes parens ſur la Brenta. L'amant lui offre une bague de prix; la Demoiſelle la refuſe. Quelque tems après, le Procureur du Prodigue arrive de Veniſe, & apporte la nouvelle à ſon client, qu'il a gagné ſon procès. L'homme généreux veut marquer ſa joie & ſa reconnoiſſance; il n'a pas d'argent, il donne, au Procureur, la bague : le Procureur l'accepte, & s'en va.

Dans ces entrefaites, on avoit conſeillé à la Demoiſelle d'accepter le bijou, afin que le jeune étourdi ne s'en défît pas mal-à-propos. Elle revient; elle parle de la bague; elle s'excuſe de l'avoir refuſée; elle ne pouvoit pas la recevoir ſans permiſſion; elle venoit de l'obtenir..... Hélas! la bague n'étoit plus, l'amant eſt déſolé, le Prodigue eſt au déſeſpoir; quel trouble! quel embarras!

Voilà une de ces ſituations heureuſes qui

amuſent les Spectateurs, qui produiſent des révolutions & conduiſent tout naturellement l'action à ſon dénouement.

On diſoit que cette aventure étoit arrivée à un perſonnage de haute condition à qui j'avois en mon particulier beaucoup d'obligations. Heureuſement, ce Seigneur ne s'en apperçut pas, ou fit ſemblant de ne pas s'en appercevoir. Il étoit intéreſſé à mes ſuccès; ma Piece avoit bien réuſſi, & il en étoit content auſſi bien que moi.

Mon Prodigue eut vingt repréſentations de ſuite à ſon début; le même bonheur le ſuivit à la repriſe du carnaval, mais les perſonnages à maſque ſe plaignoient de moi, je ne les faiſois pas travailler; j'allois les perdre, & ils avoient des amateurs & des protecteurs qui les ſoutenoient.

D'après ces plaintes, & d'après la conduite que je m'étois propoſée, je donnai au commencement de l'année comique, une Comédie à ſujet, intitulée les trente-deux Infortunes d'Arlequin. C'étoit *Sacchi* qui devoit l'exécuter à Veniſe; j'étois sûr qu'elle ne pouvoit pas manquer de réuſſir.

Cet Acteur, connu ſur la ſcene Italienne, ſous le nom de *Trouffaldin*, ajoutoit aux graces naturelles de ſon jeu, une étude ſuivie ſur l'art de la Comédie & ſur les différens Théâtres de l'Europe.

Antonio Sacchi avoit l'imagination vive & brillante ; il jouoit les Comédies de l'art, mais les autres Arlequins ne faiſoient que ſe répéter, & *Sacchi* attaché toujours au fond de la ſcene, donnoit par ſes ſaillies nouvelles & par des réparties inattendues, un air de fraîcheur à la Piece, & ce n'étoit que *Sacchi* que l'on alloit voir en foule.

Ses traits comiques, ſes plaiſanteries n'étoient pas tirées du langage du peuple, ni de celui des Comédiens. Il avoit mis à contribution les Auteurs Comiques, les Poëtes, les Orateurs, les Philoſophes ; on reconnoiſſoit dans ſes impromptus, des penſées de *Séneque*, de *Cicéron*, de *Montagne* ; mais il avoit l'art d'approprier les maximes de ces grands hommes, à la ſimplicité du balourd ; & la même propoſition, qui étoit admirée dans l'Auteur ſérieux, faiſoit rire ſortant de la bouche de cet Acteur excellent.

Je parle de *Sacchi*, comme d'un homme qui a exiſté, car à cauſe de ſon grand âge, il ne reſte à l'Italie que le regret de l'avoir perdu, ſans l'eſpérance de le voir remplacer.

Ma Piece ſoutenue par l'Acteur dont je viens de parler, eut tout le ſuccès qu'une Comédie à ſujet pouvoit avoir. Les amateurs des maſ-

ques & des canevas, étoient contens de moi. Ils trouverent que dans mes trente-deux Infortunes, il y avoit plus de conduite & de sens commun, que dans les Comédies de l'art.

J'obſervai que ce qui avoit plu davantage dans ma Piece, c'étoit les événemens que j'avois accumulés les uns ſur les autres; je profitai de la découverte, & je donnai quinze jours après une ſeconde Comédie dans le même genre, & bien plus chargée de ſituations & d'événemens, puiſque je l'avois intitulée *la Nuit Critique*, ou les cent quatre Evénemens dans la même nuit.

Cette Piece pouvoit s'appeller l'épreuve des Comédiens, car elle étoit ſi compliquée & ſi finement travaillée, qu'il n'y falloit pas moins que les Acteurs auxquels je la confiai pour la pouvoir exécuter d'une maniere auſſi exacte, & avec tant de facilité.

J'en vis l'expérience quatre ans après. J'étois à Piſe en Toſcane. Une Troupe de campagne s'aviſa de la donner pour me faire ſa cour. J'entendis dire le lendemain dans un café, ſur le Quai de l'Arno. *Diò mi guardi da mal di denti, e da cento e quattro accidenti. Dieu me préſerve de la rage de dents, & de cent & quatre accidens.*

Cela

Cela prouve que la réputation d'un Auteur dépend ſouvent de l'exécution des Acteurs. Il ne faut pas ſe diſſimuler cette vérité, nous avons beſoin les uns des autres, nous devons nous aimer, nous devons nous eſtimer réciproquement, *ſervatis ſervandis*.

CHAPITRE XLII.

Changement dans mon état. Oronte, Roi des Scythes, Opéra.

J'AVOIS ſatisfait le goût baroque de mes compatriotes, dont je recevois les complimens en riant, & je mourois d'envie de hâter la réforme juſqu'au bout. Mais il arriva dans cette année un événement, qui me fit interrompre pendant quelques mois le cours de mes travaux favoris.

Le Comte *Tuo*, Conſul de Genes à Veniſe, venoit de mourir. Les parens de ma femme qui avoient du crédit & des protections, demanderent la place pour moi, & l'emporterent d'emblée.

Me voilà donc dans le ſein de ma Patrie chargé de la confiance d'une République étrangere. Il me falloit du tems pour prendre connoiſſance d'un emploi que je ne connoiſſois pas encore. Les Genois n'avoient auprès des Vénitiens d'autre Miniſtre, que leur Conſul. J'étois donc chargé de tout: j'expédiois mes dépêches tous les huit jours; je me mêlois de nouvelles, j'oſois trancher du politique. J'avois appris cet art à Milan, & je ne l'avois pas oublié. Mes relations, mes réflexions, mes conjectures étoient agréées à Genes, & je n'étois pas mal dans le corps diplomatique de Veniſe.

Mon nouvel état & mes nouvelles occupations ne m'empêcherent pas de reprendre le fil de mes occupations Théâtrales; & dans le Carnaval de la même année, je donnai un Opéra au Théâtre de Saint-Jean-Chrisoftôme, & une Comédie de caractere à celui de Saint-Samuel.

Mon Opéra qui portoit le titre *d'Oronte, Roi des Scythes*, eut un succès très-brillant. La Musique de *Buranello* étoit divine; les décorations de *Jolli*, superbes; les Acteurs excellens; on ne disoit mot du livre, mais l'Auteur des paroles ne jouissoit pas moins du bonheur de ce spectacle charmant.

A la Comédie, au contraire, où je faisois donner en même tems une nouvelle Piece, intitulée *la Banqueroute*; tous les applaudissemens, tous les battemens de mains, tous les *bravo*; tout étoit pour moi.

Un Banqueroutier de mauvaise foi est un criminel, qui, en abusant de la confiance du Public, se deshonore lui-même, perd sa famille, vole, trahit les particuliers, & fait du tort au commerce en général.

Initié par mon nouvel emploi dans la connoissance des Négocians, je n'entendois parler que de *faillites*; & je voyois, que tous ceux qui se retiroient, qui se sauvoient, ou se laissoient prendre, ne devoient leur perte qu'à

l'ambition, à la débauche, & à l'inconduite, & partant de l'emblême de la Comédie, *ridendo castigat mores*, je crus que le Théâtre pouvoit s'ériger en licée pour prévenir les abus, & en empêcher les suites.

Je ne me tins pas dans ma Piece uniquement aux Banqueroutiers; mais je fis connoître en même tems ceux qui contribuent davantage à leurs dérangemens, & je m'étendis jusqu'aux gens de loix, qui jettant de la poudre aux yeux des Créanciers, donnent le tems aux Banqueroutiers frauduleux de rendre leurs faillites plus lucratives & plus assurées.

Je ne sais pas si ma Piece a fait quelque conversion; mais je sais bien qu'elle a été généralement applaudie, & les Négocians que j'aurois dû craindre, ont été les premiers à en marquer leur satisfaction, les uns de bonne foi, les autres par politique.

La Banqueroute fut jouée sans intervalle pendant le reste du Carnaval, & elle fit la clôture de l'année comique 1740.

Il y avoit dans cette Piece des scenes écrites beaucoup plus que dans les deux précédentes. Je m'approchois tout doucement, vers la liberté d'écrire mes Pieces en entier, & malgré les masques qui me gênoient, je ne tardai pas à y parvenir.

CHAPITRE XLIII.

Fâcheuse découverte dans mon nouvel emploi. Commission difficile heureusement terminée. Imputations démenties. Suspension de mes rentes à Modene. Arrivée de mon frere à Venise. Changement dans la Troupe de Saint-Samuel. Portrait de la Soubrette. La Dona di garbo, la brave Femme, *Comédie de caractere en trois Actes, en prose, & la premiere entierement écrite.*

J'ÉTOIS comblé d'honneurs & de joie ; mais vous savez, mon cher Lecteur, que mes jours heureux n'ont jamais été de longue durée.

Quand on m'offrit le Consulat de Genes, je l'acceptai avec reconnoissance & respect, sans demander quel étoit le traitement de la Charge. Ce fut encore une de mes sottises ; qui ne me coûta pas moins que les autres.

Je ne pensai d'abord qu'à me rendre digne de la bienveillancee de la République qui m'honoroit de sa confiance. Je pris un logement qui pût me rendre en état de recevoir les Ministres

étrangers. J'augmentai mon domeſtique, ma table, mon train. Je crus ne pouvoir pas faire autrement.

En écrivant au bout de quelque tems au Secrétaire d'Etat avec lequel j'étois en correſpondance : je lui motivai l'article de mon traitement. Voici à-peu-près ce que M. le Secrétaire me fit l'honneur de me mander pour me conſoler.

Le Comte Tuo, (mon prédéceſſeur), *avoit ſervi la République pendant vingt années ſans émolumens : le Sénat étoit content de moi : le Gouvernement trouvoit juſte que je fuſſe récompenſé ; mais la guerre de Corſe mettoit la République hors d'état de ſe charger d'une dépenſe à laquelle depuis long-tems elle avoit ceſſé de ſonger.*

Quelle triſte nouvelle pour moi ! Les profits du Conſulat ne montoient pas à cent écus par an. Je voulois remercier ſur-le-champ ; mais par le Courier ſuivant une lettre m'arrive d'un Sénateur Génois qui me charge d'une commiſſion épineuſe, & m'encourage à reſter.

Une perſonne chargée des affaires de la République de Genes, & qui réuniſſoit dans une Cour étrangere la Commiſſion du Sénat & les Procurations des Rentiers, avoit abuſé de la confiance des Génois, s'étoit ſauvée avec des ſom-

mes considérables, & vivoit depuis quelques jours tranquillement à Venise.

Le Sénateur m'envoyoit des Lettres de crédit sur le Banquier *Santin Cambiasio*, & carte blanche pour obtenir la prise de corps, ou la saisie des effets de son débiteur.

La Commission étoit délicate, & l'exécution en paroissoit difficile. Cependant je connoissois mon pays : dans un Gouvernement où il y a presqu'autant de Tribunaux de premiere instance, que de matieres sujettes à contestation, si l'affaire est bonne, on trouve la maniere d'obtenir justice sans blesser la délicatesse du droit des gens.

Je fus écouté, je fus bien servi; mon Client fut dédommagé, & l'argent & les effets passerent de mes mains à celles de M. Cambiasio à la disposition du Praticien Génois.

Cette affaire si bien conduite & si heureusement terminée, me fit un honneur infini; mais mon étoile ne tarda pas à m'accabler de ses influences.

Dans l'inventaire des effets que j'avois recouvrés, il y avoit deux boîtes d'or enrichies de diamans. J'étois chargé d'en procurer la vente. Je les confiai à un Courtier : ce malheureux les mit en gage chez un Juif, laissa la note du prêteur & se sauva. J'en étois respon-

ſable; il falloit payer pour les ravoir. M. *Cambiaſio* fournit l'argent pour le compte du Sénateur, & mon beau-pere paya à Genes l'équivalent moyennant un revirement de parties pour un reſte de la dot de ſa fille qu'il me devoit encore.

Tous ces faits furent conſtatés à Genes & à Veniſe, & les propos qu'on tenoit ſur mon compte furent amplement démentis.

Des gens d'affaires qui m'en vouloient à cauſe de ma Piece du Banqueroutier, ne ceſſerent pas cependant de me tracaſſer.

Imer, le Directeur de la Comédie de Saint-Samuel, avoit été conſtitué Procureur de Monſieur *Berio*, Génois, ſon beau-frere, pour toucher à la Monnoie de Veniſe la ſomme de quinze cens ducats.

Imer, qui avoit la faculté de ſubſtituter d'autres Procureurs, me nomma à ſa place. Je touchai l'argent ; j'envoyai ſix cens vingt ducats à M. Berio, par le canal de MM. *Lembro* & *Simon freres*, *Maruzzi*, Banquiers, dont je conſerve encore la quittance, & je paſſai le reſte de la totalité à M. Imer dont j'eus une décharge paſſée pardevant Notaires.

On m'avoit imputé d'avoir diſtrait cette derniere ſomme. Je n'eus pas de peine à prouver le contraire; mais les propos, les écrits de ce

tems-là pourroient revivre encore après ma mort; & je ſuis intéreſſé à conſerver dans ces Mémoires ma défenſe & ma juſtification.

J'ai un neveu qui porte mon nom; ſi je n'ai pas d'autres biens à lui laiſſer, qu'il jouiſſe au moins de la réputation de cet oncle qui lui a tenu lieu de pere, & lui a procuré une éducation dont il a heureuſement profité.

Je n'étois donc pas à mon aiſe au commencement de l'année 1740; & pour ſurcroît de malheur, je me vis privé tout-d'un-coup de la meilleure partie de mes rentes.

La guerre s'étoit allumée dans ce tems-là entre les François & les Eſpagnols d'un côté, & les Autrichiens de l'autre. On l'appelloit la guerre de Dom Philippe, & la Lombardie étoit inondée de Troupes étrangeres pour inſtaler ce Prince dans les Etats de Parme & Plaiſance.

Le Duc de Modene avoit réuni ſes forces à celles des *Bourbons*. Il avoit été Généraliſſime de leur armée; & pour ſoutenir les frais de la guerre, il avoit arrêté le paiement des rentes de la banque ducale appellée *Luoghi di Monte*.

Ce vuide dans mes affaires domeſtiques acheva de me conſterner. Je ne pouvois plus ſoutenir mon état.

Je pris le parti d'aller à Modene chercher de l'argent à tout prix; paſſer à Genes, & récla-

mer justice. J'écrivis en conséquence à la République, j'exposai la nécessité d'un voyage, je demandai la permission de mettre un substitut à ma place, & j'attendois l'agrément du Sénat.

Dans cette attente, & au milieu de mes chagrins & de mes embarras, mon frere arrive de Modene, fâché ainsi que moi de la suspension de nos rentes, mais encore plus piqué de n'avoir pas été avancé dans la nouvelle promotion que S. A. S. venoit de faire dans ses Troupes. Il avoit tout bonnement quitté le service, & il venoit jouir de sa tranquillité à mes dépens.

D'un autre côté, les Comédiens me demandoient de l'ouvrage. C'étoit mon unique consolation; mais *Sacchi* étoit parti; la moitié de ses camarades l'avoit suivi. Le Pantalon Golinetti s'étoit retiré, & les Acteurs les plus essentiels étoient tous nouveaux pour moi.

Je cherchois parmi eux le sujet qui auroit pu m'intéresser davantage, & ma prédilection pour les Soubrettes m'arrêta sur Madame *Baccherini*, qui avoit remplacé dans cet emploi la sœur de *Sacchi*.

C'étoit une jeune Florentine, très-jolie, fort gaie, très-brillante, d'une taille arrondie, potelée, la peau blanche, les yeux noirs, beau-

coup de vivacité, & une prononciation charmante. Elle n'avoit pas le talent & l'expérience de celle qui l'avoit précédée, mais on voyoit en elle des diſpoſitions heureuſes, & elle ne demandoit que du travail & du tems, pour parvenir à la perfection.

Madame Baccherini étoit mariée, je l'étois auſſi. Nous nous liâmes d'amitié; nous avions beſoin l'un de l'autre; je travaillois pour ſa gloire, & elle diſſipoit mon chagrin.

C'étoit un uſage invétéré parmi les Comédiens Italiens, que les Soubrettes donnaſſent tous les ans, & à pluſieurs repriſes, des Pieces qu'on appelloit de transformations, comme l'*Eſprit Folet*, la *Suivante Magicienne*, & d'autres du même genre, dans leſquelles l'Actrice paroiſſant ſous différentes formes, elle changeoit pluſieurs fois de coſtume, jouoit pluſieurs perſonnages, & parloit différens langages.

Parmi quarante ou cinquante Soubrettes que je pourrois nommer, il n'y en avoit pas deux de ſupportables. On voyoit les caracteres faux, les coſtumes chargés, les langages bégayés, l'illuſion manquée; & cela devoit être, car pour qu'une femme ſoutienne agréablement toutes ces métamorphoſes, il faudroit qu'elle eût vraiement ſur elle ce charme qu'on ſuppoſe dans la Piece.

Ma belle Florentine mouroit d'envie de montrer ſon joli minois ſous différentes coëffures. Je corrigeai ſa folie, & je tâchai en même-tems de la contenter.

J'imaginai une Comédie dans laquelle, ſans changer de langage ni d'habillement, elle put ſoutenir pluſieurs caracteres, choſe qui n'eſt pas bien difficile pour une femme, & encore moins pour une femme d'eſprit.

Cette Piece avoit pour titre *la Dona di garbo*, *la Brave Femme*. Elle plut infiniment à la lecture, Madame Baccherini en étoit enchantée; mais les Spectacles à Veniſe touchoient à leur fin. La compagnie devoit aller à Genes pour y paſſer le printems, & c'étoit-là, où l'on devoit la jouer pour la premiere fois. Je me propoſois de m'y rendre auſſi à ſon début, mais je devins tout d'un coup le jouet de la fortune. Des événemens ſinguliers renverſerent mes projets, & je ne vis jouer ma Piece que quatre ans après.

CHAPITRE XLIV.

Préparatifs pour mon voyage. Prétentions de mon frere. Lettre de Genes. Mort de la Baccherini. Nouvelle commiſſion à Veniſe. Statira, *Opéra ſérieux. Mauvais préſent de mon frere. Subtilités d'un faux Capitaine. Mon déſaſtre. Mon départ de Veniſe.*

Les Comédiens partis, je me trouvai iſolé; car, dans la poſition déſagréable où j'étois, toute autre ſociété m'ennuyoit.

Je ne m'occupois que de mon voyage : ma mere & ma tante n'avoient pas beſoin de moi; ma femme alloit me ſuivre, il n'y avoit que mon frere qui étoit à charge à tout le monde.

Il avoit la plus haute idée de lui-même; je n'étois pas de ſon avis, & il étoit ſcandaliſé de ma façon de penſer.

Il auroit prétendu, par exemple, que je l'euſſe propoſé pour me remplacer pendant mon abſence à Veniſe, ou que je l'euſſe envoyé à Genes, pour ſolliciter les appointemens de mon emploi; mais je ne le croyois pas fait pour au-

cune de ces Commiſſions, & j'allois mon train, en attendant les lettres de Genes, pour exécuter mon projet.

Ces lettres arrivent ; la permiſſion m'eſt accordée, mon ſubſtitut eſt approuvé, me voilà content. J'irai à Modene demander le paiement de mes rentes ; j'irai à Genes reclamer le traitement de ma charge : j'aſſiſterai aux répétitions *de la Donna di garbo ; la Baccherini* aura peut-être beſoin de moi, & ſera bien aiſe de me revoir. Les attraits de cette Actrice charmante ajoutoient encore à mon empreſſement ; je me faiſois une fête de lui voir remplir ce rôle important dans ma Piece.

Mais, ô Ciel ! le frere de Madame Baccherini étoit encore à Veniſe. Il vient chez moi ; je le vois éploré ; il ne peut pas prononcer un mot ; il me donne à lire une lettre de Genes ; ſa ſœur étoit morte.

Quel coup pour moi ! Ce n'étoit pas l'amant qui pleuroit ſa maitreſſe, c'étoit l'Auteur qui regrettoit l'Actrice. Ma femme, qui me voyoit dans le chagrin, étoit aſſez raiſonnable pour s'en rapporter à moi.

D'après cet événement, je ne changeai pas de projet : mais je n'étois plus ſi preſſé de partir, & je crus pouvoir retarder mon départ.

Une ſociété de nobles Vénitiens avoit pris à

bail, pour cinq années, le Théâtre de Saint-Jean-Chryſoſtôme, & m'avoit demandé un Opéra pour la Foire de l'Aſcenſion. J'avois refuſé de les ſatisfaire; mais devenu maître de mon tems, j'acceptai la commiſſion; j'achevai, en peu de jours, un Opéra intitulé *Statira*, que j'avois dans mon porte-feuille.

J'aſſiſtai aux répétitions & à l'exécution de ce Drame, & je profitai des droits d'Auteur & d'une récompenſe extraordinaire de ces entrepreneurs généreux.

J'avois lieu d'être ſatisfait d'avoir prolongé mon ſéjour à Veniſe; mais je le payai bien cher par la ſuite, & c'eſt à mon frere que j'eus l'obligation du cruel embarras où je me trouvai.

Il entre un jour à deux heures après-midi chez moi: il pouſſe, avec ſa canne, la porte battante de mon cabinet; je le vois le chapeau enfoncé ſur ſa tête, le viſage enflammé, les yeux étincelans; je ne ſavois pas ſi c'étoit de joie ou de colere; & en me fixant avec un air dédaigneux, parbleu, mon frere, me dit-il, vous ne vous moquerez pas toujours de moi! A propos de quoi, mon frere, lui dis je? Je ne fais pas de vers, reprend-il, mais chacun vaut ſon prix. Je viens de faire une découverte..., Si elle peut vous être utile, lui dis-je, j'en ſerai enchanté. — Oui, utile & honorable pour moi,

& encore plus utile & plus honorable pour vous. — Pour moi ? — Oui : je viens de faire la connoiſſance d'un *Capitaine Raguſien*, d'un homme.... d'un homme comme il n'y en a pas. Il eſt en correſpondance avec les principales Cours de l'Europe ; il a des commiſſions qui font trembler ; il eſt chargé de faire des recrues pour un nouveau Régiment de deux mille Eſclavons ; mais, ô Ciel ! ſi le Gouvernement de Veniſe venoit à le pénétrer, nous ſerions perdus. Mon frere.... mon frere.... J'ai lâché le mot, vous connoiſſez l'importance de la diſcrétion.

Je voulois lui faire quelques réflexions. Ecoutez-moi, reprit-il en m'interrompant ; il s'agit d'une place de Capitaine pour moi ; j'ai ſervi en Dalmatie, comme vous ſavez ; mon ami le ſait auſſi ; il a connu mon oncle Viſinoni à Zara, & il me deſtine une Compagnie. Mais pour vous, continua-t-il, pour vous, mon frere, il y a bien autre choſe. — Pour moi ? Que diable veut-il faire de moi ? — Il vous connoît de réputation, il vous eſtime, vous ſerez l'*Auditeur*, vous ſerez le grand *Juge* du Régiment. — Moi? — Oui, vous.

Dans cet inſtant, le domeſtique entre, & nous annonce que nous ſommes ſervis. Va-t-en à tous les diables, lui dit mon frere ; nous avons des affaires, laiſſe-nous tranquilles. Mais ne pourrions-nous

pourrions-nous pas, lui dis-je, différer après le dîné ? — Point du tout ; il faut attendre. — Pourquoi ? — Monſieur le Capitaine va venir. — Vous l'avez prié ? — Oui ; trouvez-vous mauvais que j'aie pris la liberté de prier un ami ? — Monſieur le Capitaine eſt donc votre ami ? — Je n'en doute point. — Vous venez de faire ſa connoiſſance, & il eſt déjà votre ami ? — Nous ne ſommes pas des courtiſans, nous autres Militaires ; nous nous connoiſſons au premier abord ; l'honneur & la gloire forment notre liaiſon, & nous devenons amis un inſtant après.

Ma femme arrive, & nous prie de finir. Mon Dieu ! Madame, crie mon frere, c'eſt impatientant. C'eſt Madame votre mere, dit-elle, qui s'impatiente. — Ma mere, ma mere.... qu'elle dîne & qu'elle aille ſe coucher. — Ce que vous dites-là, mon frere, lui dis-je, ſent furieuſement la poudre à canon. — J'en ſuis fâché, j'en ſuis fâché ; mais le Capitaine ne doit pas tarder. On frappe ; voilà Monſieur le Capitaine ; bien des complimens ; bien des excuſes, allons dîner.

Cet homme avoit plus l'air d'un courtiſan que d'un Militaire. Il étoit ſouple, doux, maniéré, le viſage pâle, allongé, le nez aquilain ; & de petits yeux ronds & verdâtres ; il étoit fort galant, très-attentif à ſervir les dames,

débitant des moralités aux vieilles, & tenant des propos agréables aux jeunes, ſans que ſes hiſtoriettes l'empêchaſſent de bien dîner. Nous prîmes le café à table ; mon frere me fit ſouvenir de tous les reſtes de liqueurs que j'avois pour en régaler *ſon ami*, & nous allons enfin, le Raguſien, mon frere & moi, nous renfermer dans mon cabinet.

Comme la recommandation de mon frere ne me fourniſſoit pas une idée avantageuſe en faveur de l'homme inconnu, celui-ci, qui ne manquoit pas d'adreſſe & de prévoyance, m'étala dans un préambule très-rapide & très-élégant, ſon nom, ſa patrie, ſa condition, ſes titres, ſes exploits, & finit par mettre ſous mes yeux les lettres-patentes, écrites en langue Italienne, par leſquelles il étoit chargé de recruter deux mille hommes de nation Illirique, pour un nouveau Régiment au ſervice de la Puiſſance dont il tenoit la commiſſion.

Dans ces lettres, le Raguſien étoit nommé Colonel du nouveau Régiment, avec faculté de nommer à ſa volonté les Officiers, le Juge, les Fourriers, les Fourniſſeurs, &c. & il y avoit la ſignature du Souverain, celle du Miniſtre & Secrétaire d'Etat du département de la Guerre, avec le ſceau de la Couronne.

Je ne connoiſſois pas trop ces ſignatures

étrangeres, & je me méfiois toujours d'un homme que je voyois pour la premiere fois ; & en attendant que je fusse à portée d'en vérifier l'authenticité, je fis des questions à M. le Capitaine, auxquelles il ne manqua pas de donner des réponses satisfaisantes.

Je lui demandai d'abord par quel hasard nous serions assez heureux, mon frere & moi, pour intéresser sa bienveillance en notre faveur.

Monsieur votre frere, répondit-il, est un homme qui peut être très-utile à mes intérêts. Il connoît la Dalmatie & l'Albanie, où il a servi, ce sont les deux Provinces qui peuvent fournir de beaux hommes pour mon Régiment. Je compte le munir de lettres & d'argent, & l'envoyer y faire des recrues. Mon frere se jette au col du Ragusien. — Vous verrez, vous verrez, mon ami ; je vous emmenerai des Dalmatiens, des Albanois, des Croates, des Molaques, des Turcs, des Diables ; laissez-moi faire, *Gospodina*, *Gospodina*, *dobro*, *jutro*, *Gospodina*.

Le Capitaine qui étoit Esclavon lui-même, & se moquoit peut-être de la salutation Illirique & déplacée de mon frere, se mit à rire, & en se tournant de mon côté : Pour vous, Monsieur, me dit-il, je me fais un honneur en vous priant d'accepter dans mon Régiment la

charge d'Auditeur Général. Vous êtes homme de loix, & votre état de Conſul..... Mais à propos de la place que vous occupez, continua-t-il, j'ai une grace à vous demander. Je ſuis à Veniſe, c'eſt un pays libre, mais l'affaire que j'y traite actuellement eſt fort délicate, & pourroit choquer le Gouvernement, à cauſe de ſes nationaux Dalmatiens ; il y a des mouchards qui ne me quittent pas, je crains la ſurpriſe, ſi vous pouviez me loger chez vous, je ne ſerois peut-être pas à l'abri des pourſuites de la République, mais j'aurois le tems de les éviter.

Monſieur, lui dis-je, mon logement n'eſt pas aſſez commode..... Mon frere crie, en m'interrompant, je céderai ma chambre à M. le Capitaine ; je me défends, c'eſt inutilement. Voilà le Raguſien établi chez moi.

La ſociété de cet homme étoit aſſez agréable ; je n'étois pas difficile à me laiſſer gagner, & j'avois de la peine à le ſoupçonner. Je ne voulois cependant avoir rien à me reprocher. A meſure que j'entendois parler des perſonnes intéreſſées au ſecret de l'affaire en queſtion, j'allois aux informations.

Je vis des Négocians chargés des uniformes du Régiment. Je parlai à des Officiers engagés par le Colonel breveté. Cet homme reçut un jour une lettre-de-change de ſix mille du-

çats ſur les *freres Pommer*, Banquiers Allemands ; la lettre ne fut point acceptée, parce qu'il n'y avoit pas de lettre d'avis, mais les ſignatures étoient parfaitement imitées. Enfin je crus, & je tombai dans le panneau.

Trois jours après, le Raguſien rentra chez moi agité, conſterné ; il devoit payer ſix mille livres dans la journée, il n'avoit pu obtenir de délai ; il alloit être pourſuivi ; la nature de la dette alloit le découvrir tout-à-fait ; il étoit au déſeſpoir, tout étoit perdu. Son diſcours me touche ; mon frere me ſollicite, mon cœur me détermine. Je fais des efforts pour ramaſſer cet argent. Je ſuis aſſez heureux pour y parvenir, je le donne dans la journée à mon hôte, & le lendemain le ſcélérat s'enfuit.

Je reſte dans l'embarras ; mon frere le cherche pour le tuer ; il étoit heureuſement hors de danger. Toutes les dupes du Raguſien ſe raſſembloient chez moi, mais nous étions forcés d'étouffer nos plaintes, pour éviter l'indignation du Gouvernement & les riſées du Public.

Quel parti prendre ? Le voleur étoit ſorti de Veniſe le 15 Septembre 1741. Je m'embarquai le 18 avec ma femme pour Bologne.

CHAPITRE XLV.

Mon embarquement pour Bologne. Profits casuels dans cette ville. Mauvaise nouvelle. Voyage à Rimini. Mon arrivée en cette ville. Ma présentation au Duc de Modene. Observations sur le Camp Espagnol. Troupe de Comédiens à Rimini. Le Monde de la Lune, Comédie. Mouvemens des Troupes Autrichiennes. Retraite des Espagnols.

TRISTE, rêveur, plongé dans le chagrin, j'allois passer une mauvaise nuit dans cette barque courriere que j'avois trouvée dans d'autres tems très-commode & très-amusante.

Ma femme plus raisonnable que moi, au lieu de se plaindre de sa situation, ne cherchoit que les moyens de me consoler. Ranimé par son exemple & par ses conseils, je tâchai de remplacer les regrets du passé par l'espérance d'un avenir plus heureux. Je m'endormis, & je me trouvai à mon réveil comme un homme qui a fait naufrage, & qui se sauve à la nage.

Arrivé au Pont de *Lago Scuro* ſur le Po, à une lieue de Ferrare, je pris la poſte, & j'arrivai le ſoir à Bologne. Je connoiſſois beaucoup cette Ville; & j'y étois très connu. Les Directeurs des Spectacles vinrent me voir : ils me demanderent quelques-unes de mes Pieces; je fis des difficultés: mais j'avois beſoin d'argent; ils ne manquerent pas de m'en offrir, & je ne manquai pas d'en accepter.

Je leur confiai trois de mes originaux ; pour qu'ils en fiſſent tirer des copies. Il falloit donc attendre: j'attendis, & je ne perdis pas mon tems.

On m'avoit demandé à Veniſe une Comédie ſans femmes, & ſuſceptible d'exercices militaires, pour un College de Jéſuites. Le faux Capitaine qui m'avoit trompé, me revint à l'eſprit, & m'en fournit l'argument. J'intitulai ma Piece, l'*Impoſteur* ; j'y employai toute la chaleur que l'indignation pouvoit m'inſpirer; j'y couchai en long & en large mon frere, je ne m'épargnai pas moi-même, & je donnai à ma bonhomie tout le ridicule qu'elle avoit méritée.

Ce petit travail me fit un bien infini : il effaça de mon eſprit tout le noir que la méchanceté d'un frippon y avoit imprimé; je me crus vengé.

Ma Piece étoit finie; les Directeurs m'a-

Je vis qu'il n'y avoit rien à eſpérer de ce côté-là ; je me tournai de celui des Comédiens, & j'y trouvai mieux mon compte.

J'allai dîner chez le Directeur : *Ferramonti* avoit beaucoup parlé de moi. Tout le monde y étoit : la premiere Amoureuſe étoit une Actrice excellente, mais fort âgée ; la ſeconde une beauté ſtupide & mal élevée. Colombine étoit une brune fraîche & piquante, qui étoit prête d'accoucher, & qui par parentheſe devint bientôt ma commere ; c'étoit la Soubrette, c'étoit mon lot.

Tout le monde me demande des Pieces ; chacun auroit voulu en être le ſujet principal : à qui donner la préférence ? M. le Comte de Groſberg me tira d'embarras.

Ce brave Officier, Brigadier des Armées de S. M. Catholique, dans le Régiment des Gardes Valonnes, étoit un de ceux qui s'intéreſſoient le plus au Spectacle : il protégeoit particulierement l'Arlequin ; il me pria de travailler pour ce perſonnage, & je le fis avec d'autant plus de plaiſir que l'Acteur étoit bon, & que le protecteur étoit généreux.

L'Arlequin étoit *M. Bigottini*, bon Acteur pour les rôles de ſon emploi, mais ſurprenant pour les métamorphoſes & pour les transformations.

M. de Grosberg se souvenoit d'une Piece de l'ancienne Foire de Paris, intitulée Arlequin, Empereur dans la lune. Il croyoit que ce sujet auroit pu faire briller son protégé; il n'avoit pas tort. Je travaillai la Piece à ma fantaisie d'après le titre: elle eut beaucoup de succès. Tout le monde fut content, & moi aussi.

Le Carnaval finit, le Théâtre fut fermé. M. de *Gages*, qui à côté du *Généralissime* étoit le Général Commandant, faisoit observer la police la plus exacte, & la discipline la plus rigoureuse à toute l'armée; point de jeux, point de bals, point de femmes suspectes. On vivoit à Rimini comme dans un couvent.

Les Espagnols faisoient la cour aux dames du pays à la maniere Castillane; elles étoient bien aises de voir les enfans de Mars plier le genou devant elles. Les sociétés étoient nombreuses, sans tumulte, & la galanterie brilloit sans scandale.

Je jouissois comme les autres de cette douce tranquillité, répandu dans les meilleures maisons de la ville, faisant la partie des Dames avec la noble contenance des Espagnols, voyant quelquefois ma commere avec la gaîté Italienne, & j'attendois la bonne saison pour aller à Gênes. Mais que d'entraves! que de révolutions! que d'événemens!

Les Troupes Allemandes qui étoient canton-

nées dans le Bolonois, firent des mouvemens qui donnerent l'allarme aux Eſpagnols. Ceux-ci n'étoient point diſpoſés à attendre l'ennemi de pied ferme, & à meſure que les premiers avançoient vers la Romagne, les derniers battoient en retraite, & alloient partager leur camp entre Peſaro & Fano.

Tous les Eſpagnols qui étoient à Ceſena, à Cervia & à Ceſenatico, vinrent ſe réunir dans Rimini au gros de l'armée ; je fus obligé de partager mon appartement ; mais ce n'eſt pas tout, ce n'eſt rien.

Mon frere, mon aimable frere vint en même-tems de Veniſe, avec deux Officiers Vénitiens, pour propoſer à M. de Gages la levée d'un nouveau Régiment, & la place d'Auditeur m'étoit réſervée. J'avois appris à me défier des projets ; je ne voulus pas les écouter, mais il falloit bien les loger & les nourrir.

Au bout de trois jours l'armée décampa, mon frere & ſes compagnons la ſuivirent. Je reſtai à Rimini, mais plus embarraſſé que jamais.

Jétois ſujet du Duc de Modene, & j'étois Conſul de Genes à Veniſe ; ces deux Nations ſuivoient dans cette guerre le parti des *Bourbons*. J'avois à craindre que les Autrichiens ne me priſſent pour un homme ſuſpect.

Je communiquai mes craintes à des gens du pays que je connoiſſois. Tout le monde les trouvoit juſtes, & me conſeilloit de partir ; mais comment faire ? Il n'y avoit ni chevaux, ni voitures. L'armée avoit tout entraîné.

Je trouvai des Marchands étrangers qui étoient dans le même cas que moi. Je m'arrangeai avec eux ; nous prîmes la route de mer, & nous louâmes une barque pour Peſaro.

Le tems étoit beau, mais la nuit avoit été orageuſe, & la mer étoit encore agitée. Nos femmes ſouffroient beaucoup, la mienne crachoit le ſang ; nous nous arrêtames à la rade de la Catholica, à moitié chemin du voyage projetté ; nous achevâmes notre route par terre ſur une charrette de payſans. Nous laiſſâmes à la garde de nos effets quelques-uns de nos domeſtiques qui devoient nous rejoindre à Peſaro, & nous arrivâmes dans cette ville fatigués, fracaſſés, ſans connoiſſances, ſans logemens, & c'étoit le moindre des maux qui nous étoient réſervés.

CHAPITRE XLVI.

Mauvais gîte. Fâcheuſe nouvelle. Entrepriſe haſardée. Triſte aventure. Courſe fatiguante. Bonheur inattendu.

Tout étoit en confuſion dans la Ville de Péſaro, qui venoit de recevoir plus de monde qu'elle n'en pouvoit contenir. Point de places dans les Auberges, point de chambres à louer.

Le Comte de Gròſberg étoit à *Fano*; tous les Officiers de ma connoiſſance étoient occupés, & les perſonnes attachées au Duc de Modene ne pouvoient m'offrir que la table. Un valet-de-pied Modenois, qui avoit eu en partage un grenier, me céda, pour de l'argent, ſon joli appartement.

Le lendemain, je laiſſai ma femme dans ſon galetas, & j'allai à l'embouchure de la *Foglia*, pour voir ſi mes hardes étoient arrivées. J'y trouvai tous mes compagnons de voyage, qui étoient-là pour la même raiſon, & qui avoient paſſé la nuit encore plus mal gîtés que moi. Point de barques de Rimini, point de nouvelles de nos effets.

Je reviens à la Ville. Le Comte de Grosberg étoit de retour ; il prend pitié de moi, me loge auprès de lui, me voilà content ; mais je retombe, deux heures après, dans une terrible consternation.

Je rencontre un de ces Commerçans que j'avois vu au rivage de la mer ; je le vois triste, agité. Eh bien, Monsieur, lui dis-je, n'avons-nous rien de nouveau ? Hélas ! me dit-il, tout est perdu ; les houssards Autrichiens se sont emparés de la *Catholica* ; notre barque, nos effets, nos domestiques sont entre leurs mains. Voici la lettre de mon Correspondant de Rimini, qui m'en fait part. Oh Ciel ! que ferons-nous, lui dis-je ? Je n'en sais rien, répond-il, & me quitte brusquement.

Je reste interdit. La perte que je venois de faire, étoit pour moi irréparable ; nous étions, ma femme & moi, très-bien équipés ; trois coffres, deux porte-manteaux, des boîtes, des cartons, & nous étions restés sans chemise.

Pour les grands maux, il ne faut que de grands remedes. Je forme sur-le-champ mon projet ; je le crois bon, & je vais le communiquer à mon protecteur. Je le trouve prévenu de l'invasion de la Catholica, & convaincu de la perte de mes effets ; j'irai, lui dis-je, les réclamer ; je ne suis pas Militaire, je ne suis pas

attaché à l'Eſpagne; je ne demande qu'une voiture pour moi & pour ma femme.

M. le Comte de Groſberg admire mon courage; & pour ſe débarraſſer de moi, peut-être, commence par me faire avoir le paſſe-port du Commiſſaire Allemand, qui, à cet effet, ſuivoit les Troupes Eſpagnoles, & donne ſes ordres pour qu'on me procure une chaiſe.

La Poſte n'alloit pas dans ce tems-là; les voiturins ſe tenoient cachés : on en trouva un à la fin; on le força de me mener; on le fit paſſer la nuit dans les écuries de M. de Groſberg, & je partis le lendemain de très-bon matin.

Je n'ai point parlé de mon épouſe depuis ce nouvel accident, pour ne pas ennuyer mon lecteur : on peut imaginer facilement quelle devoit être la ſituation d'une femme qui perd tout d'un coup ſes habillemens, ſes bijoux, ſes chiffons : mais elle étoit foncierement bonne, elle étoit raiſonnable, & la voilà en route avec moi.

Le voiturin, fort ſouple & fort adroit, étoit venu nous chercher, ſans nous donner la moindre marque de mécontentement, & nous partîmes après un petit déjeûné, fort tranquilles & aſſez gais.

Il y avoit dix milles de *Peſaro* juſqu'à la *Catholica*;

Catholica ; nous en avions fait trois, lorſqu'il prit à ma femme un beſoin preſſant de deſcendre. Je fais arrêter ; nous deſcendons, nous faiſons quelques pas pour aller gagner une maſure délabrée ; le ſcélérat qui nous conduiſoit fait tourner les chevaux, prend le galop du côté de Peſaro, & nous plante-là au milieu du grand chemin, ſans reſſource & ſans eſpérance d'en retrouver.

On ne voyoit ame vivante paſſer par-là. Pas un payſan dans les champs, pas un habitant dans les maiſons ; tout le monde craignoit les approches des deux armées ; ma femme pleure, je leve les yeux au Ciel, & je me vois inſpiré.

Courage, dis-je, ma chere amie, il y a ſix milles d'ici à la Catholica ; nous ſommes aſſez jeunes & aſſez bien conſtitués pour les ſoutenir ; il ne faut pas reculer ; il ne faut avoir rien à ſe reprocher : elle s'y prêta de la meilleure grace du monde, & nous continuâmes notre route à pied.

Au bout d'une heure de chemin, nous rencontrâmes un ruiſſeau qui étoit trop large pour pouvoir le ſauter, & trop profond pour que ma femme pût le paſſer à gué ; on voyoit un petit pont de bois pour la commodité de piétons, mais les planches en étoient briſées.

Je ne me démonte pas : je mets un genou par-terre, ma ſemme accroche ſes bras à mon cou, je me leve en riant, je traverſe les eaux avec une joie inexprimable, & je me dis à moi-même : OMNIA BONA MEA MECUM PORTO, *je porte tout mon bien ſur moi.*

J'avois les pieds & les jambes mouillées ; patience : nous ſuivons notre marche ; voilà, au bout de quelque tems, un autre ruiſſeau pareil à celui que nous venions de paſſer ; même profondeur, le pont caſſé de même : point de difficultés, nous le paſsâmes de la même maniere, & toujours avec la même gaieté.

Mais ce fut bien autre choſe lorſqu'en nous approchant de la *Catholica*, nous rencontrâmes un torrent fort étendu, & dont les eaux rouloient à gros bouillons ; nous nous aſsîmes au pied d'un arbre, en attendant que la Providence nous offrît un moyen pour le traverſer ſans danger.

On ne voyoit ni voitures, ni chevaux, ni charrettes paſſer par-là : il n'y avoit pas un cabaret dans ces environs ; nous étions fatigués, nous avions paſſé la journée ſans aucune nourriture, & nous avions beſoin de nous rafraîchir.

Je me leve, je tâche de m'orienter. Ce

torrent, dis-je, doit de toute néceſſité ſe décharger dans la mer. Suivons les bords, & nous en trouverons l'embouchure.

Marchant toujours, pouſſés par la détreſſe & ſoutenus par l'eſpérance, nous découvrîmes des voiles qui nous indiquoient la proximité de la mer; nous prîmes courage, & nous doublâmes le pas; nous voyions à meſure que nous avancions le torrent devenir praticable, & nous fîmes des ſauts & des cris de joie, lorſque nous découvrîmes un bateau.

C'étoient des pêcheurs qui nous reçurent très-honnêtement, qui nous tranſporterent au rivage oppoſé, & nous remercierent mille fois pour un paul que je leur donnai.

Après cette premiere conſolation, nous en eumes une ſeconde, qui ne fut pas moins agréable & pas moins néceſſaire. Une branche d'arbre attachée à une maiſon ruſtique, nous annonce les moyens de nous rafraîchir; nous y trouvons du lait & des œufs frais, nous voilà contens.

Le repos, le peu de nourriture que nous venions de prendre, nous donnant aſſez de forces pour achever notre courſe, nous nous faiſons conduire, par un garçon de l'Auberge, au premier *poſte* avancé des Houſſards Autrichiens.

Je préſente mon paſſe-port au Sergent; celui-ci détache deux ſoldats pour nous faire eſcorter, & nous arrivons à travers les bleds écrâſés, & la vigne, & les arbres abattus au quartier du Colonel Commandant.

Cet Officier nous reçoit d'abord comme deux perſonnes qui voyageoient à pied; en liſant le paſſe-port qu'un des deux ſoldats lui avoit remis, il nous fait aſſeoir; & me regardant d'un air de bonté, comment, dit-il, vous êtes M. Goldoni? — Hélas! oui, Monſieur — L'Auteur de *Béliſaire?* L'Auteur du Corteſan Vénitien? — C'eſt moi-même. — Et cette Dame eſt Madame Goldoni? — C'eſt tout le bien qui me reſte. — On m'avoit dit que vous étiez à pied. Cela n'eſt que trop vrai, Monſieur.

Je lui fis le récit du tour indigne que m'avoit joué le voiturin de Peſaro; je lui traçai le tableau de notre triſte voyage, & je finis par lui parler de nos effets arrêtés, & lui faire ſentir que mes projets, mes reſſources & mon état dépendoient de leur perte ou de leur recouvrement.

Tout doucement, dit le Commandant; par quelle raiſon ſuiviez-vous l'armée? Quel intérêt vous attache aux Epagnols?

Comme la vérité ne m'avoit jamais fait de

tort, & qu'au contraire elle avoit toujours été mon appui & ma défenſe, je lui fis l'abrégé de mes aventures ; je lui parlai de mon Conſulat de Genes, de mes rentes de Modene, de mes vues pour être dédommagé, & je lui dis que tout étoit perdu pour moi, ſi je me voyois privé du petit reſte de ma fortune délabrée.

Conſolez-vous, me dit-il d'un ton d'amitié, vous ne le perdrez pas ; ma femme ſe leve en pleurant de joie ; je veux marquer ma reconnoiſſance, le Colonel ne m'écoute pas. Il appelle, il ordonne qu'on faſſe venir mon domeſtique & tous mes effets, mais à une condition, me dit il ; allez par-tout où vous voudrez, je ne vous défends que la voie de Peſaro. Non, certainement, lui dis-je, vos bontés, mes obligations.... Il ne me donne pas le tems de tout dire, il a des affaires, il m'embraſſe, il baiſe la main à ma femme, & va ſe renfermer dans ſon cabinet.

Son valet-de-chambre nous accompagne à une hôtellerie qui étoit fort propre. Je lui offre un ſequin, il le refuſe très-noblement, & s'en va.

Une demi-heure après, mon domeſtique arrive fondant en larmes, ſe voyant libre & nous voyant contens ; nos coffres étoient ouverts,

j'en avois les clefs. Un Serrurier les mit bientôt en état de ſervir.

Je louai, le lendemain de très-bon matin, une charrette pour mon bagage. Je pris la poſte pour ma femme & moi, & nous allâmes retrouver, à Rimini, nos bons amis.

CHAPITRE XLVII.

Mon arrivée à Rimini. Heureuse rencontre. Commission honorable & lucrative. Ma renonciation au Consulat de Genes. Autre Commission encore plus lucrative. Marche des Allemands de Rimini à la poursuite des Espagnols. Mon départ pour la Toscane.

ARRIVÉ au premier poste avancé, je déploye mon passeport; on me fait escorter jusqu'à la grand'garde de Rimini. Le Capitaine étoit à table; il apprend qu'il y a un homme & une femme qui arrivent en poste; il nous fait entrer: la premiere personne que je vois en entrant, c'est M. *Borsari*, mon ami, & mon compatriote, premier Secrétaire du Prince de Lobcowitz; Feld-Maréchal & Commandant Général de l'Armée Impériale.

M. Borsari savoit que j'avois passé l'hiver à Rimini, & que j'étois parti à la suite des Espagnols; je lui fis part du motif de mon retour, des singularités de mon voyage, & de mon dessein d'aller à Genes.

Non, dit-il, tant que nous resterons ici, vous n'irez pas à Genes. Que ferai-je ici, lui dis-je? — Vous, vous amuserez. — C'est le meilleur métier que je connoisse; mais encore faut-il s'occuper à quelque chose. — Nous vous occuperons : il y a une Comédie passable. — Quels sont les Acteurs principaux? — Il y a Madame Casalini, très-bonne Actrice; il y a Madame Bonaldi ..... — Est-ce la Soubrette? — Oui. C'est ma commere : tant mieux, tant mieux, je la reverrai avec plaisir; pendant que nous causions, M. Borsari & moi, ma femme soutenoit un peu forcément la conversation de Messieurs les Officiers Allemands, qui ne plioient pas le genou devant les dames comme les Espagnols; elle me fit signe qu'elle en avoit assez; nous prîmes congé de la compagnie, & Borsari ne nous quitta pas.

Mon domestique m'attendoit à la porte pour me prévenir que mon ancien logement étoit occupé. Borsari me promit que je l'aurois, qu'il feroit changer de quartier l'Officier qui étoit de sa connoissance; & en attendant il nous amena chez lui, & nous proposa une chambre à côté de la sienne, que nous acceptâmes avec plaisir, & que nous occupâmes pendant trois jours.

Le lendemain mon ami me présenta à son maître. Le Prince avoit entendu parler de moi;

il me communiqua le projet d'une fête, & me chargea de l'exécution.

L'Impératrice Reine Marie-Thérefe venoit de marier l'Archiducheffe fa fœur au Prince Charles de Lorraine. M. le Maréchal Lobcowitz vouloit que Rimini fit auffi des réjouiffances pour cette augufte hymenée; il m'ordonna une *Cantate*, & fe rapportoit à Borfari & à moi pour le choix du Compofiteur & pour le nombre & la qualité des voix. Il nous laiffoit les maîtres en tout; il ne nous recommandoit que de l'ordre & de la promptitude.

Il y avoit à Rimini un Maître de Mufique, Napolitain, nommé *Ciccio Muggiore*, qui n'étoit pas du premier ordre, mais qui pouvoit paffer en tems de guerre. Nous le chargeâmes de la commiffion; nous fîmes venir de Bologne deux Chanteurs & deux Chanteufes; je fis des paroles fur de la vieille mufique de notre Compofiteur, & au bout d'un mois, notre *Cantate* fut exécutée fur le Théâtre de la Ville, au contentement de celui qui l'avoit ordonnée, & à la fatisfaction des Officiers étrangers & de la nobleffe du pays.

Nous fûmes, le Compofiteur & moi, très-largement récompenfés par le Général Allemand; mais le Napolitain qui n'étoit pas fot, m'avoit fuggéré d'avance d'un moyen, qu'il

avoit peut-être expérimenté, pour augmenter nos profits.

Nous fîmes aſſez noblement relier une quantité conſidérable d'exemplaires de notre Cantate imprimée. Nous allâmes dans un beau carroſſe la préſenter à tous les Officiers de l'Etat Major des différens Régimens qui étoient logés dans la Ville & dans les environs, & nous rapportâmes chez moi une bourſe honnêtement remplie de ſequins de Veniſe, de piſtoles d'Eſpagne, & de quadruples de Portugal, que nous partageâmes tranquillement & modeſtement.

Pendant ce tems-là, on m'écrivit de Genes qu'un Négociant de Veniſe, ſans intention de me faire aucun tort, demandoit mon emploi de Conſul en cas que je ne vouluſſe pas le garder, & s'offroit de ſervir ſans émolumens, content d'un titre, qui, vu ſon état, pouvoit lui être avantageux beaucoup plus qu'à moi : le Sénat Génois ne me renvoyoit pas, mais il me mettoit dans le cas ou de me retirer, ou de ſervir *gratis*. J'adoptai le premier de ces deux partis, je remerciai la République, & je n'y penſai pas davantage.

D'ailleurs j'avois tant ſouffert, que j'étois bien aiſe de me tranquilliſer pendant quelque tems; j'avois de l'argent, je n'avois rien à faire, j'étois heureux.

Rimini, pour ceux qui l'avoient vu pendant le séjour des Espagnols, n'étoit pas reconnoissable : il y avoit des amusemens de toute espece; des bals, des concers, des jeux publics, des sociétés brillantes, des filles galantes : il y avoit des amusemens pour tous les caracteres & pour tous les états ; j'aimois ma femme, je partageois mes plaisirs avec elle, & elle me suivoit par-tout.

Ce n'étoit que chez ma commere, qu'elle ne me suivoit pas ; elle ne m'empêchoit pas d'y aller ; mais cette Actrice n'étoit pas de son goût, & on ne peut pas disputer des goûts.

Enfin ma pauvre commere fut obligée de partir : les Officiers Allemands vouloient avoir un Opéra pour le Carnaval, & les Comédiens furent contraints de céder la place.

Le Comte Novati, Milanois, Lieutenant-Général des Armées de Leurs Majestés Royales & Impériales, s'étoit chargé des soins du nouveau Spectacle ; il me fit l'honneur de m'en proposer la direction ; je l'acceptai avec plaisir, & je n'eus pas lieu de m'en repentir ; car la générosité de ce Seigneur me fit jouir de profits auxquels je ne pouvois pas m'attendre.

J'allois donc de mieux en mieux : la fortune paroissoit avoir changé à mon égard. Effectivement depuis le dernier désastre de la Catholica, & celui de mon retour à Rimini, je n'ai plus

eſſuyé de ces coups terribles qui paroiſſoient vouloir m'écraſer.

L'Opéra ceſſa avec le Carnaval, & aux diſtractions amuſantes, ſuccéderent les affaires politiques & les intérêts de la guerre.

Au commencement du Carême, le Feld-Maréchal Autrichien, rappella auprès de lui toutes ſes Troupes, qui étoient cantonnées dans la Romagne, & je jouis du coup-d'œil charmant d'une revue générale de quarante mille hommes.

C'étoit le ſignal du décampement des Autrichiens; je fis mes adieux à mon ami *Borſari*, & quarante jours après il n'y avoit pat un Allemand dans ce pays que l'on appelle aujourd'hui la Romagne, & qui s'appelloit du tems des Empereurs Romains l'Exarquat de Ravenne.

Je voulois partir auſſi: le voyage de Genes étoit devenu inutile pour moi; j'étois libre; j'étois maître de ma volonté; j'avois ſuffiſamment d'argent, je mis en exécution un ancien projet.

Je voulois voir la Toſcane, je voulois la parcourir, & l'habiter pendant quelque tems; j'avois beſoin de me familiariſer avec les Florentins & les Siennois, qui ſont les textes vivans de la bonne langue Italienne. J'en fis part à ma femme; je lui fis voir que cette route nous rapprochoit de Genes: elle en parut ſatisfaite, & notre voyage fut décidé pour Florence.

CHAPITRE XLVIII.

Mon arrivée à Florence. Quelques mots sur cette ville. Mon voyage à Sienne. Connoissance du Chevalier Perfetti, *& son talent extraordinaire. Sociétés de Sienne. Route pour Volterre. Vues des Catacombes. Curiosités ramassées dans ce Pays, & dans celui de* Peccioli. *Mon arrivée à Pisa.*

LA nouvelle route de Bologne à Florence n'étoit pas encore ouverte en 1742. On y va actuellement en un jour, & il en falloit au moins deux pour traverser ces hautes montagnes, où la Toscane est enclavée.

Ne pouvant donc éviter le mauvais chemin, je choisis le plus court; je confiai mes hardes à un Conducteur de mulets.

Nous prîmes la poste, ma femme & moi, jusqu'à *Castrecarro*; delà nous traversâmes à cheval les alpes de Saint Benoît, & nous arrivâmes dans ce beau pays auquel on doit la renaissance des lettres.

Je ne m'étendrai pas sur la beauté & sur les

essuyé de ces coups terribles qui paroissoient vouloir m'écraser.

L'Opéra cessa avec le Carnaval, & aux distractions amusantes, succéderent les affaires politiques & les intérêts de la guerre.

Au commencement du Carême, le Feld-Maréchal Autrichien, rappella auprès de lui toutes ses Troupes, qui étoient cantonnées dans la Romagne, & je jouis du coup-d'œil charmant d'une revue générale de quarante mille hommes.

C'étoit le signal du décampement des Autrichiens; je fis mes adieux à mon ami *Borsari*, & quarante jours après il n'y avoit pat un Allemand dans ce pays que l'on appelle aujourd'hui la Romagne, & qui s'appelloit du tems des Empereurs Romains l'Exarquat de Ravenne.

Je voulois partir aussi: le voyage de Genes étoit devenu inutile pour moi; j'étois libre; j'étois maître de ma volonté; j'avois suffisamment d'argent, je mis en exécution un ancien projet.

Je voulois voir la Toscane, je voulois la parcourir, & l'habiter pendant quelque tems; j'avois besoin de me familiariser avec les Florentins & les Siennois, qui sont les textes vivans de la bonne langue Italienne. J'en fis part à ma femme; je lui fis voir que cette route nous rapprochoit de Genes: elle en parut satisfaite, & notre voyage fut décidé pour Florence.

CHAPITRE XLVIII.

Mon arrivée à Florence. Quelques mots ſur cette ville. Mon voyage à Sienne. Connoiſſance du Chevalier Perfetti, *& ſon talent extraordinaire. Sociétés de Sienne. Route pour Volterre. Vues des Catacombes. Curioſités ramaſſées dans ce Pays, & dans celui de* Peccioli. *Mon arrivée à Piſa.*

LA nouvelle route de Bologne à Florence n'étoit pas encore ouverte en 1742. On y va actuellement en un jour, & il en falloit au moins deux pour traverſer ces hautes montagnes, où la Toſcane eſt enclavée.

Ne pouvant donc éviter le mauvais chemin, je choiſis le plus court; je confiai mes hardes à un Conducteur de mulets.

Nous prîmes la poſte, ma femme & moi, juſqu'à *Caſtrecarro*; delà nous traversâmes à cheval les alpes de Saint Benoît, & nous arrivâmes dans ce beau pays auquel on doit la renaiſſance des lettres.

Je ne m'étendrai pas ſur la beauté & ſur les

agrémens de la ville de Florence. Tous les écrivains, tous les voyageurs lui rendent justice: de belles rues, des palais magnifiques, des jardins délicieux, des promenades superbes, beaucoup de sociétés, beaucoup de littérature, beaucoup de curiosités; les arts en crédit, les talens estimés, la cultivation très-soignée, les productions de la terre excellentes, le commerce favorisé, une riche riviere qui traverse la Ville, un port de mer très-considérable dans ses dépendances, de beaux hommes, de belles femmes, de la gaieté, de l'esprit, des étrangers de toutes nations, des amusemens de toute espece...... C'est un pays charmant.

Je restai quatre mois dans cette Ville avec un véritable plaisir. J'y fis des connoissances très-intéressantes. Celle du Sénateur *Ruscellai*, Auditeur de la Jurisdiction; celle du Docteur *Cocchi*, Médecin systématique, & Philosophe agréable; celle de l'Abbé *Gorri*, antiquaire très-éclairé & très-savant dans la langue *Etrusque*; & celle de l'Abbé *Lami*, auteur d'un Journal Littéraire, le meilleur ouvrage que l'on ait vu en Italie dans ce genre.

J'avois projetté de passer l'été à Florence, & l'automne à Sienne; mais l'envie que j'avois de voir & d'entendre le Chevalier *Perfetti*, me

détermina à partir dans les premiers jours du mois d'Août.

Perfetti étoit un de ces Poëtes qui font à l'impromptu des Pieces de vers, & qu'on ne rencontre qu'en Italie; mais il étoit si supérieur à tout autre, & il ajoutoit tant de science & tant d'élégance à la facilité de sa versification, qu'il mérita d'être couronné à Rome dans le Capitole; honneur qui n'avoit été conféré à personne depuis le *Petrarque*.

Cet homme célebre étoit fort âgé; on le voyoit rarement dans les sociétés, & encore moins en public; on me dit qu'il devoit paroître le jour de l'Assomption à l'Académie des *Intronati* de Sienne: je partis sur-le-champ avec ma fidelle compagne: nous fûmes admis & placés à l'Académie en qualité d'étranger. *Perfetti* étoit assis sur une espece de chaire; un des Académiciens lui adressa la parole; & comme il ne pouvoit s'écarter du sujet de la solemnité du jour, pour laquelle l'Académie s'étoit assemblée, il lui proposa pour argument, la réjouissance des Anges à l'approche du corps immaculé de la Vierge.

Le Poëte chanta pendant un quart-d'heure des strophes à la maniere de *Pindare*. Rien de si beau, rien de si surprenant; c'étoit Pe-

trarque, Milton, Rouſſeau ; c'étoit Pindare lui-même. J'étois bien aiſe de l'avoir entendu : j'allai lui faire ma viſite le lendemain ; ſa connoiſſance m'en fit faire d'autres : je trouvai les ſociétés de Sienne charmantes : il n'y a pas de parties de jeu qui ne ſoient précédées par une converſation littéraire : chacun lit ſa petite compoſition, ou celle d'un autre, & les dames s'en mêlent auſſi bien que les hommes ; du moins c'étoit ainſi de mon tems ; je ne ſais pas ſi la galanterie n'y a pas obtenu la préférence excluſive, comme dans tout le reſte de l'Italie.

Curieux de parcourir la Toſcane, je pris en partant de Sienne la route de ce pays marécageux, que l'on appelle les Maremmes, vaſte terrein inutile, défriché en grande partie par les ſoins du Marquis Ginori de Florence, où il avoit établi une manufacture de porcelaine, & je montai à la ville de *Volterre*, une des anciennes Républiques de la Toſcane, bâtie ſur le ſommet d'une montagne très-haute & très-eſcarpée.

Ce pays, que peu de voyageurs vont voir, eſt aſſez intéreſſant par ſa poſition, & par les veſtiges qu'on y voit encore des monumens, des Etruſques, & du Paganiſme qui étoit leur religion.

J'entrai ventre à terre dans des catacombes ;

je

je les parcourus à l'aide de torches de cire jaune, & je reconnus ma poltronnerie dans toute son étendue. Les deux guides qui me précédoient, se consultoient sur les endroits à choisir pour marcher dans le souterrein : n'allons pas par-là, disoit l'un, car la voûte a tombé il n'y a pas long-tems : allons donc par-ici, disoit l'autre; mais si cette autre voûte alloit tomber, disois-je en tremblant à mes deux conducteurs. . . . Eh! cela n'arrive pas toujours, me répondoient-ils : j'en sortis enfin, Dieu merci, & je me promis bien de n'y plus retourner.

Qu'ai-je vu ? Rien : j'étois la dupe de ma curiosité ; mais je fis ce que tant d'autres avoient fait avant moi.

Ce que je vis avec plus de plaisir & sans danger, ce fut des coquilles entassées sur ces hautes montages, qui avoient au moins une demie-lieue d'élévation du niveau de la méditerranée, à leur sommet; c'étoit pour la premiere fois que je voyois cette preuve incontestable, de grandes révolutions de la nature, dont l'origine est encore incertaine, & dont le méchanisme n'a pas encore été découvert.

J'emportai avec moi des blocs de ces coquillages entassés, j'emportai aussi des pieces assez bien travaillées d'*albâtre de Volterre*, transparant, mais fort tendre.

J'ajoutai à mes nouvelles richeſſes de petits tuyaux, travaillés par des inſectes qui en font leur retraite pendant l'hiver, & qu'on ne trouve que dans le pays de *Peccioli* que je traverſai ; & à la nuit tombante, je me trouvai aux portes de Piſe, où j'allai me loger à l'Hôtel de la Poſte.

CHAPITRE XLIX.

Quelques mots sur la ville de Pise. *Mon aventure à la Colonie des Arcades. Mon nouvel emploi. Mes succès. Mes distractions.*

PISE est un pays fort intéressant : l'*Arno* qui traverse la Ville est plus navigable qu'il ne l'est à Florence, & le canal de communication entre cette riviere & le port de Livourne, procure à l'État des avantages considérables.

Il y a à Pise une Université aussi ancienne, & aussi fréquentée que celles de Pavie, de Padoue & de Bologne.

L'Ordre des Chevaliers de Saint-Etienne, fondé en 1562, par Côme de Médicis, tient tous les trois ans son Chapitre général dans cette Ville.

Les bains de Pise sont très-salutaires, l'air de la Ville & des environs passe pour le meilleur de l'Italie, & l'eau y est aussi pure, aussi légere & aussi passante que celle de *Nocera*.

Je ne devois rester à Pise que quelques jours, & j'y passai trois ans consécutifs. Je m'y étois

fixé ſans le vouloir : j'avois pris des engagemens ſans y penſer : mon génie comique n'étoit pas éteint, mais il étoit étouffé. Thalie, piquée de ma déſertion, m'envoyoit de tems en tems des émiſſaires pour me ramener à ſes drapeaux : je cédai enfin à la douce violence d'une ſéduction agréable, & je quittai pour la ſeconde fois le temple de Thémis pour revenir à celui d'Apollon.

Je ferai mon poſſible pour reſſerrer en peu de mots le cours d'un triennal, qui demanderoit pour lui tout ſeul un volume.

Je m'amuſois à Piſe, les premiers jours de mon arrivée, à examiner des curioſités qui en méritoient la peine : la Cathédrale très-riche en marbres & peintures, le clocher ſingulier qui penche extrêmement en dehors, & paroît droit en dedans : le cimetiere environné d'un ſuperbe portique, & contenant une terre impregnée de ſels alcalis ou calcaires, qui en vingt-quatre heures de tems réduit les cadavres en cendre; mais je commençois à m'ennuyer, car je ne connoiſſois perſonne.

En me promenant un jour du côté du Château, je vis une grande porte-cochere, & des carroſſes arrêtés, & du monde qui y entroit; je regarde en dedans, je vois une cour très-vaſte, un jardin au bout, & quantité de perſonnes aſſiſes ſous une eſpece de berçeau.

Je m'approche davantage; je vois un homme à livrée, mais qui avoit l'air & les façons d'un homme d'importance; je lui demande à qui étoit cet hôtel, & quel étoit le motif qui rassembloit tant de monde.

Ce valet très-poli & assez bien instruit, ne manqua pas de satisfaire ma curiosité. Cette assemblée que vous voyez-là, me dit-il, est une *Colonie des Arcades de Rome*, appellée la *Colonia Alfea*; la Colonie d'Alphée, fleuve très-célebre en Grece qui arrosoit l'ancienne *Pise*, en *Aulide*.

Je demande si je pouvois en jouir; très-volontiers, répond le Portier; il m'accompagne lui-même jusqu'à l'entrée du jardin; il me présente à un valet de l'Académie: celui-ci me place dans le cercle; j'écoute, j'entends du bon & du mauvais, & j'applaudis l'un & l'autre également.

Tout le monde me regardoit, & paroissoit curieux de savoir qui j'étois: l'envie me prit de les contenter. L'homme qui m'avoit placé, n'étoit pas loin de ma chaise; je l'appelle, & je le prie d'aller demander au chef de l'assemblée, s'il étoit permis à un étranger d'exprimer en vers la satisfaction qu'il venoit d'éprouver: le chef annonce ma demande à haute voix, & l'Assemblée y consent.

J'avois dans ma tête un *sonnet*, que j'avois composé dans ma jeunesse dans une pareille occasion : je changeai à la hâte quelques mots qui pouvoient regarder le local ; je débitai mes quatorze vers avec ce ton & ces inflexions de voix, qui relevent les sentimens & la rime. Le sonnet paroissoit avoir été fait sur-le champ ; il fut extrêmement applaudi : je ne sais si la séance devoit durer davantage, mais tout le monde se leva, & tout le monde vint autour de moi.

Voilà bien des connoissances entamées ; voilà bien de sociétés à choisir : celle de M. *Fabri* fut pour moi la plus utile & la plus agréable. Il étoit Chancelier de la Jurisdiction de l'Ordre de Saint-Etienne, & il présidoit sous le titre pastoral de *Gardien* à l'assemblée des Arcades.

Je vis par la suite tous les bergers d'Arcadie, que j'avois vus rassemblés : je dînois chez les uns, je soupois chez les autres : les Pisans sont très officieux envers les étrangers : ils conçurent pour moi de l'amitié, de la considération : je m'étois annoncé comme Avocat de Venise ; j'avois conté une partie de mes aventures. ; ils voyoient que j'étois un homme sans emploi, mais susceptible d'en avoir ; ils me proposerent de reprendre la robe que j'avois quittée ; ils me promirent des cliens & des livres : tout licencié étranger pouvoit exercer ses fonc-

tions au Barreau de *Pise* : j'entrepris hardiment l'exercice d'Avocat Civil, & d'Avocat Criminel.

Les Pisans me tinrent parole en tout, & j'eus le bonheur de les contenter. Je travaillois jour & nuit ; j'avois plus de causes que je n'en pouvois soutenir : j'avois trouvé le secret d'en diminuer le fardeau à la satisfaction des cliens ; je leur prouvois le tort qu'ils avoient de plaider, je tâchois de les raccommoder avec leurs parties adverses : ils me payoient mes consultations, & nous étions tous contens.

Pendant que mes affaires alloient au mieux, & que mon cabinet fleurissoit de maniere à inspirer de la jalousie à mes confreres, le diable fit venir à Pise une Troupe de Comédiens : je ne pus m'empêcher d'aller les voir ; la démangeaison me prit de leur donner quelque chose du mien ; ils étoient trop médiocres pour que je leur confiasse une Piece de caractere ; je leur abandonnai ma Comédie à canevas, intitulée *les cent quatre accidens* arrivés dans la même nuit, & ce fut dans cette occasion que j'essuyai le désagrément rapporté dans le Chapitre XLI.

Mortifié de la chûte de ma Piece, je me proposois de ne plus revoir les Comédiens, de ne plus songer à la Comédie ; je redoubla [illegible]

deur de mon travail juridique, & je gagnai trois procès dans le même mois.

Une défense au criminel me fit aussi un honneur infini. Un jeune homme de famille avoit dérobé son voisin; il y avoit une porte forcée, & on alloit le condamner aux galeres.

Une famille respectable, un fils unique, des sœurs à marier, ne falloit-il pas le sauver?

La partie plaignante indemnisée, je fis changer la serrure de l'appartement du premier; la clef du second pouvoit l'ouvrir; le jeune homme s'étoit trompé d'étage, il avoit ouvert par méprise; l'argent étoit exposé, & l'occasion l'avoit séduit.

Je commençai mon Mémoire par le septieme verset du Pseaume vingt-cinquieme: *Delicta juventutis meæ & ignorantias meas ne memineris, Domine.* Oubliez, mon Dieu, les fautes de ma jeunesse & celles de mon ignorance; j'étayai le plaidoyer par des autorités classiques, des décisions de la rote Romaine, de celles de la Chambre Criminelle de Florence, que l'on appelle *il Magistrato Degli otto*, le Tribunal des VIII; j'y mis du raisonnement & du pathétique; ce n'étoit point un coupable habitué au crime, & qui tâchoit de pallier son délit; c'étoit un étourdi qui avouoit sa faute, & ne demandoit grace que pour l'honneur d'un pere respectable, & de

deux demoiſelles de qualité prêtes à marier & intéreſſantes.

Enfin, mon petit voleur fut condamné à garder priſon pendant trois mois: la famille fut très-contente de moi, & le Juge Criminel me fit compliment.

Me voilà donc attaché de plus en plus à une profeſſion qui me rapportoit à la fois beaucoup d'honneur, beaucoup de plaiſir & un profit raiſonnable.

Au milieu de mes travaux & de mes occupations, une lettre de Veniſe vient me diſtraire, & met tout mon ſang & tous mes eſprits en mouvement; c'étoit une lettre de *Sacchi*.

Ce Comédien étoit de retour en Italie; il me ſavoit à Piſe, il me demandoit une Comédie, & il m'envoyoit même le ſujet ſur lequel il me laiſſoit libre de travailler à ma fantaiſie.

Quelle tentation pour moi! Sacchi étoit un Acteur excellent, la Comédie avoit été ma paſſion; je ſentis renaître dans mon individu l'ancien goût, le même feu, le même enthouſiaſme; c'étoit le *Valet de deux Maîtres* le ſujet qu'on me propoſoit; je voyois quel parti j'aurois pu tirer de l'argument de la Piece, & de l'Acteur principal qui devoit la jouer; je mourois d'envie de m'eſſayer encore.....Je ne ſavois comment faire....Les procès, les

cliens venoient en foule... Mais mon pauvre Sacchi.... Mais le Valet de deux Maîtres... Allons encore pour cette fois... Mais non... Mais oui.... Enfin, j'écris, je réponds, je m'engage.

Je travaillois le jour pour le Barreau, & la nuit pour la Comédie; j'acheve la Piece, je l'envoye à Veniſe : perſonne ne le ſait; il n'y avoit que ma femme qui étoit dans le ſecret; auſſi a-t-elle ſouffert autant que moi : hélas! je paſſois les nuits.

CHAPITRE L.

Mon aggrégation aux Arcades de Rome. Ma Comédie de l'Enfant d'Arlequin perdu & retrouvé. Cause intéressante à Pise. Autre Cause à Florence. Mon voyage à Lucques. Musique extraordinaire. Opéra charmant. Route délicieuse.

PENDANT que je travaillois à ma Piece, je faisois fermer ma porte à la nuit tombante, & je n'allois pas passer les soirées au café des Arcades.

La premiere fois que j'y reparus, j'essuyai des reproches ; je m'excusai sous prétexte d'affaires de cabinet. Ces Messieurs étoient bien aises de me voir occupés ; mais ils ne vouloient pas que j'oubliasse l'amusement délicieux de la poésie.

M. Fabri arrive ; il est charmé de me voir ; il tire de sa poche un gros paquet, & me présente deux diplomes qu'il avoit fait venir pour moi : l'un étoit la chartre qui m'aggrégeoit à l'Arcadie de Rome, sous le nom de Polisseno ; l'autre me donnoit l'investiture des campagnes *fegées*. Tous

alors me ſaluerent, en chorus, ſous le nom de *Poliſſeno Fegcio*, & m'embraſſerent en qualité de leur Compaſteur & de leur Confrere.

Nous ſommes riches, comme vous voyez, mon cher lecteur, nous autres Arcadiens; nous poſſédons des terres en Grece; nous les arroſons de nos ſueurs, pour y recueillir des branches de lauriers; & les Turcs y ſement du bled, y plantent des vignes, & ſe moquent de nos titres & de nos chanſons.

Malgré mes occupations, je ne laiſſois pas de compoſer de tems en tems des ſonnets, des odes, & d'autres Pieces de poéſie lyrique, pour les ſéances de notre Académie.

Mais les Piſans avoient beau être contens de moi, je ne l'étois pas; je me rends juſtice, je n'ai jamais été bon Poëte: je l'étois peut-être pour l'invention, le Théâtre en eſt la preuve; c'eſt de ce côté-là que mon génie s'eſt tourné.

Sacchi me fit part, quelque tems après, du ſuccès de ma Piece. Le Valet de deux Maîtres étoit applaudi, étoit couru on ne pouvoit pas davantage, & il m'envoya un préſent auquel je ne m'attendois pas; mais il me demandoit encore une Piece, & il me laiſſoit le maître du ſujet; il deſiroit cependant que ma derniere Comédie, n'étant fondée que ſur le comique, celle ci eût pour baſe une fable intéreſſante,

ſuſceptible de ſentimens & de tout le pathétique convenable à une Comédie.

C'étoit *un homme* qui parloit; je le connoiſſois bien; j'avois grande envie de le ſatisfaire, & ſes procédés m'y engageoient encore davantage; mais mon cabinet... voilà mon eſprit à la torture. J'avois dit, à ma derniere Piece, *encore pour cette fois*. J'avois trois jours de tems pour répondre. Pendant ces trois jours, marchant, dînant, dormant, je ne rêvois que *Sacchi*; je ne penſois qu'à lui; il falloit bien débarraſſer ma tête de cet objet, pour être bon à quelque autre choſe.

J'imaginai donc cette Piece connue en France comme en Italie, ſous le titre de l'Enfant d'Arlequin perdu & retrouvé. Le ſuccès qu'a eu cette bagatelle, ne ſe peut concevoir; c'eſt elle qui m'a fait venir à Paris; Piece heureuſe pour moi, mais qui ne verra jamais le jour tant que je vivrai, & qui n'aura jamais place dans mon Théâtre Italien.

Je la compoſai dans un tems où mon eſprit étoit agité. Je donnai à cette Comédie des ſituations intéreſſantes, mais je n'eus pas le tems de les amener avec cette préciſion qui caractériſe les bons Ouvrages. Il y avoit des diamans, peut-être, mais il étoient enchaſſés dans du cuivre : on voyoit qu'un Auteur avoit fait des ſcenes, mais l'enſemble paroiſſoit l'ouvrage

d'un écolier. J'avoue que le dénouement de cette Piece pourroit passer pour un chef-d'œuvre de l'art, si des défauts essentiels ne prévenoient pas contre la totalité de la Comédie. Son défaut principal est celui de l'invraisemblance ; elle est manquée en tout point ; je l'ai toujours jugée de sang froid, & je ne me suis jamais laissé séduire par les applaudissemens.

Aussi-tôt ma Piece finie, je la lus avec attention. Je reconnus toutes les beautés qui pouvoient la rendre agréable, & toutes les imperfections dont elle étoit remplie ; je l'envoyai cependant à sa destinée.

L'Italie n'avoit fait que goûter les premiers essais de la réforme que j'avois projettée. Il y avoit encore assez de partisans de l'ancienne Comédie, & j'étois sûr que la mienne, sans s'éloigner beaucoup de la marche ordinaire & triviale, devoit plaire, & devoit même surprendre par ce mélange de comique & de pathétique, que j'avois artistement ménagés.

Je sus par la suite combien son succès avoit été brillant, & je n'en fus pas étonné ; mais quelle fut ma surprise, lorsque je vis en arrivant en France cette Piece suivie, applaudie, portée aux nues sur le Théâtre de la Comédie Italienne !

Il faut dire qu'en entrant aux Spectacles les hommes se forment des idées & des préventions

différentes, & que les François applaudissoient dans la Salle des Italiens, ce qu'ils auroient condamné sur le Théâtre de leur Nation.

Après avoir envoyé le fils d'Arlequin à Monsieur *Sacchi*, qui devoit être le pere, je pris le cours de mes occupations journalieres. J'avois plusieurs Causes à faire expédier; je commençai par celle qui me paroissoit la plus intéressante.

Le Client que j'avois à défendre n'étoit qu'un paysan, mais les paysans de la Toscane sont fort à leur aise, plaident toujours, & payent assez bien.

Ils ont presque tous des héritages à bail emphitéotique pour eux, pour leurs enfans & leurs petits-enfans. Ils donnent une somme convenue à l'entrée du bail, & une redevance annuelle; ils regardent ces biens comme à eux appartenans, ils s'y attachent, ils ont soin de les améliorer, & à la fin du bail les propriétaires en profitent.

Mon Plaideur avoit affaire à un Prieur de Couvent qui vouloit faire résilier le bail, par la raison que les Moines sont toujours mineurs, & qu'on pouvoit tirer meilleur parti de leurs terres; je découvris le monopole. C'étoit une jeune veuve, qui, sous la protection du Révérend Pere, vouloit déposséder le villageois.

Je fis un Mémoire qui intéressoit la nation, qui prouvoit l'importance de la conservation des baux emphitéotiques; je gagnai mon Procès, & mon plaidoyer me fit un honneur infini.

Je fus obligé quelques jours après d'aller à Florence, pour solliciter un ordre du Gouvernement pour faire enfermer pendant la Procédure entamée, une Demoiselle au couvent.

C'étoit une fille majeure, & riche héritiere, qui avoit signé un contrat de mariage avec un Gentilhomme Florentin, Officier dans les troupes de la Toscane, & qui vouloit épouser un jeune homme qui lui plaisoit davantage.

Pendant que nous étions dans la Capitale, mon Client & moi, la fille majeure s'arrangea avec son nouveau prétendu de maniere à éluder nos démarches. Le Procès alloit changer de face, & pouvoit devenir sérieux. Nous écoutâmes des propositions, la Demoiselle étoit riche, l'affaire fut arrangée à l'amiable.

De retour à Florence, un autre Procès m'engagea pour Lucques. J'étois bien aise de voir cette République, qui n'est ni étendue, ni puissante, mais qui est riche, agréable & très-sagement gouvernée.

J'amenai ma femme avec moi, & nous y passâmes six jours le plus agréablement du monde. C'étoit au commencement de Mai. Le

jour

jour de l'Invention de la Sainte Croix, est la fête principale de la ville; il y a dans la Cathédrale une Image de notre Sauveur, que l'on appelle *il volto Santo*, *la Sainte Image*, & on l'expose ce jour-là avec la pompe la plus brillante, & une musique si nombreuse en voix & en instrumens, que je n'en ai pas vu de pareilles ni à Rome, ni à Venise.

Il existe une fondation faite par un dévot Lucquois, qui ordonne de recevoir ce jour-là à la Cathédrale tous les Musiciens qui se présenteront, & de les payer, non pas à proportion de leurs talens, mais à proportion de la route qu'ils auront faite; & la récompense est fixée à tant par lieue, ou par mille.

Cette musique devoit être plus bruyante qu'agréable, mais l'Opéra que l'on donnoit à Lucques en même-tems, étoit des mieux choisis & des mieux composés. La charmante *Gabrielli* faisoit les délices de ce Spectacle harmonieux. Elle étoit de bonne humeur; le célebre *Guadagni*, qui étoit son héros sur la scene & dans le particulier, avoit soumis les caprices de la *Virtuose* à l'empire de l'amour. Il la faisoit chanter tous les jours, & le public accoutumé à la voir malingre, dégoûtée & dégoûtante, jouissoit pleinement de sa belle voix & de son talent supérieur.

Mes affaires arrangées, & ma curioſité ſatisfaite, je quittai à regret ce pays reſpectable, qui, ſous la protection de l'Empereur, *pro tempore*, jouit d'une liberté tranquille, & s'occupe de la plus ſalutaire & de la plus exacte police.

J'étois bien aiſe de voir & de faire voir à ma femme une autre partie très-intéreſſante de la Toſcane, nous traverſâmes les territoires de *Peſcia*, de *Piſtoïa* & de *Prato*.

Il n'y a pas de coteaux mieux expoſés, de terres mieux cultivées, de campagnes plus riantes, plus délicieuſes. Si l'Italie eſt le jardin de l'Europe, la Toſcane eſt le jardin d'Italie.

CHAPITRE LI.

Mon retour à Pise. Arrivée de mon beau-frere de Genes. Son départ & celui de ma femme pour le même pays. Désagrément essuyé dans mon emploi. Réfroidissement de mon zele. Conversation singuliere avec un Comédien. Piece nouvelle composée à sa réquisition. Mon voyage à Livourne.

QUELQUES jours après mon retour à Pise, le frere aîné de ma femme arriva à Genes; il venoit réclamer de la part de ses parens, l'engagement que j'avois pris avec eux d'aller les voir.

J'avois fait deux absences pour affaires, je ne pouvois pas m'en permettre une troisieme pour mon plaisir : ma femme ne disoit rien; mais je connoissois le desir qu'elle avoit de revoir sa famille, & je prévoyois le chagrin de mon beau-frere, s'il eût été obligé de revenir tout seul chez lui : j'arrangeai les choses à la satisfaction de tous trois : mon épouse partit

pour Genes avec ſon frere, & je reſtai ſeul & tranquille occupé des affaires de mon cabinet.

J'avois des cauſes dans tous les tribunaux de la Ville, j'avois des cliens de tous les Etats, des nobles de la premiere claſſe, des bourgeois des plus riches, des commerçans des plus accrédités, des Curés, des Moines, de gros Fermiers, juſqu'à un de mes confreres, qui étant impliqué dans un procès criminel, me choiſit pour ſon défenſeur.

J'avois donc toute la Ville pour moi; tout le monde au moins l'auroit cru, & je le croyois auſſi; mais je ne tardai pas à m'appercevoir que je m'étois trompé; l'amitié & la conſidération m'avoient naturaliſé dans les cœurs des particuliers, mais j'étois toujours étranger, quand ces mêmes individus ſe raſſembloient en corps.

Il mourut dans ce tems-là un ancien Avocat Piſan, qui, ſelon l'uſage du pays, étoit le défenſeur appointé de pluſieurs Communautés Religieuſes, de quelques Corps d'arts & métiers, & de différentes maiſons de la Ville; ce qui lui faiſoit en vin, en bled, en huile & en argent, un état très honnête, & le défrayoit de la dépenſe de ſa maiſon.

Je demandai à ſa mort toutes ces places

vacantes pour en avoir quelques-unes : les Pisans les obtinrent toutes, & le Vénitien fut exclus.

On me disoit pour me consoler, qu'il n'y avoit que deux ans & demi que j'étois à Pise, qu'il y en avoit quatre au moins que mes antagonistes faisoient des démarches pour succéder au vieillard qui venoit de mourir, qu'il y avoit des engagemens pris, des paroles données, & qu'à la premiere occasion je serois content.

Tout cela pouvoit être vrai; mais, de vingt places, pas une pour moi! Cet événement me donna de l'humeur, & m'indisposa de maniere que je ne regardois plus mon emploi que comme un établissement casuel & précaire.

Un jour que j'étois concentré dans mes réflexions, on m'annonce un étranger qui vouloit me parler. Je vois un homme de près de six pieds, gros & gras à proportion, qui traverse la salle, ayant une canne à la main, & un chapeau rond à l'Angloise.

Il entre à pas comptés dans mon cabinet; je me leve : il fait une gesticulation pittoresque, pour me dire de ne pas me gêner; il s'avance, je le fais asseoir; voici notre conversation :

Monsieur, dit-il, je n'ai pas l'honneur d'ê connu de vous; mais vous devez conn

mon pere & mon oncle à Venise; je suis votre très-humble serviteur Darbes. — Comment, Monsieur Darbes? Le fils du Directeur de la Poste du Frioul, cet enfant qu'on croyoit perdu, qu'on a tant cherché, qu'on a tant regreté? — Oui, Monsieur, cet enfant prodigue qui ne s'est pas encore prosterné aux genoux de son pere. — Pourquoi différez-vous à lui donner cette consolation? — Ma famille, mes parens, ma patrie ne me reverront que couronné de laurier — Quel est votre état, Monsieur?

Il se leve, il frappe de sa main sur la rotondité de son ventre, & d'un ton mêlé de fierté & de plaisanterie: Monsieur, dit-il; je suis Comédien. Tous les talens, lui dis-je, sont estimables, si celui qui les possede sait se faire distinguer; je suis, répondit-il, le Pantalon de la compagnie qui est actuellement à Livourne; je ne suis pas le dernier de mes camarades, & le public ne se refuse pas de courir en foule aux Pieces de mon emploi; *Medebac*, notre Directeur a fait cent lieues pour me déterrer; je ne fais pas déshonneur à mes parens, à mon pays, à ma profession, & sans me vanter Monsieur, (donnant encore un coup de main sur son ventre) *Garelli* est mort, Darles l'a remplacé.

Je veux lui faire compliment; il ſe range dans une poſture comique qui me fait rire & m'empêche de continuer: ce n'eſt pas par gloriole, reprend-il, que je vous ai étalé les avantages dont je jouis dans mon état; mais je ſuis Comédien, je m'annonce à un Auteur, j'ai beſoin de lui.... — Vous avez beſoin de moi? — Oui, Monſieur, je viens vous demander une Comédie; j'ai promis à mes camarades une Comédie de Goldoni, je veux tenir parole à mes camarades.

Vous le voulez, lui dis-je, en riant? — Oui, Monſieur, je vous connois de réputation; vous êtes auſſi honnête qu'habile; vous ne me refuſerez pas. — J'ai des occupations, je ne le puis pas. — Je reſpecte vos occupations; vous ferez la Piece à votre aiſe quand vous voudrez.

Il s'empare de ma boîte en cauſant, il prend une priſe de tabac, il laiſſe couler dans la tabatiere quelques ducats d'or, il la referme, il la jette ſur ma table avec un de ces lazzis qui ſemblent vouloir cacher ce qu'on eſt bien aiſe de faire appercevoir; j'ouvre ma boîte: je ne veux pas me prêter à la plaiſanterie; de grace, de grace, dit-il, ne vous fâchez pas; c'eſt un à compte pour le papier: je veux rendre l'ar-

gent ; des postures, des révérences; il se leve, il recule, il gagne la porte, & il s'en va.

Qu'aurois-je dû faire dans pareille circonstance? Je pris, ce me semble, le meilleur parti; j'écrivis à Darbes, qu'il pouvoit compter sur la Piece qu'il m'avoit demandée, & je le priai de me dire, si c'étoit en Pantalon masqué, ou sans masque qu'il la desiroit.

Darbes ne tarda pas à me répondre : il ne pouvoit pas y avoir dans la lettre des postures & des contorsions, mais il y avoit des traits singuliers.

J'aurai donc, dit-il, une Comédie de Goldoni? ce sera la lance & le bouclier avec lesquels j'irai affronter tous les Théâtres du monde.... Que je suis heureux! j'ai parié cent ducats avec mon Directeur, que j'aurois une Piece de Goldoni : si je gagne le pari, le Directeur paye & la Piece est à moi...... Je suis jeune ; je ne suis pas encore assez répandu, mais j'irai défier à Venise les Pantalons Rubini à Saint-Luc, & Corrini à Saint-Samuel; j'irai attaquer Ferramonti à Bologne, Pasini à Milan, Bellotti, dit Tiziani, en Toscane, & jusqu'à Gollinetti dans sa retraite, & Garelli dans son tombeau.

Il finissoit par dire, qu'il desiroit que son rôle fût celui d'un jeune homme sans masque,

& m'indiquoit pour modele une ancienne Comédie de l'art, intitulée *Pantalon Paroncin.*

Ce mot Paroncin, ſoit pour la traduction littérale, ſoit pour le caractere du ſujet, revient parfaitement au mot François, *Petit-Maître*; car Paron en dialecte Vénitien dit la même choſe que *Patrone* en Toſcan, & Maître en François; & *Paroncin* eſt le diminutif de *Paron* & de *Patrone* comme *Petit-Maître* eſt le diminutif de *Maître*.

Les *Paroncini* Venitiens, jouoient de mon tems le même rôle à Veniſe que les *Petits-Maîtres* à Paris, mais tout change.

Il n'y en a plus en France, il n'y en a peut-être plus en Italie.

Je fis donc la Piece pour Darbes ſous le titre de *Tonin Bella Gratia*, qu'on pourroit traduire en François: *Toinet-le Gentil.*

J'expédiai mon Ouvrage en trois ſemaines; & je le portai moi-même à Livourne, Ville que je connoiſſois beaucoup, qui n'étoit qu'à quatre lieues de Piſe, & où j'avois des amis, des cliens & des correſpondans; Darbes que j'avois fait prévenir de mon arrivée, vint me voir à l'auberge où j'étois logé; je lui fis lecture de ma Piece, il en parut très-content, & avec beaucoup de cérémonies, de révérences, & de mots entrecoupés, me remit galamment le *pari*

qu'il avoit gagné, & pour éviter les remercîmens, il s'enfuit ſous prétexte d'aller communiquer la Piece à ſon Directeur.

Je rendrai compte de cet Ouvrage à l'occaſion de ſon début à Veniſe ; car j'ai à entretenir actuellement mon lecteur de quelque choſe de plus intéreſſant.

CHAPITRE LII.

Visite de M. Medebac, *qui m'oblige d'aller dîner chez lui. Portrait de Madame* Medebac. *Je vois ma Comédie de la* Dona di Garbo *pour la premiere fois. Détail de cette Piece. Medebac m'engage. Mes adieux à Pise. Mon départ.*

APRÈS l'entretien que j'avois eu avec Darbes, je regardai à ma montre : il étoit deux heures ; c'étoit trop tard pour aller demander la soupe à quelqu'un de mes amis, & j'envoyai ordonner mon dîné à la cuisine de mon Auberge.

Pendant que l'on mettoit le couvert, on m'annonce M. *Medebac.* Il entre, il me comble de politesses, & me prie à dîner chez lui. La soupe étoit servie sur ma table, je le remercie. Darbes, qui étoit revenu avec son Directeur, prend mon chapeau & ma canne, & me les présente. Medebac insiste de son côté ; Darbes me prend par le bras gauche, l'autre par le bras droit ; ils me serrent, ils me traînent, me voilà parti.

En entrant chez le Directeur, Madame *Me*debac vint nous recevoir à la porte de l'antichambre. Cette Actrice estimable, autant par ses mœurs que par son talent, étoit jeune, jolie, & bien faite ; elle me fit l'accueil le plus honnête & le plus gracieux. Nous nous mîmes à table ; c'étoit un dîner de famille, mais fort honnête, & servi avec la plus grande propreté.

On avoit affiché, pour ce jour-là, une Comédie *de l'art ;* mais on me fit la galanterie de changer les affiches, & de donner Griselda, en y ajoutant, Tragédie de M. Goldoni. Quoique cette Piece ne fut pas tout-à-fait de moi ; mon amour-propre en étoit flatté, & j'allai la voir dans la loge qu'on m'avoit destinée.

Je fus extrémement content de Madame Medebac, qui jouoit le rôle de *Griselda*. Sa douceur naturelle, sa voix touchante, son intelligence, son jeu, la rendoient à mes yeux un objet intéressant, une Actrice estimable, au-dessus de toutes celles que je connoissois.

Mais je fus bien plus satisfait le jour suivant, car l'on donna *la Dona di Garbo*, la brave femme qui avoit été jusqu'alors ma Comédie favorite.

J'avois composé cette Piece à Venise, pour Madame *Baccherini* ; je devois la voir à Genes à son début ; l'Actrice mourut avant que de la

jouer, & mon voyage de Genes n'eut pas lieu; c'étoit donc pour la premiere fois que la Dona di Garbo paroiſſoit à mes yeux. Quel plaiſir pour moi de la voir ſi bien jouée !

C'eſt ici l'occaſion d'entrer dans le détail de cette Piece, que je n'ai fait qu'annoncer dans le Chapitre XLIII.

Roſaure, fille d'une Blanchiſſeuſe en fin de la ville de Pavie, voyoit beaucoup d'étudians & quelques Profeſſeurs de l'Univerſité, chez ſa mere, & elle étoit dans le cas de cultiver ſon génie pour les lettres, & ſe procurer en même-tems un établiſſement honorable. Elle fut trompée par un jeune homme qui, après lui avoir tout promis, la quitta pour une autre.

Roſaure court après ſon amant, arrive avant lui, s'établit, à l'aide d'un domeſtique qu'elle connoiſſoit, femme-de-chambre de la belle ſœur de ſon infidele, elle tâche de gagner tout le monde, & elle parvient à mettre toute la famille dans ſes intérêts. Le pere eſt un Avocat ; elle connoît le droit romain & la pratique du Palais.

Le fils aîné a la paſſion de la loterie, Roſaure lui parle des phaſes de la lune, des influences, des conſtellations, des ſonges, des cabales, des combinaiſons.

La femme eſt coquette, la ſuivante fait l'éta-

lage le plus complet de tout ce qui peut flatter la coquetterie.

La demoiselle a une inclination secrette ; Rosaure s'en apperçoit, la fait parler ; lui promet de la seconder, donne du courage à l'amant timide, & s'engage à solliciter leur union.

Brighella est un valet fort adroit ; il n'y a pas de ruses qu'elle ne connoisse. Arlequin est un valet balourd ; il n'y a pas de singeries qu'elle ne fasse ; elle amuse les uns, elle flatte les autres ; mais son but principal est de gagner le chef de la maison, & elle le gagne si bien qu'il veut l'épouser.

Florinde arrive ; (c'est le nom de l'amant perfide) le pere déclare son inclination & son projet ; le fils s'y oppose ; il faut qu'il déclare le motif de son opposition ; il est forcé d'avouer ses engagemens avec la femme-de-chambre de sa belle-sœur. Le pere voit l'impossibilité de l'épouser, force son fils à rendre justice à la jeune personne qu'il avoit trompée, & l'oblige à tenir la parole qu'il lui avoit donnée.

Florinde est récalcitrant ; tout le monde est contre lui, il en rougit, il en est confondu, il l'épouse.

Voilà le triomphe de *Rosaure*. Mais est-elle une brave femme ? Ce titre a excité beaucoup de critiques ; cependant, je ne l'ai pas changé, & Rosaure fait elle-même sa justification à la fin de la Piece.

Tout le monde, dit-elle, m'a appellée jusqu'à présent, une brave femme, parce que j'ai sçu flatter leurs passions, & je me suis conformée à leurs caracteres & à leurs goûts ; j'avoue que ce titre ne me convient pas; car j'aurois dû être, pour le mériter, plus sincere & mois séduisante.

Si Rosaure a été, pendant le cours de la Piece une femme adroite & rusée, elle devient, par ses derniers mots, une femme raisonnable, *une brave femme.*

Il y eut une autre critique contre ma Piece. L'on disoit que Rosaure étoit trop instruite pour une femme; je remis ma défense entre les mains du beau-sexe, & j'eus de quoi démentir l'injustice & les préjugés.

Content de l'exécution de cette Comédie, j'en fis compliment à Madame Medebac & à son mari. Cet homme, qui connoissoit mes ouvrages, & à qui j'avois confié les désagrémens que je venois d'essuyer à Pise, me tint, quelques jours après, un discours très-sérieux & très-intéressant pour moi; il faut que j'en rende compte à mes lecteurs, car c'est d'après cet entretien avec Medebac que je renonçai à l'état que j'avois embrassé depuis trois ans, & que je repris le sentier que j'avois abandonné.

Si vous êtes décidé, me dit un jour Medebac,

à quitter la Toscane, si vous comptez revenir dans le sein de vos compatriotes, de vos parens & de vos amis, j'ai un projet à vous proposer, qui vous prouvera au moins le cas que je fais de votre personne & de vos talens. Il y a à Venise, continua-t-il, deux Salles de Comédie; je m'engage d'en avoir une troisieme, & de la prendre à bail pour cinq à six ans, si vous voulez me faire l'honneur de travailler pour moi.

La proposition me parut flatteuse; il ne falloit pas d'efforts pour me faire pencher du côté de la Comédie. Je remerciai le Directeur de la confiance qu'il avoit en moi; j'acceptai la proposition, nous fimes nos conventions, & le contrat fut dressé sur-le-champ.

Je ne signai pas dans ce moment-là, car je voulois en faire part à ma femme, qui n'étoit pas encore de retour. Je connoissois sa docilité, mais je lui devois les égards de l'estime & de l'amitié; elle arrive, elle approuve, j'envoie ma signature à Livourne.

Voilà donc ma muse & ma plume engagées aux ordres d'un particulier. Un Auteur François trouvera peut-être cet engagement singulier. Un homme-de-lettres, dira t-on, doit être libre, doit mépriser la servitude & la gêne.

Si cet Auteur est à son aise comme l'étoit *Voltaire*, ou cinique comme Rousseau, je n'ai rien

rien à lui dire; mais ſi c'eſt un de ceux qui ne ſe refuſent pas au partage de la recette & au profit de l'impreſſion, je le prie en grace de vouloir bien écouter ma juſtification.

Le prix le plus haut pour entrer à la Comédie en Italie, ne paſſe pas la valeur d'un paole *romain*, dix ſols de France.

Il eſt vrai que tous ceux qui vont dans les loges paient la même ſomme en entrant; mais les loges appartiennent au Propriétaire de la Salle, & la recette ne peut pas être conſidérable, de ſorte que la part d'Auteur ne mériteroit pas la peine de courir après.

Il y a une autre reſſource en France pour les gens à talens; ce ſont les gratifications de la Cour, les penſions, les bienfaits du Roi. Rien de tout cela en Italie; & c'eſt par cette raiſon que la partie du monde la plus diſpoſée peut-être aux productions d'eſprit, gémit dans la léthargie & dans la pareſſe.

Je ſuis tenté quelquefois de me regarder comme un phénomene; je me ſuis abandonné ſans réflexion au génie comique, qui m'a entraîné; j'ai perdu trois ou quatre fois les occaſions les plus heureuſes pour être mieux, & je ſuis toujours retombé dans les mêmes filets; mais je n'en ſuis pas fâché; j'aurois trouvé par-

tout ailleurs plus d'aisance peut-être, mais moins de satisfaction.

J'étois très content de mon état & de mes conventions avec *Medebac*; mes Pieces étoient reçues avant la lecture; elles étoient payées sans attendre l'événement. Une seule représentation me valoit pour cinquante : si je mettois plus d'attention, plus de zele dans les ouvrages, afin de les faire réussir, c'étoit l'honneur qui m'excitoit au travail, & la gloire me récompensoit.

Ce fut dans le mois de Septembre 1746, que je me liai avec Medebac, & je devois aller le rejoindre à Mantoue, dans le mois d'Avril de l'année suivante; j'avois donc six mois de tems pour arranger mes affaires à *Pise*, pour expédier des causes appointées, pour céder à d'autres celles que je ne pouvois pas continuer, pour prendre congé de mes Juges & de mes cliens, & pour faire mes adieux poétiques à l'Académie des Arcades. Je remplis tous mes devoirs, & je partis après Pâques.

CHAPITRE LIII.

Mes adieux à Florence. Le Sibillone, *Amusement Littéraire. Mon départ de la Toscane, & mes regrets. Traversée de l'Appenin. Mon passage par Bologne & Ferrare. Mon arrivée à Mantoue. Mes incommodités & mon départ pour Modene. Arrangement de mes affaires à la Banque ducale. Mon voyage pour Venise.*

AVANT que de quitter la Toscane, j'étois bien aise de revoir encore une fois la ville de Florence, qui en est la Capitale.

Faisant mes visites & mes adieux aux personnes de ma connoissance, on me proposa d'aller à l'Académie des *Apatistes*. Elle ne m'étoit pas inconnue, mais il s'agissoit de voir ce jour-là le *Sibillone*, amusement littéraire que l'on y donne de tems à autre, & que je n'avois pas encore vu.

Le *Sibillone*, ou la grande Sibille, n'est qu'un enfant de dix à douze ans que l'on place sur une chaire, au milieu de la salle de l'assemblée.

Une perſonne priſe au haſard parmi le nombre des aſſiſtans, adreſſe une demande à cette jeune Sibille ; l'enfant doit ſur-le-champ prononcer un mot, c'eſt l'oracle de la Prophéteſſe, c'eſt la réponſe à la queſtion propoſée.

Ces réponſes, ces oracles donnés par un Ecolier, ſans même avoir le tems de la réflexion, n'ont pas pour l'ordinaire le ſens commun ; mais il ſe trouve à côté de la tribune un Académicien, qui, ſe levant de ſon ſiége, ſoutient que le *Sibillone* a très-bien répondu, & ſe propoſe de donner à l'inſtant l'interprétation de l'Oracle.

Pour faire connoître au Lecteur juſqu'où peut aller l'imagination & la hardieſſe d'un eſprit Italien, je vais rendre compte de la queſtion, de la réponſe & de l'interprétation dont je fus témoin.

Le demandeur qui étoit un étranger, comme moi, prie la Sibille de vouloir bien lui dire : *Pourquoi les femmes pleurent plus ſouvent & plus facilement que les hommes*. La Sibille pour toute réponſe prononce le mot *paille*, & l'interprête, adreſſant la parole à l'auteur de la queſtion, ſoutient que l'Oracle ne pouvoit être ni plus déciſif, ni plus ſatisfaiſant.

Ce ſavant Académicien qui étoit un Abbé d'environ quarante ans, gros & gras, ayant

une voix ſonore & agréable, parla pendant trois quarts-d'heure. Il fit l'analyſe des plantes légeres, il prouva que la *paille* ſurpaſſoit les autres en fragilité; il paſſa de la *paille* à la femme; il parcourut avec autant de vîteſſe que de clarté, une eſpece d'eſſai anatomique du corps humain. Il détailla la ſource des larmes dans les deux ſexes. Il prouva la délicateſſe des fibres dans l'un, la réſiſtance dans l'autre. Il finit par flatter les Dames qui étoient aſſiſtantes, en donnant les prérogatives de la ſenſibilité à la foibleſſe, & ſe garda bien de parler des pleurs de commande.

J'avoue que cet homme me ſurprit. On ne peut pas employer plus de ſcience, plus d'érudition, plus de préciſion dans une matiere qui n'en paroiſſoit pas ſuſceptible. Ce ſont des tours de force, ſi vous voulez, c'eſt dans le goût à-peu-près du *chef-d'œuvre d'un inconnu*, mais il n'eſt pas moins vrai que ces talens rares ſont eſtimables, & qu'il ne leur manque que de l'encouragement, pour ſe mettre au niveau de tant d'autres, & faire paſſer leurs noms à la poſtérité.

En rentrant ce même jour chez moi, je trouvai la lettre de voiture que j'attendois de *Piſe*; mes coffres étoient à la Douane de Florence; j'allai

le lendemain les faire expédier pour Bologne, & je ne tardai pas à les suivre.

Depuis la porte de la ville que je quittois à regret jusqu'à *Capagiuolo*, maison de plaisance du Grand Duc, à quatorze milles de la Capitale, je jouissois encore de l'exposition agréable & de l'industrieuse culture du pays Toscan; mais aussitôt que je commençai à grimper l'Appenin, je vis un changement étonnant dans le sol, dans l'air, dans la nature entiere. Je franchis avec le dépit de la comparaison, ces trois hautes montagnes le *Giogo*, l'*Uccellatoio*, & la *Raticosa*, en souhaitant que les Florentins & les Boulonnois trouvassent les moyens d'applanir cette route escarpée qui rendoit fatiguante & ennuyeuse la communication de ces deux pays intéressans; mes vœux furent exaucés quelque tems après.

Arrivés à Bologne, nous avions besoin, ma femme & moi, de nous reposer; nous ne vîmes personne : au bout de vingt-quatre heures, nous reprîmes notre route, & nous arrivâmes à Mantoue à la fin du mois d'Avril.

Medebac, qui m'attendoit avec impatience & me reçut avec joie, m'avoit préparé mon logement chez Madame Balletti.... C'étoit une ancienne Comédienne, qui, sous le nom de *Fravoletta*, avoit excellé dans l'emploi de Soubrette, qui jouissoit, dans sa retraite, d'une aisance fort

agréable, & conſervoit encore, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, des reſtes de ſa beauté, & une lueur aſſez vive & piquante de ſon eſprit.

C'étoit la belle mere de Mademoiſelle *Silvia*, qui fit les délices de la Comédie Italienne à Paris, & la grand'-mere de M. Balletti, que je vis briller à Veniſe par le talent de la danſe, & qui ſut ſe diſtinguer en France par celui de la Comédie.

Je paſſai un mois à Mantoue fort mal à mon aiſe, & preſque toujours dans mon lit; l'air de ce pays marécageux ne me convenoit pas; je donnai au Directeur deux nouvelles Comédies que j'avois compoſées pour lui. Il en parut aſſez content, & ne trouva pas mauvais que j'allaſſe l'attendre à Modene, où il devoit ſe rendre pour y paſſer la ſaiſon de l'été; je fis bien de partir, car, à la ſeconde poſte, je me ſentis ſoulagé, & j'arrivai à Modene en parfaite ſanté.

La guerre étoit terminée : l'Infant Don Philippe étoit en poſſeſſion des Duchés de Parme, Plaiſance & Guaſtalle; le Duc de Modene étoit revenu chez lui; la banque ducale propoſoit des arrangemens aux rentiers, & j'étois bien aiſe de me trouver à portée de vaquer par moi-même à mes propres intérêts.

A la fin de Juillet, Medebac & ſa Troupe arriverent à Modene; je donnai à ce Directeur

une troisieme Piece ; mais je gardai le début de mes nouveautés pour Venise.

C'étoit-là où j'avois jetté les fondemens d'un Théâtre Italien, & c'étoit-là où je devois travailler pour la construction de ce nouvel édifice. Je n'avois pas de rivaux à combattre, mais j'avois des préjugés à surmonter.

Si mon lecteur a eu la complaisance de me suivre jusqu'ici, la matiere que je vais lui offrir l'engagera peut-être à me continuer sa bienveillance & son attention.

Mon style sera toujours le même, sans élégance & sans prétention, mais enflammé par le zele de mon art, & dicté par la vérité.

Fin de la premiere Partie, & du Tome premier.

2559-515

3 vols collated & complete
Wm. B. : Quaritch Ltd.